
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

PARIS
ROME, JÉRUSALEM

OU

LA QUESTION RELIGIEUSE
AU XIXe SIÈCLE

PAR

J. SALVADOR

TOME SECOND



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

PARIS

ROME, JÉRUSALEM

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu, 3 vol. in-8.

Jésus-Christ et sa doctrine, 2 vol. in-8.

La domination romaine en Judée, 2 vol. in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM,
Rue Montmorency, 8.

PARIS
ROME, JÉRUSALEM

OU

LA QUESTION RELIGIEUSE
AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

J. SALVADOR

« Et comme la religion et le gouvernement politique
» sont les deux points sur lesquels roulent les choses
» humaines...... en découvrir tout l'ordre et toute la
» suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y
» a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi
» dire, le fil de toutes les affaires de l'univers. »

(BOSSUET.)

TOME SECOND



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860


LIBRARY
OCT 5 1972

PARIS
ROME, JÉRUSALEM

OU LA

QUESTION RELIGIEUSE AU XIX[e] SIÈCLE

LETTRE XLIII

Des deux symboles de souffrance ou le mystère des deux croix; l'une signe messianique de Jérusalem, l'autre signe messianique de Rome.

Les questions qu'il me reste à développer avant de passer de la seconde à la troisième branche issues du tronc sacré, de Jésus à Mahomet, sont encore du nombre de celles qui heurtent le plus les idées reçues ou convenues. Mais ce n'est nullement un motif pour que la vérité des faits qui les constituent dans le passé, et pour que leur influence sur l'état moral du présent échappent à une démonstration rigoureuse.

Nous avons eu la preuve que, dans l'ancienne Jé-

rusalem, trois crimes sacrés, trois sacrifices providentiels et mystérieux avaient été consommés, et que la responsabilité de chacun de ces sacrifices remontait à un des champions de l'épopée judéo-romaine, Juifs, Romains et chrétiens. Cependant la branche chrétienne et ses organes ne se sont jamais attachés qu'à signaler un seul de ces sacrifices.

Nous avons obtenu une autre preuve. Dans son système interprétatif des Écritures juives, cette même branche chrétienne a adopté pour principe fondamental, de faire dériver d'une seule source les indications et prévisions qui lui servent à expliquer toutes les circonstances les plus merveilleuses de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Au contraire, en nous replaçant à la veille des événements et dans l'ignorance supposée de leur solution ultérieure, des explications plus naturelles et plus simples nous ont été fournies par l'action et la réaction manifeste des éléments dérivés d'une triple source.

Il ne faut donc pas s'étonner d'un nouveau résultat de même nature. Les deux puissances sorties victorieuses du conflit originel et bientôt unies entre elles, Rome et les chrétiens, n'ont jamais parlé non plus que du mystère d'une seule croix. Et pourtant, dans l'ancienne cité, deux croix auxquelles j'ai déjà fait allusion, deux symboles de souffrance, ont été dressés presque en même temps sur deux montagnes différentes. L'un de ces symboles est la croix juive, qui représente avec mystère la souffrance de l'homme peuple, Israël, Jacob; l'autre, la croix chrétienne, représente la souffrance de l'homme dieu, Jésus. Celui-

là, l'homme peuple crucifié, le symbole juif, est ostensiblement *collectif*, c'est-à-dire qu'il comprend une masse d'individus ramenés à un seul ou personnifiés par la pensée; celui-ci, l'homme dieu crucifié, le symbole chrétien, est offert aux regards de tous comme individuel, comme personnel. Il ne devient collectif, il ne se change en personnification de l'humanité que par une opération de l'esprit, par un autre travail de la pensée.

A cause même de sa nature collective, la croix juive a été dressée à plusieurs reprises dans toutes les parties de la Terre-Sainte. Sa réalisation n'est définitive qu'au milieu des ruines fumantes du temple de la loi, sur cette plate-forme de Jérusalem, appelée la montagne de l'Éternel, le Moria, autrement dit le mont de la Vision. A cause de son caractère individuel et personnel, la croix chrétienne a été élevée d'un seul coup sur la petite éminence du Calvaire, autrement dit le mont Chauve.

Quant à la moralité à déduire de la comparaison des deux symboles, elle nous conduit toujours au même but. Après avoir tout accordé à celle des deux croix que sa mission était de faire glorieusement prévaloir, s'il est arrivé à la branche chrétienne de tenir les yeux fermés sur la portée providentielle de l'autre symbole, le résultat applicable à toutes les branches actuelles de la religion des Écritures et à leurs rameaux est confirmé. La nécessité d'une réédification commune se fait sentir avec une nouvelle force. L'un des produits de la bifurcation première du tronc sacré, la branche judaïque n'est déjà plus la seule à se trouver

dans une fausse situation ; l'autre produit de cette même bifurcation, la branche chrétienne sa collatérale, témoigne de plus en plus qu'elle y participe par origine autant que par déviation ultérieure.

Dans l'histoire des deux images de douleur, deux points successifs sont à comparer : l'idée et le fait. Le premier comprend la figure biblique relative à l'homme juste sacrifié, dans l'interprétation de laquelle les camps opposés, juif et chrétien, ont trouvé également la prévision de chacune des deux passions différentes, de chacune des deux croix. Le second point, le plus essentiel, comprend la réalisation presque simultanée de cette double interprétation, l'expression visible de l'une et de l'autre théorie, de l'une et de l'autre souffrance.

Afin d'éclairer la figure et ses conséquences, il faut vous rappeler de nouveau que le peuple juif n'a pas été créé peuple pour lui seul, mais dans l'intérêt universel attaché à ce nom de Peuple. Vous en savez le comment et le pourquoi. C'est en ce sens qu'on ne doit pas le considérer comme une nation ordinaire, mais bien comme un peuple systématiquement consacré à une idée, à un principe, comme un peuple messianique ou initiateur. Dès lors, la force ou l'esprit qui tuait le peuple ancien était censé tuer du même coup l'idée, le principe irrévocablement associé à son existence.

Une autre distinction doit nous revenir aussi à la mémoire. En dehors de tout dogme, quelque admirable que soit le zèle en faveur des faibles, des malades de corps et d'esprit, des affligés; quelque extension et

puissance qu'il convienne d'attribuer à cette humanité populaire, à cette sympathie et philanthropie particulièrement divinisées en la personne de Jésus, elles ne se renferment pas moins dans un ordre déterminé. Elles ne restent autre chose que le droit et le principe peuple incarnés en Israël, en Jacob, et pris également dans leur acception la plus élevée, la plus divine.

Or, la figure biblique que je vais retracer, et à laquelle remontent les deux interprétations exprimées par les deux croix, cette figure avait reçu tous ses développements dans des circonstances connues ; depuis l'époque où Jérusalem, révoltée contre le joug des Orientaux, avait eu à subir le même genre de calamités, la même ruine qui l'atteignirent cinq cents ans plus tard, sous le bras de l'Occident, au temps de Jésus-Christ et de Rome. Chaque jour avait imprimé et imprimait une nouvelle vie à la poésie sacrée, qui représentait l'Israël pratique ou le peuple réel, et l'Israël théorique ou le peuple idéal, comme alternativement lancés sur une double voie : la voie heureuse et glorieuse dont je n'ai pas à m'occuper, et la voie douloureuse d'où dérive la double interprétation annoncée.

Dans le tableau de cette voie douloureuse, soit que ce fût par la faute de ses membres ou par la faute d'autrui, le peuple principe, l'homme originellement juste et fort, changeait complétement d'apparence. Loin d'être le sacrificateur de l'Éternel et de la loi, il devenait le sacrifié ; loin d'être l'initiateur des populations, il leur était livré comme *l'agneau* conduit à la boucherie. « Alors ton corps, lui disait-on, sera déchiré en lambeaux, et tu auras tes membres dispersés

aux quatre vents; alors la gloire de ton front sera changée en épines; tu ne porteras pas d'autre nom que le *Méprisé;* tu seras l'objet de la cruauté des plus lâches et de la moquerie des plus stupides. On te crachera au visage, on déchirera tes vêtements, on te souffletera; et lorsque tu sentiras ton bras anéanti par la multitude de tes plaies, ta langue glacée, ton cœur stupéfait, il ne se lèvera personne pour te défendre, personne jusqu'au jour où ton principe réagira de lui seul; jusqu'à ce jour de grand jugement où l'Éternel aura dit aux morts : « Relevez-vous! » et à l'idée, à la justice originelle de son peuple : « Ressuscite au sein de toutes les populations de la terre. »

Mais le point essentiel n'est pas la double prévision qu'on a déduite de ce genre d'images. Ce qui mérite de nous intéresser par-dessus tout, c'est la réalisation positive de l'une et de l'autre interprétation; c'est leur transformation en fait historique, la raison qui explique ici le témoignage sacré et mystérieux attaché à la victoire de Rome, là le témoignage sacré et mystérieux attaché à la défaite de Jérusalem; ici le signe messianique d'efficacité immédiate, là le signe messianique réservé pour les éventualités de l'avenir.

La recommandation et l'exemple de porter vaillamment sa croix étaient familiers en Judée bien avant l'apparition du nouveau maître. Nous avons des preuves incontestables que le crucifiement collectif, définitivement accompli par les Romains sur le mont Moria, avait commencé à se manifester lorsqu'il n'était pas encore question de l'autre image de douleur, le signe du Calvaire.

Dans toute la Terre-Sainte, à cette époque, on marchait à la croix à peu près comme dans les terreurs du dernier siècle les partis les plus divers marchaient à l'échafaud. Non-seulement des adultes bravaient le supplice de la croix dans un esprit de religion et de nationalité, mais des vieillards, des enfants. Aussi d'après la manière dont on représente extérieurement Jésus portant sa croix, y a-t-il lieu d'ajouter un nouveau fait à la remarque que j'ai déjà émise sur les inconvénients qui finissent toujours par s'associer aux plus brillantes figures.

Dans les Évangiles, l'histoire de l'homme dieu n'est pas donnée comme purement idéale, purement symbolique; il est dit que tout se passe matériellement dans les murs de la capitale juive. Or, laissons à l'écart toute abstraction de l'esprit et en premier ordre la pesanteur inévitable de la croix du Calvaire, considérée comme la représentation collective de tous les péchés du monde. Si l'on s'en tient à l'état naturel des choses, on conçoit sans effort un des sentiments provoqués chez les habitants, alors si résolus, de Jérusalem et de la Judée entière. Au milieu de tant de croix élevées de toutes parts, leurs cœurs purent être surpris de voir un homme à la fleur de l'âge, un vigoureux Galiléen de trente ans, s'évanouir presque à chaque pas, sous son fardeau, comme si c'était une femme.

Lorsque le fils de Marie ne touchait qu'à sa dixième année, une émotion indicible avait rempli la Terre-Sainte. Une mesure prescrite par les dominateurs étrangers avait laissé croire au peuple qu'on voulait le réduire à un asservissement complet, et atteindre sa

religion et sa nationalité jusque dans leur essence. On prit les armes; des masses populaires se portèrent sur Jérusalem. Les habitants ardents et valeureux de la province frontière, d'où dépendait le village de Nazareth, étaient au premier rang. Mais que pouvaient ces masses indisciplinées et exaltées contre le sang-froid et la vigueur des troupes romaines. L'ancien peuple de Dieu fut vaincu et dispersé dans toutes les directions. Pour en faire le châtiment et servir d'exemple à l'avenir, deux mille croix, deux mille! le renseignement est certain, car il a été lu et approuvé dans Rome par les vainqueurs; deux mille croix furent dressées sur tous les chemins et les carrefours de la Judée. Deux mille prisonniers furent cloués sur ces instruments de supplice.

Or, dans un pays aussi restreint, deux mille hommes mis en croix, de propos délibéré et après le carnage inévitable opéré pendant le combat, deux mille nationaux et deux mille croix ont une signification irrécusable. N'est-ce pas, à tous les yeux, un commencement encore faible, mais le commencement pratique du crucifiement d'un peuple tout entier? N'est-ce pas l'annonce mystérieuse du supplice réservé, selon l'image biblique, à l'homme originellement juste et fort, à Israël, au peuple principe et avec lui au principe peuple? N'est-ce pas enfin le passage à cette croix collective, définitivement élevée sur le Moria, à ce symbole de douleur qui représente messianiquement le crime ou sacrifice providentiel, pour lequel j'ai été obligé d'adopter le terme si exact de populicide.

Je n'ajoute pas d'autre explication; mais, dans ce

point de vue, poursuivez rapidement les différences essentielles de la figure biblique bifurquée. Comparez les traits caractéristiques du Calvaire et ceux du Moria, de la croix individuelle et de la croix collective, du symbole assigné à la victoire de Rome et du symbole assigné à la défaite de Jérusalem.

La figure du Calvaire apparaît en qualité de Dieu, d'où résulte l'immense privilége qui la distingue, de ne pas tomber en faute, de n'avoir rien à expier pour son propre compte. De plus, comme la vie publique de Jésus sur la terre est extrêmement courte par rapport à la vie ordinaire de l'homme, il en résulte aussi cet immense avantage d'échapper à une masse de difficultés, de ne pas être exposé à des tentations réitérées.

La victime du mont Moria, au contraire, est un homme collectif, un peuple manifesté, qui vit sur la terre depuis une longue suite de siècles, et qui, en raison de sa double nature personnelle et universelle, se trouve condamné à une double et dure nécessité. Il a d'abord beaucoup à expier pour son propre compte; il a ensuite beaucoup plus encore à expier pour le compte d'autrui.

La croix de l'homme Dieu couvre et développe le principe de foi et d'obéissance, la croix de l'homme peuple couvre le principe de loi, d'alliance ou de contrat mutuel.

Dans le signe du Calvaire, le fils de Marie met sa croyance, son amour au-dessus du jugement des hommes, au-dessus des entraves de la lettre et des intérêts du monde, au-dessus des formes extérieures et de l'autorité intérieure de la loi. Dans le signe élevé sur le

mont Moria, l'homme collectif, le peuple de l'Éternel met la légitimité de sa mission et son droit au-dessus des conjurations du grand nombre, au-dessus du malheur réservé aux vaincus, au-dessus des subtilités de l'esprit, des abus de la foi et de toute raison, violemment imposée par le bras séculier, par les bûchers ou par le glaive.

En réalité et sans figure, si la passion personnelle de l'homme divin attaché à l'une des deux croix s'accomplit dans un intervalle de quinze à dix-huit heures, en réalité aussi et sans figure, la passion de l'homme collectif, de l'homme peuple attaché à l'autre croix, les tortures physiques et morales qu'on lui fait subir embrassent toute une ère du monde. Elles accomplissent jusqu'au moindre *iota*, les plus tristes détails exprimés par la poésie et les prévisions antiques.

Au dire des pèlerins les plus fervents, si la voie douloureuse que l'homme du Calvaire est obligé de parcourir s'étend au plus à une longueur de mille pas, l'autre voie d'humiliation, de dégradation, de douleur imposée à l'homme du Moria sillonne toutes les latitudes.

Tandis que le signe du Calvaire, devenu l'étendard, le *Labarum* de Rome, montait à l'apogée de sa puissance, et tandis que l'étendard de Jérusalem, au contraire, la croix du mont Moria, traînait ignominieusement dans la poussière, quel était, d'après le jugement actuel et universel, et surtout d'après la marche providentielle imprimée aux événements, quel était le sort réservé au corps entier des populations chrétiennes ou non chrétiennes?

Sans y rien comprendre, sans en avoir le moindre sentiment, ces populations partageaient les diverses amertumes du vaincu. Elles reflétaient la destinée de celui dont leur bras et leur cœur se glorifiaient en toute occasion de raviver le supplice. Comme lui, et avec solidarité, elles subissaient humiliation sur humiliation, souffrance sur souffrance. De là vient que pour mieux attester ce fâcheux état et les en retirer, la Providence a voulu qu'on se croisât de nouveau; mais ce n'est plus sous l'étendard exclusif de l'homme Dieu, le *Labarum* romain, c'est sous la croix de l'homme peuple ou le *Labarum* renouvelé de la Jérusalem ancienne. De là vient aussi que la Providence a ouvert la voie à un nouveau temps et à un nouvel esprit; qu'elle exige désormais qu'on affecte beaucoup moins de pleurer, de part et d'autre, sur les misères des deux croix. La sagesse est de travailler en commun et à l'envi à faire descendre, en réalité, de toute croix ceux qui s'y trouvent encore douloureusement attachés; que ce soient les droits et les justices du vrai Dieu, les droits de l'homme et de ses plus diverses facultés, les droits du peuple et de la société tout entière.

LETTRE XLIV

De la solidarité originelle entre le Christ et Rome, entre la nouvelle divinité et la nouvelle souveraineté.

Février 1851.

Cette question est la dernière qui regarde la formation des deux branches, dont il importait si fort à l'éclaircissement de la situation actuelle de définir les raisons primitives d'antagonisme.

Pendant des siècles on s'est livré à des recherches, des commentaires sur les textes apostoliques, évangéliques, bibliques, auxquels Rome avait recours pour justifier sa souveraineté, son infaillibilité nouvelles. On a tourné surtout autour de ce fait : si saint Pierre était allé à Rome ou non, s'il y avait constitué son siége, s'il y était allé avant, après ou avec saint Paul. Mais à cause du cercle d'idées où l'on s'était nécessairement concentré, nul des partis opposés, que je sache, n'avait consenti, ni même songé à toucher au point le plus intime de la question. On avait laissé dans l'ombre le lien d'abord latent et plus tard manifesté qui s'était formé, dès l'origine, entre les deux vainqueurs de l'épopée judeo-romaine, les Romains et les chrétiens. On n'avait accordé aucune part à la réciprocité des services qu'ils s'étaient rendus et dont la portée était assez grande pour qu'une illumination

soudaine autorisât à dire, au sein de l'ancienne Jérusalem : « Le catholicisme romain est déjà fait ; l'ordre religieux et politique, le régime de droit divin, la Jérusalem de moyen âge existe. »

En exterminant le peuple de Judée, en accomplissant le sacrifice providentiel, autrement dit le populicide sacré, qui a pour symbole cette croix collective du Moria, sur laquelle ma dernière lettre a arrêté votre attention, nous nous sommes convaincus que Rome ancienne avait cédé à ses instincts naturels, aux conditions générales de sa politique. A part tous les intérêts et toutes les passions, qui n'étaient pas moins en jeu autrefois qu'aujourd'hui, la résistance opposée à l'autorité romaine par le peuple de Jérusalem était systématique ou de doctrine. Elle trouvait sa source, elle puisait sa chaleur dans ce même droit peuple, dans ce même principe peuple qui avait été originairement sanctifié et comme incarné sous le nom et en la personne d'Israël. Par conséquent, cette résistance devenait la plus insupportable de toutes à l'esprit romain, qui voulait avoir partout des sujets obéissants et ne rencontrer nulle part des nationalités vivantes ou des peuples. Dans le supplice collectif, dans le crucifiement achevé sur la montagne sacrée, Rome n'avait donc pas eu seulement pour but de se défaire d'une force extérieure qui la gênait et qui était proportionnellement si infime auprès de la sienne, Rome s'était proposé avant tout d'éteindre la manifestation opiniâtre d'un droit public, de faire un exemple terrible en Orient. Elle avait étouffé par ce moyen l'idée d'une délivrance commune, l'idée d'un messianisme ou christianisme obtenu les armes à la main, à la réalisation

duquel la Judée à diverses époques, et particulièrement sous le règne de Néron et sous le règne d'Adrien, avait invité les populations de l'Asie et même de l'Europe.

Or, en ce sens, l'un des deux vainqueurs, le vainqueur politique, le Romain, s'était rendu à lui-même un service éminent. Mais il est certain que ce service ne devenait pas d'une moindre importance pour le vainqueur religieux, le chrétien. Par la destruction complète de Jérusalem, par l'extermination de l'ancien peuple, Rome délivrait le nouveau messianisme ou christianisme d'un compétiteur, d'une entrave. Elle faisait littéralement table rase, en faveur de la divinité absolue de Jésus-Christ; elle remplissait à peu près le même rôle qui, dans l'histoire des temps nouveaux, a été réservé aux terribles exterminateurs du siècle dernier, aux hommes dont la volonté réfléchie a été de faire passer la charrue sur le régime précédent, sur la cité ou la Jérusalem d'ère moyenne.

De son côté, et pendant qu'il poursuivait le travail relatif à l'avenir de sa foi, le chrétien accomplissait, à l'égard de Rome, un acte de réciprocité non moins frappant. En abolissant la loi des Juifs, en la proclamant finie et morte, en la légicidant avec privilége d'héritage, il est certain aussi que le messianisme ou christianisme de Jésus se rendait d'abord à lui-même un service réel. Outre les obstacles que les antiques formes de la loi suscitaient à la nature de sa mission, une autre raison plus intime lui dictait de s'en délivrer; car, en vertu de son principe constitutif, cette même loi, qui se serait prêtée à admettre Jésus comme libérateur, comme prophète, comme homme de Dieu,

ne pouvait faire rien de plus, sous peine de trahison manifeste.

Après cela et tout en travaillant aux progrès de sa cause, le second champion, sorti vainqueur de l'épopée judeo-romaine, rendait également un service de premier ordre à l'autre vainqueur. A l'abri du légicide sacré, il justifiait Rome de ses actes d'extermination à l'égard de l'ancien peuple. Il lui assurait, il lui prouvait que c'était la conséquence obligée, la vengeance légitime du crime de déicide accompli par le vaincu. Il sanctifiait le bouleversement entier de Jérusalem ; il en partageait la responsabilité morale. De plus, en détournant le nom du peuple, le nom d'Israël, de sa véritable acception, ce vainqueur religieux fondait son idée d'universalité sur une base qui, à l'aide de quelques modifications, deviendrait de nature à s'associer au plus tôt avec l'universalité d'obéissance et de soumission qui était exigée depuis si longtemps par Rome.

Voici donc comment les rapports primitifs et latents de l'ancienne maîtresse du monde avec le Christ nous remettent en présence d'une de ces grandes contradictions de la théorie et de la pratique, qui concourent à entretenir le drame perpétuel de la société humaine.

Dès que la divinité de Jésus s'était élevée, comme médiatrice, entre le monothéisme et le polythéisme, entre les cités représentatives de l'un et de l'autre, il semble qu'une conséquence toute naturelle devait suivre. Le jour où l'Église chrétienne songerait à se donner un centre, une capitale, une nouvelle Jérusalem, la théorie voulait que cette nouvelle cité se produisît aussi comme médiatrice ; qu'elle occupât une place de

juste milieu entre l'ancienne demeure de David et l'ancienne demeure des Césars, entre la ville de l'Éternel et la ville dite éternelle.

Cette conséquence de la théorie, du reste, n'a rien d'hypothétique, rien d'arbitraire. Elle s'est traduite en dessein, en dogme officiel. J'y reviendrai au moment où la séparation éclatera entre les deux premiers rameaux de la branche chrétienne, grec et latin, orthodoxe et catholique. Il suffit ici de noter que ce dessein, ce dogme, est celui qui, dès les premiers temps, a fait l'âme de Constantinople, celui-là même qui aujourd'hui fait le secret religieux et politique du prix immense attaché, par une des plus grandes puissances de l'Europe, au nouveau nom de l'ancienne Byzance et à sa situation.

Avant la ville de Constantin, deux autres cités, Antioche et Alexandrie, avaient aspiré à devenir la métropole religieuse, la médiatrice nouvelle. Mais quels que fussent leurs titres à l'égard du christianisme naissant, ils pâlissaient devant les droits et les exigences de la pratique qui, alors et presque tous, militaient en faveur de Rome.

De même qu'on ne crée pas à volonté, par convention, des hommes de génie ou des peuples de génie, de même on ne crée pas à volonté des cités-mères. Pour satisfaire à cette qualification, il faut des villes, des demeures qui aient acquis un rang suprême dans le temps, aussi bien et encore plus que dans l'espace. Outre leur position géographique, qui est si fort à considérer, il faut que ces villes soient remplies de longs et puissants souvenirs, d'émotions, de réflexions, d'en-

seignements de toute sorte. C'est pourquoi dans l'histoire générale de notre monde civilisé j'ai avancé qu'il ne se rencontrait guère de vraies métropoles que les deux cités belligérantes dans le conflit judéo-romain, la ville du mont Moria et la ville du Capitole.

Après la ruine de Jérusalem, de la capitale du monothéisme, qui, en matière religieuse, formait un des termes extrêmes de la situation, une obligation était imposée aux propagateurs de la divinité nouvelle. Ils devaient se porter sur Rome ancienne, sur la capitale du polythéisme, qui formait l'autre point extrême, l'autre pôle de cette même situation. C'est là que le lien, que le mystère de l'alliance déjà établie entre les deux vainqueurs de l'ancien peuple, était appelé à se traduire en acte manifeste. Rome, frappée dans sa politique, menacée et déjà atteinte de déchéance comme centre de l'empire, par conséquent comme reine du monde connu, Rome ne tarda pas à prévoir toutes les ressources qu'un renouvellement religieux serait susceptible de fournir à son antique esprit d'organisation, de domination, de conquête. A la différence des intelligences vulgaires, qui ne conçoivent rien en dehors du cercle des raisonnements et des habitudes qu'on leur a tracé, Rome embrassa d'un regard toute la grandeur qui pouvait jaillir pour elle de ce nouveau cri : « Je suis Rome, toujours Rome; en même temps je suis Jérusalem, la Jérusalem vraie, la Jérusalem descendue du ciel; il n'y en a pas d'autre, il ne doit plus y en avoir d'autre que moi-même. »

Mais quels que fussent le génie de cette cité et ses ressources nouvelles, à un certain jour les droits de

la théorie promettaient de lui créer autant de difficultés pratiques que jadis à Jérusalem, et de lui occasionner de nombreuses défaillances. Plusieurs des principes ensevelis sous les ruines de l'ancien temple, et dont elle représentait invariablement la défaite, étaient appelés à obtenir d'éclatantes réactions.

En effet, pendant que la Providence flagellera d'une main les défenseurs vaincus de l'ancienne cité, les dépositaires du germe réservé à un messianisme, à une rénovation d'avenir, cette même Providence leur enverra, d'une autre main, les consolations successives, les encouragements à persévérer, qui vont devenir le nouveau fil à l'aide duquel j'aurai à vous ramener de l'époque ancienne de transition à l'époque présente.

D'abord ces consolations et encouragements donnés aux vaincus, ne se produiront qu'à des intervalles séculaires. Ensuite leur succession se fera beaucoup moins attendre. Elle acquerra surtout une rapidité sensible à dater d'un des plus grands événements qui soient arrivés dans le monde romain de seconde formation ; alors qu'une victime expiatoire nouvelle, Jean Huss, entraînera la religion jusque-là souveraine, le catholicisme romain, à se juger lui-même.

A dater de ce jour, les liens les plus fortement serrés, en apparence, dans le monde chrétien, commenceront à se détendre et à se rompre. On ne se bornera plus à livrer aux flammes les restes de l'ancien peuple : quelque chose de plus grave s'accomplira. Les disciples de Jésus, les représentants de l'agneau, les organes du messianisme ou christianisme proclamé définitif, en offriront le spectacle à l'univers. Ils se

puniront réciproquement ; ils se vengeront par le fer et par le feu. On entrera dans une voie nouvelle d'expiation. Un cri général, et chaque jour croissant, retentira contre le nom et contre la suprématie de Rome. Malgré sa solidarité fondamentale avec la divinité de Jésus-Christ, malgré l'organisation de ses armées spirituelles, calquées en partie sur ses légions d'autrefois ; malgré le secours du bras séculier et l'énorme privilége dont la portée est si grandement appréciée aujourd'hui, la faculté de faire répéter les mêmes choses à chaque instant et en tous lieux, en public et en secret ; malgré ces avantages et beaucoup d'autres encore, Rome n'aura pas le pouvoir d'échapper au décret suprême. Elle recevra la blessure sacrée, le coup providentiel auquel l'art le plus habile réussit pendant longtemps à fournir des palliatifs, mais dont la guérison sérieuse est impossible.

De siècle en siècle l'autorité romaine, la Jérusalem de moyen âge, traversera toutes les phases et les aventures qui s'étaient produites en raccourci dans la Jérusalem d'autrefois. Au milieu d'incessantes oscillations, de ses mouvements d'attaque et de défense, elle ne se relèvera d'une défaite que pour en éprouver une autre. Encore quelques victoires semblables à plusieurs succès que ses orateurs et ses historiens aiment à lui attribuer ; encore quelques recrudescences comme celles dont nous avons été déjà témoins, et peut-être serait-ce fini de ses destins, s'il n'appartenait pas à toutes les grandes expressions de la religion des Écritures de ne jamais rencontrer de terme absolu ; si Rome n'avait pas un magnifique contingent à apporter dans l'œuvre nouvelle et nécessaire de réédification générale.

LETTRE XLV

Avertissements et consolations envoyés aux défenseurs vaincus de l'ancienne Jérusalem, ou nouveau fil des événements depuis la formation des deux branches judaïque et chrétienne jusqu'à la révolution française.

A l'époque où l'ère ancienne de la religion des Écritures a été remplacée par l'ère vulgaire et moyenne, dans le tableau de la bifurcation du tronc sacré, je me suis appliqué à vous faire observer une pensée dirigeante, un dessein providentiel. D'après cette pensée, il appartenait à l'un des produits de la bifurcation, la branche chrétienne, de donner au monde civilisé une conception, un messianisme d'application immédiate. D'après cette même pensée, il appartenait aussi à l'autre produit, la branche judaïque, de tenir en réserve en faveur de ce monde lui-même, de conserver en dépôt le germe d'un autre ordre, la prévision exprimée d'un autre messianisme, applicable à de nouveaux jours, à de nouveaux cieux, à une nouvelle terre.

Mais pour que cet esprit originel de prévoyance devînt tôt ou tard efficace, il fallait que les événements ultérieurs fussent enchaînés de telle sorte que, au moment voulu, chacun se trouvât en mesure d'en discerner l'existence et le sens. Or, c'est de là que

dérive le nouveau fil qui, dans cette seconde partie de mes lettres, va nous conduire ou plutôt nous ramener de l'origine simultanée des deux branches judaïque et chrétienne à la révolution française.

Sans doute, dans l'intérêt du messianisme d'application immédiate, il était à propos que la Jérusalem ancienne fût renversée de fond en comble, afin d'imprimer aux actes de rupture avec le passé un caractère aussi éclatant qu'aux témoignages d'accomplissement ou de suite. Sans doute il était à propos que le peuple et l'Église juive se vissent réduits au dernier état d'abaissement et de misère. Néanmoins, jusque dans l'excès de sa sévérité, la Providence s'arrêtera à de certaines limites. Il lui importait d'empêcher que le découragement religieux et moral gagnât à fond le cœur du vaincu, que l'école dépositaire du germe d'avenir laissât prescrire un jour, un seul jour, son droit légitime de protestation et perdît par là toute sa force. En conséquence, des avertissements et des consolations successives arriveront à ces mêmes vaincus. Tout sera disposé de manière à les faire persévérer avec résignation et avec foi dans la rude tâche, dans l'insurmontable nécessité d'attendre un avenir dont l'étoile était encore si lointaine et si voilée.

Comme la défaite de l'ancienne Jérusalem et de l'ancien peuple était complexe, les avertissements et consolations pouvaient être nombreux. Ils ont trouvé leur expression dans les nouvelles forces imprimées à une partie des principes et des intérêts qui avaient été compromis entre les mains des Juifs. Par ce moyen, l'Église dépositaire ne cessait d'être en réalité très-

agissante, tout en se tenant absolument confinée dans les conditions de l'expectative.

Ainsi l'ancienne Jérusalem et les Juifs avaient été battus sur un premier point, au sujet du principe de l'unité de Dieu exempte d'aucune forme visible, d'aucun partage. Or, la troisième branche émanée directement du tronc sacré, Mahomet et ses victoires deviendront bientôt une protestation immense en faveur de ce principe, un avertissement d'en haut.

Jérusalem et l'Église juive avaient été battues sur un second point. Non-seulement Rome avait fait passer la charrue sur les fondements de l'ancien temple et des anciennes institutions, mais Rome avait fait plus : elle s'était emparée du nom et des dépouilles de la cité ruinée, du peuple exterminé par son bras. Elle en était venue à pousser ce cri : « Je suis la seule Jérusalem, la Jérusalem universelle. » Or, sur ce deuxième point, et peu de temps après Mahomet, une autre consolation, un autre avertissement non moins éclatant sera envoyé aux vaincus. La branche chrétienne se divisera à son tour, elle sera bifurquée. Une Église considérable, presque tout l'Orient chrétien, l'Église grecque ou orthodoxe, fille de Constantinople, se séparera complétement de Rome ; elle protestera de toute sa force contre le pouvoir romain.

Un troisième point aussi grave que les précédents avait caractérisé la défaite de la cité d'ère ancienne. Sous l'influence exagérée de l'axiome que la lettre tue et l'esprit vivifie, on avait usé de représailles contre la lettre des anciennes Écritures ; on l'avait comme frappée de mort, ensevelie. Il en était résulté le système

religieux et politique du moyen âge, l'association intime des trois seigneurs, qui se fondait essentiellement, comme vous en aurez la preuve plus loin, sur un renversement arbitraire dans la hiérarchie naturelle et légitime des noms sacrés. Or, à propos de cette troisième défaite, c'est encore la Providence qui se chargera de la plus magnifique consolation, de l'encouragement le plus formel à la persévérance. Tout à coup, dans la personne de Guttemberg, le principal représentant de la découverte de l'imprimerie, la lettre opprimée, la lettre oubliée, la lettre morte obtient un libérateur, un sauveur. La face du monde est de nouveau changée; car cette résurrection irrésistible de la lettre prépare une conduite nouvelle, ou une rénovation non moins irrésistible de l'esprit.

Avec la lettre ressuscitée par l'effet de l'imprimerie, avec les livres bibliques, les livres juifs sortis de l'oubli du tombeau, les consolations et avertissements envoyés aux dépositaires de l'élément réservé à l'avenir ne seront plus séparés entre eux par des intervalles séculaires. Ils se multiplieront de jour en jour. Loin de ne leur venir que d'une seule Église, des signes éclateront en Orient comme en Occident, dans toutes les Églises, chez tous les peuples, sur les lèvres de tous les hommes. Un nouveau et puissant rameau de la branche chrétienne, le protestantisme, poursuivra l'œuvre de l'Église grecque en opérant une nouvelle et décisive réaction contre les abus réunis sous le nom romain. Il poursuivra l'œuvre de Mahomet en ramenant à la pure unité de Dieu, en transigeant, presque à son insu, sur la divinité de

Jésus-Christ, pourvu que la sainteté du maître des Évangiles et sa sublimité soient universellement reconnues. Il poursuivra l'œuvre de l'Église juive en restituant le droit de publicité, le droit d'examen, au livre de la loi, des prophètes et des sages. A son tour le gallicanisme, proclamé comme charte publique, au sein de Paris, sera une consolation par le mouvement et la vie rendus à ce même droit de nationalité, à ce même principe peuple, qui avait été sanctifié, dès les premiers jours, dans Jérusalem, et que je vous ai dépeint si rigoureusement immolé sur la plate-forme du mont Moria, en la personne collective de l'ancien peuple.

A dater des gallicans jusqu'à la révolution française, jusqu'au coup de tonnerre qui a remplacé définitivement l'ère seconde ou moyenne par une ère troisième et toute nouvelle, les avertissements qu'on voit se presser, se pousser les uns les autres, n'appartiennent plus aux développements de mon sujet. Ils y touchent toutefois par quelques points. Les philosophes, sous le nom de déisme, retravaillent le principe de la pure unité de Dieu. Les parlementaires impriment une nouvelle autorité au nom de la loi. Les économistes songent à une dispensation plus féconde de ces mêmes biens si dédaignés en apparence, sous le nom de temporels, de charnels, dont vous avez vu qu'on faisait le plus grand crime à l'ancienne Jérusalem d'avoir promis la légitime et intelligente possession à tous les enfants de Dieu, à toutes les populations de la terre.

Enfin, admirez de nouveau à quel point l'espèce

humaine reste assujettie à de singulières oscillations! Admirez à quel point les idées qui, après coup, sont regardées par tous comme les plus justes, les plus simples, exigent du temps et des vicissitudes avant de se produire ou de s'établir!

D'après les Évangiles, la parole est Dieu, et Jésus-Christ est la parole. Or, renfermons-nous ici dans les pures abstractions de l'esprit et jetons un voile sur toutes les causes et les circonstances réelles. Si les Juifs commirent un crime à l'égard de Jésus, s'ils méritèrent de passer pour déicides, quelle était au fond la nature de ce crime? C'est qu'en la personne du nouveau maître, les Juifs auraient enchaîné et frappé le droit de la parole, la pleine liberté de la parole, cette même liberté que, sous une seule réserve, Moïse et les anciennes Écritures avaient constituée comme première condition de droit divin.

Quoi qu'il en soit, admirez, je le répète, les singulières oscillations et contradictions de la pratique humaine! Les esprits qui se sont le plus lamentés sur le crime providentiel des anciens Juifs et qui ont tonné avec le plus d'éloquence contre leurs rigueurs, ceux-là ont reproduit, et développé au delà de toute expression, la nature de leur déicide. A leur tour ils ont enchaîné et crucifié sans pitié le libre droit de la pensée, de la conscience, de la parole.

Aussi que de siècles n'a-t-il pas fallu pour qu'un homme fût suscité, nommé Johanan ou Jean, nommé Jacob ou Jacques, nommé Rousseau; pour que cet homme, prophète et préparateur d'une rénovation universelle, osât émettre le sentiment suivant en faveur de la

parole opprimée, en faveur de l'esprit vaincu en matière de religion. « Les Juifs se sentent à notre discrétion, disait Rousseau, la tyrannie qu'on exerce contre eux les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice et la cruauté coûtent à la charité chrétienne. Qu'oseraient-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphème? Les plus savants et les plus éclairés sont toujours les plus circonspects... Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiraient en sûreté, on aurait aussi bon marché d'eux?... Je ne croirai jamais avoir bien entendu les rapports des Juifs qu'ils n'aient un état libre, des écoles, des universités où ils puissent parler et discuter sans risque. »

LETTRE XLVI

Mahomet et l'unité de Dieu ; troisième branche issue du tronc sacré ; avertissement et consolation pour la Jérusalem vaincue.

L'homme de génie le plus capable de juger Mahomet, l'homme qui avait réfléchi, combattu sous le ciel témoin des inspirations et des œuvres de ce prophète, le captif de Sainte-Hélène, en a résumé toute l'histoire en quelques traits. L'apologie succincte qu'il en écrit

marque avec force le commencement de cette série de consolations et d'encouragements à persévérer, à l'aide desquels la Providence elle-même se chargerait de raffermir les vaincus de l'ancienne Jérusalem, les dépositaires officiels d'un messianisme dont l'opportunité était encore si éloignée.

« Mohammed déclara un seul Dieu qui n'a ni père ni fils, disait l'illustre captif... Ses moslems conquirent la moitié du monde. Ils arrachèrent plus d'âmes aux faux dieux, culbutèrent plus d'idoles, renversèrent plus de temples païens, en quinze années, que les sectateurs de Moïse et de Jésus-Christ ne l'ont fait en quinze siècles. »

Lors même que dans la forme cette appréciation paraîtrait exagérée, on n'y reconnaît pas moins l'idée impulsive de l'islamisme, la première cause de la puissance à laquelle il lui a été donné de parvenir. Mais après avoir jeté pendant longtemps un vif éclat, l'étoile de l'islam, comme toutes les autres étoiles, a pâli. Dans des proportions et sous des aspects différents, cette troisième branche du tronc sacré a partagé le sort de ses rivales. Elle a trouvé son principe de faiblesse, la raison de ses vicissitudes et de ses défaillances, dans les conditions intimes de son origine, dans le mouvement même qui lui avait valu son exaltation.

Toutefois, si le mahométisme témoigne aujourd'hui de sa fausse situation, par rapport à l'idée fondamentale de la religion des Écritures, envers les autres branches du même tronc, par rapport au nouvel état, à la nouvelle ère du monde, il y a un point capital où l'on s'abuse généralement à son égard. On le représente

beaucoup plus faible qu'il l'est en réalité, et on confond ensemble des questions très-distinctes. Ainsi nul ne peut douter que les progrès de la civilisation, que le génie philosophique et scientifique du monde nouveau ne finisse par envahir le domaine des sectateurs de Mahomet et par le soumettre à une transformation complète. Mais, comme je vous l'ai fait observer dans mes premières lettres, cette locution, cette formule, « les progrès de la civilisation » n'est qu'une manière de présenter l'idée d'une cité nouvelle à créer, d'un nouveau système d'alliance à établir entre les hommes considérés comme individus et entre les hommes considérés comme nations vraies, comme peuples voyants, rachetés ou libres.

Si donc on est dans la vérité à l'endroit du mahométisme, lorsqu'on en parle au point de vue de la civilisation générale et de ses progrès, c'est tout différent lorsqu'on se place avec spécialité au point de vue de la question religieuse. A ce titre, la branche mahométane emporte une force réelle, une force morale qui ne lui permettra jamais d'être absorbée dans le sein des autres branches existantes. En conséquence, pour ce qui la touche, il faut adopter l'ordre suivant : rappeler quelques circonstances de la vie de Mahomet, du milieu où il est apparu, reconnaître le trait prédominant de sa doctrine, la voie de moyen terme, ou, selon sa propre expression, la direction droite, le droit chemin qu'il s'est brillamment attaché à ouvrir entre le judaïsme et le christianisme. Après cela nous en viendrons aux témoignages de force donnés par l'islam, enfin à sa faiblesse actuelle, sa fausse situation,

à l'impuissance manifeste qui, chez lui comme parmi nous, est faite désormais à l'esprit de pure réaction et à ses recrudescences.

C'est à l'année 569 de l'ère vulgaire que correspond la naissance de Mahomet, fils d'Abdallah. La tribu des Kosréites dont sa famille faisait partie, comptait pour une des plus éminentes entre les tribus arabes. Elle était chargée de quelques fonctions spéciales dans une espèce de temple ou de panthéon consacré à toutes les divinités et toutes les idoles bizarres dont le culte était en faveur et causait le plus de division chez les habitants de ces contrées.

Aux jours où Mahomet naquit, le monde sur lequel son nom et ses sectateurs allaient exercer tant d'influence était loin d'offrir un spectacle rassurant. Récemment le codificateur des lois romaines, l'empereur Justinien, avait terminé sa longue carrière. La Gaule, devenue chrétienne, était livrée aux haines furieuses des Frédégonde et des Brunehaut. La possession de l'Espagne était disputée entre les deux races wisigothe et suève. L'Italie tombait dans les mains des Lombards, après avoir été préalablement ravagée par les conquérants barbares dont le génie de Bélisaire et de Narsès avait réussi à contenir pendant un temps les progrès et les violences. Dans la Grande-Bretagne, les indigènes se débattaient contre les invasions des Saxons. En Syrie et en Palestine, les Perses, commandés par les Cosroës, occupaient les bords de la Méditerranée, à l'exemple de leurs aïeux, et préparaient aux Asiatiques le chemin de Constantinople. En Arabie, les Juifs échappés à la ruine de leur patrie et de leur nationalité

avaient formé des établissements considérables et comptaient dans leurs rangs plus d'une tribu toute guerrière. Une foule de chrétiens s'étaient réfugiés également dans la presqu'île arabique, soit à cause de l'antipathie déjà déclarée entre les grecs et les latins, soit pour échapper aux effets des disputes qui agitaient toute l'Église et qui, plus d'une fois, l'ensanglantaient.

Après avoir été laissé de bonne heure orphelin et pauvre, le fils d'Abdallah était passé sous la tutelle de son aïeul Abdul-Motaleb et, à la mort de celui-ci, sous la tutelle de son oncle Abou-Taleb, père de ce fameux Ali qui, par sa tendresse et son dévouement, devint comme le saint Jean du nouveau prophète et en épousa plus tard la fille Fatime.

Les nombreux voyages où Mahomet fut engagé par la profession du commerce qu'il avait d'abord exercée, le conduisirent fréquemment en Syrie et lui firent entretenir des relations avec des juifs et des chrétiens. Dans son état de marchand et longtemps avant sa mission, sa droiture, la fidélité qui distinguait sa parole lui avaient valu, dit-on, le surnom de *El emim*, le fidèle. Ce fut par les qualités généreuses de son âme, auxquelles se joignaient beaucoup de qualités physiques, qu'il obtint l'amour de la belle et riche veuve dont les intérêts commerciaux avaient été confiés à ses soins et qui, quoique plus âgée que lui, l'épousa.

Les calamités incessantes auxquelles le monde était en proie, la majesté des idées promulguées par les juifs et par les chrétiens, les abus flagrants que les uns et les autres associaient à ces idées, la misère des disputes

théologiques dont Mahomet apprenait le sujet et voyait le résultat, la situation des tribus arabes si capables de grandes choses par leur imagination et leur courage, mais si impuissantes à cause de leurs superstitions et de leurs divisions, enfin le souvenir d'Ismaël, qui reliait ces tribus arabes aux plus anciennes traditions des juifs et en faisait des fils d'Abraham; toutes ces circonstances avaient provoqué chez Mahomet de fortes pensées. Il en résulta pour son esprit des éblouissements, des visions et, au fond de son âme, des agitations mystérieuses. Le nouveau prophète avait quarante ans lorsque sa mission fut définitivement proclamée, lorsqu'il ne douta plus que le Dieu Très-Haut l'eût choisi pour être un grand instrument de ses desseins et de ses œuvres.

De même qu'on ne peut s'en dispenser quand on étudie Moïse ou qu'on recherche les causes qui ont présidé à l'avénement de la divinité de Jésus-Christ, de même il n'est guère permis de s'expliquer Mahomet qu'en se soumettant à quelques obligations impérieuses, qu'à la condition de se reporter dans le temps où il vécut et sur cette terre d'Arabie qui offre de si grands contrastes. Ici, ce sont des solitudes, des déserts d'une sécheresse épouvantable, où l'homme est menacé à chaque instant de périr comme suffoqué au milieu d'un incendie. Là, au contraire, ce sont les sites riants d'une Arabie justement appelée heureuse, et qui, par rapport à l'autre, retrace de la manière la plus frappante le passage d'un véritable enfer à un jardin d'Eden, à un paradis.

Pour s'expliquer Mahomet, on doit ajouter à cet état

de la terre arabique l'état d'un ciel qui verse la lumière par torrents et lui imprime les plus magnifiques couleurs, où le soleil monte de l'horizon et descend avec une puissance instantanée, sans gradation intermédiaire, sans aube ni crépuscule. On doit se représenter des nuits dont la douceur mystérieuse l'emporte fréquemment sur l'éclat et les avantages du jour. Il faut, enfin, y joindre l'effet perpétuel des climats brûlants sur l'imagination et sur les sens de l'homme et choisir, de préférence, les saisons caniculaires pour lire et pour relire le Koran.

Personne mieux que Mahomet ne s'est appliqué à donner le secret des causes qui l'ont fait agir. S'il a recours au merveilleux, c'est presque à son corps défendant. Malgré la profondeur de ses convictions, son âme est souvent hésitante. Plus d'une fois Mahomet pleure; mais ses larmes sont celles de la force. Quelques hautes facultés que Dieu lui ait départies, l'homme qui ne pleure pas est incapable de communiquer la foi, l'enthousiasme, l'amour aux autres hommes. La douceur des larmes de Jésus lui a valu plus de conquêtes encore que l'autorité de sa parole. Moïse lui-même, le plus mâle, le plus vigoureux de tous les esprits, cédait bien des fois au découragement.

Chez les Arabes, les classes dominantes auxquelles Mahomet avait affaire n'étaient ni crédules, ni superstitieuses dans un sens absolu. Bien loin de là, elles se montraient, pour la plupart, sceptiques et railleuses.

Conformément au proverbe qui était alors déjà vieux et d'après lequel nul n'est prophète dans son

pays ni parmi les siens, Mahomet ne manqua pas de rencontrer ses adversaires les plus redoutables dans sa propre tribu. Il ne voile aucun des reproches qui lui étaient adressés. On le signalait comme un novateur insensé, comme un poëte, comme un diseur de fables, un imposteur. On ne tenait aucun compte des ressorts qu'il devait employer pour réunir toutes les tribus arabes si divisées entre elles, si jalouses et toujours prêtes à se combattre.

Les Juifs d'Arabie, qui d'abord avaient fortement soutenu et poussé le nouveau prophète, se déclarèrent bientôt contre lui : on en découvre le motif dans une des trois grandes conditions de la pratique mahométane, le jeûne, l'aumône, la prière. Au commencement de sa mission, le chef de la nouvelle foi avait ordonné de prier en se tournant vers Jérusalem. A l'époque dont je parle et dans la situation des esprits, cet acte était de la plus haute portée; il formait presque à lui seul un manifeste, un drapeau. Les Juifs en avaient tiré l'espoir, et le nouveau prophète les y avait probablement encouragés, ils en avaient tiré l'espoir de retrouver en Mahomet un libérateur biblique, un Christ à la façon de Cyrus. Ils avaient vu en lui une occasion de délivrance et de rétablissement pour la Jérusalem vaincue et ruinée. Mais le prophète ne tarda pas à modifier sa première injonction. Soit qu'il voulût éviter l'inconvénient de paraître trop pencher du côté des Juifs, soit pour respecter les vieilles habitudes des Arabes et mieux caractériser sa religion, il donna une autre attitude aux croyants pendant la

prière. De toute part on dut se tourner vers l'antique temple des divinités arabes, vers l'antique panthéon de la Mecque, tout régénéré, tout sanctifié, vers la Kaaba ; de sorte que cette cité, la Mecque, devint le centre déclaré de la troisième branche, qui s'était directement entée sur le tronc commun de la religion des Écritures. Dès lors, les Juifs, éclairés par la signification de ce nouvel ordre, se crurent déçus. Loin de marcher avec le nouveau prophète, plusieurs de leurs tribus guerrières tournèrent leurs armes contre lui et furent vaincues.

Tout atteste que le fils d'Abdallah portait une de ces belles physionomies dont le sang arabe fournit encore tant de types. La passion qu'il témoignait pour les femmes n'était pas de nature à diminuer ni l'admiration, ni l'affection que les populations orientales étaient disposées à lui accorder. Tant s'en faut : à leurs yeux, cette passion imprimait un charme de plus à sa personne, et l'on trouvait à le justifier par le souvenir d'Abraham qui, après avoir perdu Sarah et tout âgé qu'il était, prit encore plusieurs femmes.

D'ailleurs Mahomet n'avait rien d'un maître farouche auprès de ses nouvelles épouses : il exerçait au contraire un véritable prestige sur leurs cœurs. Aussi la manière dont on suppose, en général, que les femmes sont traitées par le Koran, ne répond pas à la vérité. Entre les plus grands éloges donnés à Mahomet, ses sectateurs rangent l'affection dont le prophète fit preuve à l'égard de sa première femme, Kadichah, pendant tout le temps qu'elle vécut, et le culte perpétuel qu'il rendit à sa mémoire. On raconte

qu'une de ses nouvelles épouses, blessée de ce souvenir si vif, lui aurait dit : « Dieu ne t'a-t-il pas donné assez de compensations pour te faire oublier la vieille Kadichah ? — Non, lui répondit le prophète, elle m'a enrichi lorsque j'étais pauvre, elle a cru en moi lorsqu'on m'a accusé d'imposture, elle m'est restée fidèle lorsque ma nation me maudissait. Plus j'ai souffert et plus elle m'a aimé. »

Sans doute la vie de Mahomet qui ne dépassa pas soixante-trois ans, et dont on a attribué la fin aux progrès lents d'un breuvage empoisonné ; sans doute les développements de son œuvre sont susceptibles de provoquer parmi nous des appréciations très-différentes. Mais avant d'en venir au caractère le plus vivace de cette troisième branche du tronc sacré, il serait difficile, je crois, de ne pas s'accorder sur un point. Dans la sphère des idées dont nous traitons, le prophète de l'Arabie mérite d'être considéré comme une des plus hautes intelligences et des plus nobles âmes que Dieu ait envoyées ici-bas. On ne saurait négliger à son égard la formule qui est si usitée dans le Koran, et prononcer son nom sans ajouter : « Que la paix soit avec lui. »

LETTRE XLVII

Le droit chemin selon Mahomet; sa théorie de terme moyen entre le judaïsme et le christianisme.

Ainsi que l'œuvre biblique et que les livres évangéliques, l'œuvre de Mahomet, la Lecture, le Koran, abonde en répétitions et en contradictions réelles ou apparentes. On y rencontre un grand nombre de récits anecdotiques, de légendes relatives aux personnages de l'ancienne loi qui ont été empruntés directement aux docteurs juifs, et que l'écrivain arabe a appropriés au goût perpétuel des Orientaux pour les paraboles et les contes accompagnés d'une moralité, de quelque déduction sentencieuse.

Il ne m'appartient ni de vous dire ni de chercher en quel moment, par quelles mains et dans quel ordre les cent quatorze chapitres dont se compose le Koran furent mis au jour. Ces difficultés accessoires n'altèrent en rien ni le dessein général de l'œuvre, ni le caractère chevaleresque qui y brille.

La science critique en est venue à refaire pour le Koran ce qui a été fait pour les œuvres d'Homère, pour les livres de Moïse, pour les Évangiles. Plusieurs ont établi que Mahomet n'était pour rien dans cette œuvre, ou presque pour rien. A la vérité, il a été beau-

coup plus difficile de montrer que le prophète d'Arabie était un personnage purement imaginaire, un mythe.

De l'avis unanime des hommes compétents, l'éloquence du Koran n'a jamais été égalée depuis Mahomet; ce livre passe encore pour le chef-d'œuvre littéraire de la langue arabe. Une puissance de persuasion si grande s'attachait, dit-on, à cette parole cadencée, qu'elle transformait tout à coup les adversaires les plus violents du prophète en sectateurs passionnés. Le célèbre Omar en est un mémorable exemple. Dans son emportement, Omar avait juré de tuer le novateur; mais sa sœur, qui était du nombre des croyantes, l'arrèta. Elle lui lut un chapitre du Koran. Sous l'harmonie de ce langage, le cœur d'Omar fut ébranlé. Toutes ses idées prirent un autre cours, et, loin de vouloir la mort de Mahomet, il alla mettre à ses pieds les services de son redoutable cimeterre.

La loi de la résultante des forces étendue à l'ordre moral puise certainement une autorité considérable dans Mahomet, et dans sa religion distinguée sous le titre d'Islamisme, d'Islam, ou *Résignation* à la volonté du Très-Haut. Outre les victoires à remporter sur l'idolâtrie des Arabes et sur leurs mœurs, l'idée qui domine chez l'émule de Moïse et de Jésus est d'ouvrir une nouvelle voie, un droit chemin, une véritable direction de juste milieu entre le judaïsme et le christianisme. Là réside sa personnalité, son originalité, qui, pour se présenter sous une forme toute différente, n'est pas moins sensible que celle des deux autres missions. De là dépend surtout une des causes qui concourent le plus aux difficultés universelles de notre siècle. Tout

forcés qu'ils soient de subir de jour en jour l'influence philosophique et scientifique des temps nouveaux, je vous ai dit qu'on s'abuserait étrangement d'en conclure que les sectateurs de Mahomet se voient jamais entraînés à retourner en arrière, en matière de religion, et à se replacer exclusivement sous la bannière de Jésus ou sous le pavillon de Moïse. On ne trouve guère un seul chapitre du Koran qui ne paye quelque tribut à la pensée d'élever un étendard de moyen terme, où ne soit exprimée la volonté d'ouvrir la voie dont parle le Deutéronome, de se faire un droit chemin, sans tomber ni à droite ni à gauche. Dans chaque page de la nouvelle Écriture, Mahomet semble mettre tous ses efforts à faire preuve de justice et à se montrer à la fois, envers ceux qui l'ont précédé, comme une suite et comme une rupture.

Après avoir déclaré que les juifs et les chrétiens avaient reçu leurs livres du ciel, mais qu'ils en avaient détourné le meilleur esprit, Mahomet ne voit d'autre remède à ce mal que de remonter au père commun, à Abraham, que de s'abreuver à la pureté de la doctrine abrahamique. C'était, selon lui, le seul moyen d'accomplir la prédiction messiaque, d'opérer une conciliation générale. « Tous les peuples chargés de répandre la lumière des Écritures, s'écriait-il, ont formé des scissions ; mais tous reviendront à nous... Chaque nation a eu ses prophètes, ajoutait-il, qui tous ont servi de quelque manière l'unité de Dieu. En conséquence, le nombre de ces prophètes est considérable. »

Toutefois, d'après Mahomet, il avait existé une suite d'hommes destinés plus particulièrement à exprimer les

desseins du Très-Haut, à présider aux plus larges dispensations de sa parole. Ceux-ci ne pouvaient être nombreux. Adam, Noë, Abraham, Moïse, Jésus, voilà les cinq grandes figures qui auraient préparé l'Islam. Mahomet apparaissait en sixième, pour mettre le sceau à la pensée divine. Tel est, je vous le rappelle, un des grands points de ressemblance de Mahomet avec Jésus, et un des grands traits de différence avec Moïse. Jésus et Mahomet donnent une fin à la prophétie. En eux tout s'achève, tout est consommé, *consummatum est*. Vous savez que Moïse, au contraire, n'a imposé aucune fin, qu'il s'est écrié : « Toutes les fois qu'un prophète, qu'un voyant semblable à moi sera suscité, et vous parlera au nom de l'Éternel, vous l'écouterez ; vous accueillerez toute parole prononcée au nom de Jéhovah, au nom de l'Être. »

Du temps de Mahomet, la question de la divinité de Jésus-Christ ne formait pas seulement le principal sujet d'antagonisme et de haine entre les Juifs et les Chrétiens. Sous les yeux du nouveau prophète et dans le propre sein de l'Église chrétienne, cette question de divinité soulevait beaucoup d'autres passions aussi violentes et d'autres antagonismes. La diversité des opinions qui étaient regardées comme hérétiques ou comme orthodoxes, comme la bonne ou la mauvaise cause, selon que leurs partisans avaient plus de succès et semblaient près d'une complète victoire, cette diversité roulait en général sur la manière de restreindre ou d'étendre la nature de la nouvelle divinité. A l'exemple des propagateurs de l'arianisme, fallait-il en limiter le sens, afin de la rendre plus philosophique, moins incom-

préhensible? ou bien, sur les traces du parti le plus considérable dans l'Église, devait-on l'agrandir sans restriction, afin de la mettre au-dessus d'aucun examen et d'aucune discussion, afin d'en faire un principe de foi et d'obéissance absolue? Mahomet, initié à ces conflits, aspira à les dominer et à poursuivre sa route au milieu de tous.

Aussi rien n'offre plus d'intérêt sur ce point capital, la divinité de Jésus-Christ, et sur cet autre point, les formes de la vie future, rien ne résume mieux tout le reste que la position qu'il a adoptée entre les deux camps extrêmes, les juifs et les chrétiens, que sa manière de se tourner tantôt vers les uns, tantôt vers les autres.

D'abord le prophète arabe rejette bien loin toutes les préoccupations et les dénigrements des Juifs relativement au maître des Évangiles. Il les accuse de s'être montrés sourds à la sublimité de sa parole et il s'en exprime avec autant de force et d'éclat qu'on pourrait l'attendre du ministre le plus exalté ou le plus pur de la foi chrétienne. Sa sollicitude s'étend à la mère elle-même de Jésus. Afin d'éviter tout ce qui serait de nature à blesser les chrétiens, afin de franchir l'extrême difficulté qui lui était créée à l'égard de la Vierge Marie, par son ardeur à combattre le sentiment d'après lequel Jésus serait directement fils de Dieu, Mahomet n'hésite pas un moment. Il a recours à un acte dictatorial de l'esprit, à un coup d'autorité qui élève la mère du Christ au-dessus d'aucune atteinte. Mahomet entend que Marie ait conçu par un pouvoir miraculeux. Sa parole ne la déclare pas seulement

exempte de péché volontaire, mais de tout péché, mais absolument pure, immaculée. Le dix-neuvième chapitre du Koran, intitulé : « Marie, que la paix soit avec elle ! » n'est certainement pas le moins curieux de son œuvre. « Glorifie Marie, y est-il dit, glorifie le jour où elle s'éloigna de sa famille, du côté de l'Orient. Elle se couvrit d'un voile, et nous lui envoyâmes Gabriel, notre esprit, sous la forme humaine. — Le miséricordieux est mon refuge ! s'écria Marie, effrayée de se trouver seule avec un mortel. Si tu crains Dieu, laisse-moi. — Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit l'ange ; je viens t'annoncer un fils béni. — D'où me viendra cet enfant ? répondit la Vierge. Nul homme ne s'est approché de moi, et le péché m'est inconnu. — Il en sera ainsi, répliqua l'ange. La parole du Très-Haut en est le garant. Ce miracle lui est facile. Ton fils sera le prodige et le bonheur de l'univers. Tel est l'ordre du ciel. — Marie conçut et se retira dans un lieu solitaire. »

Mais si d'un côté le prophète arabe fait la part la plus large à la branche chrétienne contre les Juifs, d'un autre côté, dès qu'il s'agit du principe de l'unité de Dieu, dès qu'il se voit en face de la divinité absolue de Jésus-Christ et de la trinité chrétienne, Mahomet se tourne rapidement vers ces mêmes Juifs. Il s'associe à eux, il repousse de tout son pouvoir le dogme et le mystère caractéristiques du christianisme. « L'ange a parlé à Marie, est-il dit dans les troisième, cinquième et plusieurs autres chapitres du Koran : Dieu t'envoie son verbe. Il se nommera Jésus, le Messie, l'envoyé, le confident du Très-Haut, grand dans ce monde et dans

l'autre. Il fera entendre sa parole aux hommes, depuis le berceau jusqu'à la vieillesse. Mais ceux qui disent que le fils de Marie est Dieu, ceux-là sont infidèles. Réponds-leur : Qui pourrait arrêter le bras du Tout-Puissant s'il voulait perdre le Messie, fils de Marie, sa mère et tous les êtres créés. — O vous qui avez reçu les Écritures, ne dépassez pas les bornes de la foi ; ne dites de Dieu que la vérité! Croyez en Dieu et à ses apôtres; mais ne dites pas qu'il y a une trinité! Dieu est un; louange au Très-Haut! Ne donnons pas d'égal à Dieu! Il ne partage pas l'empire de l'univers; il n'a pas besoin d'aide. Dieu seul est Dieu, le Dieu vivant et éternel. »

Chez Mahomet, le même esprit de moyen terme s'applique à l'autre point que je vous ai annoncé. On retrouve cet esprit dans sa manière d'entendre et de représenter la vie future, dans la forme si célèbre de son paradis.

Ici, le prophète arabe prend pour base le jardin d'Éden de la Genèse, qui était rempli d'arbres agréables à voir, de fruits bons à manger et où des eaux pures coulaient en abondance. Là il prend également, pour base le dogme de la résurrection de la chair et du jugement dernier, qui lui était officiellement fourni par les Évangiles et les déclarations de toutes les Églises chrétiennes. Dès qu'on ne tourne pas ce dogme en figure, en allégorie, dès qu'on le reconnaît pour un fait réel, il n'y a plus de détour possible, plus de métaphysique à invoquer. Serait-il ramené à la transparence du cristal le plus limpide, à la légèreté de l'air le plus subtil, on est obligé d'a-

vouer qu'aussi bien dans le ciel que sur la terre un corps est toujours un corps, qu'il a une destination particulière, des fonctions à remplir, qu'il occupe un lieu, qu'il reçoit ou prend une place. Jésus, dans les Évangiles, remonte aux cieux en chair ou en corps, et non pas exclusivement en esprit ou en âme. C'est ce qui l'autorise à dire à ses disciples : qu'ils boiront et mangeront dans son royaume, tout comme les Évangiles affirment que Jésus aurait réellement mangé du poisson et du miel après être sorti ressuscité de la tombe.

Mahomet, dans son paradis, fait donc une part à la chair ressuscitée, aussi bien qu'à l'esprit ou à l'âme. Seulement il approprie cette part à la nature des climats où il vivait, à la nature des hommes qu'il avait en vue de mouvoir, des batailles où ses sectateurs étaient appelés à faire preuve d'enthousiasme, de foi, à la nature du but qu'il se proposait d'atteindre. Sous d'autres aspects, Mahomet obéissait à l'inspiration pratique qui distingue le catholicisme romain, lorsque, pour mieux arriver au fond des âmes, ce génie catholique s'attache à tirer le plus grand parti de toutes les ressources extérieures, de toutes les impressions les plus fortes, de toutes les surprises des sens.

Dans le dix-septième chapitre du Koran, et ailleurs, on puise ce témoignage que Mahomet voulait donner un contre-poids au grand nombre de ceux qui avaient pour habitude de s'écrier : « Lorsque nous avons été réduits à l'état d'ossements et de poussière, comment est-il possible que nous revenions encore à la vie ? » De plus, Mahomet se jetait entièrement du côté des chrétiens pour défendre le dogme de l'éternité

des récompenses et des peines, contre ceux d'entre les Juifs qui ne croyaient qu'à l'éternité de la mansuétude de Dieu, qui n'admettaient que des expiations temporaires, une sorte de purgatoire.

« N'as-tu pas fait attention aux Juifs, dit le troisième chapitre de la Lecture ; ils ont ainsi parlé : « Le feu du ciel ne nous atteindra que pendant un certain nombre de jours. » Ce mensonge est de leur invention ; ils en deviendront la victime. Quel ne sera pas leur sort à l'heure du jugement ? »

Après cela, je n'ai qu'à rappeler le sens et la poésie attachés par Mahomet à la description de son paradis.

« L'amour du plaisir éblouit les mortels, s'écrie le prophète ; leurs vœux les plus ardents consistent à avoir des femmes, des enfants, des richesses, des chevaux superbes, des troupeaux, des campagnes. Telles sont les jouissances de la vie mondaine ; mais l'asile que Dieu prépare est bien plus délicieux. Dis-moi : que puis-je annoncer de plus agréable, à ceux qui ont de la piété, que des jardins arrosés par des fleuves, une vie éternelle, des épouses purifiées et la bienveillance du Seigneur qui a l'œil ouvert sur ses serviteurs ? Tel sera le partage de ceux qui disent : Seigneur ! nous avons cru ; pardonne-nous nos fautes et nous délivre de la peine du feu. Tel sera le partage de ceux qui ont été patients, véridiques, bienfaisants, et qui ont imploré la miséricorde divine dès le matin. »

LETTRE XLVIII

Force et progrès de l'islamisme ; son influence sur les affaires générales de l'Europe et sur les destinées catholiques de Rome.

Mars 1851.

Si l'on jugeait l'excellence d'une doctrine, l'esprit divin d'un législateur, d'un prophète, d'après l'éclat et la rapidité de ses succès, évidemment nulle doctrine, nul prophète, nul esprit, ne saurait le disputer à Mahomet et à l'islamisme.

Jusqu'à la douzième année de sa mission, jusqu'à l'an 622 de l'ère vulgaire, qui correspond à son expulsion de la Mecque, et qui ouvre l'ère mahométane, l'hégyre, le prophète arabe n'avait demandé les progrès de sa parole qu'à la persuasion. Pendant son séjour à Médine, dont les habitants l'avaient accueilli avec ferveur, le nombre de ses sectateurs dévoués devint considérable. Alors, Mahomet établit une nouvelle règle. On devait combattre dans l'intérêt de la foi, mais seulement après avoir été attaqué. Plus tard, et lorsque ses succès eurent acquis de grandes proportions, l'islamisme fit un pas de plus. Il eut son *compelle intrare ;* il ordonna de marcher à la rencontre des infidèles, et de réduire par le glaive ceux qui s'opposaient opiniâtrément à la volonté du Très-Haut, à l'esprit de l'Écriture.

Toutes les religions, toutes les sectes, tous les partis parcourent à peu près les mêmes degrés. Pendant leur période de minorité, de faiblesse, ils attestent d'une grande naïveté de cœur, d'une patience, d'une abnégation à toute épreuve. Mais quand la force est venue, tout change : l'aigle fond sur sa proie, le lion la déchire. A l'horizon, par exemple, vous admirez les mansuétudes de saint Jean, au zénith vous découvrez l'inquisition et saint Dominique.

Quoi qu'il en soit, une première condition était rigoureuse pour que les succès de la nouvelle branche, issue du tronc sacré, méritassent d'être considérés comme une consolation envoyée par la Providence aux défenseurs vaincus de l'ancienne Jérusalem, aux dépositaires spéciaux du germe réservé à un messianisme d'avenir. Il fallait que le principe en faveur duquel cette branche servait de protestation fût, pour ces vaincus et pour leur doctrine, d'une importance incontestable. De même, l'islamisme ne pouvait acquérir à leur égard le caractère d'un encouragement à persévérer que si, après avoir fait acte de protestation, on le voyait tomber en défaillance.

Or, c'était précisément au premier principe de la quaternité juive que Mahomet rendait de l'éclat, au principe de la pure unité de Dieu qui, dans sa triple application à l'ordre social, a constitué cette racine et ce tronc de l'arbre sacré, dont la situation actuelle des branches et des rameaux comprend toute la question religieuse et est pleine de conséquences.

Le nouvel étendard se déployait à peine que le nom de Rome et des chrétiens fut obligé de reculer de

toutes parts. Le signe du Dieu des Évangiles dut abandonner le lieu de son berceau. Il ne flotta plus sur cette plate-forme du mont Moria, cette montagne de l'Eternel où le temple de la loi avait été anéanti, où le bras romain avait élevé la croix collective, le signe figuratif du populicide, dont vous connaissez les différences essentielles d'avec la croix du Calvaire.

Dès ce jour Constantinople trembla et prévit son avenir ; l'Égypte et l'Afrique entière se firent musulmanes ; l'Espagne, le midi de la France, le pays de Naples, la Sicile passèrent sous la domination des Arabes. Rome elle-même se vit au moment de devenir une dépendance de la Mecque. La perte de quelques batailles pouvait changer la face de l'Europe, et la faire arriver probablement au même but, mais par des voies toutes différentes.

Quand on compare avec un esprit trop exclusif la marche des populations placées sous l'autorité des Évangiles et l'état des races livrées à la religion du Koran, on perd de vue, ce me semble, plusieurs circonstances capitales. En premier lieu, ne serait-il pas nécessaire de savoir si, dans les progrès européens, il n'en est pas un grand nombre qui ont été accomplis à l'aide de principes, d'impulsions souvent étrangères aux desseins des Évangiles, ou même contraires ; si, entre les hommes dont l'activité, le sens, le génie ont le plus concouru à ces progrès, il n'en est pas également une foule qui, tout en célébrant des lèvres le droit des religions établies, en déclinaient de fait l'esprit dominant, et les réduisaient à une condition purement honorifique ?

En second lieu, ne serait-il pas bon de savoir si, par leur nature constitutive, par leurs habitudes innées, par leur climat, les populations sur lesquelles l'Évangile et le Koran étaient appelés à s'exercer n'offrent pas des oppositions radicales.

Quand on ouvre Polybe, qui vivait deux siècles avant Jésus-Christ, César, l'historien Josèphe, on s'aperçoit que le caractère des premiers habitants de notre sol français était le même avant les Évangiles que depuis lors. Ils découvrent toujours et partout la vivacité d'esprit, la mobilité qui sont si favorables aux essais successifs et aux progrès des idées les plus diverses. De même, lisez les guerres de Rome en Afrique, avant l'existence de Mahomet, vous y retrouvez les mêmes mœurs, la même manière de combattre, jusqu'aux moindres détails de conduite, qu'on n'a pas manqué, de nos jours, de mettre sur le compte de la religion musulmane et de son fanatisme.

Une succession d'influences analogues s'est reproduite dans l'institution de Mahomet et dans l'œuvre de Jésus-Christ. Seulement, quelle différence entre les races ! Au sein de l'Église chrétienne, et après le travail des Juifs, ce furent les Grecs, les esprits les plus variés, les plus indépendants, qui présidèrent à l'impulsion de la nouvelle foi. Ensuite, tout plia sous la discipline des Latins, et vous en verrez bientôt les effets. Les Arabes, surnommés les Grecs de l'Orient, commencèrent aussi par être les propagateurs et les maîtres du Koran. Dans la suite, ils ont été remplacés par une autre race moins intelligente, moins brillante, mais plus sévère, plus forte, plus dominatrice, les Turcs.

Bien avant l'apparition de cette race turque, l'impulsion donnée par les Arabes aux sciences de l'Occident encore barbare, est trop connue pour m'y arrêter. La part si remarquable que les Juifs eurent dans cette œuvre civilisatrice n'est pas moins certaine.

En rêvant à la nature brillante de leur paradis, en se représentant les magnificences réelles ou supposées du temple et des palais de Salomon, ces mêmes Arabes s'élevèrent assez haut dans les conceptions de l'art pour exciter le génie architectural des religions occidentales. Ils imprimèrent à la pierre, au marbre, à l'or, des formes dont la grâce, les délicatesses, les caprices, le disputaient quelquefois avec succès à la régularité souvent trop froide de l'art des Grecs. Nos plus anciens trouvères provençaux, nos premiers conteurs, naquirent et se développèrent au bruit de leurs voix, sous l'inspiration de leurs récits. Enfin, dans le voisinage de la Méditerranée, ces types de physionomie encore si beaux qui ornent les rives d'un de nos fleuves les plus imposants, le Rhône, sont comme le monument animé où se peignent, simultanément, le séjour des races grecques et italiennes, et de même que sur le sol de l'Andalousie, la forte action du sang arabe et du sang juif.

Mais l'Europe ne pouvait rester témoin de l'invasion orientale sans déployer contre elle de grands efforts. Ce fut en ces circonstances que, à la faveur de son ancienne politique combinée avec sa nouvelle religion, Rome catholique rendit des services signalés à l'indépendance de l'Occident, qu'elle y trouva en même temps les moyens d'affermir sa suprématie. Si les occa-

sions ne sont pas rares dans lesquelles on périt par la faute ou par la trahison des siens, il arrive aussi qu'on est relevé ou sauvé par ses propres adversaires. Rome dut à Mahomet de voir se grouper rapidement autour d'elle les populations qui se sentaient de plus en plus pressées ou menacées par l'établissement des Arabes. Dans le midi de l'Europe dont le fer des Orientaux sillonnait le sol, bien plus que dans les régions septentrionales qui n'en connaissaient que le nom, on se remit en mémoire la prépondérance que la cité latine avait assurée jadis à l'Occident sur les populations de l'Asie et de l'Afrique. On accepta, on appela le secours spirituel de ses armées. C'est ainsi que le génie de Rome nouvelle eut le mérite d'organiser, de féconder la résistance contre les étrangers, et que le caractère particulier du catholicisme en Espagne et dans le midi de la France s'est ressenti pendant des siècles, et même se ressent encore, de ces premières et profondes impressions.

Battu en Europe, l'islam ne perdit pas l'espoir d'y rétablir son influence. Au contraire, il se ménagea de nombreuses occasions de retour. A part l'intérêt des voies nouvelles alors préparées au commerce, aux arts, à la philosophie, les revanches que le catholicisme romain voulut prendre sur lui, les croisades, ne furent pas heureuses. Plus que jamais elles inspirèrent aux Juifs l'idée que la protestation de Mahomet, relative à la pure unité de Dieu, était, à leur égard, un avertissement envoyé d'en haut.

Qu'on s'imagine, en effet, les frémissements éprouvés par la Jérusalem ancienne lorsque, sous la pierre sépul-

crale qui la couvrait, elle se sentit éveillée au bruit de la nouvelle lutte engagée autour de ses murs, entre l'Orient et l'Occident, entre le drapeau de l'unité et le drapeau de la trinité. Dans l'ordre de ses destinées, le jour de la délivrance était encore lointain. Toutefois, il restait assez de souffle, assez de vie à la cité vaincue pour tout voir et pour entendre le dernier cri qui lui apprit lequel des deux drapeaux était forcé de quitter en fugitif le sacré rivage.

Depuis cette époque, la puissance de l'islam, soutenue par les Turcs, embrassa de nouveau et au loin l'Asie, l'Afrique et causa plus d'une agitation à l'Europe. Au milieu du XVe siècle, la prise de Constantinople, sous Mahomet II, concourut à ouvrir la troisième phase de l'ère vulgaire ou moyenne, son âge de défaillance, de déclin.

En 732, les armées du prophète arabe avaient presque touché aux portes de Paris. Environ mille ans après, sous le règne de Louis XIV, en l'an 1683, ces mêmes armées étaient encore au cœur de l'Europe. Elles faisaient le siége de la capitale de l'Autriche, et donnaient lieu à l'éclat qui rejaillit sur le nom de Jean Sobieski. Cent cinquante ans auparavant, aux jours de François Ier et de Charles-Quint, en 1529, la même capitale avait subi de la part des Turcs un autre siége bien plus redoutable, auquel se rattachent les noms des héros de la Hongrie. A la vérité, cette attaque, dirigée par Soliman le Magnifique, mérita d'être considérée comme l'apogée de la gloire et de la puissance des Ottomans.

Mais au moment même où l'institution de Mahomet

allait se précipiter vers son déclin, il appartenait aux terreurs tantôt réelles, tantôt imaginaires, qui étaient suscitées par ses sectateurs, de produire un effet décisif sur les destinées catholiques de Rome. Depuis longtemps, le gouvernement de cette cité s'était servi de la crainte des Orientaux pour tirer régulièrement des subsides de l'Europe entière. Les populations avaient fini par se récrier contre cet abus et s'en indigner. Or, combien ne sont pas étranges les fils à l'aide desquels toutes les choses s'enchaînent ici-bas. A l'époque de Soliman, les indulgences vendues en partie sous le prétexte d'obtenir de l'argent contre les Turcs et contre le nom de Mahòmet, furent comme la dernière goutte d'eau qui fit verser le vase orageux de la réforme.

LETTRE XLIX

Principe de faiblesse de l'islamisme, et sa situation actuelle.

Si les deux premiers produits de la bifurcation du tronc sacré, si les branches judaïque et chrétienne nous ont montré leur principe de faiblesse joint à leur principe de force, les conditions originelles d'une

future défaillance, on doit s'attendre à trouver dans la troisième branche, issue du même tronc, la mahométane, une faiblesse qui provient également de la cause originelle de son exaltation, de sa puissance. La situation morale où cette troisième branche se voit aujourd'hui placée, concourt à prouver que, en son sein comme parmi nous, non-seulement les recrudescences religieuses les plus vives, en apparence, ne sauraient amener à rien de concluant, mais, de plus, qu'il n'est guère permis à l'islamisme de fonder beaucoup d'espoir sur une simple réforme. Pour lui aussi, pour son avenir, tout dépend d'une transformation commune, d'une réédification d'ensemble.

Je laisse à l'écart les raisons secondaires qui aident à expliquer sa faiblesse : l'analogie de la résignation musulmane avec le fatalisme, diverses règles et maximes de sa législation relatives aux personnes et aux propriétés. Je laisse surtout à l'écart une autre influence : l'ordre de polygamie qui règne en Orient, et dont les caractères, les effets sont si opposés à l'autre ordre de cette même polygamie, familier à l'Occident ; à celui qui, sous le nom de galanterie et sous cette formule « faire des conquêtes, » a agi avec tant d'efficacité sur la civilisation de nos contrées, sur l'adoucissement des mœurs, sur la littérature, le goût et, en particulier, sur l'émancipation personnelle des femmes.

A mon sens, la véritable cause de défaillance, l'erreur fondamentale de Mahomet, est celle-ci : dans sa conviction, le prophète d'Arabie aurait été chargé de produire un troisième testament ou témoignage ; il serait devenu l'interprète d'une troisième loi, destinée à faire suite à

l'Évangile et à l'absorber, tout comme l'Évangile était censé avoir accompli et absorbé sans retour l'ancienne loi, le premier témoignage. Sous peine de lui réserver d'assez mauvais traitements, en paroles et en action, l'islamisme établissait que le chrétien devait se montrer pleinement satisfait de l'unité et de la miséricorde qui lui étaient offertes par le Koran. Il renouvelait, sous ce rapport, le sentiment du chrétien qui s'indignait au plus haut point contre l'aveugle juif, assez obstiné pour ne pas trouver sa pleine et dernière satisfaction dans l'unité et le pardon que lui offraient les Évangiles.

Mais tout d'abord, comme question de temps, Mahomet était beaucoup trop voisin de l'époque de Jésus-Christ pour justifier sa pensée. La religion des Écritures découvre un caractère si général, si profond, que les changements climatériques introduits dans ses conditions et dans ses formes, que les ères nouvelles affectées au développement de son plan et de son histoire ne peuvent se succéder autrement qu'à des intervalles très-éloignés.

D'ailleurs, malgré ses affirmations, l'islamisme n'était nullement une suite décisive, ni surtout une conclusion de ce qui avait précédé. Il était plutôt un dédoublement, une forme collatérale. L'islamisme reproduisait d'une façon toute différente le même esprit d'expansion, de propagande, de conquête, qui avait présidé au dégagement de la branche chrétienne et qui, à l'époque où Mahomet parut, avait déjà fait de cette branche chrétienne une religion étroitement associée à la politique, une religion dont les principes et les sentiments ne comptaient déjà plus assez sur

eux-mêmes pour ne pas recourir à l'intervention et à la puissance du bras séculier.

Or, quand une institution doit à l'esprit de prosélytisme et de conquête son premier mouvement, lorsqu'elle en fait sa raison d'être, sa loi, lorsqu'elle a mis ses principales justifications dans la rapidité de ses succès et leur étendue, une nécessité impérieuse ne cesse de la dominer. Il faut que cette institution ne soit pas arrêtée dans son cours; car, si sa justice a été prouvée par les succès qu'elle a obtenus, ses exagérations, sa fragilité ne seront pas moins prouvées par ses échecs, par la manifestation de ses impuissances.

Dès l'origine et comme article de foi, la religion de Mahomet nous a annoncé qu'elle deviendrait universelle, catholique. Elle s'est flattée d'accomplir la conception abrahamique ou messiaque. Elle a promis au monde que les scissions et divisions de toutes les races, de toutes les sectes, s'éteindraient sous son drapeau; que les disciples de Moïse et les disciples de Jésus trouveraient leur conciliation finale dans le Koran. De même que Rome avait pris à la métropole des Juifs son nom de Jérusalem, de même l'islamisme se hâta de prendre à cette métropole un des titres qu'elle s'était attribués dans ses plus belles espérances et ses plus beaux jours, celui de Porte par excellence, de Porte universelle des peuples.

Dans la sincérité de cœur qui le distingue et à moins de se faire une étrange illusion, le sectateur de l'islamisme en serait-il à croire que cette prétention originelle du Koran soit désormais réalisable? Si sa force et son droit l'autorisent à ne finir, à ne s'engloutir

dans aucune des branches religieuses existantes, s'imaginerait-il, par hasard, que la force et le droit de chacune de ces branches les conduiront jamais à se ranger à sa voix? Ne sent-il pas cet esprit, ce souffle nouveau qui agite le monde aussi profondément qu'à l'époque où apparut aucun des anciens prophètes?

La population vivante de notre globe est portée, approximativement, à un milliard d'âmes. Plus de la moitié de ce nombre est tout à fait en dehors de la religion des Écritures et n'a officiellement rien de commun jusqu'ici avec les juifs, les chrétiens, les musulmans. L'autre moitié du milliard approximatif comprend d'abord la multitude infinie de ceux qui, aujourd'hui, concourent à former le chiffre apparent, la statistique des religions établies, quoique, dans la vérité, ils ne tiennent à ces religions que par le nom, quoiqu'ils s'y montrent les plus indifférents et même les plus hostiles.

Cette réserve faite, la branche mahométane ne s'élève guère qu'autour de quatre-vingts millions d'individus, tandis que les rameaux divers de la branche chrétienne offrent une totalité plus que triple. L'Église catholique ou le rameau latin va, dit-on, de cent vingt à cent quarante millions, l'église orthodoxe ou le rameau grec à soixante millions, l'Église protestante tourne autour de quarante millions. Quant aux juifs, ils n'ont dépassé, en aucun temps, sept à huit millions, et le motif de cette différence dans l'Église qui a engendré toutes les autres vous est assez connu. Il tient à sa propre nature; car, au figuré, cette Église juive a été appelée à remplir l'office d'une séve, d'une semence,

d'un levain dont la quantité est toujours et nécessairement infime en proportion de la masse qu'il lui appartient d'animer, de soulever.

Bien plus, outre tant de divisions et scissions extérieures, à l'égard desquelles il se montre impuissant, l'islamisme, loin de rester uni, a formé lui-même des scissions nombreuses. Ses deux grands rameaux, distingués par les drapeaux d'Omar et d'Ali, ont donné lieu, comme dans la branche chrétienne et comme parmi les juifs, à une multitude de sous-rameaux. En conséquence, tout concourt à l'en avertir; quoique sa raison d'être soit encore plus forte qu'on ne le suppose parmi nous, la situation qui est faite au sectateur de Mahomet, après douze siècles d'existence, apparaît entièrement opposée aux vastes espérances qu'il avait conçues. Non-seulement sa faiblesse éclate dans le dessein de concilier les autres ou de les envahir; mais il ne sait plus se concilier lui-même, et c'est à peine s'il lui reste le pouvoir de se défendre.

LETTRE L

Nouvel encouragement donné aux défenseurs vaincus de l'ancienne Jérusalem ; bifurcation de la branche chrétienne et ses deux rameaux, grec et latin, orthodoxe et catholique.

Les événements que je retrace et qui roulent tous autour du grand nom de Rome, donné pour titre à cette seconde partie de mes lettres, m'obligent de céder à un double mouvement. A l'occasion de chacune des branches religieuses qui se dégage du tronc primitif et à l'occasion de leurs rameaux, je suis ramené, sans intermédiaire, au sein de Paris. Dans les origines et les conditions, inséparables des uns et des autres, nous découvrons une part des causes qui pèsent sur les complications et les confusions morales de notre siècle.

Après cela, en raison de leur succession chronologique et du nouveau fil qui me sert à les enchaîner, ces mêmes origines, ces mêmes événements nous font parcourir un long circuit. Ce sont comme des stations qui, à partir de la transition d'une ère à une autre ère résolue dans l'ancienne Jérusalem, doivent nous faire retrouver au point où ma première partie nous a laissés, en l'an 1815.

Mes lettres précédentes regardaient Mahomet et l'is-

lamisme; celles-ci appellent votre attention sur la bifurcation de la branche chrétienne et ses deux rameaux grec et latin, sur la séparation des deux Églises représentées par Constantinople et par Rome. Lors même que ces souvenirs sembleraient beaucoup plus éloignés de nous qu'ils ne sont en réalité, on chercherait en vain dans notre histoire actuelle rien d'aussi vivant. Nul événement ne se relie de plus près à la question politique et religieuse à peine naissante ou renaissante, que l'année 1840 a mise en relief, aux affaires d'Orient, à l'ouverture des nouveaux rapports à établir entre l'Europe et l'Asie.

Mais cet intérêt n'est pas le seul. Dans le sujet que je traite et le système que je poursuis, la séparation de Constantinople d'avec Rome a une portée plus étendue. Elle forme un des chaînons essentiels dans la série des consolations et des encouragements à persévérer que, tout en les flagellant, la Providence s'était chargée d'envoyer de siècle en siècle aux défenseurs vaincus de l'ancienne loi. Cette première bifurcation de la branche chrétienne justifiait le dépôt sacré qu'ils avaient pour mission de conserver à tout prix. Elle justifiait les expressions spéciales employées dans leur langage messianique, savoir : l'attente d'une Pâque nouvelle, ou d'un nouveau passage pour toutes les populations de la maison de servitude à la maison de liberté; l'espérance d'une « circoncision universelle des esprits et des cœurs, » ou d'une croisade féconde, ici contre tous les préjugés réciproques, toutes les hypocrisies réciproques, là contre tous les genres de faux témoignages.

La consolation envoyée en Mahomet avait résidé dans

la protestation éclatante du prophète en faveur d'un des principes qui avaient subi une sorte de défaite entre les mains des Juifs, le principe de la pure unité de Dieu. La consolation nouvelle concernait Rome. Dans la foi religieuse des vaincus, non-seulement cette cité représentait l'usurpatrice heureuse des droits et du nom de l'antique Jérusalem, mais, dans leurs souvenirs populaires, elle avait un caractère encore plus terrible. Elle représentait le bras fatal à l'aide duquel l'Occident s'était exercé contre eux, comme jadis l'Orient, et ils réappropriaient à sa double victoire les lamentations religieuses et patriotiques que leur première ruine avait fait sortir, dans les termes suivants, des lèvres de leurs poëtes, de leurs prophètes : « Ah ! comment est-il arrivé que Jérusalem, la ville si peuplée, ait été changée en solitude? Comment celle qui était grande entre les nations, qui était dame entre les provinces, est-elle devenue veuve? Il n'y a pas un seul de ses amis qui la console. Bien loin de là, ses plus proches ont usé de perfidie à son égard. La Judée a été emmenée captive ; son affliction et sa servitude n'ont point de bornes. Ses persécuteurs l'ont enserrée ; les gens qui lui étaient les plus contraires ont été établis pour chefs, et ses calomniateurs ont prospéré. »

Dans ces conditions, le coup qui allait déjà atteindre Rome nouvelle et qui annonçait d'autres blessures plus graves ne pouvait être reçu par les vaincus que comme un grand signe. Ils en tiraient la conclusion que tout n'était pas fini pour la veuve désolée, pour l'antique reine de la loi, pour la Jérusalem éteinte, ensevelie, mais non point morte.

Le patriarche Photius est la figure qui domine dans la première bifurcation de la branche chrétienne, dans sa division officielle en deux rameaux. Photius est jusqu'à un certain point le Luther des grecs, comme Bossuet est l'apôtre et presque le prophète du gallicanisme.

Le débat des grecs avec les latins, de Constantinople avec Rome, venait de loin. Des causes diverses le provoquaient. Ces causes, dont l'influence n'est pas moins active aujourd'hui que jadis, comeprnaient une question de nature ou de race, la différence originelle de l'esprit grec et de l'esprit latin ; elles comprenaient une question de droit religieux, les services rendus à l'établissement du christianisme, que chacune des deux cités rivales, Constantinople et Rome, avait à revendiquer et dont elle se faisait un titre à la suprématie ; enfin, elles comprenaient une question de convenance géographique.

Dans le domaine des esprits, il existe des différences de race, des caractères aussi tranchés que dans le corps des populations. Chez les trois peuples auxquels les enseignements historiques et les traditions religieuses de notre Occident ont attaché le plus de renommée, les Juifs, les Grecs et les Romains, le caractère de race appliqué aux formes de l'esprit ne se révèle pas moins que les diversités naturelles de sang et de physionomie. A travers les mélanges d'idées, leurs mariages les plus complexes, on réussit à suivre les traces de ces caractères primitifs. Ainsi vainement l'idée d'origine juive sera portée par des routes inconnues jusqu'au fond de l'Orient ; elle finira toujours par percer le voile des con-

ceptions étrangères auxquelles on l'aura tacitement associée.

Il en est de même de l'esprit caractéristique des grecs et de celui des latins, de sorte que leur opposition, considérée comme cause préparatoire de l'avénement de Photius, mérite d'être dépeinte.

LETTRE LI

Grecs et latins ; leur différence d'esprit ou première cause relative à la bifurcation de la branche chrétienne et à l'avénement de Photius.

Indépendamment des défauts inhérents à sa nature et résultant de ses propres qualités, l'esprit des Grecs, comme celui des Juifs, comme celui des Romains, a eu à subir de profondes altérations par suite de longs siècles d'abaissement. Aussi y a-t-il chez les uns et chez les autres de fâcheuses empreintes, qui ne pourront être effacées qu'avec le temps joint à la bonne volonté des hommes et aux régénérations nouvelles marquées dans les desseins de la Providence.

Quoique l'esprit latin ait puisé chez les Grecs une partie de sa vie et de sa force, néanmoins leur différence, leur trait de race est si tranché, qu'il donne

une des principales causes qui ont amené la bifurcation de la branche chrétienne.

Dès les premiers siècles du christianisme, cette différence des grecs et des latins s'était comme personnifiée dans les deux plus fortes colonnes de l'Église, Origène et Tertullien. Tout chez eux concourt à l'exprimer : leur grandeur, leur faiblesse et jusqu'à la nature de la chute qui leur a été reprochée et qui fit prononcer contre leur nom une condamnation officielle.

Un autre fait capital confirme cette même différence, et ne s'est jamais peut-être présenté à votre esprit; c'est celui d'où dérivent d'abord quelques événements déplorables voisins de l'époque de Photius, plus tard les deux manières de procéder opposées et fécondes que l'art chrétien a adoptées.

Le caractère par excellence de l'esprit grec est d'emporter en soi le principe, la séve de la liberté individuelle. Il ramène sans cesse à l'intérêt et au mouvement de cette individualité ou de la personne humaine. En vertu de sa merveilleuse aptitude à débrouiller les idées des autres autant que les siennes, l'esprit grec simplifie tout ce qu'il touche, éclaire, embellit. Jusque dans les occasions les plus graves, il s'attache avant tout à l'effet extérieur, à la régularité et l'agrément de la forme. C'est en ce sens qu'on doit lui reconnaître une si puissante efficacité en matière de civilisation; car, pour arriver au meilleur état des relations humaines et à la plus large unité dans les usages et dans les mœurs, on est fondé à dire qu'il ne suffit pas d'être souverainement juste, souverainement bon, souverainement fort; l'homme et la société ne sont pas moins

obligés de rechercher et d'obtenir ce qui est souverainement facile, souverainement aimable.

Mais plus l'individualité se développe par elle-même et pour elle-même, plus elle devient récalcitrante dès qu'il s'agit de former un faisceau. Voilà pourquoi, en tous temps et en toutes circonstances, dans l'Église et hors de l'Église, dans l'État et hors de l'État, le règne de l'esprit grec finit par déterminer le même spectacle. Après avoir jeté un vif éclat, il introduit dans les idées une si grande divisibilité, il y apporte tant et tant d'amplifications, que la déception et le vide ne tardent pas à se cacher sous l'abondance apparente de son discours, sous la variété factice de ses formes.

A son tour le rival de l'esprit grec, l'esprit latin, découvre un caractère de race tout autre. Nourri et développé dans les habitudes de la discipline, avide de puissance réelle et de domination, cet esprit latin est par nature essentiellement organisateur, et, quels que soient le nom et les formes qu'il y emploie, essentiellement dictatorial ou autocratique. Il s'applique à faire céder la volonté personnelle, le principe d'individualité à l'intérêt d'un faisceau, d'un corps commun; il développe et sanctifie l'obéissance. Aussi chez lui le genre d'abus le plus sensible a été de cacher, sous la sévérité apparente de la discipline et à l'abri de son organisation, de grands relâchements de mœurs et des dispositions manifestes à la violence.

Au sein de l'Église chrétienne, longtemps avant les jours qui amenèrent le patriarchat de Photius, ces trois distinctions, l'esprit juif, grec et latin, avaient parcouru chacune leur phase.

Au début du christianisme, l'œuvre d'originalité, de paternité, de création, les livres évangéliques et apostoliques, étaient provenus exclusivement du fait des circoncis ou des Juifs. En cela l'esprit juif avait rempli sa fonction naturelle, qui est celle d'un pouvoir générateur, d'un pouvoir analogue à celui de Brahma dans les religions des races indiennes.

Après avoir pris possession des œuvres originales créées et mises au monde par les Juifs, l'esprit grec, conformément à sa nature, les avait retravaillées. Il s'y était exercé avec toutes ses qualités et ses défauts habituels. On se souvient, en effet, du degré d'énervement où la philosophie grecque et la rhétorique grecque étaient tombées à l'époque de l'apparition du christianisme. Dans ses confessions, saint Augustin en a le mieux conservé l'image. Il a dépeint cette situation équivoque et triste des philosophes et des rhéteurs, qui se trouve comme résumée dans l'association familière à notre langue des deux mots : « Luxe et misère. » En conséquence, l'esprit juif avait rendu cet immense service à l'intelligence grecque, épuisée et défaillante, de la ranimer. Il avait rigoureusement agi, à son égard, dans les conditions faites à tout pouvoir générateur, à tout étalon qui, après avoir rempli sa tâche, se retire dans l'ombre et reste comme enseveli jusqu'à des saisons nouvelles. Le grec avait été saisi d'une joie indicible en se voyant retiré de son état de consomption, en sentant couler dans ses veines une séve rajeunissante.

Mais, dans le temps où ses qualités innées avaient assuré à l'Église d'admirables résultats, les défauts innés de ce même esprit s'étaient développés au point

de ménager à l'esprit latin un prochain triomphe. Sous l'influence grecque et sous le nom d'hérésies, une multitude incalculable d'opinions n'avaient pas tardé à se heurter. Chaque article de la doctrine chrétienne en était le sujet. Les écoles particulières de tel ou tel docteur, de tel prêtre, tel évêque, se contredisaient entre elles si profondément que les cœurs désintéressés et dévoués finissaient par n'y plus rien comprendre. Le pire est qu'on y recourait à la dernière et la plus condamnable des raisons, aux anathèmes réciproques, aux persécutions réciproques et jusqu'à l'emploi des armes.

Dans ces circonstances, il était donc à peu près inévitable que l'esprit latin ou romain, moins brillant et moins savant que son émule, mais plus pratique et plus ferme, marchât vers son but constant, la domination, et y atteignît.

Quoique Origène et Tertullien fussent nés également sur le sol de l'Afrique et que leur caractère ait reçu l'empreinte de ce climat, la différence de leur nature est profonde. A l'aide de quelques détails, elle fait pressentir aussitôt l'œuvre de Photius, la production des deux rameaux, la rivalité des deux Églises qui, aujourd'hui, en Occident et en Orient, exercent tant d'influence sur les complications politiques, commerciales, diplomatiques.

Le représentant de l'esprit grec, Origène, se distingue par l'éclat de son imagination, par l'abondance, la facilité de ses raisonnements. La distinction du représentant de l'esprit latin, Tertullien, est surtout la rudesse, la force. Origène apparaît plutôt comme le rhétoricien des Évangiles ; le prêtre de Carthage en est

le sévère logicien. Origène cède presque malgré lui à la nécessité de reconnaître le droit, l'indépendance des idées; Tertullien, au contraire, se montre beaucoup plus attaché aux intérêts de la discipline. La chute que l'Eglise a fini par constater dans ses deux colonnes présente les mêmes différences et dérive également de leurs qualités respectives.

Mais comme les opinions et les dogmes jadis condamnés dans Origène sont susceptibles de faire naître quelque heureux moyen de transition; comme ils peuvent concourir pour leur part à la rénovation future que le spirituel de l'ordre ancien n'a plus le pouvoir d'éviter, il importe de vous en présenter l'image.

Entre les opinions et les croyances qui étaient enseignées sous le voile, dans les anciens sanctuaires de l'Orient, ou qui avaient couru en pleine liberté au sein de la Jérusalem de Salomon, l'Église chrétienne avait adopté les unes préférablement aux autres. Elle les avait appropriées à ses fins; elle les avait transformées en articles de foi, en dogmes officiels.

Or, dans son livre intitulé les *Principes*, l'indépendance grecque d'Origène lui inspira d'admettre précisément les opinions antiques, de rafraîchir les hypothèses que l'Église avait délaissées, et par suite de délaisser les opinions également antiques dont la branche chrétienne, en les réformant, en les transformant, avait fait les assises de son temple. De là ce jugement de saint Jérôme qui, de même que Tertullien, était un Père latin : « J'ai lu Origène, je sais tout ce qu'il a écrit; croyez-moi, j'en parle par expérience, ses dogmes sont empoisonnés ; ils font violence à l'Écriture. »

Non-seulement les principes du Père grec atteignaient assez à fond le dogme de la Trinité, mais ils atteignaient la nature des âmes, telle qu'on la reconnaissait dans l'Église, la divinité de Jésus-Christ; mais ils substituaient la mobilisation de la vie future à l'inféodation; ils célébraient même la croyance à la pluralité des mondes.

Ainsi, en ce qui concerne les âmes, Origène ne convenait pas avec l'Église qu'elles fussent créées, sur l'heure, pour chaque corps humain. Il faisait prévaloir le sentiment de la préexistence des âmes incompatible avec la condition la plus absolue de toute l'histoire et de toute la doctrine de Jésus-Christ, c'est-à-dire avec le dogme de la résurrection personnelle des morts, avec l'éternité qui doit appartenir au même corps strictement réassocié à la même âme.

Contrairement au dogme de l'Église relatif au péché originel, Origène déniait que nos infortunes eussent pour première et principale source la faute d'Adam. Il supposait que les esprits célestes avaient été créés tous égaux. Mais, après avoir dévié sous différentes influences, les uns d'entre ces esprits s'étaient vu reléguer sur la terre et étaient devenus les âmes humaines, emportant avec elles leurs défauts natifs conjoints à leurs qualités. D'autres esprits avaient été relégués dans les divers astres.

Au sujet de la divinité de Jésus-Christ, les sentiments d'Origène se ressentaient au plus haut point de ses faibles ménagements à l'égard de la Trinité. D'après son dire, Jésus n'était pas fils de Dieu dans un sens absolu. Il était celui de tous les esprits célestes qui, dès

le commencement, s'attacha à Dieu avec une entière perfection et mérita de n'en être jamais séparé.

En ce qui touche la vie future, l'auteur des principes rejetait le dualisme final, qui comprend l'éternité des peines pour les uns, et l'éternité des félicités pour les autres ; en tout, deux éternités séparément éternelles. Il proclamait que les habitants de l'autre monde restaient à jamais susceptibles de changer sans cesse de bien en mal et de mal en bien, de sorte que, conformément à la doctrine répandue en Orient sous le nom de Zoroastre, l'esprit des ténèbres lui-même, Arihmane, Satan, devait se ressentir un jour de ces perpétuelles modifications. Après une longue suite de siècles, ce mauvais esprit serait appelé à reprendre sa pureté première, à redevenir bon, afin que l'unité universelle fût rétablie et que Dieu se retrouvât tout en tous. Enfin, comme complément de cette longue récapitulation, Origène croyait à la pluralité successive des mondes, qui était un des fondements de la doctrine des Brahmes, rapportée en Grèce par Pythagore, et qui courait depuis longtemps parmi les Juifs. Selon ses principes, après le monde actuel il devait y en avoir un autre et plusieurs autres, tout comme il y en avait eu plusieurs auparavant.

Quant à Tertullien, loin de représenter une indépendance d'idées aussi grande et aussi grecque, la chute qui lui a été reprochée et qui heureusement ne réclame que peu de mots était de nature toute latine : elle roulait sur l'exagération apportée dans le rigorisme disciplinaire. Il était arrivé à ce Père de l'Église de subir le même genre d'épreuve qui, treize siècles après, eut tant d'influence sur Luther. Dans un voyage à Rome,

son cœur fut si frappé, si irrité de ce qu'il voyait en comparaison de ce qu'il avait cru, que, par amour de la discipline chrétienne, Tertullien se mit en révolte contre le clergé et le pouvoir romains. A son retour en Afrique, il céda à une impulsion irrésistible et se jeta dans les bras d'une secte qui s'appliquait à redoubler de sévérité dans les mœurs, à multiplier les œuvres de pénitence. On se refusait particulièrement dans cette secte à rentrer en communion avec la multitude de ceux que la crainte des persécutions ou d'autres motifs entraînaient chaque jour à abandonner le drapeau religieux ou à le renier avec autant de promptitude qu'on en met souvent aujourd'hui à abandonner, à renier le drapeau politique.

Mais, à l'appui de ces grandes différences, un autre fait capital vous a été annoncé qui se relie aux événements voisins de la rupture accomplie entre Constantinople et Rome et qui, de plus, a introduit dans l'art chrétien deux directions fécondes et opposées.

On est tout d'abord en peine de comprendre que, sous le rapport naturel, sous le rapport historique, la même figure d'homme, le même visage de chair et d'os puisse être réputé à la fois complétement beau et complétement laid. Pourtant c'est ce qui a eu lieu dans les siècles de l'Église primitive au sujet de la personne visible de Jésus-Christ. Certains Pères, et Tertullien en tête, ont affirmé que Jésus sur la terre était laid de visage; les autres ont fini par s'arrêter à l'idée d'une parfaite beauté. En y songeant, on ne tarde pas à découvrir la raison explicative de ces deux affirmations toutes contraires. En maintes circonstances, si la logique

dit oui, la rhétorique dit non, et si la théorie propose un plan, la pratique en réclame un autre. La logique et la théorie se proposent avant tout de rester conséquentes avec elles-mêmes ; les intérêts de la pratique et l'objet de la rhétorique se préoccupent beaucoup moins des conséquences ou des inconséquences ; il leur faut avant tout réussir. La théorie des Évangiles et la logique sévère de Tertullien justifiaient l'opinion qui attribuait à Jésus-Christ la laideur charnelle.

Dans les Évangiles et en théorie, le caractère suprême de Jésus est de rompre avec les vanités du monde, avec toutes les choses et toutes les affections de la chair. L'ancienne loi des Juifs avait bien exigé que le grand sacrificateur fût beau de figure, irréprochable dans sa taille et dans toute sa personne ; mais chacun sait que, au point de vue chrétien, les exigences de l'ancienne loi ne sont que la figure matérielle et l'ombre passagère des biens purement spirituels. De plus, il est hors de contestation que le Jésus évangélique ne représente ni les riches, ni les hommes qui ont le loisir ou le goût de se peigner la chevelure, la barbe, de draper leur robe, leur manteau. Le Jésus évangélique figure le pauvre, l'affamé, le paralytique, le lépreux ; il retrace volontairement, il résume en lui toutes les misères humaines qui, vues de près, n'ont certainement rien de beau, rien d'agréable. Voilà comment, aux yeux de Tertullien et en vertu de la logique, les traits visibles et charnels de Jésus-Christ étaient d'autant plus marqués au coin de la laideur que sa nature intérieure, son esprit invisible, son âme étaient plus beaux, plus sublimes, plus divins. Voilà aussi pourquoi, chez une foule de

maîtres de l'art chrétien, en qui l'ardeur de la foi dominait le goût et les agréments de la forme, Jésus-Christ apparaît sous un aspect sombre, décharné et plus d'une fois effrayant.

Mais tandis que la logique dictait ou justifiait ce genre d'impression, l'intérêt de la pratique, l'emploi des moyens de persuasion, la rhétorique faisait prédominer une autre tendance.

La propagande nouvelle s'étendait essentiellement sur la société païenne. Or, les païens et en première ligne les Grecs étaient si habitués aux belles figures des dieux qu'il eût été impossible de leur offrir un Dieu laid, sous peine de les repousser, de leur laisser croire qu'on leur proposait une divinité de barbares, de sauvages. Les femmes dont le rôle était si actif dans la propagation de la nouvelle foi, et qui sont toujours si susceptibles d'être profondément émues par l'image des langueurs et par les larmes, les femmes faisaient une nécessité d'admettre le deuxième sentiment. Sans aucun doute, elles auraient attribué, en général, beaucoup moins de prix au caractère divin du maître évangélique, à ses larmes, à ses langueurs, si leurs yeux se fussent portés sur un front qui n'aurait été ni beau, ni jeune. Voilà l'autre raison pour laquelle l'idée de la beauté extérieure prévalut et pourquoi on en est venu à répandre, sous le nom de Publius Lentulus, gouverneur de Judée, un faux acte, un portrait apocryphe de Jésus-Christ, qui n'est que la reproduction des renseignements antiques relatifs à la personne de David, qu'un renouvellement de la couleur attribuée à la chevelure et à la barbe de ce prince.

Quoi qu'il en soit, au milieu des agitations qui préparaient la bifurcation de la branche chrétienne et l'apparition de Photius, ces différentes manières de concevoir et de présenter la figure de Jésus-Christ devinrent l'occasion de quelques événements terribles. Afin de ne pas livrer les traits du maître à l'arbitraire, afin de s'accommoder à la recommandation du Décalogue et peut-être aussi sous l'influence de Mahomet, une secte s'était élevée en Orient et avait grandi. Son principe consistait à regarder comme une imitation du paganisme la prosternation des fidèles devant toute image sortie des ateliers du sculpteur ou du peintre. Pendant le siècle qui précéda Photius, cette secte avait rencontré son plus puissant organe et propagateur dans la personne de l'empereur Léon III, surnommé l'Isaurien et contemporain de Charles Martel. Sous le nom d'iconoclastes, d'ennemis ou de briseurs d'images, les excès les plus déplorables lui furent reprochés et elle eut à subir à son tour de sanglantes défaites. Mais, après avoir été vaincue et comme ensevelie en Orient, l'idée dominante de cette même secte ne resta pas longtemps à passer dans nos climats occidentaux. Elle reprit force et vie chez les Vaudois, chez les Albigeois, pour obtenir une glorification définitive, un règne officiel, sous les auspices ultérieurs de la réforme.

LETTRE LII

Constantinople et Rome; question de droit religieux et question de convenance géographique.

La différence native entre l'esprit grec et l'esprit latin n'était pas la seule cause qui préparât la bifurcation de la branche chrétienne et l'avénement de Photius. Depuis longtemps une question de droit religieux et une question de convenance géographique agitaient les esprits. La question de droit comprenait les raisons personnelles, les services rendus au christianisme, dont Constantinople et Rome s'autorisaient pour obtenir ou conserver la suprématie. Quant à la question de convenance géographique, son importance est assez attestée par ce fait que, après mille ans révolus, elle s'est reproduite dans le nouvel ordre d'événements dont l'an 1840 a donné en quelque sorte le signal et dans ce cri : « l'Orient ! » qui ouvre Jérusalem, la dernière partie de mes lettres.

Du jour où la divinité de Jésus-Christ s'était élevée comme terme médiateur entre les deux camps alors extrêmes en matière de divinité, entre la métropole du mosaïsme et la métropole du paganisme, je vous ai fait observer qu'une idée se présentait naturellement à l'esprit. Si l'on en revenait jamais à admettre la nécessité

ou l'utilité d'un nouveau centre, d'une capitale de la nouvelle religion, il y avait sujet de s'attendre à la création d'une métropole qui à son tour participerait du caractère médiateur, qui se ferait une place, un règne entre l'ancienne Jérusalem et l'ancienne Rome.

Or, cette idée, dont la réalisation rencontrait les obstacles que je vous ai déjà signalés, est précisément celle qui, dans l'Orient chrétien, a fait attacher sans cesse une sainteté intime, un avenir mystérieux au nouveau nom et à la situation de l'ancienne Byzance, Constantinople.

Pour ce qui est des services rendus, ce nom même de Constantinople en rappelle assez la nature. Dans la décomposition dont l'Eglise avait été menacée pendant les premiers siècles, au milieu des hérésies, des écoles, des sectes, qui se succédaient avec une effrayante rapidité et qui étaient les plus animées les unes contre les autres, on ne saurait dire ce qui serait advenu sans l'intervention de Constantin. Le christianisme aurait-il résisté longtemps comme corps de doctrine, si ce prince ne se fût pas déclaré en faveur de la nouvelle foi, des nouveaux mystères; s'il ne leur eût pas prêté son secours politique; s'il n'eût pas réuni le concile de Nicée et présidé en personne cette imposante assemblée; si tout l'appareil de ses forces impériales, de ses pompes, de ses séductions n'avait pas réussi à y comprimer les animosités, à prévenir les tumultes, à mettre de l'ensemble; enfin, si, de même que de nos jours, plus d'une difficulté n'avait pas été traitée, et en partie résolue, dans la magnificence de ses festins?

Quand les organes de Rome parlent de Constantin,

on est frappé de voir à quel point il y a quelque chose d'embarrassé dans leur langage. En apparence, les crimes reprochés à ce prince en sont l'unique motif. Mais toutes les fois que Rome émet des explications sur les affaires qui la touchent de près, il convient d'écouter avec soin ce qu'elle en dit; mais il n'est pas moins prudent de chercher avec une égale attention ce qu'elle cache. Si Rome en avait eu la volonté, elle aurait mis Constantin entièrement à couvert sous son égide; elle l'aurait enveloppé d'une auréole assez éblouissante pour ne pas laisser apercevoir les taches et le sang dont il était couvert. Lorsqu'on a disposé pendant des siècles de milliers de voix qui étaient seules à parler aux populations et qui pouvaient répéter chaque jour les mêmes choses, on ne rencontrait pas trop de difficultés à faire adopter au plus grand nombre telles ou telles traditions. Que de noms enregistrés depuis longtemps dans les légendes romaines, qui, aujourd'hui, examinés de près, découvriraient peut-être des vertus et une moralité tout au moins singulières! Mais, à l'égard de Constantin, Rome se trouvait placée dans une situation délicate. Si elle était obligée de reconnaître chez ce prince un des plus grands instruments de l'établissement du christianisme, si Constantin avait donné à la religion de Jésus-Christ le caractère politique sur lequel la ville éternelle se proposait déjà de relever l'édifice de son antique domination, Rome n'était pas non plus d'un tempérament à oublier d'autres circonstances. Elle avait reçu du glorificateur de Byzance un coup qui saignait encore. Comme premier trait de son histoire, Constantin avait changé la capitale de l'empire. Il avait

habitué le monde occidental et une partie de l'Orient à concevoir un autre centre politique et religieux que celui qui avait été reconnu et humblement salué pendant des siècles.

Après cela, les titres religieux originels que la cité latine faisait valoir en faveur de sa suprématie étaient loin de paraître concluants aux yeux de son émule. Pierre et Paul, disait-on, avaient établi leur siége et prèché dans les murs de Rome première. On ajoutait que ces deux apôtres y avaient été crucifiés. Or, était-ce un motif pour Rome seconde de tirer de cette donnée et, comme rigoureuse induction, qu'elle avait exclusivement hérité des droits et du siége de Paul et de Pierre?

Toutefois, sans nous y arrêter, hâtons-nous de rappeler une circonstance sur laquelle je me suis expliqué en détail dans celle de mes lettres intitulée le Christ et Rome. Dès les premiers jours la cité latine avait rendu aux progrès de la foi nouvelle des services supérieurs à ceux de Constantinople et dont on n'est pas assez dans l'usage de parler. Elle avait satisfait à la nécessité suprême et souvent terrible qui veut que, à toutes les époques de grande transition, on réalise au moral et au physique des coupures profondes, des ruptures infranchissables avec le passé. Rome avait fait table rase de l'ancienne Jérusalem et de l'ancien peuple.

Quant à la question de convenance géographique, Constantinople s'étayait de l'idée même qui avait inspiré à Constantin de changer le centre de l'empire et qui ne lui semblait pas moins appropriée aux affaires de la religion qu'aux affaires de la politique.

A mesure que l'ancienne Rome avait étendu ses conquêtes en Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate, son influence s'était affaiblie. Elle était devenue un centre déjà trop éloigné pour exercer une action soutenue sur toutes les parties de sa circonférence. Plus tard, la domination des califes en Espagne fut affaiblie, avec rapidité, par une cause de même nature : l'extrême éloignement d'un centre commun concourut à ruiner leur établissement sur le sol de l'Europe.

Aux jours de l'empereur Adrien et par l'effet même de la grande insurrection dans laquelle les Juifs avaient entraîné la race arabe, un événement capital s'était produit. Un signe précurseur de ses destinées avait fait concevoir à Rome de tristes pressentiments. Jusqu'alors il n'y avait eu à déplorer rien de semblable. Les limites officielles des conquêtes de Rome, le dieu protecteur de l'empire, le dieu *Terme* recula. Depuis cette époque les invasions des barbares, leurs progrès, étaient devenus de plus en plus menaçants.

Dans les persécutions dirigées à la fois contre les chrétiens et contre les juifs on ne saurait omettre l'opinion populaire qui les regardait comme favorables à ces invasions. Et, à vrai dire, les anciens documents ne permettent guère de s'y tromper. Les chefs de l'Église, du moins une partie des chefs, se montraient d'autant plus satisfaits de l'arrivée des Barbares qu'ils considéraient ces hommes nouveaux comme une terre inculte mais vierge, mais forte, qui promettait des moissons infiniment meilleures qu'on ne pourrait désormais en espérer des âmes corrompues, des sens blasés de l'ancienne société ou du vieux monde.

Constantin avait donc abandonné la ville éternelle pour se rapprocher du théâtre des événements. L'intérêt politique de cette décision n'avait été nullement altéré par son adhésion à la religion nouvelle. Les disciples de la propagande chrétienne se portaient vers l'Orient comme en Occident jusque dans les régions centrales de l'Asie. Aussi dans les jours précurseurs du grand acte auquel Photius va présider, Constantinople fortifiait-elle ses prétentions ou ses droits en insistant sur ce point, que sa situation géographique était plus favorable à l'extension de l'Église que celle de la cité latine ; par suite qu'elle était plus conforme aux desseins de la Providence et aux intérêts de Jésus-Christ.

LETTRE LIII

Le patriarche Photius; acte de séparation du rameau grec d'avec le rameau latin, de l'église orthodoxe d'avec l'église catholique.

Après avoir exposé les causes encore toutes vivantes qui ont préparé la bifurcation de la branche chrétienne, la séparation des deux rameaux grec et latin, des deux Églises représentées par Constantinople et par Rome, il nous faut entrer dans l'abrégé historique de l'évé-

nement. En quel temps, dans quelles circonstances et sous les auspices de quels personnages cette séparation s'est-elle accomplie? Quels sont les jugements que chacun des deux partis, chacun des deux rameaux, a exprimés l'un à l'égard de l'autre? Enfin, quel effet en devait naître auprès des défenseurs vaincus de l'ancienne Jérusalem?

Dans Constantinople quatre figures présidèrent à l'acte de séparation. Deux de ces figures résument l'influence latine : c'est l'impératrice Théodora et le patriarche Ignace. Les deux autres figures résument l'influence grecque : c'est le césar Bardas, frère de Théodora, qui était réputé grand ami des sciences et des lettres, et avec lui le patriarche Photius.

Quand il est question du bas empire, on ne peut méconnaître les difficultés sans nombre contre lesquelles ses chefs avaient à se débattre. A l'extérieur, sans parler des populations barbares, limitrophes, la capitale grecque voyait en face d'elle, du côté de l'Orient, les Sarrasins, les fils victorieux de Mahomet, qui déjà avaient fait retentir les portes de Constantinople sous les coups de leur cimeterre. Du côté de l'Occident, elle avait à se défendre contre les efforts réunis de la religion et de la politique. On travaillait à l'assujettir, à l'abattre; on s'y promettait de revenir sur l'œuvre de Constantin, de ramener le centre général d'action vers l'Occident, de rendre à la cité latine, à Rome, son ancien caractère de capitale du monde.

Au commencement même du IXe siècle, pendant lequel la bifurcation de la branche chrétienne s'opéra, la chute de la célèbre impératrice Irène fut déterminée

en apparence par un motif qui sert à constater le conflit permanent entre les deux influences latine et grecque. Irène se trouvait dans cette situation, qu'en étendant un de ses bras, elle allait toucher pour ainsi dire au plus glorieux commandeur des croyants, Aaroun-al-Raschid, Aaron le juste. En étendant l'autre bras, elle allait toucher à Charlemagne. Après trente ans d'un règne mêlé de succès et de revers, de hautes qualités et de grands crimes, cette princesse fut tout à coup renversée, chassée sur le simple bruit, devenu populaire, qu'elle avait offert sa main à l'empereur d'Occident. Une des conditions de cette alliance, disait-on, était de faire perdre à la ville grecque, à la ville d'Orient, son titre de reine politique et religieuse, son rang de capitale.

A l'intérieur les difficultés n'étaient pas moins complexes. Bien différente en cela de Rome qui restait fidèle à son ancien principe d'organisation militaire et de discipline, Constantinople s'était montrée disposée à fonder ses nouvelles institutions sur les usages, les libertés et les licences académiques. Elle se prêtait au mouvement et au choc de toutes les opinions, de toutes les sectes. Malheureusement il arrive à la pensée et à la parole, comme à la foi et à la bonne foi, qui, quoique sœurs, sont loin de témoigner toujours de leur accord. Les agitations occasionnées par la diversité des opinions religieuses étouffèrent bientôt dans Constantinople les véritables intérêts de la pensée. Elles engendrèrent le vide des querelles théologiques, les orages publics, les violences qui eurent pour premier résultat de précipiter l'extension indéfinie du monachisme.

Au milieu de toutes ces causes, dans la lutte toujours menaçante du dedans et du dehors, devant les revirements de la religion et de la politique, le bas empire ne pouvait qu'offrir le spectacle d'une triste dissolution. On y ourdissait des intrigues sans fin; on y armait les fils contre les pères et les pères contre les fils. Les femmes ne s'y montraient pas moins avides de pouvoir ni moins portées aux actes de perfidie et de cruauté que leurs maris, leurs amants, leurs parents. De simples particuliers, des chefs d'armées, des ministres du palais, se voyaient soudainement élevés sur le trône et soudainement précipités. Les meilleurs princes comme les plus mauvais marchaient entourés de toutes sortes de dangers et d'embûches.

Au moment de la séparation, le trône grec appartenait à l'empereur Michel III, surnommé Porphyrogenète par ses partisans, et l'*ivrogne* par ses adversaires. Il était fils de l'empereur Théophile, mort en l'an 842. A cause de la jeunesse de son fils, l'impératrice veuve Théodora avait pris les rênes du gouvernement, tandis que, d'après les ordres de l'empereur défunt, c'est au frère de Théodora, au césar Bardas, que la tutelle du prince avait été déférée. Après quinze ans de régence l'impératrice mère, toute pleine des souvenirs du règne d'Irène, désirait prolonger son pouvoir, et, à cette fin, elle s'appuyait avec force sur l'influence latine. Le césar Bardas, au contraire, représentant de l'influence grecque, songeait à la renverser et à la remplacer. Le patriarche latin de Constantinople, nommé Ignace, protégeait naturellement Théodora et était protégé par elle. En conséquence, la question consistait à

savoir sous laquelle des deux influences, latine ou grecque, le jeune empereur, alors âgé de vingt et un ans, consentirait à se ranger.

Jusqu'à ce jour Photius n'avait point encore paru sur la scène publique. L'Église latine et ses défenseurs ont élevé le patriarche Ignace au nombre des saints et réservé à Photius l'amertume de leur langage et toutes leurs foudres.

Ignace et Photius avaient des rapports qui tenaient à leur naissance. Ignace était le troisième fils d'un empereur qui, par l'effet des intrigues et des révolutions habituelles, avait été porté des fonctions de grand maître du palais à la dignité suprême. Mais, après deux ans de règne, une nouvelle révolution l'avait renversé et relégué dans une petite île, où ce prince et ses trois fils devinrent eunuques et se firent moines. La naissance de Photius le rattachait de même que celle d'Ignace aux affaires politiques de l'empire. Il était le propre neveu du césar frère de la régente Théodora, qui avait épousé une sœur de sa mère. Mais, entre les deux compétiteurs, Photius possédait au-dessus d'Ignace un genre de mérite que nul parti, nulle secte, n'a jamais été en mesure de lui disputer. Il brillait parmi les plus savants hommes de son temps, et le vaste recueil de critique philosophique et littéraire qu'il a laissé l'ont fait surtout admirer pour la pénétration de son esprit et la rectitude de ses idées. A ce titre, Photius est comme le précurseur de cette grande famille des Lascaris qui, après la prise de Constantinople au xve siècle, reporta le goût des lettres en Occident et concourut si fort à faire éclater la renaissance, l'introduction aux temps

nouveaux, la troisième phase ou l'âge de déclin de l'ère vulgaire et moyenne.

Cependant le conflit de la régente et du césar, de l'influence latine et de l'influence grecque s'envenimait chaque jour au point d'exiger une solution prochaine. L'âge et les dispositions du jeune prince ne permettaient pas de différer. Le patriarche Ignace, qui jugeait la situation, résolut d'aller à la rencontre des événements. Il frappa un coup décisif qui devint précisément l'étincelle, le sujet provocateur de la scission et bifurcation depuis si longtemps préparée.

A cette époque les mœurs générales de la société chrétienne étaient loin de se distinguer par un excès de pureté. Les monastères latins et grecs d'hommes et de femmes entraînaient des abus, des énormités qui sont attestées par des masses de témoignages. C'est à peine d'ailleurs s'il s'écoula cinquante ans entre le patriarche Ignace et cette fameuse Marosia qui disposait dans Rome du trône pontifical et y plaçait le fruit de ses adultères.

Quand il s'agit des mœurs privées, les suppositions et les exagérations sont toujours faciles, et, en ces matières, on doit surtout faire grand compte de l'intérêt que peuvent y avoir les accusateurs.

Reportons-nous au caractère du temps. Dans un jour de grande solennité, lorsque le césar se présenta à la table de communion, le patriarche Ignace repoussa vivement ce prince. A la face de tout le peuple, il lui refusa le pain sacré, sous l'accusation que Bardas entretenait avec sa bru des relations criminelles. On juge le mouvement provoqué par cette scène et la fureur qui

bouillonna dans l'âme du césar. Le gant était jeté et aussitôt Bardas le releva. Il réussit à tourner en sa faveur son pupille et son neveu ; il s'empara du gouvernement, fit jeter Théodora dans un monastère, précipita Ignace du siége patriarcal et l'envoya aussi en exil. Selon l'usage et les excès du temps, toutes les créatures du parti vaincu, clercs ou laïques, furent remplacées. On força les hommes qui tenaient les siéges épiscopaux et les autres emplois de publier, de signer des déclarations favorables au triomphe de l'influence grecque. Alors la volonté se manifesta d'enlever définitivement Constantinople à la suprématie latine ou catholique. Pour répondre au coup d'état d'Ignace par un autre coup d'état, le césar, maître de l'empire, appela auprès de lui son neveu Photius, qui remplissait des fonctions diplomatiques dans la Perse. Il résolut de l'élever plus haut qu'un simple patriarche de Constantinople, d'en faire un pape grec, un pape de l'Orient. Photius, dont l'instruction était aussi vaste dans les sciences de la religion que dans les autres connaissances, fut revêtu en six jours de tous les ordres ecclésiastiques.

A la nouvelle de cette révolution et après quelques démarches infructueuses, le pontife de Rome, Nicolas Ier, anathématisa Photius et assembla un concile qui corrobora son anathème. Photius, à son tour, agissant en pape grec, réunit un autre concile, dit orthodoxe, composé de prêtres et d'évêques orientaux, et l'on y lança l'anathème contre le pape romain.

A quelques palliatifs et tempéraments ultérieurs qu'on eût recours, ce furent ces conciles contraires, cette réciprocité de condamnations orthodoxe et catholique

qui consacra la bifurcation de la branche chrétienne, sa séparation en deux Églises ennemies.

Dix ans s'étaient déjà écoulés sous le patriarcat de Photius lorsqu'une révolution nouvelle changea la face de l'empire, et ramena la prépondérance religieuse des latins. Il s'ensuivit entre les deux partis de nouvelles manifestations, de nouveaux jugements, qui ne pouvaient qu'entretenir et justifier la confiance opiniâtre des Juifs, de l'Église dont le caractère déclaré était d'attendre une rénovation complète et plus ou moins tardive en faveur de l'avenir, un nouveau messianisme. Sans aucun doute il eût été difficile aux maîtres et aux docteurs intelligents de cette Église de ne pas attribuer à la bifurcation de la branche chrétienne et à la séparation de Constantinople d'avec Rome une aussi haute importance qu'à la protestation précédente de Mahomet relative à l'unité de Dieu. Il leur eût été difficile de n'y pas voir une consolation, un encouragement à persévérer qui leur venait directement de la Providence.

Après s'être défait par un double assassinat du césar Bardas et de l'empereur régnant, un simple écuyer du palais, Basile le Macédonien, s'empara de la pourpre. En l'année 869, sous sa présidence et celle de son sénat, un nouveau concile latin fut tenu à Constantinople, celui qui compte pour le huitième concile œcuménique. Photius et tous les évêques ses adhérents se virent violemment obligés d'y comparaître. Ce patriarche protesta avec énergie et se refusa de répondre aux questions qu'on lui dictait.

Mais tandis que l'assemblée et le parti catholiques résumaient leur jugement contre les représentants du

parti dit orthodoxe dans les épithètes ordinaires de loups dévorants, de schismatiques indignes, de fils de l'enfer, voici comment l'Église grecque à son tour, par l'organe de Photius, jugeait l'autorité latine, son concile œcuménique et le degré de valeur que les Juifs, en particulier, se trouvaient en droit d'attribuer aux anathèmes qui, de chaque côté, ne cessaient d'être lancés contre leur Église.

« Pourquoi seriez-vous étonnés que des profanes président les assemblées les plus illustres, disait Photius s'adressant à des métropolitains et des moines de sa communion ; pourquoi seriez-vous étonnés que des condamnés s'érigent en juges, que des innocents leur soient présentés environnés de glaives, afin qu'ils ne puissent même ouvrir la bouche? Vous en avez plusieurs exemples anciens et nouveaux. Ainsi Caïphe et Pilate jugeaient ; et Jésus, mon maître et mon Dieu et notre juge à tous, leur était présenté et était interrogé.... Ne vous étonnez donc point de ce qu'on a osé faire et ne croyez pas que la patience de Dieu soit une preuve qu'il abandonne les choses humaines.... Quoique jusqu'à présent il soit sans exemple d'avoir transformé en évêques les députés et les esclaves des impies ismaëlites et de les avoir mis à la tête d'un conciliabule, ne le trouvez pas étrange non plus, c'est une suite de leur entreprise. Leur concile a été une œuvre de barbares. C'était comme une représentation de théâtre où l'on faisait paraître divers prodiges...

» Autrefois l'anathème était à éviter et à craindre quand il était prononcé contre les impies par ceux qui prêchaient la vraie religion. Mais depuis que l'impudence

insensée des méchants jette l'anathème contre les défenseurs de la vraie foi, depuis que, au mépris de toute loi divine et humaine et de toute raison, on veut faire passer pour loi ecclésiastique une fureur barbare, cette peine si terrible et la dernière de toutes, se tourne en fable et en jeu d'enfant. Elle est plutôt désirable aux gens de bien ; car ce n'est pas l'audace des ennemis de la vérité qui rend les peines terribles ; mais la conscience de ceux qui les souffrent. »

LETTRE LIV

Les trois Seigneurs ou le droit divin de l'ère moyenne et le caractère de sa légitimité ; système religieux et politique, catholique, romain.

Avril 1851.

Quelque reculée que soit la date des événements qui se relient ici à l'aide d'un nouveau fil, vous reconnaissez qu'ils emportent tous un intérêt actuel et pratique. Nous avançons d'ailleurs à grands pas dans l'objet essentiel de cette seconde partie de mes lettres. Les conditions imposées par celle des trois cités dont le nom, Rome, représente le passé officiel, se trouveront bientôt toutes remplies. Pendant le cours de sa souve-

raineté jusqu'à la révolution française, il importait de constater les consolations diverses, les encouragements que la Providence s'était réservé d'envoyer aux défenseurs vaincus de l'ancienne Jérusalem. Après l'instruction à retirer de la théorie des trois seigneurs, expression du droit divin selon l'ère moyenne, après Guttemberg et l'imprimerie, ou la délivrance de la lettre opprimée, les protestants, les gallicans, formeront comme les derniers jalons, les dernières stations destinées à nous ramener des origines de toutes les branches actuelles de la religion des Écritures aux affaires de 1815 et au traité de la Sainte-Alliance.

Dans neuf ans, à partir du jour où je commence à écrire cette lettre, on touchera au millième anniversaire de l'acte suprême auquel Photius a présidé. En l'année 1860 il y aura dix siècles révolus depuis la séparation des deux rameaux, des deux Églises qui sont aujourd'hui dans une opposition politique si active en Orient et à l'égard desquelles Moscou sert de supplément à Constantinople, occupée par l'islamisme.

Toutefois, comme les événements humains sont loin de s'accomplir du premier coup, l'œuvre déclarée en 860, sous le patriarcat ou la papauté grecque de Photius, n'a eu son dernier et plein effet qu'au bout de deux siècles. Malgré la longueur du temps laissé à la réflexion, ce fut l'année 1043 et le patriarcat de Michel Cérullaire qui confirmèrent sans retour la bifurcation de la branche chrétienne. Cette division en deux rameaux, grec et latin, reproduisit en partie le genre de travail opéré pendant le cours de l'épopée judéo-romaine, celui qui avait déterminé la division du tronc sacré pri-

mitif en deux branches opposées, judaïque et chrétienne.

Depuis l'achèvement de l'œuvre de Photius en 1043, c'est à peine si l'on a trente ans à parcourir jusqu'au jour où apparaît une des plus grandes figures connues, jusqu'à l'élévation de Hildebrand, Grégoire VII, qui, dans l'histoire religieuse et politique de Rome, semble quelque chose de plus encore qu'un pape.

Le règne du droit divin conçu et légitimé selon l'esprit romain, la théorie des trois Seigneurs, ne pouvait donc venir plus à propos qu'après la précédente bifurcation et qu'à l'époque de Hildebrand. Ce règne, conduit successivement à son terme par Guttemberg, par la réforme et par la révolution française, donne une nouvelle preuve de l'inconvénient qu'il y a à s'en tenir avec exclusion aux assertions répandues et aux apparences. Jamais on n'a autant parlé de hiérarchie que dans l'ordre du catholicisme; cependant tout le système religieux et politique de l'ère moyenne, tout son droit divin, toute sa légitimité et jusqu'au plus célèbre de ses mystères, dont il ne sera question que dans ma dernière partie, ont reposé ou reposent sur un renversement de la hiérarchie. Sans doute ce renversement ne regarde que la hiérarchie des noms sacrés; mais vous jugerez bientôt à quel point la portée des mots se trouve ici étroitement unie à la pratique des choses. Ainsi, pour s'en faire une idée précise et pour remonter des moindres intérêts aux plus grands, quel degré de validité accorderait-on aujourd'hui à un acte public, à un contrat solennel dans lequel le nom propre du principal contractant, son nom distinctif, son nom pa-

tronymique aurait été arbitrairement éliminé et remplacé par un de ses noms secondaires et vagues?

Commençons par établir la matérialité du fait qui ne saurait être contestée. Cette matérialité consiste à avoir introduit le nom de *seigneur*, à l'avoir substitué par traduction dans toutes les parties de l'Ancien Testament qui portent en réalité un autre nom que celui-là. Par suite, elle consiste à avoir attaché à ce nom Seigneur un genre d'autorité et surtout une homonymie dont les conséquences politiques et morales ne tarderont pas à se dérouler et se présentent déjà, j'en suis sûr, à votre pensée.

En quelque langue que ce soit, quand on ouvre les traductions catholiques romaines des livres juifs, des anciennes Écritures, quand on lit les fragments de ces Écritures qui entrent pour une part considérable dans les prières et la liturgie catholiques, tous les yeux en sont également frappés. Partout on y trouve cette locution, cette manière de traduire : « Le Seigneur a parlé, le Seigneur a ordonné ; obéissez au Seigneur ; craignez le Seigneur ; je suis le Seigneur ; le Seigneur a dit à mon Seigneur, *dixit dominus domino meo.* »

Eh bien! cette locution, cette manière de rendre les termes des livres sacrés, n'est pas juste, n'est pas fidèle. L'Ancien Testament ne s'exprime pas ainsi ; il n'emploie pas le mot Seigneur ; il proclame un nom tout autre que je rappellerai plus loin et dont le rétablissement pur et simple, sous les auspices de Guttemberg, a devancé et préparé l'œuvre de Luther, a eu pour effet d'atteindre dans sa base le mode de droit divin, la théorie religieuse et politique établie.

Comme il n'y a aucune objection ni sérieuse, ni futile, à opposer à ce fait en lui-même, à la substitution arbitraire et constante d'un nom à un autre, on a eu recours à une manière de le justifier, qui, par malheur, n'est pas bonne. On a demandé cette justification aux Juifs et à leurs usages. Mais personne n'est à savoir que les mêmes mesures reçoivent un sens tout opposé suivant l'objet qu'on a en vue et les circonstances.

La vérité est que dans la pratique les Juifs ont donné jadis et donnent encore l'exemple de ne pas employer le vrai nom, le nom suprême de Dieu qui brille partout dans leurs anciens livres. Ils y substituent un nom hiérarchique de second ordre, entre autres celui de seigneur. Mais loin d'atténuer en rien le renversement sur lequel a reposé la trinité seigneuriale et féodale du moyen âge, la raison qui poussait les Juifs rend encore plus frappants cette subversion catholique des noms sacrés et les abus politiques et moraux qui en ont été la conséquence.

En effet, comme l'ancienne Jérusalem n'accueillait dans son temple aucune figure de Dieu, aucune figure d'homme, de femme, aucun culte d'image, tout le respect, toute l'admiration, toute la crainte recevaient une autre direction. Ils se reportaient vers la majesté du nom biblique de Dieu, le nom de Jéhovah, l'Être, l'Éternel, qui, selon la théorie juive, résumait à lui seul le principe de leurs lois et les applications les plus imposantes, les plus lointaines de ce principe des principes.

Dans cette situation et afin que le nom suprême, que le nom hiérarchique de premier ordre ne fût pas journellement compromis, les Juifs s'étaient fait une règle

rigoureuse. Sans cesse il leur était prescrit d'avoir ce nom de Jéhovah présent à la pensée, dans leur cœur, devant leurs yeux ; mais jamais ils ne devaient l'avoir sur leurs lèvres. Jamais on ne devait l'exposer à être mêlé à des paroles vaines ou impures. Dans les solennités, le grand sacrificateur lui-même n'avait droit de le prononcer à haute voix qu'une fois l'an. Tout ce que les Grecs disaient du froncement des sourcils de Jupiter, qui faisait trembler les dieux et les hommes, n'était rien auprès de la puissance et de la majesté que les Juifs attachaient au nom ineffable. Rien n'explique plus naturellement pourquoi, dans la lecture de la loi et des autres livres sacrés, dans leurs prières et, à plus forte raison, dans les versions de ces livres qui étaient essayées en langues étrangères, ils substituaient avec soin au nom de l'Éternel un nom de second ordre, ou une abréviation. Mais j'y reviens : en quoi cette règle, qui tenait à l'ensemble du système juif, engageait-elle la branche chrétienne et surtout son grand rameau latin ou catholique? Au contraire, cette règle rentrait dans l'ordre des prescriptions et défenses légales, des exagérations et presque des superstitions juives qu'on s'était fait gloire d'abolir.

La matérialité du fait, la substitution arbitraire des noms, leur renversement hiérarchique apparaît donc avec une entière évidence. Aussi n'avons-nous plus qu'à nous occuper de son influence sur la constitution seigneuriale de l'ère vulgaire, sur le mode et l'exercice de son droit divin, de sa légitimité. S'il arrive fréquemment qu'avec de grandes ressources on ne réussit qu'à produire de petites choses, en cette occasion c'est

un des moyens les plus frêles, en apparence, qui a conduit Rome à d'immenses résultats.

Dans son origine, le mot seigneur, *senior*, était le synonyme de père, de vieillard, d'ancien. Il s'appliquait au respect et à l'autorité accordés à l'homme blanchi par l'âge. Ce même nom ou ses équivalents a été appliqué ensuite à la seigneurie de l'esprit, aux maîtres de la parole ; à la seigneurie du bras, aux dominateurs par la force. Dans ce dernier cas le seigneur, l'ancien, était devenu le possesseur rigoureux de la terre, le seigneur temporel, le maître politique.

Pendant le cours de l'ère dont nous parlons, ce nom de seigneur embrassait par conséquent trois personnes distinctes, savoir : le Dieu infini et invisible des anciennes Écritures, dont on avait éliminé d'autorité le nom caractéristique ; le Dieu visible des nouvelles Écritures, le fils de Marie, le Dieu fait homme que le pape représentait ; enfin ce même nom s'appliquait au dominateur politique et temporel, au seigneur suzerain, au baron féodal, qui, en vertu de la consécration, de l'émanation papale, participait au privilége de l'homme fait Dieu.

Par un effet naturel de cette simultanéité de titre, l'idée d'incarnation ne s'arrêtait plus au rapport du premier Seigneur ou l'Éternel avec le second Seigneur ou Jésus, au rapport du Dieu invisible avec le Dieu visible. De droit divin, cette même idée d'incarnation descendait d'un degré. Elle arrivait au maître féodal, ou au troisième Seigneur.

Les populations, entraînées par la subversion catholique des noms sacrés et par les termes de leur liturgie,

confondaient dans leur esprit la portée des trois titres. Elles en faisaient une même légitimité, une même crainte, presque une même adoration. Sous l'inspiration de l'Église, ces populations attribuaient au troisième Seigneur ce qui, dans les anciennes Écritures, ne regarde que l'Être par excellence, l'Éternel. Elles reportaient sur le maître, et trop souvent sur le tyran politique du lieu, les paroles bibliques ainsi modifiées, ainsi transformées : « Le Seigneur a prononcé, » au lieu de « Jéhovah, l'Être, l'Éternel a prononcé ; » « Craignez le Seigneur, » au lieu de « Craignez l'Éternel ; » « Acquittez les droits du Seigneur. Malheur à vous si vous en provoquez la colère. »

Par la même raison il paraissait tout naturel aux populations que, dans le lieu saint, on réservât au dominateur féodal, au troisième Seigneur, une part de l'encens qui s'adressait au second Seigneur, au Dieu fait homme, à Jésus, et à ce premier Seigneur dont le véritable nom attendait Guttemberg, l'imprimerie, pour être remis à sa place. Par cette même raison enfin, il paraissait également naturel que la fusion établie d'office entre le Seigneur Jéhovah et le maître féodal, ou le seigneur baron, autorisât celui-ci à prendre et à partager les titres de Très-Haut et de Très-Puissant, qui, dans la hiérarchie biblique des noms sacrés, appartiennent à l'Éternel et forment, à son égard, les noms et qualifications de second ordre. De là, cette multitude innombrable de très-hauts et très-puissants seigneurs de toute espèce, princes et barons, dont les uns, par le sacre de Rome, ont été affectés à des empires ou à de grands fiefs, tandis que

d'autres, sous le sceau de sa légitimité, se sont traduits simplement en éminences de clocher, plus d'une fois même, en épouvantails de village.

LETTRE LV

Guttemberg; découverte de l'imprimerie dans ses rapports avec les conditions premières de la loi des Écritures, et avec son avenir.

Soit en religion, soit en politique, on serait tenté d'admettre que la Providence se plaît autant que les hommes aux coups inattendus, aux contrastes. A l'époque où nous arrivons, l'esprit religieux dominant était exclusif, absolu. A l'entendre, il vivifiait tout; il expliquait tout, sous cette condition néanmoins que, par obéissance et par foi, on ne lui demanderait sur rien des explications sérieuses, complètes. A l'entendre, la lettre, au contraire, avait tué toute chose et méritait d'être retenue à l'état d'une nature morte, d'un arbre desséché. Pour toujours et à lui seul, l'esprit ainsi constitué, ainsi formulé, se disait roi; il se disait plus que roi, il se croyait Dieu. Mais voilà que tout à coup la Providence se ravise, qu'elle reprend le cours de ses desseins, qu'elle se remet en mémoire les paroles des anciennes Écritures : « Les superbes seront abaissés et les morts se relèveront. »

C'est alors que Guttemberg et l'imprimerie viennent au monde. En dépit de l'esprit officiellement manifesté, de l'esprit régnant et triomphant, un libérateur, un sauveur, un véritable Christ est envoyé à la lettre opprimée, tuée, ensevelie.

Une réciprocité éclatante de services ne tarde pas à s'établir entre le passé originel, le présent et l'avenir. Par la seule et propre nature des obligations qui forment en quelque sorte sa loi, l'imprimerie, Guttemberg, la nouveauté, éclaire et réexplique les premières conditions de l'antiquité, de l'Écriture. Par l'intermédiaire prochain de la réforme, l'antiquité à son tour, Moïse, la loi, la bible, font prévoir les conséquences inévitables de Guttemberg, de l'imprimerie et les précipitent.

Dans la révolution religieuse et morale opérée à la voix de l'antique législateur, un des intérêts prépondérants avait été celui qui forme précisément l'âme de l'imprimerie, celui qui consistait à rendre l'écriture populaire. En proportion de son temps, Moïse fit de la lecture et de l'écriture la possession générale, le droit et la loi de tout un peuple. Sous ses auspices, l'écriture sacrée elle-même ne fut plus renfermée dans le domaine mystérieux des castes, comme cela arrivait dans tous les grands États de l'Orient. Elle abandonna la forme hiéroglyphique, elle vécut au grand jour; elle détermina à la face de tout le peuple les limites imposées aux droits de chacun, pontife ou prince, juge ou citoyen.

A notre époque de lumières, et à trente-cinq siècles de l'ancienne loi, l'expérience fait assez connaître les

difficultés pratiques qu'on rencontre presque partout pour réaliser le dessein de faire descendre la lecture et l'écriture dans tous les rangs, dans toutes les classes du peuple.

Ces difficultés présentes, dont les quatre siècles déjà écoulés depuis la découverte de l'imprimerie ne sont point encore venus à bout, donnent, par conséquent, la meilleure explication des difficultés bien plus considérables d'autrefois. Elles reflètent comme dans un miroir les obstacles rencontrés, prévus et en partie surmontés par le législateur dont le principal dessein était d'élever sur le trône et sur l'autel l'expression la plus naturelle et la plus haute des recherches de l'homme et des inspirations de Dieu ; l'œuvre du penseur, du poëte, de l'écrivain, le *Sépher*, le livre.

Bien plus, si l'on observe le langage et les premières règles imposées à Guttemberg et à ses successeurs, et si on les compare au langage et aux premières règles imposées à l'écriture, on s'explique une parole célèbre de l'ancienne loi. Suivant cette parole, qui s'adressait avant tout aux hommes spécialement chargés de faire connaître le texte ou la lettre de la loi, aux scribes spécialement chargés d'en reproduire les exemplaires corrects, les éditions légales, il était dit : « Vous n'en retrancherez rien, et vous n'y ajouterez rien. »

Aujourd'hui sans doute, et sauf quelques heureuses exceptions, le titre d'imprimeur se rapproche beaucoup trop d'une profession mécanique. Mais, dans les premiers siècles de l'écriture imprimée, chacun se rappelle à quel point les propagateurs de la nouvelle découverte participaient des qualités du savant et de la ferveur du

prêtre. L'imprimeur voyait de loin le peuple et le monde changés par le résultat de ses efforts. Il ne touchait qu'avec un frémissement presque sacré à cette matière intelligente, à ces lettres libres, qui allaient prendre comme d'elles-mêmes leur ordre, leur rang et former, par ce moyen, des édifices d'esprit, des œuvres.

Toutefois, au milieu de ces libérales préoccupations, la recommandation antique, la rigoureuse exactitude restait sa première loi. Dans les encouragements qu'il donnait aux scribes de nouvelle espèce, aux maîtres et compagnons de ses graves ateliers, la parole de l'imprimeur redevenait la même que celle du plus grand commandeur de l'Écriture. Il répétait comme jadis : « N'ajoutez rien du vôtre à l'œuvre que vous avez pour devoir de reproduire avec intégrité ; n'en retranchez rien non plus, pas le moindre iota, pas la moindre lettre. »

Mais la découverte de l'imprimerie, dans ses rapports avec la loi des Écritures, offre encore un autre intérêt que la réciprocité des éclaircissements obtenus entre le présent et le passé. Une partie des circonstances qui environnèrent son berceau en firent jaillir des lumières immédiates sur l'avenir de la question religieuse. Elles concoururent surtout, au plus haut point, à consoler, à justifier l'Église opprimée, au sein de laquelle on professait la légitime attente, l'espérance toute messianique d'un temps et d'un ordre entièrement nouveaux.

Le premier travail complet qui, en l'année 1473, sortit des presses de Guttemberg, fut le livre juif, le *Sépher*, la Bible, dont les exemplaires avaient été rendus les plus rares, et le contenu le plus étranger au

clergé lui-même, le plus indifférent. Entre les jours qui ont eu une influence décisive sur les destinées du monde, nul, sans contredit, ne fut aussi gros d'avenir que le jour de ce nouvel *Exode*. Le droit populaire de lecture et d'écriture, que la religion de l'ancienne loi avait mis en vigueur et sanctifié sur un terrain resserré, reçut tout à coup la promesse, le sceau de la généralisation la plus étendue. La facilité, le pouvoir de tout examiner par soi-même, dont Luther fera bientôt la base de sa charte sacrée, fut restitué sans retour à tous envers chacun et à chacun envers tous. Dans ce même jour de nouvel exode, le principe de tolérance réciproque et de bienveillance dut compter sur un règne prochain ; car, à l'abri de l'imprimerie, la pensée acquérait un tel mouvement, elle se rendait si vite indépendante des vicissitudes de ses interprètes, que toutes les persécutions dirigées contre les personnes en venaient à n'avoir aucun sens. Enfin le monopole abusif de la parole y trouvait un tel contre-poids, qu'il suffirait désormais d'un seul homme pour attaquer face à face des légions d'esprits et, en plus d'une occasion, pour mettre leurs rangs en déroute.

On lit partout que, peu d'années avant la découverte de l'imprimerie, la prise de Constantinople, sous Mahomet II, avait eu cet effet mémorable de jeter au cœur de l'Europe une foule de Grecs qui y ressuscitèrent le goût des lettres, de la saine critique et de la belle antiquité. Ils y hâtèrent également la renaissance de l'art qui, sous le pinceau et le ciseau de Raphaël, de Michel Ange et de leurs successeurs, allait réhabiliter à sa manière la lettre morte, et rendre à cette lettre,

c'est-à-dire au corps, à la chair, le naturel, la grâce, l'énergie, et de plus la séduction païenne des couleurs et des poses.

Un autre événement, mais beaucoup moins connu, entraîna dans le même temps un résultat de même nature. Sous une double impulsion, ici pacifique, là violente, une foule de juifs lettrés, une foule de juifs empreints du cachet de l'Orient furent jetés aussi jusqu'au centre de l'Europe et y firent sentir leur influence. L'impulsion pacifique dérivait des propres travaux de Guttemberg. On appela de divers côtés les sectateurs de l'ancienne loi pour présider ou participer à la correction des textes bibliques, pour y fournir toutes les traditions, les leçons, les commentaires, qui avaient fait la préoccupation de la synagogue pendant plusieurs siècles. L'autre impulsion, la violence, provint des maîtres catholiques de l'Espagne. Elle n'eut pas seulement de l'analogie avec les causes de la venue des Grecs chassés par les Turcs, mais elle correspondit beaucoup mieux encore à un événement ultérieur, à l'expulsion des réformés français, déterminée, deux siècles après, par la révocation de l'édit de Nantes.

En l'année 1492, et pour m'y servir du langage figuré, tandis que Dieu, l'Éternel, travaillait déjà à nous créer une *nouvelle terre* par l'intermédiaire de Christophe Colomb, et à nous créer de *nouveaux cieux* par les hautes facultés accordées à Copernic, vous vous souvenez de ce qui arriva. Sur un simple décret de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, la mer et les Pyrénées durent être franchies par un nombre de familles juives, qui s'éleva, dit-on, à quatre-vingt mille. Toutes

proportions gardées, il est avéré que ces familles, dont l'établissement dans la péninsule avait précédé l'origine de chacune des nouvelles dynasties, étaient plus intelligentes, plus industrieuses, et surtout plus libérales que le même nombre de familles prises au hasard sur aucun autre point de l'Europe. En quittant le sol inhospitalier où ils laissèrent un vide dont l'Espagne n'a cessé depuis lors de se ressentir et où l'on rencontre encore la trace de la noblesse de leur sang, les exilés se réfugièrent du moins dans une patrie spirituelle, dans leurs livres sacrés, dans les témoignages de la foi qui leur faisait prévoir et attendre les justices inévitables de l'avenir.

Ce fut à la suite de cet acte d'expulsion que les principaux maîtres, docteurs, ou rabbins de la branche judaïque, commencèrent à être connus en Europe, entre autres les œuvres d'un homme de génie du XIIe siècle, d'un réformateur qui avait devancé son temps, le rabbin Maimonide, ou Moïse, fils de Maimon.

Il appartenait aux travaux de ces docteurs de faire les premiers frais des nouvelles études et explications relatives aux anciennes Écritures, dans lesquelles le zèle du protestantisme comme aussi celui du gallicanisme ne tardèrent pas à s'engager. De plus, sous la forme d'une science occulte, mystérieuse, cabalistique, qui s'appropriait à une époque de compression, de persécution, ces mêmes docteurs exercèrent un autre genre d'influence. Ils provoquèrent l'activité d'esprit pour les recherches ardues dont les Pic de la Mirandole, les Reuchlins furent la principale expression. Ils entretinrent le mouvement qui, au XVIIe siècle, trouva son

dernier écho dans le vers classique où le législateur du Parnasse français témoigne de l'ardeur qu'on avait apportée pendant si longtemps à « débrouiller des rabbins les savantes ténèbres. »

A la faveur de ces obscurités cabalistiques, de ces incohérences de toute nature, on ne peut révoquer en doute que plus d'une idée forte furent semées, plus d'un principe nouveau, plus d'un germe fécond; et c'est ainsi que l'esprit juif et l'esprit grec continuèrent à montrer leur différence. Tandis que l'esprit grec se produisait au dehors, comme une plante dont le feuillage et les fleurs séduisent l'œil, donnent une ombre bienfaisante et une odeur qui attire, il en était autrement de l'esprit juif. Celui-ci représentait la semence, le levain, le ferment caché qui tôt ou tard agit et se développe sans qu'on puisse ou qu'on veuille dire la source dont il dérive, la main qui l'a déposé sous les couches les plus intérieures du sol.

De la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à la révolution anglaise de 1688, il n'y a eu que trois années à franchir. De la révocation accomplie par Ferdinand le Catholique et Isabelle l'intervalle, pour avoir été un peu plus long, n'est pas moins significatif. Il ne s'écoula guère que vingt-cinq ans jusqu'à la rénovation qui de la question religieuse a retenti si fort dans la question politique, jusqu'à l'événement qui a ébranlé si à fond Paris, Rome et Jérusalem, jusqu'à la production enfin de ce troisième rameau de la branche chrétienne dont je vais essayer de vous rendre le principe de force et le principe de faiblesse : le rameau saxon, Luther, le protestantisme.

LETTRE LVI

Du troisième rameau de la branche chrétienne, les Protestants; quel en est le principe de force par rapport au judaïsme et au catholicisme.

Dans le mouvement général des affaires religieuses, l'analogie des procédés appliqués aux développements des desseins suprêmes mérite de former un sujet de réflexion.

A un jour voulu, le tronc primitif de la religion des Écritures s'est divisé et a produit deux branches opposées, judaïsme et christianisme. Six cents ans après, ce même tronc a poussé une troisième branche, le mahométisme, qui a fait sa place entre les deux autres.

A un jour voulu, la plus importante des trois branches, la chrétienne, s'est bifurquée aussi et a produit deux églises, deux grands rameaux opposés, grec et latin, oriental et occidental, orthodoxe et catholique. Juste six cents ans après, un troisième rameau s'élance avec vigueur de la même branche, le rameau saxon, la réforme, le protestantisme qui, par l'effet naturel de son principe, a déterminé des divisions, et subdivisions sans fin.

Une autre analogie n'est pas moins digne de remarque.

Pendant que Rome, première de nom et de religion,

était au plus haut degré de sa puissance, un chef résolu avait brillé chez les Germains et dans la Saxe. Arminius dressa et soutint longtemps avec gloire le drapeau de la résistance et les droits de la liberté. Les succès de ce héros firent connaître que les forces romaines n'étaient pas invincibles. Ils provoquèrent chez l'empereur Auguste le cri si célèbre et si douloureux : « Varus, rends-moi mes légions ! » Quinze siècles après, dans les mêmes climats, à la voix d'un autre Arminius, sous l'inspiration de Luther et à la faveur des armes forgées par Guttemberg, par l'imprimerie, le Germain indompté, le Saxon élève de nouveau l'étendard de l'indépendance ; mais cette fois c'est au nom et dans l'intérêt de l'esprit. Il en appelle au droit de libre examen, et il provoque chez l'empereur et dictateur spirituel de Rome, deuxième de nom et de religion, l'occasion de reporter la main sur son flanc blessé et de répéter à ses nouveaux Varus : « Ah ! rendez-moi mes légions que le protestantisme a dispersées ! légions de moines, légions de saints et même légions de bénéfices. »

Dès ce jour les trois Églises qui ont le plus marqué dans nos régions occidentales se distinguèrent entre elles par trois mots, trois verbes sacramentels. L'église ou la congrégation romaine criait : « Je domine, » l'Église ou l'assemblée saxonne criait : « Je proteste, » l'Église juive ou la synagogue murmurait : « J'attends. »

On compte environ soixante ans depuis la naissance de l'imprimerie, qui avait assuré matériellement le pouvoir de tout examiner, et la déclaration officielle du protestantisme, qui attacha à ce pouvoir le caractère d'un droit et d'un devoir sacrés.

L'origine morale des temps modernes, la préparation à notre ère nouvelle est devenue susceptible depuis lors de se résumer comme il suit : Guttemberg ou l'imprimerie appelle Luther, la réforme ; Luther appelle à son aide les anciennes Écritures, le livre juif par excellence, la Bible. La Bible relève le nom de la Loi ; le nom de la loi relève le nom d'Israël, et celui-ci le nom de Peuple. Ces deux noms, ressuscités et rentrés dans le monde par la porte de la religion, la loi et le peuple, appellent et commencent une révolution politique dont les développements appellent et attendent, à leur tour, l'accomplissement général d'une transformation religieuse correspondante. Ainsi il était de l'essence du protestantisme de former une des plus hautes consolations, un des plus vifs encouragements à persévérer qui arrivaient de temps à autre à celle des Églises dont le verbe sacramentel était : « J'attends ! »

En quoi consiste donc la raison d'être du rameau saxon, son principe de force à l'égard de la branche judaïque et du rameau latin de la branche chrétienne ? Quel est aussi, par réciprocité, son principe de faiblesse, son péché originel, la cause actuelle et particulière de la fausse situation qui lui est commune avec les autres Églises ses émules ?

Je vous ai fait observer que le travail incessant de l'esprit entraîne une diversité infinie de fonctions, de missions qui sont partagées à jamais entre la diversité des époques, des institutions, des hommes. Quelque effort qu'on y apporte, quelque prétention qu'on affecte à l'universalité, nous finissons toujours, hommes, époques, institutions, par retomber dans un objet spé-

cial. S'il en était autrement, le monde ne marcherait pas : un petit nombre de générations suffirait pour absorber, épuiser tous les sucs de l'intelligence. Heureusement une distribution plus sage préside au travail universel. Non-seulement toute idée, toute œuvre doit passer par différents états, conception, gestation, enfantement, jeunesse, maturité, défaillance ; mais avant même d'arriver à une conception définie, toute idée, toute œuvre générale d'avenir a des préludes différents à traverser. Ces préludes comprennent la protestation contre ce qui est, la révision ou le nouvel examen qui en confirme la justice, enfin l'annonciation de quelque chose de nouveau, d'un enfantement de nouvel ordre.

Or, c'est dans la protestation que le troisième rameau de la branche chrétienne puise sa raison d'être, sa principale force contre le judaïsme et le catholicisme; c'est dans l'acte de révision ou de nouvel examen qu'il tient le milieu entre la force et la faiblesse ; c'est dans l'acte d'annonciation que son infériorité est complète.

De quelque ordre de faits qu'on s'occupe, dans quelque milieu où l'on soit placé, nul changement pratique n'emporterait sa justification si l'on n'y rencontrait pas auparavant des sujets légitimes de protester contre ce qui est, et en faveur de ce qu'on suppose devoir être. A ce point de vue, dans tous les pays et tous les siècles, les plus grands esprits comme les moindres, les hommes forts comme les faibles, sont entraînés chaque jour à se montrer plus ou moins protestants.

Ainsi, lorsqu'ils tonnaient contre les dieux et contre les mœurs de l'Égypte, contre les servitudes et les superstitions cachées derrière la richesse de ses sanc-

tuaires et protégées par la robuste construction de ses palais, les anciens prophètes commençaient par faire acte de protestantisme. Quand ils criaient contre l'hypocrisie et la corruption des chefs de l'Église établie, pharisiens ou sadducéens, Jésus et les apôtres agissaient aussi en protestants. Mahomet était entré en matière par des protestations contre les juifs, les chrétiens, les idolâtres; Photius contre la souveraineté de Rome; Grégoire VII contre la résistance des empereurs et des rois qui voulaient à la fois être et n'être pas de vrais disciples de Jésus-Christ, et qui, à leur tour, firent bientôt peser sur Boniface VIII leur outrageuse protestation contre les exigences trop catholiques de Rome. Enfin, quels n'ont pas été, au XVIII[e] siècle, l'énergie et le pouvoir protestants de Voltaire, de Rousseau, de toute l'école, j'allais presque dire de toute l'église philosophique.

Le protestantisme appelle nécessairement la révision ou le nouvel examen. Si le monde s'est détourné de la bonne voie, si les esprits libres et les esprits officiels se sont imbus de faux jugements, de préjugés, il faut bien remonter au principe, au fait duquel l'on est parti en commun et saisir à peu près le point où la déviation s'est opérée. Si le fruit du nouvel examen confirme la justesse de la protestation, il en résulte naturellement la promesse, l'annonciation relative à l'enfantement de quelque œuvre d'esprit, de quelque affaire nouvelle.

Soit donc qu'il s'adresse aux latins ou aux grecs, aux catholiques ou aux juifs, aux représentants de la politique ou aux représentants de la religion, aux hommes qui affichent la morale ou à ceux qui affichent

le scandale, le rameau saxon marche dans sa vérité et dans sa force quand il affirme que ce qui a été réalisé jusqu'alors ou généralement promulgué diffère, presque en tout point, de ce qui a été promis et de ce qui doit être. Avec une voix dont la sévérité ébranle l'Europe entière, le chef spirituel de ce rameau, de cette Église saxonne, ses émules et ses successeurs rendent témoignage devant Dieu et devant les hommes. D'après eux, la forme religieuse qui se montre invariablement attachée au verbe « je domine, » la papauté et ses nombreuses armées, le monopole exclusif de la parole sainte et de la parole populaire que Rome s'est arrogé, le luxe et les vanités qu'on y déploie, l'humilité pleine d'ambition dont on y fait preuve, les dogmes qu'on y professe, la Vierge qu'on déifie, les saints qui y sont invoqués, la capitale ou la Jérusalem affectée au royaume visible de Jésus-Christ, tout cet ensemble n'entraîne rien de définitif ; ce n'est ni la Bible, ni l'Évangile, ni la vraie parole, ni la Jérusalem promise ou la vraie sagesse.

Bien plus, pour passer de l'état de protestation à l'état officiel de protestantisme ou d'église établie, l'enthousiasme saxon se traduit dans un culte qui, selon l'usage, procède par contraste systématique, par rupture flagrante avec le passé immédiat. Aux richesses et aux pompes matérielles du catholicisme il oppose une simplicité rigoureuse ; à la prédication dogmatique, menaçante, déclamatoire, il oppose une prédication raisonnée, tempérée ; il cherche à unir le naturel biblique à l'onction évangélique ; il repousse toutes les pratiques extérieures qui donnent le change à l'esprit, toutes les

distinctions de poissons et de viandes auxquelles le catholicisme était revenu et qui, dans la branche judaïque ou le judaïsme en particulier, avaient fini par réduire les plus larges principes et intérêts de la loi à des obligations culinaires. En même temps, la réforme rejette comme souvenir du paganisme toute prosternation devant des images. Loin d'admettre une capitale religieuse, un centre, elle fait du nom et de la divinité de Jésus-Christ le seul et grand centre spirituel autour duquel tous les fidèles doivent se grouper. Enfin, par opposition aux mœurs et à l'opinion qui étaient alors en vigueur, elle proclame sa célèbre maxime de la justification par la foi et non par les œuvres. C'est une attaque dirigée contre les cœurs qui cédaient avec trop de facilité à leurs penchants, dans la pleine confiance qu'à un jour donné certaines œuvres de piété extérieure, certaines pratiques et certains actes de donation rachèteraient en un clin d'œil les fautes d'une vie tout entière.

En résumé, si la protestation sortie de la Saxe n'était pas venue d'en haut, comme jadis la protestation sortie de la Judée, si elle n'avait pas satisfait à un sentiment général longtemps contenu, à un intérêt universel d'avenir, elle ne se serait pas élevée à l'état de ministère religieux, d'église reconnue. Le rameau latin, l'Église romaine et ses nombreuses légions, maîtresses de presque tous les postes, n'auraient pas eu besoin de tant d'efforts pour y résister. Elles n'eussent point perdu dans le conflit une partie considérable de leurs domaines et de leur influence. Si la Providence elle-même n'avait pas résolu de faire du protestantisme une manifestation favorable à un changement complet de l'avenir, ja-

mais Rome ne se serait attachée à rééteuffer le droit sacré de l'esprit et de la parole, à lui procurer de nouveaux martyrs; jamais le monde n'aurait assisté à ces lamentables jours de la Saint-Barthélemy où l'on renouvela sur le corps entier de l'Église protestante la trahison et le supplice qui avaient atteint, cent cinquante ans auparavant, la personne de Jean Huss, un des annonciateurs de cette Église. Enfin, aucune ligue catholique n'aurait consenti à aiguiser, dans cet homicide collectif du mois d'août 1572, le fer destructeur qui, en Angleterre et en France, durant les années 1649 et 1793, a cédé à une tout autre impulsion, la hache fatale qui a joint tant d'innocentes victimes au nombre déjà incalculable de celles dont, par malheur pour l'espèce humaine, les fastes religieux et politiques se montrent partout remplis.

LETTRE LVII

La révision ou l'examen, principe de faiblesse dans l'Église protestante.

Mai 1851.

Si le rameau saxon, si le protestantisme nous a donné la raison de sa force par rapport à la branche

judaïque et par rapport au rameau latin ou catholique de la branche chrétienne, il ne laisse pas moins à découvert son principe de faiblesse, sa fausse situation envers l'une et envers l'autre. C'est surtout dans l'acte de révision ou de nouvel examen et dans l'acte d'annonciation, qui en est la conséquence, que cette faiblesse et cette fausse situation se dessinent clairement.

Aujourd'hui l'Église protestante a pour caractère général de rester comme suspendue avec malaise entre le passé et l'avenir. A l'égard du passé, la réformation a été évidemment quelque chose de plus qu'une réforme; à l'égard de l'avenir, elle est évidemment quelque chose de moins que la transformation inévitable.

Luther n'a point paru à une époque de transition majeure, de grand passage, aux jours où le monde franchit définitivement une ère historique pour s'établir dans une autre ère, où il franchit un âge capital de son existence, pour revêtir la robe d'un autre âge. Luther appartient à une époque de second ordre. Il correspond au passage qui venait d'être ouvert par Guttemberg, entre la seconde phase de l'ère vulgaire et moyenne, les jours de sa maturité, et la troisième phase dont je vous ai déjà fait remarquer le double nom et la double fin. D'un côté, en effet, cette troisième phase comprend la renaissance de tout ce qui n'est plus l'ère vulgaire elle-même; d'un autre côté, elle comprend la défaillance de cette ère en religion et en politique, sa période de déclin.

Dans ces conditions, c'est la protestation contre ce qui s'est fait, contre ce qui domine, le protestantisme,

qui y brille par-dessus tout. L'esprit de protestation développe en tous lieux le droit de nouvel examen. Enfin la protestation, la critique, le nouvel examen se résument forcément dans des aspirations à quelque chose de nouveau ; dans le cri général *d'annonciation*, sous les auspices duquel s'est accomplie, avec de grands dangers et de violentes douleurs, la révolution française qui a engendré en réalité les temps nouveaux, l'ère toute moderne.

Mais si la liberté personnelle la plus étendue de penser, d'écrire, de parler, ne fait pas qu'on devienne nécessairement un penseur, un écrivain, un orateur, il en est de même du libre examen. L'usage de ce droit n'implique pas non plus la rectitude absolue des résultats auxquels on arrive.

Entre l'œuvre de Luther et l'œuvre de Mahomet il existe une ressemblance éloignée. Sous d'autres inspirations, l'œuvre de Luther a aussi pour objet de provoquer une nouvelle direction, de tracer une résultante, une nouvelle voie de juste-milieu entre la Bible et l'Évangile. C'est même sur ce terrain, dans la manière d'entendre les rapports des deux testaments, que les vues religieuses et les vues politiques du protestantisme offrent avec le catholicisme une différence radicale qu'il importe de préciser d'autant plus que la branche judaïque y a trouvé des justifications nombreuses en faveur de sa résistance dans le passé et de son attente de l'avenir.

Suivant l'Église romaine, les premières Écritures, toute l'antiquité sacrée a été absorbée sans retour dans les secondes Écritures, dans les Évangiles. Moïse, la

loi, les prophètes et les sages d'Israël sont tous passés en Jésus-Christ. Il n'y a plus à y revenir : la chose est conclue. C'est en particulier contre les juifs et la diversité des infidèles qu'on a occasion de remonter aux prédictions, au langage, aux figures de la Bible. Mais entre chrétiens et toujours d'après l'Église catholique, ce serait blesser ou compromettre Jésus-Christ que de se reprendre à la loi qui a cessé, aux prophètes et aux sages en Israël qui tous ont été accomplis, jusqu'à la moindre lettre. Pour interpréter l'histoire, pour développer la parole de Jésus-Christ, on ne doit partir que des Évangiles eux-mêmes, que d'une autorité qui en ressort visiblement, l'apôtre Pierre, par exemple, signalé comme la base, la pierre sur laquelle s'est élevée la nouvelle Église.

A cette manière de voir du rameau latin ou de l'Église catholique, le rameau saxon en oppose une autre qui tient, comme je vous l'ai dit, de la force et de la faiblesse, qui n'est plus tout à fait le passé, qui n'est pas encore l'avenir. La réforme change entièrement la nature des rapports attribués jusque-là aux deux témoignages. Elle substitue un esprit de conciliation à l'esprit d'absorption ; elle fait de l'Évangile le *complément* de la Bible et non pas son accomplissement, sa consommation dans le sens exprimé et poursuivi par le rameau catholique. En substance, la réforme raisonne comme il suit : « Puisque l'Église romaine a déduit des Évangiles un état de choses que le sens religieux et moral signale comme contraire à la véritable spiritualité, puisque l'objet évident et constant du zèle qui se déploie dans cette Église est

de tout ramener à son verbe capital : « Je domine, » comment puis-je justifier mon sens à moi, mon verbe inspiré : « Je proteste? » comment puis-je convaincre cette Église romaine, cette Babylone nouvelle, d'injustice, de déviation? N'est-ce pas en remontant aux sources? Or, le livre juif, la Bible, l'ancien témoignage, est la source du livre chrétien, des Évangiles, du témoignage nouveau. »

Sur cette pensée, l'Église protestante se rejette en arrière et par la nature même de son nouvel examen, elle ne s'arrête nullement à ce qui a été fait dans l'Église catholique. Bien loin de là, le travail de la réforme passe en quelque sorte par-dessus la tête du christianisme primitif, par-dessus les Évangiles, pour aller se replacer au sein du livre juif, de la Bible, des anciennes Écritures.

Assis à ce foyer biblique, le protestantisme déduit avec une entière liberté non-seulement ce qui en est de Jésus-Christ et des Évangiles, mais ce qui, d'après lui, doit en être. Il ne se borne pas à être jugé par le maître, mais tout en mettant sa ferveur à en faire briller le côté divin, il juge Jésus-Christ lui-même. Il réalise envers ce Dieu la parole que les pères de la branche judaïque avaient appliquée à la constitution légale du roi, et d'après laquelle ils disaient : *Rex judicat et judicatur;* le roi juge, et il est jugé.

En conséquence, dans le rameau saxon cette manière de procéder entraîne une double source d'abus et lui crée en regard de son principe de force un principe de faiblesse, une fausse situation, soit à l'égard du catholicisme, soit à l'égard du judaïsme.

Par rapport à l'Église catholique, la réformation n'en vient à donner à Jésus-Christ le caractère nouveau qui fait sa foi, qu'à la condition de se délivrer d'autorité d'une partie des croyances, des paroles, des actes qui, dans les Évangiles, ne se montrent pas assez conformes aux résultats de sa révision biblique, et à sa philosophie morale. Sous prétexte de liberté, il lui arrive dès lors d'attribuer exclusivement à l'esprit romain une foule de résolutions, de prétentions qui, loin d'être imputables sans réserve à cet esprit romain, ont été déterminées, au contraire, par le développement inévitable des germes différents réunis dans les Évangiles.

Par rapport à la branche judaïque ou au judaïsme actuel, le protestantisme tombe dans un abus de même nature. Tout en invoquant la science et sous prétexte de liberté, il méconnaît la vraie situation du peuple juif de l'époque de Jésus-Christ ; il détourne la vue de la plupart des causes naturelles et nécessaires qui expliquent si bien l'avénement de la Divinité personnifiée dans le maître des Évangiles et la rapidité de ses succès ; il n'apprécie qu'à la surface l'histoire et le sens de la résistance imposée à l'ancienne Jérusalem ; il glisse, en particulier, sur la réalisation presque simultanée des trois crimes ou sacrifices providentiels pour l'éclaircissement desquels j'ai été obligé d'adopter deux nouveaux noms, populicide et légicide.

Enfin, après avoir donné sa raison d'être et fait sa preuve de force dans l'acte de protestation, après avoir tenu le milieu entre la force et la faiblesse dans l'acte de révision ou de nouvel examen, il me reste à dire

comment le troisième rameau de la branche chrétienne, arrivé à l'acte d'annonciation, témoigne de son infériorité complète.

La parole annonciatrice de l'Église catholique n'a rien d'équivoque. Il est de l'essence de Rome de soutenir que tout a été consommé sans retour, et qu'elle porte en elle-même cette consommation des temps. Sa formule d'avenir reste exactement semblable à sa formule du passé. Elle n'est que la conjugaison naturelle du verbe « dominer. » Le résultat principal de sa révision du passé est : « J'ai dominé ; » le résultat principal de son aspiration vers l'avenir ou son annonciation est : « Je dominerai quoi qu'on fasse, quoi qu'il advienne. »

A son tour, bien ou mal fondée, l'annonciation de la branche judaïque, la conjugaison de son verbe distinctif, sa formule relative à l'avenir est aussi claire, aussi ferme qu'on puisse l'exiger. Remarquez, toutefois, que nous sommes reportés ici à l'époque de la réforme. « Rien n'est consommé, disait alors avec assurance cette branche judaïque, j'ai attendu, j'attends et j'attendrai un temps réellement nouveau et par suite un messianisme de nouvel ordre et de nouveau nom, un messianisme autre encore que celui de Jésus, de Pierre et de Paul. »

Or, entre ces deux annonciations, quelle est celle de l'Église protestante? Je le redis : ni le passé, ni l'avenir. Après s'être jeté au fond de la Bible, l'esprit du protestantisme ne recule pas pour s'élancer plus en avant. Comme résumé de tant d'efforts, de tant d'intelligence et de zèle, le protestantisme annonce au

monde, promet au monde, tout juste le christianisme primitif, le christianisme naissant, ce même christianisme qui est censé établi divinement et régner, par miracle, depuis seize siècles!

LETTRE LVIII

Les Gallicans; influence de la réforme sur les développements de l'Église gallicane, et des libertés gallicanes sur l'avénement des temps nouveaux.

Grâces au ciel, dès que nous aurons considéré les Gallicans dans leurs rapports avec le protestantisme, dès que nous aurons émis les observations indispensables sur leur principe de force et leur principe de faiblesse, cette seconde partie de mes lettres se retrouvera au point où la première nous a laissés, en la quinzième année de notre siècle, au traité de la Sainte-Alliance.

Les gallicans et leur plus admirable chef, Bossuet, sont comme le dernier anneau de la chaîne que j'avais à parcourir pour vous ramener avec ordre des origines de chacune des branches de la religion des Écritures et de leurs grands rameaux à notre situation actuelle. L'Église gallicane complète la série des encourage-

ments à persévérer que la Providence s'était chargée d'envoyer de siècle en siècle à la Jérusalem vaincue et qui, tous, se fondaient sur la réapparition éclatante, sur le rétablissement de quelqu'un des principes enveloppés dans la défaite de cette cité, dans sa ruine.

Quelles que soient la nature et la date des protestations exprimées par les précurseurs les plus éminents de la réforme, Wiclef, Jérôme de Prague, Jean Huss, quel que fût le cri antérieur des Vaudois, des Albigeois et de beaucoup d'autres, le protestantisme n'a éclaté et ne s'est manifesté d'office qu'au XVI[e] siècle, sous Luther. Il en est de même des libertés gallicanes. Sans doute on peut chercher très-haut dans le passé les germes, les préludes de leur existence ; sans doute elles se dessinent dans la conduite traditionnelle des rois, des universités, des évêques de France, dans l'opposition constante des magistrats à l'autocratie de Rome. Cependant ces libertés de l'Église gallicane ne se sont élevées au rang d'une autorité officielle, à la dignité de gallicanisme, proprement dit, qu'en vertu de la charte de Bossuet, que par les quatre articles de la déclaration française de 1682.

Imaginons pour un moment le plus beau des priviléges. Supposons qu'il soit possible d'enlever à la Révolution française ses excès, son sang, ses terreurs ; tout ce qui lui a imprimé le caractère physique d'une explosion, tout ce qui lui a imprimé le caractère mystérieux d'une expiation d'autant plus étendue, plus effrayante qu'elle avait été plus retardée. Ne voyons dans cette Révolution française que son mérite sacré, que l'intérêt d'un renouvellement général dont les bien-

faits, pour être tous sentis et développés, exigeront plusieurs siècles.

Sous l'autorité de cette supposition, il y a dans notre pays et dans les grandeurs de notre langue, quatre hommes, quatre écrivains, qui ont servi de précurseurs prophétiques à ce renouvellement, Bossuet, Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Bossuet consacre les libertés dans l'Église; Montesquieu annonce les libertés dans les lois; Voltaire introduit les libertés et trop souvent les licences dans l'esprit; Rousseau, chez qui deux natures opposées se livraient entre elles de si douloureux et quelquefois de si déplorables combats, Rousseau introduit les libertés dans le foyer de l'âme, non-seulement dans l'âme des individus, mais dans l'âme collective des nations, dans le cœur des peuples.

En poursuivant la comparaison de la religion avec un arbre, le gallicanisme n'apparaît que comme une subdivision, comme un sous-rameau. Le grand rameau latin ou catholique s'est bifurqué. Il a renouvelé ce qui était arrivé au tronc juif, puis à la branche chrétienne; ce qui est arrivé à la branche mahométane marchant sous le drapeau d'Omar et d'Ali, ce qui est arrivé au rameau saxon distingué principalement en luthériens et calvinistes, ce qui est arrivé à la branche judaïque elle-même qui, jusqu'au siècle dernier, était profondément divisée en synagogue ou rameau espagnol et portugais, et synagogue allemande.

Dans le rameau catholique les deux produits de la bifurcation ont été les ultramontains et les gallicans.

Depuis longtemps la France et l'Angleterre tenaient les yeux ouverts l'une sur l'autre. Dès que la réforme

de Luther eût engendré une Église anglicane, il avait paru tout naturel et presque inévitable que la religion, en France, emportât quelque chose de gallican. C'est pourquoi, dans le nom autant que dans le fait, le gallicanisme signifie la *nationalité*, et telle est la vraie raison de sa force ; il signifie le droit nation, la personnalité et l'originalité des peuples. Il redevient en conséquence la reproduction manifeste de celui des principes dont Rome avait jadis accompli l'extinction systématique dans l'ancienne Jérusalem ; celui dont elle avait opéré le crucifiement définitif sur le mont Moria en la personne collective d'Israël ou de l'ancien peuple.

Le caractère dominant du protestantisme consistait à prendre son point d'appui hors de l'unité romaine, hors de toute organisation générale autour d'un centre commun. Le protestantisme voulait que le nom et la divinité de Jésus-Christ fussent le seul centre d'esprit, la seule capitale nécessaire pour l'union et l'alliance de toute la famille humaine.

En ce sens l'œuvre de Bossuet et des gallicans se séparait de la réforme sous deux rapports qui doivent être soigneusement distingués. Le gallicanisme admettait de toute son âme une unité positive. Il reconnaissait la nécessité d'une Eglise centrale et organisée à cette fin. Il ne se contentait pas de regarder le nom de Jésus-Christ comme un centre d'esprit suffisant pour l'union pratique des hommes. Jusque-là le gallicanisme se trouvait en parfait accord avec l'Église romaine. Mais ensuite, et c'est ici qu'on découvre la cause particulière de sa faiblesse logique, de sa fausse situation ; mais ensuite le gallicanisme admettait une autre néces-

sité, qui le plaçait à la fois en opposition avec la réforme, avec le sentiment romain et avec la nature des choses. Le gallicanisme voulait que l'unité conçue selon son propre esprit, que l'Eglise organisée et centralisée à sa façon, fût et ne pût être autre que Rome.

Mais si l'Église gallicane ou française prenait ses libertés, pourquoi toutes les autres Églises espagnole, portugaise, allemande, n'auraient-elles pas revendiqué également leur droit, leur originalité personnelle?

Ainsi, tandis qu'en apparence l'Église gallicane ne signalait qu'une unité possible, qu'une Jérusalem possible, Rome, au fond et à son insu elle travaillait à une autre catholicité ou universalité; elle travaillait à une autre Jérusalem, à la cité qui, d'après la pensée juive originelle, doit devenir tôt ou tard un centre d'alliance entre les nations considérées comme nations, une Église ou assemblée de peuples considérés en cette propre qualité de peuples.

De même que le protestantisme, l'Église gallicane arrivait donc forcément à une œuvre mixte et incomplète. Si Luther représentait plus qu'une réforme et moins que la transformation désormais inévitable, Bossuet et les gallicans, à leur tour, représentaient quelque chose de plus que la Jérusalem religieuse et politique de l'ère vulgaire ou moyenne, Rome, et ils représentaient quelque chose de moins que la cité universelle depuis si longtemps promise à l'avenir, que la Jérusalem de nouveau temps et de nouvel ordre.

Aussi l'on sait à quel point le catholicisme romain, la papauté a témoigné sans cesse ses amertumes au

sujet de la blessure nouvelle qui lui était occasionnée par le catholicisme gallican.

Devant la déclaration de 1682 il n'y a pas à douter de ce qui serait advenu sans la crainte inspirée au Saint-Siége par la puissance absolue de Louis XIV, sans la crainte de voir la France céder à quelqu'un de ces mouvements brusques qui lui sont si familiers, et se séparer de Rome. Certainement, si le poids de ces considérations n'eût point prévalu, les représentants officiels et souverains de la Jérusalem de moyen âge auraient formulé des décrets aussi redoutables peut-être contre les gallicans que contre les dissidents d'aucune autre époque.

Toute protestation, avons-nous dit, entraîne la nécessité d'une révision, d'un nouvel examen, et c'est à l'aide de quelques-uns des principes fournis par la révision gallicane que nous allons nous retrouver à notre point de départ et rentrer dans les événements de notre siècle.

Comme Luther, Bossuet protestait; comme Luther, Bossuet s'est rejeté dans les sources. Il a passé par-dessus les Évangiles et a été se replacer au foyer du livre juif, la Bible. Pour mieux attester les rapports perpétuels de la question religieuse avec la question politique, Bossuet a produit l'œuvre qui a pour titre : « Politique tirée de l'Écriture sainte, » il a fait son discours sur l'histoire universelle qui, sans l'influence de la réforme, n'aurait jamais été écrit ni conçu. Dans ce discours où les vaincus de l'ancienne Jérusalem se trouvent indirectement réhabilités sur une foule de points, le sublime écrivain, nourri des anciens prophètes, cède

à leurs inspirations. On dirait qu'il prophétise lui-même bien plus qu'il ne dépeint la chute des empires et des plus vieilles dynasties.

Dans cet intérêt de nouvel examen, appliqué aux protestations gallicanes et au rétablissement du principe de nationalité, les disciples les plus recommandables de Bossuet, les membres les plus spirituels de son Église ont suivi l'exemple du maître. Ils remontent à la simplicité biblique, ils se plaisent à populariser les « mœurs des Iraélites, » les bases de leur organisation nationale. Ils mettent à l'ordre du jour ce grand nom de « Constitution, » qui a joué un rôle si actif dans notre siècle ; ils déclarent que l'on ne saurait rencontrer ailleurs, mieux que chez le peuple de Dieu, que chez le peuple juif, l'idée fondamentale d'une vraie « constitution d'État ; » et ils en déduisent une partie des causes qui faisaient réellement de l'ancien peuple un peuple principe, un peuple système. Enfin, c'est des origines juives elles-mêmes que leur voix fait ressortir au sein de l'Église, ou en faveur de la question religieuse, les principes généraux, les principes si puissants qui n'ont pas tardé à se créer une existence propre dans l'État, ou en faveur de la question politique.

Après le long parcours à travers le passé, dans lequel il était si nécessaire de chercher une partie des causes et des explications applicables à nos difficultés présentes, je n'ai donc qu'à reproduire l'expression de quelques-uns de ces grands principes judéo-gallicans. C'est surtout au moyen de ceux qui concernent l'état des personnes, l'intérêt réclamé par les classes les plus nombreuses entre les populations et la division des pro-

priétés, que nous nous verrons rejetés dans l'atmosphère de la révolution française.

« Chez les Juifs, disait l'esprit gallican, point de ces flétrissantes distinctions de castes, ni de ces outrageants mépris d'un ordre pour l'autre, ni de ces règlements barbares qui réunissaient ailleurs dans une partie de la nation les priviléges et l'autorité.... Tout y ramenait à l'égalité naturelle. »

« Dans les mœurs des Israélites, s'écriait en face du siècle de Louis XIV ce même esprit gallican, vivre *noblement* ce n'était pas vivre sans rien faire. C'était se livrer surtout à l'agriculture.... Voilà même ce qui éloigne le plus ceux qui n'estiment que nos mœurs. Quand on leur parle de ces laboureurs, ils se figurent les paysans grossiers de nos campagnes, menant une vie pénible et triste dans la pauvreté et le mépris, sans cœur, sans esprit, sans éducation. Ils ne considèrent pas que ce qui rend nos paysans communément misérables, c'est qu'ils sont comme les valets de tous les autres hommes. »

« Oui, monsieur, disait plus tard avec prévision la même critique religieuse tournée contre Voltaire, qu'on ouvre les yeux sur la plupart des gouvernements modernes ou qu'on les jette sur l'histoire des anciens empires, on en trouvera partout la preuve, les grandes propriétés sont un des fléaux de l'agriculture. Diviser les fermes, multiplier les ateliers rustiques, c'est le seul moyen de peupler les campagnes et même les villes. C'était le principe de Moïse ; on aura beau s'agiter, calculer, systématiser, il faudra toujours en venir là. »

LETTRE LIX

Retour aux événements compris de l'an 1815 à l'an 1840, et à l'application des deux règles solidaires précédemment exposées.

Nous nous retrouvons au milieu de l'an 1815, là où ma première partie nous a laissés, en présence du traité religieux et politique de la Sainte-Alliance. Nous sommes autorisés à reprendre l'usage des deux règles solidaires, des deux instruments d'appréciation dont l'application a été déjà étendue aux événements compris de l'an 1789 à l'an 1815. L'exposé que cette seconde partie vous a soumis relativement aux origines, aux influences et à la fausse situation de toutes les branches actuelles de la religion des Écritures, a eu pour effet d'assurer plus de justesse et plus de portée à ces deux règles, à ces deux instruments. Nous avons reconnu que la question religieuse, déjà si complexe, pèse d'autant plus sur les difficultés de notre temps, que les esprits observateurs s'en détournent volontiers et qu'on s'en tient, en général, à un certain nombre d'axiomes de convention, à des opinions, des raisonnements reçus et transmis comme une monnaie courante.

D'après l'une de ces règles, vous vous souvenez que toute révolution politique générale, sociale, implique une transformation religieuse correspondante. D'après

l'autre, nulle transformation religieuse n'est possible, n'est viable, qu'autant qu'elle éclate comme le produit naturel, légitime et prévu d'une séve originelle; que si elle emporte dans le temps, aussi bien que dans l'espace, sa raison d'être, sa généalogie marquée, le principe ou le germe réservé à son épanouissement à venir. Au fond celle-ci et celle-là ne sont qu'une traduction des paroles données pour épigraphe à mes lettres. Entre les deux points, la religion et le gouvernement politique, dès qu'il y a un ordre et une suite à découvrir, à comprendre, chacune des deux règles est comme un hommage rendu à cet esprit de suite.

Ainsi dans ses grandes révolutions, l'effet de la question politique est de déterminer le renouvellement de la Jérusalem visible, et de s'accorder avec l'expression figurée d'après laquelle la poésie sacrée signale l'apparition d'une *nouvelle terre.* Dans ses grandes transformations la question religieuse étend ce renouvellement à la manière de concevoir la Jérusalem invisible, et selon l'expression figurée, coïncide avec l'apparition *de nouveaux cieux.*

Mais tout en conservant la distinction des deux points religion et politique, spirituel et temporel, le principe et le fait, vous vous souvenez aussi que j'y ai introduit une modification dont l'utilité se fera de nouveau sentir quand nous arriverons à la destinée des monarques dont le nom est associé à la Restauration et à la révolution de Juillet, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe.

Dans l'établissement d'un monde nouveau ou d'un état nouveau du monde, et dans les épreuves par où

l'on doit passer avant d'en obtenir l'équilibre, il y a trois points à considérer, vous ai-je dit, trois conditions dans lesquelles l'iniatitive appartient tantôt aux uns, tantôt aux autres. C'est le nouveau fait ou la révolution politique ; c'est le nouvel homme ou la rénovation dans les opinions, les usages, les mœurs ; c'est le nouveau principe ou la transformation religieuse, qui a pour but de vivifier ce même principe, de le consacrer, de l'élever à la dignité de dogme.

A la faveur des deux règles et de cette modification, j'aurai donc à poursuivre l'appréciation des affaires de notre temps, la raison des courants contraires où nous sommes poussés chaque jour et qui, dans leur effort alternatif, ne manquent pas de préparer chacun le retour le plus prochain de l'autre.

En la présente année 1851, nous sommes plus que jamais suspendus entre ces courants. Dans la question religieuse comme dans la question politique, l'esprit de pure réaction et l'esprit de pure révolution y président. L'esprit de transaction ou d'accommodement, qui vient en troisième, produira sans contredit de nouveaux et utiles palliatifs ; il dressera des digues temporaires ; il procurera des trêves, des repos, mais sans empêcher, par malheur, qu'on ne reste exposé au flux et au reflux, dès que ces palliatifs auront perdu leur efficacité, dès que ces digues factices auront été débordées.

Le courant de la pure réaction, qui, au milieu de l'an 1815 où cette lettre nous reporte, avait déjà repris l'avantage, ne cessait de se distinguer par des caractères presque inutiles à rappeler. Il cédait à l'idée de

rétablir autant que possible la solidarité entre le trône et l'autel, entre l'ancien état politique ou la légitimité de l'ancien temporel, et l'ancienne forme de la religion ou la légitimité de l'ancien dogme. Ses représentants les plus fidèles étaient ceux qui s'attaquaient sans détour au nom, au principe, à tous les intérêts de la Révolution. C'est sous l'influence, soit publique, soit occulte de ce courant, de cet esprit, que, depuis 1815 jusqu'en 1840 et au delà, l'esprit de transaction a rencontré tant d'obstacles et l'esprit de révolution tant de sujets réels ou exagérés de crainte et d'irritation. Sous son influence les deux monarchies de 1815 et 1830 ont été l'une la plus compromise, l'autre la plus fortement minée en sa racine.

A son tour et pour ce qui est de la question religieuse, l'esprit de révolution n'a pas varié dans ses caractères. Dès son début, au milieu d'un état de chaos, la révolution française avait compris qu'un changement général dans la cité ou la question politique entraînait un autre changement dans la cité ou la question religieuse. Mais s'il avait accepté largement la loi de rupture à l'égard du passé qui est faite à toutes les époques de transition d'une ère du monde à une autre ère, ce même esprit de révolution était resté comme étranger à la loi non moins impérieuse de suite. Il s'imaginait qu'après avoir dit : « Je ne crois pas à la révélation, je ne crois pas aux miracles, » tout était fini, tout conclu avec la sève, le foyer toujours vivant de la sagesse religieuse, avec ses grands desseins, avec sa conception messianique.

A partir de 1815 et à l'abri d'une extrême diversité

de formes, ces mêmes dispositions iront se reproduisant. L'idée d'une transformation religieuse, l'aspiration générale vers quelque chose d'inconnu ne cessera de donner des signes de sa présence, de son activité. Cette attente, ces aspirations se feront jour durant la Restauration et la monarchie de 1830. Elles adopteront toutes sortes d'expressions dans les sociétés publiques et dans les assemblées secrètes, dans la philosophie comme dans la politique, dans la poésie comme dans l'histoire. Enfin on frappera à plus d'une porte du domaine de la science, afin d'en faire ressortir le je ne sais quoi, ce résultat inconnu qu'il ne leur appartient pas de donner ; mais on laissera comme en réserve la question dont il m'a paru que l'importance et l'intérêt étaient flagrants, savoir : si, dans sa séve originelle, la religion elle-même ne renfermait pas l'élément vital, le germe prédestiné, le lien sans lequel la multiplicité et la grandeur des autres éléments sont privées du pouvoir nécessaire pour faire corps, pour constituer un nouvel édifice.

Au reste, de quelque manière qu'on les envisage, il n'y a pas à éprouver trop de surprise devant ces oscillations politiques et religieuses, auxquelles nous assistons, devant cet aller et ce retour soudains des mêmes courants, des mêmes drapeaux, des mêmes noms, des mêmes formules.

Par rapport à l'avenir d'une ère nouvelle, les jours de transition, tels que l'époque où la Providence nous a prescrit de vivre, sont tout au plus comme les premières scènes d'exposition par rapport à un long drame. Dans ces premières scènes un certain nombre de per-

sonnages entrent et sortent, parlent et s'agitent, excitent l'imagination du spectateur; et tout cela bien avant que l'idée véritable, que le héros principal de la pièce ait fait son apparition, bien avant qu'il soit permis à l'assemblée de discerner par elle-même où résideront le nœud, la plus haute péripétie de l'œuvre et sa moralité finale.

LETTRE LX

Traité de la Sainte-Alliance en 1815; en quel sens sa nature religieuse est un hommage rendu à l'esprit de révolution et à l'attente d'une réédification générale.

Pour les générations dont nous faisons partie, les événements auxquels j'arrive ne sont plus déormais le passé dans la pleine acception du mot. Nous en puisons la connaissance ailleurs que dans les documents, que dans les conversations avec nos devanciers et dans les livres. Ces événements vivent en nous par le souvenir direct. Ils sont étroitement liés aux premières impressions, aux premières réflexions de notre jeunesse. Ils ont une part dans toutes les conditions ultérieures de notre existence.

Depuis le traité de la Sainte-Alliance jusqu'au mois

de mai 1851, où je trace le premier projet de cette lettre, l'intervalle écoulé comprend encore trente-six ans. Bientôt la date des événements et la date du récit que j'aurai à y consacrer se rapprocheront entre elles et finiront par se confondre. Avant de clore mes lettres, il est même probable que je serai obligé à quelque longue suspension; car tant que les circonstances ne s'y opposeront pas, je me maintiendrai dans la même volonté. J'attendrai de nouveaux événements et surtout les conséquences presque forcées de ce mouvement de l'Europe sur l'Asie, dont l'année 1840 est devenue comme le signal officiel et dans lequel j'avais placé depuis si longtemps la justification de mes travaux et l'opportunité de l'idée qu'ils poursuivent.

L'acte conclu et promulgué à Paris le 29 septembre 1815 est digne de mémoire par son caractère religieux autant et plus encore que par son caractère politique. Tandis qu'au point de vue politique on le déclarait entièrement dirigé contre la révolution française, au point de vue de la religion, chose étrange! il est, au contraire, un hommage formel rendu au génie de cette révolution; il fournit une preuve en faveur de la nécessité d'une transformation générale. Jamais les formes et conditions qui servent à différencier les Églises établies, qui font leur existence, leur opposition, qui donnent la raison des noms et des qualifications qu'elles ont pris pour elles-mêmes et attribués aux autres, jamais toutes ces conditions n'avaient reçu un plus rude échec; jamais la spécialité du dogme inspiré à chacune de ces Églises, la spécialité de leur enseignement n'avait été jugée avec autant de hauteur et

d'indifférence. Aussi, sauf à l'étendre, à l'élargir, n'y a-t-il qu'à suivre fidèlement la marche et le droit adoptés par l'œuvre de la Sainte-Alliance, pour s'assurer le terrain où il sera permis d'élever un jour une nouvelle cité, un nouveau symbole d'alliance, un nouveau temple.

Plus d'une fois nous nous sommes convaincus que dans les affaires du monde et dans les affaires de la religion plus que dans nulles autres, les femmes laissaient des traces profondes de leur concours. Des femmes assistaient à la mission de Moïse, elles se pressaient sur les pas de Jésus-Christ, elles prenaient leur part dans l'éclat de Mahomet. Or, de ces grands souvenirs, si l'on descend à des exemples relativement infimes et qu'on déchire le voile derrière lequel le traité de la Sainte-Alliance s'imprégnait d'un sens mystique, d'une ferveur de religion, on y rencontre également une femme.

Au sein de Paris, de la cité représentative de la révolution, les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse sont les trois monarques qui présidèrent au traité, qui en devinrent les auteurs. L'Angleterre, la France et les autres puissances de l'Europe ne s'y rangèrent qu'après coup.

Sous le rapport politique, il y a des intérêts auxquels ni l'Autriche, ni la Russie, ni la Prusse ne sauraient renoncer sans cesser à l'instant d'être elles-mêmes. Sous le rapport religieux et de quelque façon qu'on apprécie les choses, l'empereur d'Autriche représentait forcément l'ordre catholique, apostolique et romain; l'empereur de Russie représentait l'Église grecque ou

orthodoxe, le roi de Prusse l'Église protestante, évangélique ou saxonne. Les contractants de la Sainte-Alliance correspondaient donc aux trois rameaux opposés de la branche chrétienne qui n'est elle-même qu'une des trois branches opposées issues du tronc sacré primitif.

En ce sens et tel tempérament qu'on y emploie, la situation de l'empereur de Russie et du roi de Prusse était immuable comme un dogme auprès de l'empereur d'Autriche. A moins de se renier ou de se transformer, celui-ci, au point de vue de la religion, ne pouvait considérer ses deux politiques alliés que comme les représentants supérieurs de l'hérésie et du schisme. Le représentant positif de l'orthodoxie grecque ne pouvait voir non plus dans les deux autres contractants que les représentants des Églises détournées de la véritable voie ou les expressions de l'hétérodoxie. Le roi de Prusse, à son tour, n'y voyait que les représentants des religions détournées du véritable esprit évangélique, que les expressions du néo-paganisme romain, du papisme et des superstitions grecques.

Toutefois, malgré ces différences, et oppositions constitutives, les trois monarques passent outre, non pas seulement, je le répète, en leur qualité d'hommes politiques, mais en leur qualité d'hommes de religion. C'est en vertu de la délégation qu'ils assurent avoir reçue de la Providence que le résultat de leur œuvre est de se faire un terrain commun et de s'engager par là dans les voies d'une transformation sensible. « Notre résolution inébranlable, disent-ils, est de prendre uniquement pour règle de notre conduite soit dans l'adminis-

tration de nos États respectifs, soit dans nos relations politiques avec les autres gouvernements, les préceptes de la religion chrétienne, qui, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent, au contraire, influer directement sur les résolutions des princes et guider toutes leurs démarches conformément aux paroles des saintes Écritures. En conséquence, les princes alliés dirigeront leurs sujets dans l'esprit de fraternité, se considérant comme membres d'une même nation chrétienne, se regardant comme désignés par la Providence pour gouverner trois membres d'une même famille. »

Dans sa nature religieuse, telle est donc la condition intime de l'œuvre de 1815, tel est le fait. Dès qu'ils s'attribuent une sorte de pontificat et qu'ils remontent d'autorité aux saintes Écritures, les trois monarques attestent qu'à leurs yeux le schisme, l'hérésie, le néo-paganisme, toutes les accusations réciproques des diverses Églises sont réduites à rien ou presque rien. Par ce même fait et à la face du monde, la nouvelle manifestation enlève l'autorité directe à tous les actes, à toutes les croyances et formes qui distinguent et constituent ces Églises. Afin de ne laisser prédominer que les points d'accord, le traité rejette toutes ces différences établies dans un rang secondaire, au nombre des intérêts accessoires. Il ne fait dépendre ni de celles-ci, ni de celles-là l'esprit de justice, de bienveillance, de fraternité réciproque. Sous son influence Rome, la Jérusalem de moyen âge, consent ou est censée consentir par l'adhésion de son représentant à ne plus ambitionner une suprématie absolue, à ne plus être com-

prise que pour un tiers de part dans la possession de la vérité et de la sainteté chrétiennes.

Après le fait viennent ses conséquences pratiques qui conduisent elles-mêmes à d'autres conséquences ou à un droit beaucoup plus général.

Dès que l'objet religieux de la sainte alliance en 1815 avait été défini, rien ne s'opposait à élever sur ce terrain commun un nouveau temple destiné à resserrer et à sanctifier les points d'accord, à émousser les anciens sujets de division, les causes fâcheuses ou puériles d'éloignement. Or, un nouveau temple entraîne un nouveau pontificat qui tiendra de toute nécessité du prêtre latin, du pope grec, du ministre protestant, sans être assujetti néanmoins à tous leurs sentiments, à toutes leurs exigences. De plus, comme les trois monarques, au nom des saintes Écritures et de la Sainte-Trinité, se sont alliés entre eux et comme mariés religieusement, il en résulte que, sur le terrain commun, la majesté de leur exemple devra avoir son imitation. Dans le nouveau temple et à l'aide du nouveau pontificat, tous les membres sans distinction de la famille religieuse resteront libres de s'allier, de s'unir, de se marier avec bénédiction du ciel. Le *veto* spécial du prêtre qui, dans les circonscriptions religieuses opposées, était précédemment qualifié de schismatique, d'hérétique, d'hétérodoxe et de néo-païen, ne suscitera plus de sérieux obstacles.

Après les conséquences particulières du traité, ce sont ses conséquences les plus générales qui en complètent l'histoire.

Puisque les trois contractants, les trois princes de la

terre, réunis au sein de Paris, au foyer de la révolution universelle, ramènent, d'autorité, les trois rameaux distincts de la branche chrétienne à un centre commun, pourquoi le même office, le même privilége ne serait-il pas réservé un jour à des princes de l'esprit? Pourquoi serait-il défendu aux diverses banches issues de la religion des Écritures de redemander un point d'accord à leur tronc originel. A son tour, pourquoi ce point d'accord n'embrasserait-il pas les branches fournies par la sagesse religieuse et morale des régions du monde qui hier semblaient encore les plus éloignées entre elles, et qui aujourd'hui se tiennent toutes par la main? Enfin, pourquoi n'obtiendrait-on pas de la Providence le terrain commun, sur lequel toutes ces branches et rameaux en viendront à retravailler avec science et avec art à l'édification de la Jérusalem des nouveaux temps, à la véritable arche de sainte alliance.

LETTRE LXI

La Restauration et ses deux rois, Louis XVIII, Charles X; nouvelle phase de la lutte engagée entre le présent et le passé, entre le nouveau fait et l'ancien principe.

Juin 1851.

A la fin de l'Empire, les malheurs de la guerre n'avaient pas permis de s'arrêter aux derniers effets de la lutte qui, depuis l'an 1804, s'était graduellement développée entre Paris et Rome, entre Napoléon ou le représentant du temporel d'ordre nouveau et Pie VII, le représentant assigné au spirituel de régime ancien. Cependant les effets de cette lutte dont l'année 1813 a marqué l'apogée n'avaient pas pris une faible part aux revers et à la chute du chef couronné de la Révolution. La réaction religieuse de 1815 en était particulièrement sortie. Sans changer beaucoup le fond des choses, sans en détourner le mouvement, cette réaction allait imposer de nouveaux aspects, de nouvelles péripéties au conflit politique et religieux du présent avec le passé. En ce sens, le cours de la Restauration a offert deux époques qui se distinguent fortement et se résument dans le caractère de ses deux rois, Louis XVIII et Charles X.

Quoique notre XIXe siècle ait accordé un grand

retentissement au système d'indifférence en matière religieuse, presque toujours ses débats politiques se sont inspirés, autant qu'à nulle autre époque, des allusions et des termes fournis par la langue, par les affaires ou les projets des représentants de la religion. Nous avons vu ce qui s'était produit en ce genre dans la première Révolution, sous le Consulat et sous l'Empire. Pendant la Restauration la même tendance devient encore plus sensible. Toutes les conversations engagées sur la chose publique, toutes les voix de la tribune parlementaire et de la presse quotidienne ne tarissent pas en détails offensifs ou défensifs concernant l'ultramontanisme, le gouvernement occulte, le parti prêtre, les congrégations religieuses, les jésuites de toutes robes et de tout rang. Certes, ce n'était là ni un résultat du hasard, ni le témoignage d'une conspiration provoquée par la volonté de quelques partis, de quelques hommes. C'était au contraire la conséquence naturelle de la situation qui, à dater de 1815, semblait réservée aux trois formes précédemment définies, aux trois points dont l'accord, quoique tardif, n'est pas moins indispensable pour amener à l'équilibre tout nouvel âge du monde; le nouveau fait, le nouvel homme, le nouveau principe.

En 1815, Paris, la révolution politique, le nouveau fait, allait se trouver dans une sorte d'isolement, seul contre deux. Il n'avait plus pour lui le nouvel homme couronné, le chef qui avait dû sa principale force à cette raison qu'il était l'expression la plus éclatante et peut-être la plus exagérée du droit laissé à chacun de parvenir aussi haut que son mérite, les cir-

constances et la loi générale des choses le permettent. L'île de Sainte-Hélène renfermait déjà son illustre captif. Par la Restauration, la couronne, le sceptre et l'épée avaient été rendus à l'homme du passé, au vieil homme, au représentant reconnu des anciennes opinions, des anciens usages, des anciennes mœurs. De plus et par la nature des choses, ce représentant du passé appuyait inévitablement sa raison d'être, sa légitimité, sur l'ancien principe, l'ancien spirituel, l'ancien dogme.

Par conséquent, en 1815 le nouveau fait se trouvait seul à se débattre contre le vieil homme et contre l'ancien principe ou, comme on s'exprimait à l'époque dont il s'agit, contre l'effort combiné de l'autel et du trône. Quoique seul, ce nouveau fait se sentait de force à lutter; mais une circonstance du plus haut intérêt avait bientôt modifié la situation et imprimé à la première partie de la Restauration son principal caractère. Deux natures se réunissaient en la personne de Louis XVIII, deux moitiés toutes distinctes de lui-même, qui le séparaient profondément de Charles X, son frère.

En vertu de l'une de ces deux natures, de ces deux moitiés, celle qui était officielle, Louis XVIII, représentait le droit divin de l'ancien régime. Il entrait en son règne comme dans la succession non interrompue de la monarchie dont le principe et l'existence avaient été si terriblement frappés d'abord en la personne de Louis XVI, ensuite par un complément fatal en la personne du duc d'Enghien. L'autre nature de ce prince, la seconde moitié de son être, formait à l'égard de sa nature officielle un contraste qui lui donna les moyens

d'exercer un véritable ascendant sur la révolution elle-même et de terminer sa vie dans son lit royal.

Par sa propre individualité, Louis XVIII se rattachait au nouveau fait, au nouvel homme. Suivant l'opinion populaire, le comte de Provence s'était montré hostile à la cour pendant les préludes et les premiers élans de la Révolution française; il avait bu à la coupe des aspirations de 1789 et avait participé au banquet des philosophes. On aimait à raconter que, dans ses habitudes privées, les poésies d'Horace étaient beaucoup plus feuilletées par ce prince que les livres d'heures.

Sous cette influence, le nouveau fait ne se trouva plus isolé, plus seul contre deux. Un certain équilibre fut rétabli qui, par d'autres voies et en sens inverse, se reproduira sous le règne de Louis-Philippe.

Joint à la nature libérale de Louis XVIII, à la moitié de sa personne qui correspondait au nouvel homme, ce nouveau fait, la révolution, se vit en mesure de pondérer, de tenir en échec les deux forces réunies dont il redoutait au dernier point la prédominance : ici, la réaction politique, qui avait en sa faveur la nature officielle du prince, l'émanation de l'ancien droit divin; là, le travail de réaction religieuse, qui regardait ce droit divin en lui-même, l'ancien principe et surtout cette trinité seigneuriale du moyen âge dont une de mes lettres précédentes vous a indiqué la constitution et le lien.

Sans contredit, il y a un honneur invariablement attaché à la Restauration et au mouvement des idées qui éclata pendant cette période de notre siècle. Si la volonté d'être juste, si le désir d'une sage liberté,

si la noblesse des cœurs avaient suffi pour trancher le nœud des difficultés, la Restauration aurait été en état de former un faisceau respectable. Elle aurait rencontré à cette fin un assez grand nombre de notabilités chez les hommes d'esprit ancien et chez les hommes d'esprit nouveau, dans les défenseurs de la théorie du droit divin et dans les défenseurs de la théorie du droit populaire, parmi les propagateurs de la guerre et parmi les propagateurs de la paix. Mais vous le savez, il est des temps où, de par la Providence, les choses marchent si vite qu'à peine on a le loisir de se reconnaître soi-même, et, à plus forte raison, de juger au sujet des autres ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont.

Aussi, à la mort de Louis XVIII et après l'épuisement de ses efforts pondérateurs, une époque brûlante s'ouvrit pour la monarchie restaurée. Les causes religieuses y augmentèrent rapidement d'activité et dominèrent jusqu'à un certain point les débats politiques. Charles X ne se divise plus en deux personnes comme son frère, il marche de bloc. C'était le représentant moins intelligent sans doute, moins habile, mais, il faut le dire, le représentant plus noble, plus franc, de l'ancien fait ou de la réaction politique, de l'ancien principe ou de la réaction religieuse.

Vous avez encore ce temps présent à votre pensée. Les amis eux-mêmes de la révolution, qui désiraient en abriter les intérêts et l'avenir sous la forme vivante et parlante d'un instrument constitutionnel, se rapprochèrent de Charles X. Ils essayèrent de gagner son cœur et de lui faire prendre une position favorable aux institutions nouvelles. Mais les préventions réci-

proques et les animosités étaient déjà trop enracinées, les complications trop grandes, la pente trop rapide, les accommodements et les palliatifs proposés trop incertains, trop fragiles. Le caractère de Charles X ne pouvait longtemps s'y prêter; le vieil homme ne tarda pas à réapparaître en lui dans toute sa force. En même temps, les représentants religieux de l'ancien principe agirent sur sa conscience, dominèrent son esprit, lui dictèrent ses devoirs.

Dès ce jour, l'équilibre factice obtenu sous le règne précédent fut à peu près détruit. Le fait nouveau, la révolution, Paris, se vit à la veille d'être encore seul contre deux, devant le vieil homme ou la réaction politique et devant l'ancien principe, la réaction religieuse. Il s'en effraya, son agitation accueillit tous les bruits, s'en prit aux moindres circonstances. Les approches du danger ne se manifestèrent plus à ses regards que sous la forme et sous la robe attribuées aux agents et représentants du pouvoir religieux. Les sociétés occultes d'ordre opposé se préparèrent à quelque coup décisif. Le foyer intime des impulsions nouvelles recommença à bouillonner, et je n'ai pas besoin d'en retracer les conséquences.

LETTRE LXII

Des sociétés secrètes sous la Restauration, les unes politiques relevant de la révolution, de Paris, les autres religieuses relevant de la réaction, de Rome.

Le rôle des sociétés secrètes et des gouvernements occultes, commencé ou développé parmi nous sous la Restauration, a acquis depuis lors un accroissement considérable. Aujourd'hui, au milieu de l'an 1851, le mouvement qui se fait et les anxiétés si vives qui éclatent de toutes parts en offrent assez la preuve.

C'est une loi commune dont nous avons été déjà frappés. Ceux qui proclament les principes, qui en font valoir avec le plus d'ardeur l'autorité, sont presque toujours les premiers à en enseigner la violation. La révolution, la France, le XIXe siècle ont à peu près banni tout ce qui tient du mystère. L'esprit de la nouvelle cité, de la nouvelle humanité, a adopté comme première condition de lui-même la publicité, le grand jour. Pourtant, quels qu'en soient la nature, l'intérêt, le but, les sociétés secrètes, les gouvernements occultes forment une infraction flagrante à la majesté de ce principe. Leur existence devient comme un témoignage, comme un fâcheux argument qui milite contre la puissance qu'on était convenu d'attribuer au droit universel de la pensée, de la parole, de l'écriture.

Toutefois, lorsqu'un fait capital se produit, se renouvelle avec persistance, il a ses raisons, ses causes de premier et de second ordre. Considérés en général, l'établissement et le travail des sociétés secrètes, des gouvernements occultes, servent de signe aux grandes époques de transition, aux grands passages d'une ère religieuse ou politique du monde à une autre ère. Aussi est-ce dans le sein de la religion qu'il faut chercher les origines les plus reculées de ces sociétés et de ces gouvernements. La politique n'y a eu recours qu'à l'exemple de la religion et en y employant à peu près les mêmes formes.

En effet, quand un principe méconnu ou opprimé vient à naître ou à renaître, quand une idée nouvelle ou renouvelée est à la veille de pousser son jet, on conçoit que, pour y réussir, elle cherche à se donner de la force, à s'organiser. Mais si des causes extérieures, si une organisation déjà longuement établie, arrêtent son élan lui suscitent trop d'obstacles, on conçoit également que cette idée s'installe dans les régions du mystère. Là, à l'instar de la plante dont les frimas retardent la végétation, elle se fortifie par les obstacles mêmes qui lui sont opposés; elle prend goût aux dangers dont on la menace; elle s'exalte au tableau du triomphe et des récompenses qui seront réservées tôt ou tard à ses défenseurs, à ses croyants. Enfin cette idée se fait des légions capables de se maintenir, au moment voulu, contre les armées de diverse nature qui ont en leur faveur l'établissement officiel, l'exercice public de la puissance.

Dans l'antiquité religieuse, le livre sacré intitulé *les Nombres*, ou le dénombrement, semble destiné à l'attester. Lorsqu'à un certain jour Moïse connut avec une si rigoureuse exactitude le relevé des hommes qu'il conduisait; lorsque chaque tribu, chaque troupe forma des divisions et subdivisions régulières, que chacune eut ses chefs déclarés, ses étendards, ses armes dérobées à l'oppresseur, il est impossible d'expliquer ces circonstances autrement que par un travail préalable et occulte.

De même, à l'heure où, d'après les Évangiles, les apôtres et les disciples, encore imbus de leur crainte et de leur respect habituel pour l'autorité de la loi, eurent tous abandonné leur maître, il arriva que des chefs, jusqu'alors occultes, sentirent la nécessité de sortir de derrière le voile, de leur fournir un renfort. On n'a plus à faire, en cette occasion, à des pauvres, à des infimes; ce sont des riches, des puissants, des sénateurs juifs, saintement inspirés ou mécontents, qui réclament Jésus, qui président à son entrée au tombeau et par suite à son exode ou sa sortie.

Le même fait ne réapparaît pas moins dans le fameux livre de l'*Apocalypse* qui, au point de vue naturel et historique, est susceptible de recevoir tant de clartés. Au commencement, quel est le caractère et la signification de toutes ces églises contre la tiédeur desquelles de si vives récriminations sont exprimées, ou dont on encourage avec énergie l'activité, Éphèse, Sardes, Smyrne, Pergame, Thiatyre, Philadelphie, Laodicée? Elles ne représentent encore que de simples conventicules, que des assemblées, des con-

grégations enveloppées de mystère, qui se servent d'un idiome de convention, volontairement obscur, hiéroglyphique, et qui adoptent tous les moyens de se tenir en garde contre l'espionnage, la trahison : on s'y transmet des mots d'ordre, on se confie à des agents de communication réciproque et à un signe général de ralliement autour d'une même étoile. Enfin, d'après les documents romains et les annales primitives de l'Église, lorsque la propagande chrétienne travaillait si puissamment à précipiter la chute des croyances et des dieux fondements de l'ancien empire et de l'ancien monde, est-ce qu'elle y réussissait avec les seules paroles prononcées au-dessus du sol, en pleine lumière ? Nullement. Son efficacité dérivait aussi de l'ardeur, de l'enthousiasme qui étaient excités au sein des catacombes, dans des souterrains protecteurs, là où l'on était le plus à portée de réaliser la recommandation faite par le précurseur de Jésus-Christ : « Mettez la cognée aux racines des arbres; » autrement dit, « attaquez l'édifice par la base. »

Dès que les sociétés secrètes et les gouvernements occultes sont un signe approprié aux grandes époques de transition, il devenait difficile que leur trace ne restât pas fortement empreinte sur notre époque. Pendant le cours de la Restauration, comme jadis, ce fut la religion qui provoqua indirectement à entrer dans cette voie. Il en résulta l'extrême singularité qui répond à la nature de mes deux règles, et dont chacun peut aujourd'hui si bien se rendre compte.

Indépendamment de leur vie extérieure ou publique, tandis que les sociétés et congrégations issues de la

religion déployaient une activité secrète qui en faisait des instruments politiques, les sociétés secrètes issues de la politique cédaient à la même impulsion, mais en sens contraire. Elles aspiraient à se créer un nouveau dogme, un nouveau symbole; elles se proposaient de sortir de leurs retraites mystérieuses, de leurs nouvelles catacombes, avec les titres et qualités de nouvelle religion.

A peine si j'ai à vous rappeler que, en France, les sociétés politiques secrètes ne remontent guère au delà de l'an 1818. Elles furent une importation étrangère. Dans ma première partie, il a été dit que les victoires et conquêtes de nos armées au delà du Rhin et des Alpes avaient entraîné des abus, des causes d'oppression, qui finirent par réveiller chez les populations de ces contrées la haine de l'étranger, l'amour de l'indépendance. Pour les entretenir dans ces sentiments, presque toutes les universités d'Allemagne étaient devenues le foyer de sociétés secrètes qui se préparaient au combat au nom de la patrie et de la liberté. Après avoir flatté et favorisé ce mouvement, la coalition des monarques, restée victorieuse de la France, sembla oublier les promesses qu'elle avait faites.

Déçues dans leurs espérances, les sociétés occultes de l'Allemagne, dont on voulait désormais interrompre le cours, cédèrent à une nouvelle tendance. Elles se renfermèrent beaucoup moins dans les intérêts locaux; elles se nourrirent de théories qui embrassaient l'humanité, la race entière d'Adam; elles se répandirent en aspirations universelles.

« Charbonnier veut être maître chez lui, » dit le

proverbe. En Italie, les sociétés secrètes, dont le nom de *Charbonnerie* et l'organisation furent d'abord adoptés par leurs émules de France, remontaient aux premières années de notre siècle. Elles avaient eu aussi pour but de secouer le joug de l'étranger et surtout la domination des Germains. On s'y proposait de donner une nouvelle forme, un nouvel intérêt à la condition religieuse, de même qu'à la condition politique des peuples. Cependant, il est infiniment probable que ces importations étrangères auraient obtenu beaucoup moins d'effet parmi nous, si la crainte des efforts dirigés contre la révolution n'avait pas trouvé d'aliments sérieux; si l'idée n'avait pas été fortifiée chez les défenseurs les plus ardents de cette révolution, d'opposer un contre-travail au travail occulte et permanent de la réaction, une contre-mine à une mine activement développée.

Depuis les temps de la Ligue, les sociétés religieuses, les congrégations catholiques romaines avaient à leur usage un code complet d'influences politiques, de gouvernement occulte. Pour y faire contre-poids, et bien avant la création des sociétés secrètes politiques qui semblent aujourd'hui disposées à devenir religieuses, un autre ordre de sociétés religieuses s'était formé, agissant également à double fin. Au dehors elles n'exprimaient qu'un intérêt de pure morale, de pure religion, en secret elles répondaient à des vues politiques; je veux parler des sociétés bibliques ou protestantes, dont les racines et le centre existent sur le sol anglais, et dont la rivalité avec les missionnaires catholiques a eu et rencontre encore tant d'occasions de se produire.

Ce fut donc au milieu de ces complications, entre lesquelles le public officiel en général était loin de discerner les plus profondes, que surgit le vaste dessein qui est devenu pour la France, pour l'Europe, pour la révolution elle-même, une source de craintes, de dangers et peut-être le sujet prochain de quelque grande conflagration. Les adeptes secrets de cette révolution furent désormais inscrits, comme membres d'un corps organisé, comme des soldats appelés à former une armée de nouvelle espèce : une armée toute différente de celle qui portait le casque, le glaive, et qui relevait exclusivement du trône ; toute différente aussi de celle qui portait la robe longue, la robe courte et qui relevait de l'autel.

LETTRE LXIII

Mouvement des esprits sous la Restauration; quel en est le caractère général par rapport à la question religieuse.

Sous la Restauration, et dans les régions occultes, si des sociétés, religieuses par nature, se faisaient politiques, et si les sociétés politiques aspiraient déjà à prendre une couleur religieuse, un mouvement ana-

logue s'opérait au grand jour. Avec connaissance, ou à leur insu, tous les esprits participaient à ce mouvement dans lequel les deux règles solidaires dont je poursuis l'application, témoignent de leur influence. Les jugements dictés par l'état présent des choses, les espérances formées en faveur de l'avenir et le trait distinctif du travail de rétrospection, le nouvel examen qu'on faisait subir aux choses passées, tout semblait converger vers un seul but. Indépendamment de son effet général, ce même mouvement recevait une expression particulière dans la philosophie, l'histoire, la poésie.

Après être montée au plus haut point d'excitation et presque de délire pendant le cours de la Révolution, l'activité des idées avait été suspendue, comprimée par les préoccupations guerrières et les exigences dictatoriales de l'Empire. A cet égard, la Restauration était devenue comme une aurore nouvelle, comme une renaissance. En divers genres, l'éclat dont les intelligences de cette époque furent entourées et les services qu'elles rendirent, ne le cédèrent en rien à la gloire des batailles.

Cependant il était de la destinée morale de ces intelligences de tourner sans cesse dans un cercle vicieux et de s'y sentir bientôt acculées. D'après le système que je vous soumets, le dessein de séparer purement et simplement le temporel d'avec le spirituel en était une des causes presque fatales. La manière de présenter cette maxime de séparation, d'en entendre les termes, entraînait les représentants eux-mêmes des nouveaux jours, à donner l'exemple d'un défaut de pleine fran-

chise. Elle les exposait à tomber à chaque instant dans un triple péché, qui depuis lors et jusqu'en cette année 1851, ne s'est nullement amoindrie : péché de faiblesse, pour ne rien dire de plus, d'erreur, et surtout d'hypocrisie. Faiblesse si les esprits dont je parle n'avaient pas le courage de leur propre opinion ; erreur s'ils attribuaient à tel ou tel ordre de spirituel des idées, des principes qui ne constituent pas sa vraie nature ; hypocrisie enfin, si, après avoir tant reproché aux chefs et représentants de la religion, de faire de la politique, de s'attacher au temporel dans l'intérêt de leur ambition ou domination personnelle, ils tombaient à leur tour dans les mêmes errements ; s'ils affectaient de faire état de la religion, de crier du haut des toits leur croyance au spirituel établi, mais pour s'en servir dans l'intérêt de leurs progrès temporels, de leur ambition, de leur politique.

N'oublions pas que dans la pratique, que dans l'histoire des Églises et des États, il n'est jamais arrivé au temporel et au spirituel d'être de pures abstractions, de n'avoir qu'une existence métaphysique. Toujours et partout l'un et l'autre se sont manifestés sous des formes déterminées, dans des conditions accessibles aux yeux non moins qu'à la pensée de l'investigateur. Toujours et partout il y a eu diverses manières d'entendre et de régler le temporel, ou la cité, la Jérusalem des choses visibles ; toujours et partout il y a eu diverses manières de concevoir, de formuler le spirituel, la cité ou la Jérusalem invisible.

En cette matière, sous la Restauration plus qu'auparavant, la réalité de la situation se laissait aisément

définir et donnait lieu au sentiment général dont les expressions étaient diversifiées.

D'un côté, l'on avait un temporel de nouvel ordre, engendré par rénovation soudaine, par révolution; un temporel qui voulait et ne voulait pas, qui flottait entre le blanc et le noir; dont le cri dominant était bien d'opérer sa séparation formelle, sa séparation absolue, d'avec le spirituel établi, mais qui pourtant ne consentait à s'en séparer qu'à la condition expresse de rester officiellement uni, officiellement marié à ce spirituel lui-même.

D'un autre côté, on avait un spirituel régnant depuis un grand nombre de siècles, qui, par origine, par nature et en vertu de ses antécédents, professait la volonté la plus contraire à l'idée de *séparation*. A quelles concessions que les circonstances le tinssent obligé, celui-ci, l'ancien spirituel, regardait avec une certaine raison comme son premier droit, comme son premier devoir d'exercer une large influence, une franche domination sur toutes les conditions, prétentions et vanités temporelles.

Dans cette opposition sensible entre le présent et le passé, à qui donc sera réservé de marquer la nouvelle voie? Ne faudra-t-il pas s'attendre à quelqu'une de ces coups imprévus dans lesquels le plus jeune, le plus nouveau finit toujours par avoir l'avantage?

Eh bien, sous la Restauration et jusques au sein des camps les plus opposés, cette attente de l'imprévu dans le domaine de l'esprit autant que dans le domaine du fait, cette aspiration vers l'avenir est le trait général de caractère, celui qui correspond à l'opportunité prochaine d'une transformation religieuse. Là où une révo-

lution politique de nature universelle avait été providentiellement accomplie, il était tout simple que chacun fût poussé à rendre, sur des modes différents, ce sentiment commun de l'imprévu, applicable aux affaires religieuses ; il était tout simple que chacun servît d'écho à l'annonciation presque messianique de quelque chose qui est censé exister déjà dans l'idéal, sans que personne puisse dire encore ni quand, ni comment, ni sous quel nom ce germe vivant, quoique voilé, finira par venir à la lumière. De là, une locution alors familière dont la singularité même reproduisait à merveille l'état des esprits : « C'est une inquiétude *vague, mais réelle*, disait-on, qui règne et se propage. »

Aussi par quelque face que les questions fussent abordées, rien n'y apparaissait plus clairement que la tendance irrésistible à attirer sur le nouveau temporel une spiritualité de nouvel ordre. Jusque des hauteurs de la théologie, de la métaphysique la plus subtile, on trouvait mille détours pour arriver aux affaires de la politique, pour développer quelque projet de palingénésie ou de régénération, quelque plan de conduite générale et sociale.

Qu'est-ce en effet que le spirituel considéré dans son application pratique ? Veuillez vous rappeler ce qui en a été dit : n'est-ce pas l'organisation, le culte intelligent et prudent des principes, des vrais principes ? Aujourd'hui en s'appuyant sur de nouvelles bases, on réorganise la guerre, on veut organiser le travail, on organise la chose publique, la chose ! *rem publicam*. Sous toutes les formes possibles, finances, agriculture, commerce, on manifeste le génie des nouveaux temps, c'est-à-

dire qu'on change les conditions établies, qu'on imprime à chaque idée une nouvelle direction, qu'on y applique de nouvelles lois. N'y aura-t-il donc rien à faire pour la consécration légitime et l'organisation des nouveaux principes? Comment seront-ils garantis, ne fût-ce que pour un temps, contre les accidents de chaque jour? Comment ces principes dont nous paraissons tous si jaloux, se défendront-ils, tantôt contre les entraînements de la force armée, tantôt contre l'impéritie ou la violence du travailleur manuel, contre la mobilité des écrivains et des hommes de la parole, contre l'ardeur surexcitée des gens d'affaires, contre nos faiblesses à tous, nos injustices, nos mécontentements journaliers, nos déceptions? Et voilà pourquoi, en ébauchant cette lettre, je me trouve plus raffermi que jamais dans les sentiments qui m'ont presque subjugué pendant ce mouvement de la Restauration que je vous retrace. Nous sommes entrés dans une nouvelle ère du monde, nous vivons sous l'empire reconnu d'un nouveau fait; l'engendrement du nouvel homme est en grande partie opéré, c'est-à-dire la transformation intime dans les opinions, les relations, les usages, les mœurs. Et l'on a cru, l'on pourrait croire un seul instant qu'il n'y a pas sujet d'aller au delà? on pourrait croire que tout ce changement, tout ce temporel de nouvel ordre est en état de se constituer avec grandeur et de s'équilibrer, sans la consécration légitime du nouveau principe, sans une régénération manifeste dans l'ordre spirituel tout entier, sans une transformation religieuse aussi large que ce nouveau principe lui-même?

Qu'est-il résulté jusqu'ici de l'opinion reçue, qu'en

résulte-t-il encore? Le cercle vicieux auquel j'ai fait allusion, et dont le monde, sans doute, ne se dégagera pas facilement, à moins qu'il ne se sente entraîné tout à coup par quelque sainte fureur de bonne volonté et de générosité réciproque.

Mais si le mouvement des esprits, sous la Restauration, s'était renfermé dans les préoccupations et les anxiétés de l'avenir, ma première règle seule en tirerait avantage. L'autre règle, l'autre instrument d'appréciation, ne trouverait pas à s'y appliquer; il frapperait dans le vide. Bien loin de là; outre les travaux d'observation relatifs aux choses présentes, outre l'attente et l'inquiétude dirigées vers l'avenir, la généralité des esprits, à cette époque, a eu aussi pour distinction de remonter directement dans le passé, de franchir les barrières de convention, les points d'arrêt qui avaient été élevés sur cette route. Dans certaines limites, on obéissait à la nécessité que toute transformation religieuse nouvelle comporte, et qui consiste à reconnaître que nulle œuvre de cette nature ne saurait être viable, si ce n'est à la condition de dériver d'une souche éprouvée, d'une séve originelle et créatrice; si l'on n'y met pas au jour l'esprit de suite, le fil conducteur qui autorise l'œuvre nouvelle à devenir un lien formel, soit entre les âges successifs de l'humanité ou dans le temps, soit entre les générations et populations qui existent avec simultanéité ou dans l'espace.

Le goût le plus vif fut réveillé sous la Restauration pour la recherche des origines. On se rafraîchit aux sources, on débrouilla des symboles, on expliqua la variété des formes, on se plut à rajeunir les plus vieux

événements, à ressusciter des morts, à rendre bonne justice à des personnages jusqu'alors défigurés. On alla même, il vous en souvient, jusqu'à casser des arrêts prétendus définitifs sur les dieux, non moins que sur les hommes et sur les choses.

Bien plus, comme aux jours de grande transition, tout finit par concourir au même dessein, les circonstances avaient introduit dans les âmes une disposition morale qui donnait à ces travaux de rétrospection un caractère particulier, un caractère unique. Leur résultat devait être de ramener forcément la pensée sur le terrain originel de la question religieuse, sur le terrain où l'on découvre les différents ordres et germes de messianisme, vers les ruines de l'ancienne Jérusalem et les complications de son histoire.

Au commencement de la monarchie de 1814 et 1815, les vicissitudes extraordinaires subies par toutes les nations de l'Europe, par toutes les dynasties et tous les partis, les défaites récentes auxquelles Paris et la France avaient été exposés, l'amertume qui les troublait dans leur veille et dans leur sommeil, ces événements nous avaient fait accéder tous à l'antique vertu d'un Romain illustre. Loin de suivre l'exemple des dieux d'autrefois, loin de se ranger exclusivement au *Victrix causa diis*, ou de ne se montrer épris que des causes victorieuses, Paris, la France et l'Europe intelligente, à cette époque, étaient devenus plus compatissants de cœur, plus sympathiques que jamais pour le *sed victa Catoni*, ou en faveur des causes vaincues.

LETTRE LXIV

Mouvement particulier dans la philosophie, l'histoire, la poésie.

En ce même temps, dès les premiers jours de la Restauration, les déceptions éprouvées par les universités d'Allemagne, au sujet des libertés promises, et l'ardeur de liberté ranimée en France, éteignirent au cœur de ces universités plus d'un sentiment d'inimitié nationale. Il s'ensuivit un échange actif d'idées philosophiques et littéraires entre les deux pays. Dans la question religieuse, l'Allemagne avait eu déjà la gloire d'être le théâtre d'une des réformes les plus favorables aux progrès de l'esprit humain. Mais si une œuvre de cette nature et plus étendue était encore dans les desseins de la Providence, il y avait lieu de penser que la mission d'y introduire reviendrait à la nation française. Cette nation avait été choisie comme foyer d'une impulsion qui, malgré ses premières violences, n'était pas moins destinée à changer la face de l'Europe et par l'Europe le monde. Elle tirait même un certain relief de cette dénomination de Français, d'homme franc, d'homme libre d'esprit et de cœur, dont le sens général était susceptible de caractériser le nouvel homme, et partant de devenir agréable à toutes les races régénérées.

Aujourd'hui on est à se demander si, par l'effet des communications qui s'établissent entre les zones les plus diverses, le genre humain, après un certain laps de temps, ne sera pas complétement nivelé. Tous les caractères, toutes les originalités d'esprit, de langage et de mœurs s'effaceront-ils sans retour? En viendra-t-on à faire de toutes les populations la reproduction comme photographiée du même personnage, du même type? Je suis loin de le penser. L'humanité, prise en masse, est un corps vivant, et quelque chaude et rapide qu'on suppose la circulation du sang et de l'intelligence dans le corps humain, sa force et sa supériorité à l'égard des autres créatures, dépendent en grande partie du nombre et de la variété des organes ou instruments dont il se compose. La diversité de races, les diversités d'esprit qui ont concouru à l'origine et au développement de la révolution chrétienne, n'ont pas perdu leurs principaux traits à travers les siècles. Il en sera de même de la diversité des populations et de la diversité des esprits qui, sous une impulsion raisonnée, ou par la force des choses, travaillent depuis longtemps à l'avénement de l'âge nouveau du monde et à ses progrès.

Ainsi les contrastes que présente l'esprit philosophique en Allemagne et l'esprit philosophique en France, sont loin de tenir à des causes purement accidentelles, non plus que les différences du génie politique dans la Grande-Bretagne et sur notre sol. Ces différences forment les indices d'une belle et féconde nature. En France, la philosophie est généralement une opinion, en Allemagne, une science. Quand un étranger intelligent a été initié à notre langue, il est bien près d'avoir

acquis la connaissance des idées françaises, de l'esprit philosophique et politique qui y règnent aujourd'hui, qui ont régné hier ou qui régneront demain. C'est qu'en France, la première obligation faite à l'esprit est de présenter ses vues, ses inspirations de manière à les faire entrer dans la langue commune, de manière à leur faire parler autant que possible l'idiome de tout le monde. De là naît le caractère universel qui appartient à l'esprit français, sa disposition à l'apostolat, à l'ardente propagation des idées qu'il a conçues ou reçues. En Allemagne, au contraire, l'étranger qui entend, ou à peu près, la langue du pays, est encore à mille lieues de la connaissance des idées qu'on y professe, de l'initiation aux nombreux aspects de sa philosophie. C'est que là, chaque système, chaque fragment et nuance de système commence par se faire un idiome technique, qui se distingue quelquefois de l'idiome voisin presque autant que les langues des populations les plus éloignées.

Vous ne me saurez pas mauvais gré d'un souvenir qui nous reporte au temps de notre jeunesse. Dans les commencements de la Restauration, notre génération entière avait été déjà renseignée sur ces différences par la femme célèbre dont le génie exceptionnel travailla si puissamment à ouvrir les relations philosophiques et libérales de la France avec l'Allemagne. Pour l'esprit germain, tandis que la qualité dominante est de se suffire à lui-même, de vouer un culte aux recherches, à la réflexion; tandis que le vrai lecteur allemand est près de s'insurger contre tout écrivain qui ne lui donne rien à démêler avec effort, qui ne compte pas

sur son active coopération, qui lui livre une nourriture trop facile, la France témoigne d'un sentiment opposé. Comme l'échange des idées par la conversation, la parole y obtient le premier rang, l'écrivain s'élève d'autant plus qu'il épargne le temps et la recherche à son lecteur, qu'il l'entraîne à de grands résultats en lui demandant le moins d'efforts, le moins d'exercice.

L'Italie à son tour, qui a pris tant de part à tous les mouvements d'esprit, à toutes les aspirations régénératrices des temps nouveaux, l'Italie intelligente offre une variété originelle dont jamais peut-être aucun nivellement, ni aucune fusion des caractères, des mœurs, ne réussiront à la dépouiller. A ses yeux, le mérite de toute œuvre ne se renferme pas à faire beaucoup réfléchir, à remuer l'idéal intime comme chez les Germains, ou à faire parler et judicieusement deviser, comme dans notre patrie. Pour que sa plus haute sanction soit obtenue, l'Italie exprime une autre exigence. Elle entend que l'œuvre provoque dans son sein un sentiment de chaleur presque amoureuse, qu'elle mette en jeu les fibres de l'admiration, qu'elle ait enfin quelque sujet de réclamer les honneurs du Capitole.

La liberté laissée à l'esprit, à l'écriture, à la parole, sous la Restauration, et les relations avec l'Allemagne, eurent pour premier effet de dégager la question religieuse de plus d'une obscurité, d'une entrave. Une réaction fut opérée, au nom de la raison elle-même, contre la philosophie du XVIIIe siècle. Jusqu'alors les opinions de Voltaire sur Jérusalem et sur Rome avaient été en quelque sorte la religion, l'Évangile de Paris.

Mais alors on sentit que les formes militantes et le dénigrement systématique qui étaient étroitement associés à l'éternel bon sens du précurseur de l'ère nouvelle, avaient perdu la majeure partie de leur intérêt, de leurs droits. Les obstacles à vaincre, les superstitions, les préjugés auxquels on avait été obligé de s'attaquer corps à corps étaient ou semblaient pour jamais évanouis. En conséquence, la disparition du prestige presque religieux qui environnait la philosophie du siècle passé et le nom de son chef laissait un vide à combler. La philosophie allemande importée parmi nous, modifiée à notre usage et fortifiée du platonisme, essaya de donner au pur esprit une religion nouvelle, celle du droit et du devoir, celle du vrai, du beau et du juste. On se reprit à distinguer le monde extérieur à l'homme d'avec le monde intérieur ; on rechercha les conditions, les phénomènes de ce monde intime ou de la vie qui se développe par elle-même et pour ainsi dire derrière nos sens, *intus et sub cute ;* on redemanda à ces lois, à ces phénomènes intimes, des lumières que la philosophie du XVIIIe siècle avait trop exclusivement cherchées dans les effets produits par les choses extérieures, dans nos sensations simultanées et successives.

Il y a évidemment un certain nombre de questions qu'on ne réussira jamais à résoudre et qui, pourtant, doivent être toujours étudiées, toujours rajeunies ; car l'homme dont l'esprit n'y a pas touché, ne s'y est pas exercé, reste nécessairement incomplet. Dieu nous a réservé des aliments intellectuels et moraux, tout comme des aliments physiques, qui, malgré les combinaisons les plus variées, ne se réduisent pas moins à un

certain nombre de substances que nous sommes toujours dans l'obligation d'utiliser.

Quoique l'activité philosophique à laquelle je viens de faire allusion ne fût pas un mouvement de religion déclaré, cependant elle s'en approchait. On n'abordait pas directement la question religieuse, on tournait autour, on la serrait de près ; mais, en s'arrêtant en deçà, on préparait une preuve, un signe positif, que le monde ne se contenterait pas longtemps de la fausse situation qui lui était faite sur ce terrain, ou qu'il avait lui-même acceptée. Je ne suppose pas les événements, je les prends tels qu'ils se sont produits et succédé. Dès que la philosophie et sa raison pure, son pur esprit, eurent reculé devant la juste appréciation des choses, devant la nécessité imposée à toutes les ères nouvelles ; dès que la certitude fut acquise qu'elle n'avait pas la mission d'obtenir l'ordre et la suite qui doivent atteindre tôt ou tard chacun des deux points sur lesquels roulent les affaires humaines, religion et politique, un autre esprit ne tarda pas à prendre sa place et à indiquer le fond de la difficulté. Cet esprit sorti du sein de la matière elle-même, du sein de la MÈRE des choses, dit nettement à l'esprit philosophique : « Retire-toi pour un temps, tu n'es plus dans la vérité pratique des circonstances. »

En effet, dans des conditions bien différentes et sous le nom apparent, presque pseudonyme d'Industrie, cet esprit, déjà préparé sous la Restauration, renouvellera publiquement, après la révolution de 1830, les efforts successifs qui avaient été tentés dans le premier chaos de la Révolution. Il en appellera sans détour à la nouveauté en matière de religion ; il se créera des pon-

tifes, des apôtres, des prophètes. Mais pour lui comme pour ses prédécesseurs, les événements ne tarderont pas non plus à crier : « A chaque pensée sous les cieux son temps; à chacun son œuvre. »

Sur ces entrefaites, et remarquez ici la puissance de la réciprocité, tandis que l'esprit du XVIIIe siècle, l'esprit de Voltaire, recevait parmi nous une forte atteinte et perdait de son prestige, ce même esprit prenait une revanche dans les régions d'outre-Rhin. Il s'infiltrait dans les opinions, il faisait sortir les intelligences de ces contrées de leurs habitudes essentiellement universitaires; il leur inspirait de s'intéresser aux applications pratiques, à la condition réelle des hommes et des nations, à toutes les nouveautés de l'avenir, à une politique et une religion de nature universelle. Qu'on ne s'y trompe pas, en suivant d'autres voies, en y employant d'autres procédés, la philosophie allemande du XIXe siècle a renouvelé à l'égard du protestantisme allemand et du messianisme actuel ou du christianisme en général le même travail que le XVIIIe siècle français avait accompli à l'égard du catholicisme de Rome.

Elle a pris un long détour auquel on avait déjà recouru plus d'une fois et qui, grâces à son genre investigateur, est devenu fécond en découvertes précieuses. Sous le voile de ses recherches savantes, à l'occasion du sanscrit, des affaires de l'Inde ou des conceptions du Thibet, la philosophie allemande en est venue ou en vient à exprimer tout simplement l'intérêt et la nécessité qui existent pour nos climats de réexaminer en sous-œuvre les origines positives, les influences et l'avenir de la question religieuse.

Tout nouvel esprit philosophique prépare inévitablement un nouveau champ à l'histoire. Comme toutes les autres parties de nos connaissances, l'histoire est exposée à des réformes, à des révolutions. Les événements gagnent ou perdent en importance, changent d'aspect et de signification à mesure qu'on y introduit une nouvelle manière de sentir, de comparer, de juger. La physionomie des systèmes historiques établis n'est pas longtemps à subir l'influence des nouvelles époques, des nouvelles mœurs, d'une nouvelle expérience. Délivrée qu'elle était des formes militantes et de plusieurs préjugés philosophiques du dernier siècle, l'histoire, aux jours de la Restauration, opéra un mouvement de retour sur elle-même dans lequel il était impossible de s'arrêter. On s'appliqua surtout à rendre au moyen âge ses grands caractères, aux affaires et aux événements religieux de ces temps pleins d'émotions leur rang naturel, leur signification expérimentale.

C'est pourquoi il y a sujet de dire que ce sont les travaux de la philosophie et de l'histoire libérale, à l'époque dont je parle, qui ont particulièrement servi à réveiller le goût de l'instruction et de l'étude dans une partie notable du clergé français, chez lequel ont toujours brillé de si hautes intelligences. Ces travaux lui ouvrirent de nouveaux aperçus, le firent participer avec les tempéraments nécessaires à sa position, au nouvel esprit, et jetèrent en son sein des germes qui, au moment assigné par la Providence, en feront sortir, très-probablement, les secours les mieux appropriés à l'œuvre de réédification générale.

Enfin la littérature, la poésie cédèrent avec ardeur

et pour leur propre compte à l'universalité du mouvement. Elles indiquèrent une religion de l'avenir, elles annoncèrent au monde une sorte de messianisme de l'art qui, selon les expressions alors adoptées, devait assurer une satisfaction sans bornes à la pensée des plus larges fronts, à la soif des cœurs les plus exigeants et aux aspirations des plus robustes poitrines.

Le XVIIIe siècle s'était croisé contre la forme religieuse ou la religion du XVIIe siècle. La révolution française s'était croisée contre sa forme, sa religion politique. Sous la Restauration, on s'attaqua à sa forme ou sa religion académique. Non-seulement de nouveaux rapports d'échange et de communauté furent établis avec les littératures étrangères ; non-seulement le nouvel esprit littéraire s'empressa de passer par-dessus la tête des écrivains du siècle de Louis XIV, par-dessus les maîtres reconnus et jusqu'alors sanctifiés ; non-seulement il témoigna à leur égard d'une profonde rupture ; mais des preuves écrites et nombreuses attestent les épithètes cruelles qu'on ne craignit pas d'associer à leur nom. En même temps et suivant la loi dictée à toute époque de transformation, on se jeta dans les origines, on remonta aux écrivains primitifs de notre langue, on espéra en obtenir le secret de leur naïveté, de leurs façons de parler si vives, si abruptes. En littérature aussi bien qu'en politique et en religion, il est certainement difficile de franchir d'anciennes barrières, bien défendues, sans tomber dans l'exagération, la violence. A l'exemple des anciens croisés qui, en courant vers Jérusalem, frappaient indistinctement sur leur passage amis et ennemis, les

soldats de la nouvelle croisade littéraire, étrangers pour la plupart au génie de leurs chefs, ne purent se garantir du vertige. On en vit surgir une langue qui n'était plus ni celle des dieux, ni celle des hommes, ni surtout cette belle langue française dont la force s'accroît d'autant plus qu'elle réussit mieux à se contenir. Et pourtant, si par la recherche des formes extraordinaires, par l'entassement bizarre des mots, par l'abus prémédité des antithèses, des chocs, cette langue nouvelle répondait à quelques-unes des apparences du chaos, c'est en ce sens même qu'elle rentrait au nombre des signes précurseurs d'un renouvellement général; car le chaos est comme le prélude obligé de toute lumière.

Dans ses rapports avec mon sujet, un dernier trait a caractérisé l'activité littéraire de la Restauration. Sous l'influence d'un dessein émancipateur, la poésie se vit chargée de porter un nouveau et rude coup à une des dynasties les plus antiques du monde. Il fallait qu'on eût assisté à bien des catastrophes pour que celle-ci n'obtînt pas plus d'importance et de retentissement.

Après avoir été chassés de l'Olympe et des plaines du ciel, les dieux de la société ancienne s'étaient réfugiés en masse dans le domaine des lettres. Depuis dix-huit siècles environ, ils y vivaient en paix, ils agissaient même en souverains. A peine si le soleil poétique aurait osé se lever, se coucher sans avoir été précédé par l'Aurore aux doigts de rose, et sans être reçu dans la couche amoureuse de Thétys; à peine si la lune eût consenti à répandre la moindre clarté sans y joindre le

souvenir d'Endymion, ou avant que Phébé eût déployé sa robe étoilée.

En un clin d'œil, sous la Restauration, tout cet appareil séculaire de poésie fut définitivement anéanti. Il ne resta plus qu'un dernier refuge aux anciens dieux, l'hospitalité que la science leur accordait en conservant leurs noms inscrits au front des astres.

LETTRE LXV

Révolution de 1830 et difficultés nouvelles suscitées à la politique par les transformations de la science,

De même que pour la Restauration, je n'ai nullement à chercher dans la révolution de 1830 ce qu'elle aurait pu être, mais les enseignements et les signes qui ressortent de ce qu'elle a été. Outre la difficulté politique qu'elle rencontrait dans sa propre nature, outre la difficulté religieuse dont la véritable entente ne lui était pas donnée, une autre difficulté d'origine toute nouvelle, la transformation, la sécularisation de la science, devait être à la fois, pour la monarchie de Juillet, un sujet de gloire et une cause de revers.

Les dix-huit ans de son existence, comme les quinze ans de la monarchie restaurée, présentent deux phases.

A l'intérieur, ces phases sont séparées par la coalition parlementaire de 1839 ; à l'extérieur, par la prédestination de cette année 1840, dont le caractère universel a été de remettre à l'ordre du jour la grande affaire, la vieille et immense question d'Orient, qui ouvre ma dernière partie, Jérusalem, et que la Restauration avait déjà engagée au moyen de la délivrance de la Grèce et par notre conquête en Afrique.

Durant cette période de notre siècle comme dans les jours précédents, les rapports sont incessants entre les deux points religion et politique ; ils confirment que, indépendamment de l'esprit de pure révolution, de réaction, de transaction secondaire, ou d'accommodement à la surface, un autre esprit travaille partout à se manifester, celui de réédification, duquel doit procéder la cité d'ordre réellement universel, la Jérusalem d'ère nouvelle.

Si l'on veut parler avec rigueur, ni les événements de 1830, ni les événements récents de 1848 ne demandent à être désignés sous le titre de révolution. L'intérêt d'une bonne classification s'y oppose. Il n'y a qu'une seule révolution dans nos temps modernes, la révolution française. Dès lors, l'œuvre de Juillet mérite plutôt d'être nommée la transaction de 1830, car c'est l'esprit de transaction qui y préside comme dans l'œuvre de 1814. La différence pourtant a été grande ; car en 1814 la transaction s'appuyait de droit sur la réaction, tandis qu'en 1830, c'est à la révolution qu'elle se relie.

La première difficulté faite dès l'origine à la monarchie de Juillet, la difficulté politique, consistait donc à

suivre sa route, à constituer ses libertés entre la révolution qui était toute disposée à s'irriter de ce qu'on ne lui accorderait pas, et la réaction déjà tout irritée de ce qu'on lui avait enlevé.

Quant à la difficulté religieuse qui ne devait pas moins entraver sa marche, et dont je suppose que le poids se fait sentir sur notre époque tout entière, elle répand une soudaine clarté sur le problème suivant : Comment est-il arrivé que les intelligences si élevées et si bien intentionnées qui ont présidé aux institutions de Juillet aient eu, en quelque sorte, des yeux pour ne point voir, et se soient comme donné le mot pour laisser échapper de leurs mains une situation encore riche d'avenir et susceptible d'imprimer en faveur de la liberté une émulation générale et salutaire?

Une des raisons ne serait-elle pas qu'on a trop oublié que nous vivions à une époque de passage d'une ère du monde à une autre ère; que ces époques exigent des ruptures décisives entre le présent et le passé; que si une rupture et une rénovation ont été opérées dans le domaine du temporel, il s'ensuit providentiellement que le domaine du spirituel doit subir une rupture et une rénovation correspondantes? Enfin, ne serait-ce pas en partie une conséquence de l'erreur qui a fait imposer à la question religieuse, comme deux colonnes d'Hercule, un *nec plus ultrà* officiel? Ici et pour les uns, ces limites infranchissables en apparence sont les libertés de l'Église gallicane, et pour les autres, les libertés de Luther ou de Calvin; là, c'est la prétendue séparation du spirituel d'avec le temporel, qui jusqu'à présent a

eu cet effet sur notre XIXe siècle et sur notre pays, que plus on y a fondé de l'espoir, plus on y a cherché un refuge, plus au contraire s'est accrue l'influence des affaires religieuses sur les affaires politiques; plus l'activité des représentants du principe religieux de l'ordre ancien a pris une part sensible à l'élévation ou à la chute des gouvernements successifs.

Mais au-dessus de ces grandes difficultés qui venaient de loin, la difficulté d'origine nouvelle, dont la monarchie de Juillet a eu beaucoup à se glorifier et à souffrir, dérivait de la coïncidence de cette période avec un des changements les plus extraordinaires qui aient été réservés à la société dans son organisation matérielle.

Loin de rester exclusivement enfermée dans ses sanctuaires, d'y retenir les vérités et les découvertes qui relèvent de son empire, la science se transformait; elle se sécularisait, elle adoptait une nouvelle conduite, une nouvelle direction. La science portait toute son énergie et sa rigueur dans les applications pratiques des plus hautes conceptions aux choses ordinaires de la vie, Elle donnait à l'homme, à la pensée, à la matière, un mode entièrement nouveau de communication, de circulation. Elle assurait par là des développements sociaux dont il était et dont il est encore impossible de prévoir les conséquences; de sorte que cette indécision, que l'existence de ces éléments indéfinis a forcément jeté et jette des incertitudes prolongées sur toutes les combinaisons et constitutions politiques nées ou à naître.

De plus, en regard des avantages acquis, cette

même sécularisation de la science entraînait au moral tout un ordre d'inconvénients dont on s'est complu à rendre la monarchie de Juillet personnellement responsable, et qui certes, depuis sa chute, ne se sont pas amoindris.

Les applications du génie scientifique ont accéléré l'expression de nouveaux besoins, de nouveaux désirs, ont excité l'impatience générale d'y satisfaire et la non moins générale de rester trop au-dessous de leurs exigences croissantes.

En cela, du moins, admirons encore comme tout se suit et s'enchaîne avec plus d'ordre et d'ensemble que nous ne saurions l'imaginer.

Le mélange des populations est le prélude nécessaire de toute grande rénovation de la société et de toute transformation religieuse. Aux jours de la Révolution et de l'Empire, ce mélange des populations s'est fait sur les champs de bataille, par la loi de sang et de feu. Il s'est fait par cette autre conséquence des invasions et des conquêtes qui, au sein des cités et des campagnes, jettent des produits nombreux d'un croisement inattendu entre les races. Sous la Restauration et la première période de Juillet, cette fusion des peuples est confiée à la loi d'esprit et de parole, à la communication et traduction réciproque des chefs-d'œuvre appartenant à tous les climats, au concours des vues, des remontrances, des vœux soufflés des quatre points de la terre. Après les succès et les abus de ces deux lois, celle de sang et de feu, celle d'esprit et de parole, une troisième épreuve est à poursuivre. La loi des intérêts régnera pendant un temps en souveraine. Elle déterminera toute

sorte de tristes prosternations ; mais en dépit de ses inconvénients, de ses abus, l'efficacité qui lui est inhérente ne le cédera en rien à ses émules. Il lui sera donné de précipiter la fusion désirable des populations les plus éloignées, de briser par sa seule force une foule de murs de séparation élevés à plaisir, soit par la religion, soit par la politique. C'est ainsi que chacune des trois lois, le sang, l'esprit, les intérêts, concourra pour sa part à ouvrir la véritable porte des peuples, à réaliser la Jérusalem intelligente des temps nouveaux, la loi d'alliance promise et sincèrement messiaque.

LETTRE LXVI

Louis-Philippe et les deux natures réunies sous sa couronne, politique et religion, le roi et la reine.

Sans contredit l'histoire du prince devenu roi en 1830 est marquée d'un caractère exceptionnel. Les destinées d'aucun des personnages du XIX[e] siècle n'ont aussi fortement témoigné des difficultés d'une époque où tout homme et toute chose se trouvent par quelque côté dans une fausse situation ; où chacun sait bien ce qu'il

n'est plus, mais où nul ne sait encore exactement ce qu'il est, ce qu'il veut ou ce qu'il doit être.

Bien avant d'avoir la responsabilité de lui-même, et plus tard dans l'exercice du pouvoir, Louis-Philippe réunissait en sa personne des natures diverses qui, en politique comme en religion, embrassaient des oppositions, jusqu'à des termes extrêmes.

Par son origine, par son sang, il était la suite généalogique du passé; par l'état que la Providence lui avait fait, Louis-Philippe offrait la rupture la plus complète, la plus irrévocable, avec ce passé lui-même. Dieu, qui mène les hommes, avait voulu que le père de ce prince participât au terrible sacrifice dans lequel, au sein de Paris, la Révolution française, le génie exalté et irrité du droit nouveau, avait si cruellement frappé le représentant du droit divin, base de l'ancien régime. Dieu, qui distribue aux hommes leurs noms et leurs qualités, avait voulu qu'à l'instar de ce qui était arrivé dans les vieux temps, le nom primitif du jeune d'Orléans reçût une profonde modification. Loin de rester fils de la France ancienne, il s'était vu désigné comme fils immédiat de la France nouvelle et de son principe dominant, l'égalité. Ce n'est pas tout; il était entré dans les décrets suprêmes que les trois couleurs, devenues le symbole et le drapeau glorieux de la Révolution, fussent liées par une étroite parenté avec les propres couleurs qui distinguaient la maison du roi futur, sa famille. Ajoutons à cela les premières et patriotiques armes du prince, ses longs voyages, sa manière de vivre dans l'exil, son accession aux mœurs américaines qui, en déteignant sur ses habitudes

privées, lui attirèrent en France une défaveur sensible, surtout auprès des partisans les plus déclarés du système américain. Toutes ces causes avaient créé d'avance au roi de la révolution de Juillet des destinées qui devaient le rendre coupable et traître aux yeux des uns, s'il les acceptait, et qui l'auraient rendu plus coupable encore aux yeux des autres, s'il les avait déclinées.

Dans le cours de sa royauté, les contradictions et les preuves générales de fausse situation n'abondèrent pas moins, tant du côté du prince envers la nation, que du côté de la nation elle-même envers le prince. Dès le début et pour ne pas entrer dans trop de détails, Louis-Philippe sembla reculer devant l'idée de donner une assiette constitutionnelle plus large et mieux entendue au nouveau trône. Par cette première erreur, qui faisait contraste avec la libéralité réelle de ses vues, il prépara et détermina la dernière erreur de son règne, celle qui l'entraîna à reculer de nouveau devant l'exercice de son pouvoir constitutionnel et à en méconnaître les ressources.

Pour ce qui est des contradictions de la nation à son égard, elles ne se présentent pas moins en foule; il n'y a que le choix. Les coups les plus rudes viennent au roi de la révolution de 1830, de ses propres partisans, de ses amis, qui indiquent à ses adversaires, à ses ennemis, le meilleur chemin pour l'atteindre. Pendant les préludes de 1830, le pays tout entier s'était complu devant l'image idéale d'un chef, d'un roi qui substituerait aux formes aristocratiques et aux formes despotiques une manière d'être simple, des allures

toutes naturelles, toutes citoyennes. Mais aussitôt après la révolution accomplie, tout change. Ce qu'on reproche au nouveau chef, c'est précisément de conserver les tendances d'un simple particulier, de ne pas faire acte de grandeur et surtout de ne pas tirer l'épée, dont les succès et bientôt après la suprématie sont presque toujours si pleins de dangers pour la liberté politique, pour les franchises.

Avant la révolution de Juillet, rien n'avait plus ébranlé dans l'opinion populaire le deuxième roi de la monarchie restaurée que le reproche d'agir exclusivement par ses conseillers, de ne pas voir de ses yeux, de s'oublier dans le genre d'exercice et de plaisir qui était comme le privilége distinctif des anciens seigneurs, des anciens princes. Immédiatement après la révolution, lorsque cette opinion populaire était encore toute brûlante, on n'accorde rien au temps; on demande au nouveau chef de se renfermer strictement dans une dignité royale dont le prestige venait d'être anéanti; on le livre à cette rigoureuse perplexité de ne pas laisser dire au dehors : « le roi s'amuse; » ni au dedans : « le roi s'occupe. »

Outre ces contradictions et ces preuves de fausse situation qui ne regardent qu'indirectement mon sujet, il en est d'autres plus importantes et aussi plus délicates à consigner dans le tableau pratique des rapports contemporains entre les deux points religion et politique.

Après la chute de l'Empire, vous avez vu où en étaient arrivées les trois conditions que toute ère nouvelle est inévitablement appelée à produire et à mettre

d'accord, le nouveau fait ou la révolution politique, le nouvel homme ou les changements introduits dans les sentiments, les usages, les mœurs, et le nouveau principe ou la transformation religieuse, qui doit attacher tôt ou tard à ce principe même un caractère sacré, un droit spirituel, une légitimité incontestable. En 1815 et par la force des choses, le nouveau fait déjà impossible à déraciner, la Révolution, s'était trouvé seul contre deux. Loin d'avoir pour lui le représentant plus ou moins fidèle du nouvel homme, un chef sorti de son sein, il était en présence de l'homme du passé remis en possession de l'autorité suprême. Loin d'avoir pour lui le nouveau principe ou la transformation religieuse qui doit garantir et consacrer tôt ou tard l'esprit des nouveaux temps, il était en présence de l'ancien principe; il avait affaire à la forme religieuse d'où ressort directement et par toutes sortes de raisons l'ordre de légitimité qui vivifiait l'ancien régime.

Vous avez vu également comment cette situation avait été modifiée par les deux natures réunies en la personne de Louis XVIII. D'un côté, en vertu de sa nature officielle et royale, si ce prince avait été l'expression du passé, le représentant du droit divin selon le mode romain, d'un autre côté, en raison de son caractère personnel, de son esprit philosophique et libéral, de ses antécédents, ce même prince était resté sous l'influence du présent et avait participé au nouvel homme.

Par suite la Révolution, ou le nouveau fait, jointe à la nature libérale de Louis XVIII, n'avait plus été dans l'isolement; elle s'était trouvée en état de faire face, soit à la réaction politique qui poursuivait autant que

possible le rétablissement du fait ancien, soit à la forme religieuse ou au principe ancien et consacré dont l'autre moitié de Louis XVIII était comme l'émanation officielle.

Or, quelque chose de semblable et d'un aussi grand effet a été reproduit pendant les jours de Louis-Philippe, mais en sens inverse. Chez ce prince comme chez Louis XVIII il y avait deux natures distinctes, deux moitiés réunies sous la même couronne. L'une représentait la nature politique et philosophique des temps modernes, c'était le roi; l'autre représentait la nature religieuse de l'ordre ancien, le zèle catholique romain et de plus la forte réunion des principales vertus qui appartiennent à tous les temps, à toutes les religions, à tous les cœurs de saintes femmes, c'était la reine.

Au milieu des agitations qui l'avaient enlevée aux douceurs de la vie intérieure, quand le prince couronné en 1830 était tous les jours en butte aux attaques dirigées contre sa vie, à des accusations, des calomnies sans fin, lorsque par un renversement complet de la première règle constitutionnelle chacun s'accordait à mettre Louis-Philippe ou à le laisser à découvert, on comprend que l'autre moitié de lui-même ne restât pas inactive et cherchât tous les moyens d'y suppléer. Au risque de ne pas être exaucée, on comprend que la reine demandât à la prière la protection de son époux, de ses enfants, de la patrie; on comprend surtout qu'elle voulût s'assurer la modération de l'autel ou des représentants de l'autel par des bienfaits, par une sollicitude inépuisable.

Mais j'y reviendrai jusqu'à satiété : dans les grandes époques de transition, les voies les meilleures, les plus saintes, en apparence, ne répondent pas toujours à l'espoir qu'on avait conçu. La religion positive n'est pas seulement une puissance de sentiment, une élévation d'esprit et de cœur, elle exerce une action manifeste sur le mouvement des empires. A part les vérités qui lui sont échues et sa profonde connaissance du cœur humain, tout le monde est témoin que l'Église romaine tire sa principale force de son organisation. Tout en marchant au même but, les différents corps et membres de ses armées sont loin d'agir d'une façon identique ; de sorte que la prudence des uns arrive toujours à propos pour corriger ou ralentir ce qui a été compromis ou trop précipité par l'ardeur et même la violence des autres.

Vous en avez le souvenir. Après 1830, les représentants du principe ancien et consacré, les représentants de la religion considérée dans sa forme catholique et romaine, avaient été plus surpris, plus abattus qu'à nulle autre époque. La raison en était que cette révolution signalait l'avénement des classes dites moyennes, qui passaient presque universellement pour être beaucoup moins accessibles aux influences publiques de Rome et à ses influences secrètes, que les classes dites aristocratiques, qui se reliaient à l'ordre de légitimité dont le droit divin romain est le garant, et beaucoup moins accessibles aussi que les classes dites populaires.

En 1830 l'ancien principe se trouva donc seul contre deux, tout comme le nouveau fait en 1815. En la personne de Charles X, le vieil homme, le représen-

tant de l'ancienne légitimité ou de la loi faite à l'ère vulgaire et moyenne, avait été précipité encore une fois du trône. En la personne de Louis-Philippe, le nouvel homme s'y était assis, et le nouveau fait ou la révolution avait naturellement acquis un surcroît de force.

Mais sous l'action distincte des deux natures réunies chez ce dernier prince, il suffit pour le moment d'indiquer ce qui arriva. Les conséquences finales ne se déclareront que dans ma dernière partie.

Tandis que le roi de la monarchie de Juillet inspirait les répulsions les moins déguisées à la réaction religieuse, de même qu'à la réaction politique; tandis que, selon les expressions généralement employées aux jours de la Restauration, le pouvoir signalé comme ultramontain, le parti prêtre et son gouvernement occulte, portaient chaque jour des atteintes sensibles au nouveau monarque, on se montrait tout différent à l'égard de l'autre moitié de lui-même. Comme sous l'effet d'un mot d'ordre, on faisait preuve des plus grands ménagements envers la reine; on lui prodiguait toutes sortes d'encouragements, de caresses apparentes et même de flatteries.

Ainsi, à l'exemple de ce qui avait eu lieu sous Louis XVIII, quoique dans des conditions renversées, l'ancien principe consacré, les organes de l'ancien dogme, ressortirent par cette voie de leur isolement extérieur. Ostensiblement appuyés sur la moitié catholique et romaine de la personne royale, sur celle qui représentait le zèle religieux de l'ordre ancien, ils reprirent bientôt leur équilibre. Ils se trouvèrent à leur

tour en mesure de faire face, soit au fait nouveau ou à la révolution, soit au représentant officiel du nouvel homme ou à l'autre moitié de la personne royale, à sa nature politique et philosophique.

LETTRE LXVII

Événements compris depuis l'an 1830 jusqu'aux approches de 1840 ; la Pologne, le saint-simonisme, l'Irlande et le projet manifesté d'une alliance entre les nations dites catholiques.

Août 1851.

La dernière partie de mes lettres à laquelle nous touchons, Jérusalem, s'ouvre, comme vous savez, en l'année 1840, qui a partagé en deux phases la période de la monarchie de Juillet et s'est toute résumée dans ce cri devenu officiel, « l'Orient. » Au nombre des événements compris depuis 1830 jusqu'aux approches de 1840, il en est plusieurs qui, par ordre de date et par différentes voies ne cessent d'éclairer le présent au moyen du passé et le passé dans le présent, qui viennent à l'appui de nos règles relatives à l'influence réciproque des deux points religion et politique, qui nous donnent enfin quelques-unes des causes destinées à

préparer l'année 1840. Ce sont : les malheurs de la Pologne, le saint-simonisme, la sympathie générale exprimée en faveur de l'Irlande et le projet manifesté d'une alliance entre les nations dites catholiques.

Mais à l'heure où je vous écris, et avant toute appréciation, on ne peut s'empêcher d'avouer que les explications habituelles de la philosophie et de l'histoire ne sont plus au niveau de ce qui arrive autour de nous. Lors même que le système dont je vous adresse l'exposé ne mériterait pas d'être pris en considération, il faudrait chercher quelque autre raison, quelque autre sens applicable aux événements et susceptible d'en mieux faire saisir la suite.

Pendant le mois d'avril de l'année dernière, une de mes lettres a constaté la disposition morale qui était alors en prédominance. Aujourd'hui en ce mois d'août 1851, le même état des esprits est aggravé. Récapitulons les projets des uns, les terreurs si générales, si profondes des autres. Sans doute on sortira de ces perplexités ; on obtiendra une solution, de nouvelles trêves, de nouveaux jours de repos. Mais croira-t-on pour cela avoir touché au nœud principal de l'époque et de la question? Se flattera-t-on d'avoir échappé aux complications nouvelles qui renaîtront après un certain temps plus fortes peut-être, plus menaçantes?

Ce n'est nullement au point de vue politique que j'ai à revenir sur l'affaire si émouvante de la Pologne ; il ne s'agit que d'un enseignement moral qui doit être d'un grand poids dans le travail commun dont ma dernière partie, Jérusalem, aura principalement à s'occuper. Eût-il appartenu à la noblesse polonaise de

s'exercer pendant des siècles sur des textes sacrés, sur des commentaires, ou dans des recherches historiques, jamais cette noblesse n'en aurait tiré autant de fruit que des tristes aventures qui lui étaient réservées de nos jours; jamais la noblesse polonaise ne serait devenue si apte à comprendre les causes mystérieuses et le droit légitime de la résistance que la Jérusalem des temps anciens opposa d'abord à l'ancienne Rome, ensuite à Rome transformée ou à la Jérusalem d'ère moyenne; jamais la noblesse polonaise n'aurait si bien entrevu qu'à toutes les époques l'enthousiasme, la sympathie, la pitié, inspirés par des vaincus, des exilés, des fugitifs, se changent bientôt en témoignages d'importunité, de répulsion, quelquefois même de haine; jamais surtout elle n'aurait été aussi convaincue qu'il existe un genre de courage, un genre de force, qui domine l'honneur des combats, une noblesse qui peut se maintenir jusque sous les haillons; je veux dire le courage qui, pendant des siècles, n'abandonne ni le principe, ni le drapeau, la force, la noblesse à laquelle il a été saintement imposé d'être flagellée, conspuée, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'intérêt à venir de tous les peuples.

Les enseignements et les signes provenant du saint-simonisme qui, après 1830, succéda aux émotions provoquées par la Pologne, sont d'une autre nature. Le saint-simonisme s'est déclaré hardiment comme nouvelle religion; il a ouvert la carrière à d'autres écoles analogues, et en ce sens a servi de suite aux efforts tentés dans le premier élan de la révolution. En qualité de manifestation religieuse, ses premiers et

rapides succès, auprès d'une jeunesse enthousiaste et auprès des masses répandirent de grandes clartés sur la manière dont plus d'une religion s'est formée, et sur la diversité des caractères réels ou fictifs qui, en ces circonstances, ne tardent pas à se concentrer autour du nom et en la personne de leurs chefs. Ces mêmes succès concoururent à confirmer la première des deux règles dont je m'étais déjà essayé à développer les bases et à préparer l'application, savoir, que toute révolution politique, générale, entraîne une transformation religieuse correspondante.

Par la même raison, la pierre d'achoppement que le saint-simonisme rencontra bientôt en qualité de religion, sa chute non moins précipitée que son succès, vint également à l'appui de cette deuxième règle, que pour être possible, viable, toute transformation religieuse doit se montrer avec vérité, sans violence, comme le produit naturel, légitime et prévu d'une séve originelle et créatrice.

Mais dans les jours agités et difficiles, comme rien n'est indifférent, comme rien ne passe sans déterminer quelque action ou réaction, quelque coup ou contre-coup, le saint-simonisme eut d'autres résultats que de valoir une glorification nouvelle et populaire à la loi antique du travail ; il eut d'autres résultats que l'impulsion si puissante imprimée à l'industrie, et dont le caractère par excellence a été de reposer sur l'idée d'agir d'ensemble ou *humanitairement*, et non pas seulement dans un esprit de localité. La nature de ses procédés, ses incompétences, ses bizarreries communiquèrent aux religions établies de nouvelles forces, des

raisons de recrudescence. Dans l'universalité des familles, la théorie prêchée par le saint-simonisme au sujet de la femme libre excita un sentiment de répulsion qui permit à l'ancien clergé de reprendre pied précisément sur le terrain où il a le plus d'avantages et qui lui assure toujours les meilleurs moyens d'influer sur les péripéties politiques : auprès des femmes.

En usant du droit de faire circuler la religion nouvelle sur la voie publique, en l'y montrant revêtue d'un costume spécial, d'une robe couleur du ciel, les nouveaux illuminés rétablirent ce droit de circulation pour d'autres que pour eux-mêmes. Paris et la France n'eurent plus à s'étonner de voir bientôt réapparaître des moines de toute espèce, des robes de toutes couleurs.

A la vérité et pour tout dire, il semble que dans l'un et l'autre cas, ces apparitions et réapparitions ne pouvaient être regardées comme sérieuses. On aurait beau s'y appliquer : sous l'empire de Guttemberg, de l'imprimerie, ce n'est ni la chevelure, ni la barbe qui font ou qui garantissent l'idée. Sans doute la singularité du costume saint-simonien excita la curiosité générale, servit comme d'annonce populaire, comme de trompette vivante à quelque chose de nouveau, à un esprit inconnu ; sans doute cette forme extérieure, cette image bleue d'azur enfanta plus de questions, plus de réflexions, de débats que n'auraient pu le faire un grand nombre de discours ou les écrits les plus sages. Mais ces effets de curiosité et de forme passent vite au XIX[e] siècle, et manquent en général leur but. Si à chacun selon son œuvre, à chaque chose aussi selon son temps. Les apôtres réels ou supposés d'une ère nou-

velle ne sauraient procéder comme les apôtres d'une ère ou d'un âge moyen. Cette observation, du reste, ne s'étend pas moins à l'apparition du nouveau monachisme. Certes, une foule d'hommes pleins d'éloquence et d'ardeur sont libres, parfaitement libres de se raser la tête, de revêtir la robe de laine, de prendre des sandales et de se serrer la taille à l'aide de tel ou tel cordon. Mais vainement je voudrais m'imaginer que tout cet attirail extérieur, que cette ombre fugitive d'un temps qui a disparu, fasse la moindre illusion à ces intelligences elles-mêmes.

En avançant vers les jours de 1840, un triple mobile entretint la chaleur sympathique suscitée de toutes parts au sujet des souffrances de l'Irlande et à la gloire de son grand et vigoureux agitateur. Les uns étaient mus par un sentiment de pure humanité ; les autres cédaient au désir politique de faire de l'Irlande une plaie attachée au flanc de l'Angleterre. A son tour, l'intérêt religieux, la passion religieuse entraînait la foule de ceux qui saluaient le mouvement de l'Irlande comme le foyer d'une réaction catholique contre le protestantisme de l'Écosse et le protestantisme d'Albion.

Dans ce dernier sens, le langage employé en faveur du pays opprimé exerça sur la langue politique de la France une influence qui ne tarda pas à devenir la plus dangereuse pour la monarchie de 1830. Une expression caractéristique, une formule fut remise au jour, qui, sans qu'on eût l'air d'y songer ou de s'en apercevoir, semait le vent, sauf à recueillir la tempête. A l'intérieur et à l'extérieur, cette expression, cette formule, qui se tourna bientôt en projet, manifesté, ne concourut

pas moins à préparer une partie des événements de 1848 que de 1840.

A la tribune nationale, dans des écrits quotidiens, dans les conversations privées, il ne fut plus question que des nations catholiques, que d'une alliance, d'une ligue à former entre les pays catholiques romains. Les hommes qui reconnaissent les fatalités de l'histoire devaient être frappés plus que nuls autres de cette fatalité. Mais dans les conditions et les limites de mon sujet, c'était tout simplement une nouvelle preuve ajoutée aux liens inévitables de la question politique avec la question religieuse, une preuve ajoutée à la raison logique et à la raison providentielle qui imposent à une révolution politique générale de s'attendre, tôt ou tard, à une transformation religieuse destinée à la consacrer. Dès que l'on proclamait une alliance ou la formation nouvelle d'un groupe de nations catholiques romaines, cela supposait qu'il faudrait compter avec d'autres groupes de nations qui seraient en dehors du catholicisme romain. Rien par conséquent n'indiquait mieux l'avénement nécessaire d'une cité, d'un ordre, d'une Jérusalem dont le principe serait assez large, assez fécond, pour offrir une base commune, un point commun d'alliance à ces diversités de noms ou de groupes.

Mais toute logique à part et pour nous en tenir à la réalité des événements qui ont conduit à l'année 1840, dès qu'on travaillait dans Paris à provoquer une alliance, une ligue entre les nations catholiques romaines, il n'était pas difficile de prévoir les contre-coups. A l'intérieur, on réussissait à exalter les esprits,

les passions, qui, à tort ou à raison, regardaient la révolution française comme sans cesse menacée par l'organisation toute militaire, par l'esprit invariablement dominateur attaché au catholicisme ultramontain. De plus on retombait dans des anachronismes, des abus de mots, et on donnait par là l'exemple aux formules équivoques ou inexactes qui, en 1848, se reproduiront en grand nombre.

Nous avons eu assez occasion de dire que le mot de catholicisme signifie en lui-même l'universalité, l'universalisme, la tendance à une constitution universelle de la famille humaine, de la race biblique et sociale d'Adam. Sous ce rapport, toutes les nations de l'Europe aujourd'hui sont catholiques; elles participent toutes de l'esprit d'universalité; nous aspirons tous à une loi d'alliance commune, à une catholicité plus sainte, plus complète, plus efficace que celle qui, jusqu'ici, s'est attribué le monopole de ce nom.

Tel, afin de mieux éclairer la chose, le nom d'orthodoxe a un sens général que l'Église romaine adopte de toute son âme. Il signifie le droit chemin, les représentants de la bonne voie. Mais, de plus, ce même mot a un sens particulier que l'Église romaine rejette avec une égale ardeur, celui en vertu duquel le rameau grec, l'Église grecque se proclame orthodoxe par excellence, comme le rameau latin se proclame catholique.

Ce n'est pas tout. Dans le projet en question, il y avait un autre genre d'équivoque.

Pour n'en donner qu'un seul exemple, on embrassait l'Italie au nombre des nations catholiques romaines, tandis que tout le monde convient aujourd'hui de ce

fait : sans la protection du drapeau de la révolution française, du drapeau des fils de Voltaire et de Rousseau, et tout en professant des pensées universelles de liberté, l'Italie serait la première des nations à secouer le joug du catholicisme officiel, du catholicisme constitué, du catholicisme apostolique de Rome.

A l'extérieur, le projet de ligue eut aussi son retentissement. De tous côtés on se prépara à de grands événements sous l'inspiration religieuse autant que sous l'inspiration politique. L'Angleterre témoigna avec persistance la volonté de se tenir en garde jour et nuit contre le genre d'invasion qui, à la faveur de la barque de saint Pierre, tenterait de s'effectuer graduellement et à couvert. La Russie manifesta également la volonté de se délivrer en politique et en religion de toute influence romaine. Il s'ensuivit la rupture complète qui existe en ce moment entre la cour de Saint-Pétersbourg, désireuse de serrer les liens des nations dites orthodoxes, et la cour dont ces nations orthodoxes sont si loin de reconnaître le titre prédominant, le saint-siége.

LETTRE LXVIII

Paris, Constantinople, Damas, la coalition, le réformateur et le moine; fin de cette seconde partie, Rome.

Dans l'année 1839 et la première moitié de l'an 1840, la coïncidence de trois événements à Paris, à Constantinople, à Damas, forme la transition naturelle de ma seconde à ma troisième partie, de Rome à Jérusalem, du mouvement dont l'Europe était le centre exclusif au nouveau mouvement qui cherche déjà à se faire un centre en Asie. A Paris, c'est la coalition parlementaire qui eut tant d'influence sur le caractère imprimé à l'an 1840, et qui devint un encouragement à des coalitions d'une autre espèce. A Constantinople, c'est la mort du réformateur de la Turquie, dont la conséquence fut de fortifier chez toutes les puissances prépondérantes de l'Europe le dessein de se tenir prêtes à quelque conflagration, dont le théâtre serait de toute nécessité en Egypte, en Syrie, en Orient. Enfin, c'est l'affaire si connue du révérend père capucin disparu et des Juifs torturés en la ville de Damas, qui, indépendamment de son intérêt privé, mérite, par plusieurs motifs, d'obtenir un rang très-éminent dans l'histoire générale et morale de notre siècle.

A Paris, la coalition de 1839 avait entraîné des

inconvénients qui provenaient surtout d'une question de date. Cet acte était trop précoce en proportion de l'état encore si peu avancé où se trouvait l'éducation constitutionnelle chez toutes les classes. Dans une occasion dont les esprits désintéressés ne comprenaient guère l'urgence, l'embrassement subit et affecté entre le drapeau de la révolution et le drapeau de la réaction porta un coup presque mortel à la religion politique jusqu'alors établie. Il fit croire à la généralité des populations que les sentiments si vifs dans lesquels on les avait entretenues au sujet de l'opposition des deux drapeaux n'était qu'une déception, qu'un simple jeu. Dès ce jour le prestige attaché au nom de chacun des chefs de cette coalition alla s'amoindrissant d'une manière sensible. Bien plus, la monarchie de Juillet elle-même fut rendue comme responsable de l'espèce de pâleur que le drapeau national avait tirée de son apparente alliance avec son prédécesseur et son émule. Il s'ensuivit chez les uns l'opinion que ses couleurs auraient besoin d'être ravivées sous l'influence d'une nouvelle forme de gouvernement ou entre de nouvelles mains. Il s'ensuivit chez d'autres une idée encore plus absolue, celle dont l'expression s'est produite avec tant d'ardeur dans ces derniers temps, et qui a consisté à regarder le drapeau officiel comme désormais incapable de marquer assez à fond la rupture du présent avec le passé, comme destiné à céder la place à un autre étendard plus radicalement approprié à cet office.

A Constantinople, la mort de Mahmoud II, survenue aussi en 1839, laissait tout en suspens et menaçait d'une grande confusion les rives de la Méditerranée

orientale. Comme il arrive toujours aux époques de transition et en présence de difficultés contradictoires, ce réformateur avait fait pour la Turquie trop ou trop peu. Il avait ébranlé les antiques institutions de cet empire, son antique foi, sans lui donner des institutions nouvelles, ni une foi assez forte pour les remplacer avec avantage. Il avait commencé une révolution politique ou l'établissement d'un nouveau fait ; il avait modifié la forme de ses relations avec les nations européennes ou travaillé à la manifestation du nouvel homme ; mais l'ancien principe consacré de l'empire, mais sa forme religieuse restait debout et comprimait tout le reste. Mahmoud n'avait eu ni l'autorité nécessaire, ni peut-être le désir d'opérer sous ce rapport un renouvellement assez profond. D'ailleurs, la population musulmane tout entière se serait-elle prêtée à ce renouvellement, il n'eût pas été de nature à réussir ; car, d'après le système que je poursuis, aucune des branches actuelles de la religion des Écritures et aucun de leurs rameaux ne saurait se promettre rien de sérieux par des réformes privées, non plus que par des réactions ou des transactions de circonstance. C'est d'une rénovation générale, d'une œuvre d'ensemble que leur avenir dépend. Aussi, tandis que la mort frappait le sultan réformateur, un écho retentissant dans Constantinople semblait annoncer cet avenir. Le récit y était apporté de batailles dans lesquelles ses propres vassaux ébranlaient les fondements de sa puissance et réveillaient le sol depuis si longtemps endormi de la Palestine, l'antique terre des Juifs, et de la Syrie.

De toutes parts, aux approches de l'an 1840, le

mouvement était donc plein de complications et d'orages. En Europe comme en Asie, chez les puissances européennes prépondérantes comme chez les partis prépondérants qui se heurtaient dans leur sein, des coalitions nouvelles éclataient ou se tramaient. La politique et le commerce s'y servaient de la religion, et la religion à son tour se servait de la politique.

C'est alors que l'affaire particulière de Damas devint un grand et mémorable épisode en rapport avec la situation. D'après des errements de vieille date, on essaya d'en faire un moyen pour ranimer les passions religieuses et activer ce nouveau projet d'alliance entre les nations dites catholiques dont ma lettre précédente vous a parlé.

Rien ne trouble et ne démoralise autant les populations que de sacrifier de grands principes, des principes acquis avec des efforts douloureux et sanglants, à des intérêts du jour, à une utilité éphémère.

La ville asiatique de Damas, située à mille lieues environ de Paris, est une des plus antiques du monde. Selon la Genèse, elle avait donné naissance à Éliézer, serviteur d'Abraham, son ami le plus fidèle. Pendant le cours de l'ère chrétienne, Damas acquit une nouvelle célébrité. Elle devint un des centres de la domination accordée à la troisième branche issue du tronc sacré, à l'islamisme.

Or, aux premiers jours de l'an 1840, un moine, un révérend père capucin de Damas, ne reparut plus à son couvent. Il était d'origine française. Dans des pays aussi éloignés de notre civilisation, chacun est exposé beaucoup plus encore que parmi nous à disparaître de

cent manières différentes. On assura que le père avait été vu entrant dans le quartier des Juifs et que rien n'indiquait qu'il en était sorti. L'autorité représentant la France à Damas s'en émut et avec toute raison. Mais pour répondre à ses vœux, sans autre préliminaire et sans avoir constaté le corps même du délit, la mort réelle du moine, d'affreuses tortures furent employées contre un grand nombre de Juifs.

Dans ces circonstances, la première de toutes les questions à soulever au sein de Paris, la plus libérale, celle qui tenait de plus près à la nature et à la religion de notre drapeau devait être ainsi posée : Il y a des droits qui suivent partout le Français abrité sous le signe de la révolution française ; par la même raison il y a des principes inséparables du nom de la nouvelle France. Or ce nom de France, ce nom de peuple français reste à jamais incompatible avec des tortures provoquées directement ou indirectement, et sous quelque prétexte que ce soit. Aussi la première singularité de l'affaire de Damas fut-elle que tous les agents des autres nations de l'Europe, accrédités dans cette cité, protestèrent contre une manière si peu généreuse de chercher la vérité, contre la provocation officielle aux tortures, ou plutôt contre le consentement officieux exprimé au nom de la France.

Cependant ce terrible moyen ne produisit rien de positif, aucune trace. Tout se réduisit à des présomptions. L'affaire n'arriva pas moins à son deuxième degré. On déploya une véritable ferveur à publier de tous côtés que le révérend père était tombé victime du fanatisme *déicide;* qu'on l'avait tué, saigné, dépecé

dans le but de mêler son sang avec le pain azyme que les Juifs ont coutume de manger dans leur solennité pascale.

En Orient, et parmi les Juifs comme parmi toutes les autres populations, qu'il se rencontrât un esprit de fanatisme capable de grands excès, cela ne fait l'objet d'aucun doute. Selon son droit et selon ses forces, il en résulte que toujours et partout chacun est tenu d'attaquer ce fanatisme sous toutes ses formes. En dehors de la personne des Juifs torturés à mille lieues de notre pays, et en dehors de la personne respectable du capucin disparu, ce qui importait le plus dans l'affaire mémorable que je rappelle, c'était donc l'honneur de notre siècle, qui s'exposait à s'entendre dire avec justice que lui non plus n'avait rien oublié, ni rien appris. Voilà pourquoi le dernier degré et le pire de ce triste épisode attesta, pour sa part, que le temps n'était pas éloigné où la nécessité se ferait sentir d'une transformation religieuse générale et franche.

Dans le XVIIIe siècle, sous le règne de Voltaire, pendant les jours qu'il est devenu de bon goût en ce moment de dénoncer comme voués aux plus désolantes pensées et à la seule impiété, pendant ces jours-là, Paris tout entier, au cri de Damas, aurait oublié les individus : il se serait levé en esprit, comme un seul homme, et n'aurait songé qu'à flétrir l'abus, l'indignité des tortures.

Au milieu du XIXe siècle, en l'an 1840, quelle différence, quel progrès ! Pendant des mois entiers, au sein de ce même Paris et dans une partie considérable de l'Europe, on discuta, on plaida, on invoqua des textes, on s'excita hautement à la croisade, et tout cela au sujet de l'affaire de Damas ; tout cela pour savoir si la sou-

che de toutes les branches actuelles de la religion des Écritures, si la religion juive, ou tout au moins la branche judaïque, le judaïsme proprement dit, s'arrogeait en secret le droit de continuer les sacrifices druidiques, les sacrifices humains. On ne craignit pas de donner comme une représentation nouvelle, heureusement mitigée et courte, des scènes populaires dans lesquelles le paganisme avait travesti d'une façon si étrange, si monstrueuse, la cérémonie eucharistique, les banquets mystérieux, où un corps et un sang étaient censés distribués à l'assemblée chrétienne, sous une apparence de pain et de vin, et mangés par les fidèles.

Après 1848, on a dit que l'invasion des barbares dans Paris, qui jadis venait du Nord et de l'Orient, était sortie cette fois de *dessous terre*. En 1840, vous le voyez, l'affaire de Damas, la manière dont on affecta de la présenter, le dessein évident qu'on y poursuivit, prouvèrent que déjà il courait sur le sol de Paris et en plein soleil un certain nombre de barbares d'une autre espèce.

Au demeurant, Damas est l'Orient, l'Orient ramène à la pensée Jérusalem, et Jérusalem ou l'œuvre universelle de réédification forme le dernier développement de ma trilogie.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

JÉRUSALEM ET LE NOUVEAU MOUVEMENT
DE L'EUROPE SUR L'ASIE
(1840 à 1856)
OU L'ŒUVRE DE RÉÉDIFICATION UNIVERSELLE

LETTRE PREMIÈRE

Préface de cette dernière partie ; exemple d'hallucination applicable à l'histoire des apparitions religieuses, et différence de l'hallucination d'avec le songe, la vision.

21 août 1851.

Si je joins une préface à cette dernière partie de mes lettres, il est nécessaire de vous en expliquer d'abord les motifs.

Les apparitions extraordinaires ont toujours rempli un rôle considérable dans l'histoire religieuse.

Aujourd'hui encore on s'efforce d'y donner cours. Avant d'arriver aux développements de mon sujet qui regardent l'œuvre de nouvel enfantement, l'édification de la Jérusalem d'ère nouvelle, je me crois donc obligé de marquer quelques-unes des distinctions qu'on découvre entre ces trois états de notre esprit et de nos sens, entre ces trois formes des apparitions, le songe, la vision, l'hallucination. Je dois surtout vous exposer un phénomène de ce genre auquel le côté sérieux des travaux du docteur Gall et le *Don Juan* de Mozart ont concouru, et qu'il m'a été permis d'observer avec d'autant plus de rigueur que j'en subissais moi-même l'influence.

Comme les apparitions déterminées à l'état de songe sont indépendantes de notre volonté, de notre pouvoir, comme nous y perdons la juste appréciation, la conscience de nous-même, l'antiquité y avait attaché un caractère sacré. Elle y cherchait en maintes occasions une image mystérieuse, des avertissements provenant de quelque puissance supérieure.

En réalité, dans les figures et les scènes produites durant la période du sommeil et qui font le songe, les impressions accumulées dans notre cerveau et dans nos sens en ressortent privées d'aucun ordre, d'aucun lien, jusqu'à l'heure où le réveil de la pensée et du jugement remet toute chose à sa place. Néanmoins, il arrive quelquefois aux effets du songe d'être si vifs, d'acquérir un tel relief, que, au bout d'un certain temps et de la meilleure foi, l'homme qui les a ressentis finit par les ranger au nombre de ses souvenances réelles.

Dans la vision proprement dite, on conserve, au contraire, la conscience de soi-même, on juge très-bien que les images dont les yeux de l'esprit sont comme frappés, n'ont pas hors de nous l'existence ou l'état de présence. Une foule de choses qui sont encore à accomplir s'y montrent aussi distinctement que si elles étaient déjà accomplies. C'est en ce sens que le nom de Jérusalem emporte le caractère qui en a fait un objet perpétuel d'ambition et d'usurpation religieuse. Jérusalem signifie « la Vision de la paix, » l'apparition purement idéale et pourtant manifestée d'une organisation générale du monde qui aujourd'hui encore est enfermée dans les probabilités lointaines de l'avenir. C'est en ce même sens que la vision proprement dite, le voir, le bien voir, est la première condition de l'esprit, de l'imagination, du génie, le principe de l'art, la loi du vrai sentiment.

Toutefois, il existe un autre genre d'apparition, de vision, de songe, qui emporte aussi son caractère : c'est l'hallucination, dans laquelle on ne distingue pas seulement les objets les plus bizarres par les yeux de l'imagination, mais on les perçoit, on les voit aussi par le propre effet des sens ; et cela tantôt en conservant, tantôt en perdant la pleine conscience que cette perception des sens est erronée, est fausse.

Quand l'hallucination se prolonge et acquiert assez d'intensité pour éteindre le jugement, elle constitue la folie. Au contraire, quand elle se prolonge sans empêcher le patient d'avoir la conscience de l'anomalie singulière à laquelle sa sensation est condam-

née, c'est une maladie du corps comme une autre et souvent très-douloureuse.

Mais il existe des hallucinations de courte durée qui tiennent à une fièvre passagère, à un transport de cerveau à peine appréciable au regard d'autrui. Cette espèce d'hallucination est précisément celle dont relève l'exemple que je vais aussitôt vous retracer et qui ne peut acquérir quelque intérêt auprès de vous que par son extrême exactitude. C'est cette même espèce qui était confondue jadis et fréquemment, et que, aujourd'hui, à Rome comme à Paris, on affecte de confondre quelquefois avec des apparitions positives, avec des visions plus ou moins religieuses.

Un jour donc, pendant les premiers temps et la première ardeur de mes recherches relatives à l'ancienne Jérusalem, un bruit se fit entendre en dehors de la pièce que j'habitais. Ce bruit, d'abord vague, prit bientôt un caractère plus net et se produisit comme des coups retentissant sur le plancher avec une certaine cadence. Je crus reconnaître et je reconnus la marche de la statue du commandeur dans le chef-d'œuvre de Mozart, auquel j'apportais depuis quelques semaines mon tribut régulier d'admiration, d'enthousiasme. « Ah! me dis-je, voilà un accident curieux; j'éprouve une hallucination de l'ouïe; » et cette supposition se présenta d'autant plus naturellement que des conférences récentes auxquelles j'avais assisté roulaient sur la merveilleuse organisation du cerveau et sur la singularité infinie de ses phénomènes.

Aussitôt après cette première impression, je vis

distinctement ma porte s'entrebâiller, s'ouvrir, et une grande statue apparaître. « Ah! me dis-je encore, du sens de l'oreille l'hallucination passe au sens de la vue. Serait-ce le prélude de quelque trouble grave ou le simple effet d'une imagination fatiguée par des préoccupations et quelques nuits d'insomnie? » En attendant, la statue s'avançait et ne me donnait plus que le temps de faire, à part moi, ces dernières réflexions : « Si je n'étais pas maître de mon jugement, ou si nulle ardeur de fièvre ne devait se déclarer, je serais juste sur le seuil par où l'on arrive aux affections mentales. Mais, grâce au ciel, j'ai mon libre arbitre, et il suffirait d'un peu d'eau froide sur mes mains et sur mon front pour dissiper ce mirage. Gardons-nous-en, toutefois! Laissons la sensation nous gagner; ordonnons à notre jugement de se rejeter en arrière et d'y faire sentinelle. »

En apparence, et de même que dans l'œuvre de Mozart, la statue était de marbre blanc; mais ce marbre avait je ne sais quelle animation, quelle vie. Il y a de jeunes filles qui s'enveloppent en entier de leur chevelure noire ou blonde, et qui peuvent s'y cacher comme dans un manteau. On aurait dit que la couleur du marbre était l'effet d'une chevelure éblouissante de blancheur, qui indiquait l'âge antique et enveloppait la majesté du personnage. Comme chez Mozart, c'était un commandeur; mais le grand commandeur de l'esprit et de la sagesse des nations, le dominateur du Sinaï, tel qu'on le représente, tenant sur son bras gauche ses tables célèbres.

Dans la vision purement poétique de Voltaire, qui

vous a été rapportée, et dans la contre-partie de cette vision, il était censé que l'homme de Dieu rendait son sentiment par des paroles. Dans l'hallucination que je retrace, les lèvres du législateur restaient fermées et son expression n'y perdait rien. Quoique j'aie hâte de mettre fin à ces détails, je ne pourrais cependant les trop abréger sans les affaiblir.

L'image me tendit sa main droite et j'y posai la mienne avec un sentiment de crainte profonde et de respect. Du sens de la vue l'hallucination passait tout entière au sens du toucher. Soudain il me sembla que ma main était serrée dans un étau et qu'on en brisait les os comme nous pourrions faire à l'égard de l'enfant le plus frêle. Pourtant, loin d'occasionner de la douleur, cette impression avait le privilége de communiquer de la force. Moitié par entraînement, moitié par une résolution volontaire, je me courbai très-bas en signe d'hommage. Mais alors j'aperçus çà et là les œuvres de science, de philosophie, de poésie, les écrits opposés de nature et d'opinions qui étaient répandus dans ma demeure. Ni les uns ni les autres ne restaient inertes. Au contraire, toutes ces œuvres s'animaient, s'agitaient, et je les entendis me faire cette allocution : « Nous sommes le génie naissant des temps nouveaux, nous sommes le XIXe siècle. Tu es seul ici à nous représenter; ferais-tu défaut à notre avenir, manquerais-tu surtout à la reconnaissanee que tu dois à Rousseau et à Voltaire? — A Dieu ne plaise, » répondis-je en me relevant avec lenteur et en frappant du pied, afin de prouver que j'étais debout et

ferme. Je regardai l'image en face et en retirai une expression encourageante. Ma main serra la sienne qui parut s'amollir et répondre doucement à ma pression. « Alliance, m'écriai-je, alliance de justice universelle et de tolérance réciproque, alliance en liberté et en nouveauté. »

La pression répétée de la Main forte, sembla m'accorder son approbation. « Alliance donc, m'écriai-je de nouveau, et ce qui sera serré entre nous sera bien serré. »

LETTRE II

Actes et conditions préparatoires attachées à toute œuvre de réédification générale ou de nouvel enfantement.

De même que les générations qui recueillent en bien ou en mal ne sont presque jamais celles qui ont semé, de même les époques chargées d'enfanter ne sont pas non plus celles qui ont conçu et porté le plus longtemps dans leur sein le nouvel œuvre. C'est ce qui explique pourquoi il arrive fréquemment à ces époques de ne pas se rendre tout d'abord un compte assez

fidèle de leur véritable état, pourquoi leur intelligence semble rester quelquefois au-dessous de la destinée générale qui leur a été faite et dont elles n'ont pas le pouvoir d'éluder les conséquences.

Certes, bien avant l'an 1789, la Révolution française avait été conçue et engendrée. Dans une partie de l'Europe elle existait déjà presque aussi vivante en esprit que pendant le cours de cette année 1789, où toutes les douleurs, les crises, les dangers de l'enfantement commencèrent. Quand Luther fit son manifeste contre le pape et contre Rome, la réformation était déjà créée; elle avait pleinement le souffle et la vie. Après la difficulté de commencer, la difficulté la plus grande de toute conception est d'aboutir. Aussi l'extrême Orient a-t-il un proverbe à l'aide duquel on avertit celui qui a dix pas à faire dans telle œuvre que ce soit, que, après en avoir fait neuf, il n'est encore qu'à la moitié de sa course. Si donc les sociétés actuelles qui ont fait leurs dix pas dans la voie des révolutions politiques se trouvent en avoir déjà fait neuf dans la voie des transformations religieuses, c'est un motif de croire qu'elles ont encore beaucoup de chemin à parcourir; mais c'est aussi un motif de ne pas révoquer en doute qu'il leur est providentiellement interdit, qu'il leur est impossible de reculer. Le dixième pas, la Jérusalem d'ère nouvelle, doit s'accomplir. Quelque redoutables que puissent paraître les douleurs et les conséquences d'un nouvel enfantement, il y a un terme écrit là-haut pour que la société humaine, le monde finisse par pousser un cri et accouche.

Quand on parle de la chute de nos premiers pères, il est convenu de s'étendre sur cette loi de sévérité imposée à la femme : « Tu enfanteras avec douleur. » Mais en général on ne fait pas assez ressortir la délicatesse infinie du Dieu qui, hors du jardin sacré, n'a pas moins associé un attrait puissant, une suprême volupté aux causes et aux préludes de l'enfantement, à ses suites paternelles et maternelles. C'est pourquoi Ève, la femme, est restée douée de l'heureuse faculté d'oublier avec promptitude la rigueur de l'épreuve d'où dérivent sa force morale et le principe de sa dignité. Elle est loin d'opposer aucune crainte pusillanime à la reproduction possible des mêmes souffrances.

Toutes les existences collectives, tous les êtres métaphysiques qui sont allégorisés sous des noms de femmes, tombent à perpétuité dans le même cas. La société humaine, la cité politique, la science, l'inspiration des arts, la religion et, pour tout dire en un mot, la Jérusalem idéale, la fille de l'Éternel, la vierge de Sion, toutes se plaisent à braver les craintes, les difficultés, les dangers d'un nouvel enfantement. Nulle ne se montre insensible aux émotions promises ou suscitées par quelque nouvelle phase de leurs amours, par les nouveaux fruits qui sortiront de leurs flancs, qui seront formés et développés dans leurs entrailles.

Dans la première partie de mes lettres, j'ai dépeint l'action réciproque et incessante de la question religieuse et de la question politique ; j'ai tiré mes preuves des événements qui se sont succédé au sein

de Paris et de la Révolution depuis l'an 1789 jusqu'à la quinzième année de notre siècle.

Ma seconde partie a établi que toutes les branches actuelles de la religion des Écritures, Judaïsme, Christianisme, Mahométisme, et leurs grands rameaux, se trouvaient placées aujourd'hui, quoique à des degrés différents, dans une situation morale fausse.

Les effets de cette fausse situation, démontrés d'abord en théorie, ont rencontré ensuite des éclaircissements pratiques dans les événements compris depuis 1815 jusqu'en 1840, et dans l'influence manifeste que Rome et l'esprit de réaction y ont exercée.

Or, si d'un côté les liens de la religion avec la politique sont inévitables, et d'un autre côté si, malgré tous les tempéraments, les rapports du temporel nouveau avec l'ordre spirituel ancien finissent par amener des inconvénients encore plus sensibles que les avantages, l'alternative ne peut rester longtemps incertaine. Ou bien il faudra retourner en arrière, rechanger ce nouvel ordre de temporel, réagir contre les principes que la Révolution française a fait universellement prévaloir ; ou bien il faudra marcher en avant et s'attendre à ce que le spirituel ancien, sous quelque titre et sous quelque nom d'Église qu'il soit présenté, donne lieu à un nouvel enfantement qui se confond ici avec l'idée d'une rénovation ou réédification générale.

De même que les deux parties précédentes, ce dernier développement de mon exposé a donc sa forme théorique et sa forme historique et pratique.

En théorie, il roule sur la nature des moyens qui ont été tenus en réserve par la Providence. En pratique, son objet sera de montrer la conciliation de ces moyens, soit avec le nouveau mouvement de l'Europe sur l'Asie, dont l'année 1840 a été le signal, soit avec les événements qui à Paris et à Rome se sont succédé depuis lors, ou qui se succéderont jusqu'au jour où je jugerai à propos de clore mon sujet et de vous dire avec bonheur : « Salut et fraternité! ma tâche est remplie. »

Il existe de grandes analogies entre un édifice d'esprit et une construction ou reconstruction ordinaire, et c'est d'après ces analogies que je compte régler l'ordre et la suite des éclaircissements que cette dernière partie doit vous présenter.

Dans le domaine matériel, avant de bâtir, nul ne peut se dispenser de divers actes et conditions préliminaires : il faut recevoir l'autorisation officielle d'entreprendre l'œuvre ; il faut que quelque signe nous en indique l'opportunité ; il faut avoir le mot des hommes, maîtres et compagnons, qui s'engageront à y concourir ; il faut de plus indiquer le jour où l'on commencera l'entreprise, enfin connaître et posséder l'emplacement, le terràin sur lequel on bâtira. En conséquence, dans l'œuvre de réédification idéale, ces actes et conditions préliminaires vont se reproduire et prendre un nom, un caractère définis.

Ainsi le génie de l'ère nouvelle obtiendra l'autorisation légitime de rebâtir, en matière religieuse, au moyen de la déclaration prononcée par le personnage compétent qui, dans l'histoire de la religion,

a été toujours et officiellement appelé le Témoin. Seulement ce nom même de témoin laisse déjà prévoir la profonde différence qui se manifestera à son occasion entre les temps ouverts par la Révolution française et les époques antérieures.

A la suite de ce nouveau témoignage apparaît la considération, le signe qui invite spécialement à la réédification générale, qui y provoque. N'en soyez pas surpris, et attendez l'explication ; mais cette invitation, ce signe, est la voix et le signe de Jonas.

Jonas et la baleine inséparable de son histoire sont une affaire de règle dans tout passage d'une phase de la religion des Écritures à une autre phase, d'une Jérusalem à une autre Jérusalem.

Sous le titre justement motivé de « Sceau de la France » la nature de l'engagement à contracter par les hommes appelés à l'œuvre réédificatrice portera l'empreinte évidente des desseins providentiels. Quant au temps opportun, au jour indiqué pour le commencement de l'entreprise, la date officielle n'est autre que 1840, qui, indépendamment de son caractère général, a, dans le sujet que je traite, d'autres caractères spéciaux auxquels il est probable que votre attention ne s'est jamais arrêtée. Enfin le lieu, le terrain nécessaire est celui dont le nom a été répété, depuis quelques années, par toutes les bouches, l'Orient méditerranéen, celui qui se relie à cette affaire d'Orient, la plus longue et sans contredit la plus compliquée de toutes les questions destinées à agiter nos populations occidentales.

A chaque jour suffit sa peine. Quand ces obliga-

tions préliminaires auront été remplies, l'autorisation, le signe, l'engagement, le temps, le lieu, ce sera du plan général de l'œuvre que nous aurons à nous occuper, et des éléments ou matériaux fournis par les carrières primitives, par les anciennes sources.

LETTRE III

Le Témoin, ou l'autorisation réservée par la Providence en faveur de l'œuvre nouvelle.

Septembre 1851.

Il est un point sur lequel l'accord n'a cessé d'être complet entre l'Église du christianisme ou messianisme actuel et les annonciateurs d'un messianisme ou christianisme d'avenir, entre l'école religieuse du Christ obtenu et l'école religieuse du Christ attendu. Aujourd'hui, un grand intérêt résulte de cet accord ; on en voit jaillir en faveur du génie de l'ère nouvelle l'élément traditionnel, l'autorisation légitime et nécessaire pour renouveler le spirituel, pour rebâtir une cité, une Jérusalem de troisième formation, qui, sans détruire ni la Jérusalem des anciens jours, ni la Jérusalem des temps moyens, ou Rome, s'élève cependant au-dessus de l'une et de l'autre, et les accomplisse.

L'Église chrétienne et l'Église catholique ont proclamé de tout temps que les débris de la cité juive, que la représentation de son ancienne assemblée n'avait conservé une ombre de vie que pour leur servir de « témoin. » Rien n'est plus exact, rien n'est plus juste, plus sincère. L'Église juive, à son tour, est toujours convenue qu'elle emportait en elle-même un sens réservé, un intérêt universel de témoignage. Mais combien les temps sont changés, et que les principes et les usages actuels se distinguent d'autrefois !

Jusqu'aux approches de la Révolution française, jusqu'à l'avénement du monde nouveau, la situation faite à tout témoin, politique ou religieux, de quelque importance, est assez connue. On le menaçait de la torture, on le plaçait en face du chevalet. Aujourd'hui le témoin est libre ; il jouit de toutes les sûretés désirables.

Ainsi on lui dit : « Avance et déclare-nous quel est ton nom ? — Mon nom ? Je m'appelle Juif, mot qui signifie louangeur, célébreur invariable de l'Être, de l'Unique, de l'Éternel.

— Ton âge ? — Mon âge ? Deux mille ans de plus que Jésus-Christ. —Ta profession ? — Je laisse à l'écart les tristes professions qui m'avaient été faites et dont je ne manifeste encore que trop l'empreinte et les conséquences. Mais ma destination à moi, ma profession traditionnelle, est celle-ci : Je garantis la sainte imprescriptibilité du nom de la Loi, et je suis le conservateur vivant de la noblesse antique et de la légitimité attachée par droit divin au nom, au propre nom de Peuple.

— Lève ta main et promets de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité. — Je m'y engage de cœur et de pensée, j'en fais le serment devant l'Éternel et devant les hommes. — Exprime-toi donc avec la concision de tes pères et confesse-nous ce que tu sais.

— Je sais de science certaine que, malgré ses admirables grandeurs, Rome est une cité usurpatrice, qu'elle n'est pas la vraie Jérusalem. Pour la gloire universelle de Dieu, de même que dans les intérêts positifs du monde, Rome doit être providentiellement transformée, doit être souverainement remplacée. Je sais de science certaine qu'il faut que la divinité de Jésus-Christ soit modifiée à fond, ou rectifiée ouvertement dans une sainte et sage mesure. Après avoir rendu au peuple ce qui appartient au nom de peuple, rendez à l'Éternel ce qui n'appartient qu'au nom de l'Éternel.

» Je sais aussi, et depuis longtemps, qu'il y aura lieu pour les nations de rompre un nouveau pain, d'inaugurer le vrai repos, le vrai sabbath de l'Éternel, de célébrer de nouvelles Pâques.

» Voilà mon libre et légitime témoignage. Et de plus, les choses que je sais par l'esprit de tradition, par l'esprit de justice et d'intelligence, ces choses-là je les veux d'une volonté inébranlable, et elles seront par l'esprit de force morale, par nécessité suprême et divine autorité. »

LETTRE IV

Jonas devant le XIXe siècle ; allocution de ce prophète, et nouveau signe à tirer de son histoire.

Après avoir reçu l'autorisation nécessaire à la réédification générale, vient le signe spécial duquel le génie de l'ère nouvelle doit retirer un vif encouragement pour mettre la main à l'œuvre. Jonas offert comme signe aux docteurs, forme, avons-nous dit, une condition obligée de toutes les époques de transition d'une ère de la religion des Écritures à une autre ère, d'une Jérusalem à une autre Jérusalem.

Mais de même que les docteurs d'aujourd'hui, philosophes ou théologiens, diffèrent grandement des docteurs d'autrefois, de même, sans manquer à ce qui est dû à la vérité de son caractère, la signification de Jonas et ses allocutions prennent au XIXe siècle de l'ère moyenne, une tout autre portée qu'au siècle premier.

En effet, à l'origine de l'Église, alors que la Jérusalem du pays baigné par le Jourdain allait être complétement nivelée, pour faire place à la Jérusalem des régions baignées par le Tibre, chacun se rappelle en quels termes le signe de Jonas fut solennellement invoqué. « Maître, dirent à Jésus certains docteurs de la Loi, nous voudrions bien te voir nous donner quelque signe. » Mais le maître évangélique leur

répondit : « Il ne vous sera donné d'autre signe que celui de Jonas ; car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le fils de l'homme restera dans le sein de la terre pendant trois jours et trois nuits. »

Or, en face du premier siècle de l'ère nouvelle, il serait difficile de s'attendre, de la part du petit prophète, à des expressions, à un langage équivalent. Bien loin de là, sans restriction, sans commentaire, son objet actuel est d'échapper à la fausse popularité qu'on lui a faite, et de récriminer avec détails et liberté soit contre les théologiens, soit contre les philosophes à qui il commence par adresser son allocution.

« Je distingue deux aspects dans votre manière d'agir à mon égard, leur dit Jonas : l'un qui ne me concerne qu'indirectement et que je respecte ; l'autre qui atteint mon propre génie et au sujet duquel l'heure est venue de protester. Dans le premier cas vous vous en êtes tenu à un point de fait. Vous avez trouvé le monde pénétré sur mon compte d'une idée, d'une opinion qui, depuis un temps immémorial, était reçue et propagée ; vous avez combattu cette idée comme étant du nombre de celles qui concourent à fausser plutôt qu'à rectifier le jugement populaire. C'était votre droit, et dans l'intérêt du principe des principes, dans l'intérêt de l'Éternel ou de la vérité, je n'ai que des grâces à vous rendre.

» Mais vous avez été plus loin et, en dehors de cette nécessité impérieuse, vous m'avez directement poursuivi ; vous vous êtes raillés de mes inspirations, vous avez fait de mon histoire, ou plutôt de mon poëme,

l'occasion de prouver la puérilité native de l'esprit juif et les absurdités prétendues de notre grande œuvre, la Bible. Voilà pourquoi, conformément à la loi antique du talion, et devant le XIXe siècle constitué, selon vos expressions, en jury intelligent et universel, moi, Jonas, et ma baleine supposée avec moi, nous vous renvoyons raillerie pour raillerie, et par là nous devenons, aux yeux de tous, un signe manifeste de la nécessité, de l'opportunité d'une réédification commune.

» En bonne philosophie, ou dans le royaume de la vraie sagesse, il y avait une première précaution à prendre pour se comporter convenablement envers moi. Avant de s'armer d'un compas afin de reconnaître s'il était permis à un homme de chair et d'os d'entrer et de sortir vivant par le gosier de certaines existences aquatiques, l'essentiel était de savoir si dans mon petit poëme, si dans l'œuvre de moi, Jonas, il est parlé réellement, et en toutes lettres, d'une baleine.

» Dès que vous auriez acquis la certitude que ce nom de baleine restait étranger à mon récit, une autre obligation non moins philosophique se présentait qui, à côté de l'abus relatif au nom, eût empêché de tomber dans l'abus relatif au fond de la chose. Il fallait chercher, ou simplement vous remémorer si, pendant mon siècle et sur les rivages que j'habitais, diverses circonstances n'autorisaient pas ma poésie à mettre en scène un genre de poisson dont il était absolument impossible de méconnaître le sens, l'intérêt, l'opportunité, et dont il était puéril, ridicule même, de confondre la nature avec aucun des poissons qui existent au sein de vos mers ou dans vos fleuves.

» Oui, certes, de mon temps, toutes les côtes de la Syrie étaient rangées sous les lois religieuses et politiques des dieux poissons. Nous étions exposés à rencontrer à chaque pas des divinités adorées sous la forme de grands poissons, qui parlaient souvent le langage le plus brutal, qui dictaient des lois pleines de barbarie et qui faisaient surtout aux malheureux naufragés un sort déplorable.

» Telle était même une des principales différences entre le pays d'Égypte et la Phénicie, que j'ai rendue témoin de mon poétique départ. En Égypte, où l'agriculture avait le plus de faveur, où la production du blé était l'affaire essentielle, tout était accordé à la souveraineté du Dieu bœuf, dont le veau doré du désert ne fut qu'une pâle image.

» Chez les populations phéniciennes et syriennes, au contraire, qui se livraient au commerce, où l'avidité du marchand et la superstition du marin étaient dans leur première ferveur, la souveraineté religieuse et la puissance revenaient au Dieu poisson. La fameuse divinité des Philistins, qui tomba deux fois devant notre arche, s'appelait *Dagon,* précisément parce que c'était un Dieu poisson, et que le mot *dag*, en langue phénicienne et en langue hébraïque, signifie *poisson.* Jusqu'au sein de Babylone la puissance politique et religieuse du poisson s'était manifestée. Par allusion à nos vieux souvenirs diluviens, on y révérait le dieu *Oannès,* ou le poisson par excellence, le poisson législateur !

» Après cela me faudra-t-il ajouter que je vivais, moi Jonas, neuf cents ans avant Jésus-Christ, que

dans nos climats toutes les populations étaient caractérisées par le nom et la nature de leurs dieux. Au lieu de parler, comme vous aujourd'hui, de bonnes et de mauvaises mœurs, de barbaries, de servitudes, de superstitions, nous nous en prenions directement à la vanité ou à la stupidité des dieux qui nous en paraissaient être le principe et la cause.

» C'est ainsi que notre langue juive employait vulgairement ces expressions : « se détourner de l'Éternel, fuir de devant la *face* de l'Éternel, » pour dire que nous étions malheureusement disposés à rejeter en arrière les inspirations du Dieu sagesse et vérité, les justices de notre principe. Dans ces occasions, notre philosophie, notre poésie religieuse et morale nous avertissait qu'il y avait pour nous un danger imminent, celui de tomber dans les liens, sous la dent, sous la griffe et jusque dans le *ventre* des autres dieux, que les populations semées autour de nous choisissaient parmi les créatures visibles qui se meuvent dans les airs et au sein des eaux, sur la terre et sous la terre.

» Sans doute à cause du don de prophétie qui m'avait été accordé, j'ai connu de loin que vous vous révolteriez fréquemment contre le langage de notre temps, que vous désapprouveriez Jonas, Baruch ou Habbacuc, de ne pas s'être exprimés comme des écrivains et des poëtes de vos grands siècles. Mais que voulez-vous, Dieu et le progrès des langues en ordonnaient autrement.

» Mes récriminations d'ailleurs ne s'adressent pas moins aux théologiens et aux mythologues, dont le zèle a été si ardent à faire ou à entretenir ma fausse

popularité; elles s'adressent à ceux qui ont imprimé un caractère de matérialité à tant de figures allégoriques et poétiques qui se rencontrent chez les grands et les petits prophètes, mes collègues et mes successeurs.

» Je le confesse toutefois, si ce n'eût été le nom de baleine et le rôle matériel attribués à mon poisson, personne au monde peut-être, ou presque personne, ne m'aurait connu. L'intérêt de ma mission passée se serait grandement affaibli. Ma mission présente manquerait aussi de sens, d'autorité ; car je n'aurais eu aucun sujet de remonter encore une fois du fond des eaux pour servir de signe à une nouvelle époque de transition, pour devenir un encouragement à une transformation religieuse universelle. »

LETTRE V

Du sceau de la France; engagement moral prescrit à tous les artisans de l'œuvre réédificatrice.

Entre les actes préparatoires de tout travail édificateur, nous avons compté l'engagement, la nécessité de l'espèce d'initiation, de nouveau baptême, auquel adhèrent tous ceux qui sont appelés à y concourir.

En appliquant cet acte préparatoire à la réédification de la cité religieuse, de la Jérusalem d'ère nouvelle, ce n'est nullement au hasard ni par un choix arbitraire que le titre, d'abord assez vague de « sceau de la France, » s'est présenté. Il dérive rigoureusement, d'une de ces coïncidences frappantes, d'un de ces contrastes auxquels plus d'une fois la Providence elle-même se complaît.

En fait, il a appartenu à notre pays d'être au moral l'instrument de la rupture la plus profonde avec le passé qui se soit accomplie depuis l'apparition de Jésus-Christ ; il a appartenu à la nation française, au peuple français, d'être la première de toutes les nations qui ait rendu, sans réserve, la dignité de l'homme et la pleine autorité du citoyen au représentant religieux, au témoin toujours vivant de la Jérusalem antique.

Or, à part les causes générales qui ont déterminé cet événement, il y a une raison intime destinée à expliquer pourquoi on l'a vu éclater en France plutôt que partout ailleurs, une raison qui forme suite en même temps que rupture à l'égard du passé, et qui, par ce moyen, engage l'avenir et marque en quelque sorte la nature nouvelle de son baptême.

Dans l'ordre des desseins providentiels, et dans un intérêt dont j'ai déjà défini le double caractère, il avait été arrêté longtemps à l'avance que, pendant le cours entier de l'ère chrétienne, le juif ne serait pas seulement le persécuté par excellence, mais le méprisé, le *déshonoré*.

Un homme de génie des temps antiques, qui fut

aussi un grand législateur, a dit que les contraires sont guéris souvent par les contraires.

Dans les circonstances dont il est ici question, et en dictant à la France de commencer la guérison morale du peuple déshonoré, de proclamer sa réhabilitation officielle inséparable de la réhabilitation de tous les peuples, le dispensateur suprême des choses s'est réglé visiblement d'après la maxime des contraires, et voici comment.

En Europe, chez toutes les populations de premier ordre, on découvre des instincts impérieux, des sentiments innés qui servent à caractériser ces populations, à les distinguer les unes des autres, à leur imprimer un sceau moral. Eh bien ! en France il existe un instinct de cette nature qui s'appropriait avec une délicatesse infinie, avec un à-propos tout providentiel à la délivrance du dépositaire religieux dont l'état moral ainsi que l'état social était descendu au degré le plus misérable. Cette disposition, « ce sceau de la France, » cet instinct caractéristique, qui a brillé diversement à toutes les époques de son histoire, est comme inhérent à son ciel, à son sol, à la fibre de ses habitants. Sans doute, et plus d'une fois, il peut changer d'objet, de forme, de régime, il peut s'affaiblir de temps à autre, s'effacer même en apparence, mais pour reluire à la moindre occasion favorable, à l'appel le plus imprévu. Vous en devinez le nom et vous en appréciez l'application immédiate. Cet instinct français que nul ne saurait définir et que pourtant chacun partage, cette source providentielle d'un nouveau baptême, ce sentiment enfin de céleste origine, est tout simplement l'honneur.

Dans l'intérêt de la réédification générale, il n'y a donc pas à hésiter sur la conséquence naturelle de ce fait ; c'est au moyen des termes suivants qu'on en peut rendre la moralité intime : « Quel que soit votre pays, la secte, le parti, le rang dans lesquels vous avez été enregistrés comme d'office, vous tous qui vous sentez appelés à mettre la main à l'œuvre, enfants de la Jérusalem d'ère promise, montrez-vous d'abord reconnaissants. Aimez la France dans les limites du dévouement et de l'amour que vous devez à votre propre patrie. A travers les variations et les défaillances dont le caractère français donne de fréquentes preuves, ne perdez jamais de mémoire que cette nation, que ce peuple a une mission réelle à remplir, une destinée marquée du doigt de la Providence ; et sans préjudice de ce qui appartient à la loi, à la foi et aux intérêts les plus divers de la vie, soyez comme baptisés avec elle ou rebaptisés devant l'Éternel, au nom et sous les auspices de l'honneur.

LETTRE VI

L'an 1840 ou le temps; caractères distinctifs de cette quarantième année.

Dans l'œuvre de renouvellement dont j'ai à vous tracer une image, l'ouverture du temps, la question d'opportunité se résume en l'année 1840.

Depuis cette époque jusqu'au moment actuel, c'est-à-dire depuis onze ans, vous m'avez exprimé plus d'une fois que, à votre avis, j'attribuais une importance quelque peu exagérée à la quarantième année de notre siècle; mais les raisons nombreuses qui ont coïncidé entre elles pendant son cours, attestent que je n'y ai pas été entraîné sans réflexion. L'année 1840 a mis à l'ordre du jour la question d'Orient, qui certainement est désormais la plus grande de toutes les affaires du monde; elle a ouvert le nouveau mouvement de l'Europe sur l'Asie. Quoique les complications et les conséquences de cette affaire aient été suspendues par d'autres événements, je ne reste pas moins convaincu de la prédestination attachée aux jours où elle s'est officiellement produite. Dans l'histoire des transformations que la question religieuse ne peut éviter de subir, l'an 1840 offrira peut-être plus d'une analogie

avec l'année 1789, considérée comme introduction à la révolution politique générale.

Après cela le sujet que je traite, le système que je poursuis lui a dû des encouragements particuliers dont je ne puis m'empêcher de vous rendre aussitôt la nature. L'an 1840 m'a apporté la preuve que je ne m'étais point abusé, lorsque, à l'époque de la Restauration et bien avant tous les moyens actuels de nouvelle circulation, je m'exprimais en ces termes : « Les oscillations des peuples continuent, l'impulsion générale vers l'Occident semble terminée. L'état de l'Orient est provisoire ; les yeux se retournent vers le berceau de l'humanité. Après avoir reçu la civilisation, les arts, la religion des rives de l'Asie, l'Occident est entraîné par la force des choses à les y reporter. Des intérêts nouveaux surgiront, des idées nouvelles ; et certes l'importance politique de Jérusalem et du pays d'Israël ne pourra manquer de renaître, dès que le génie de l'homme sera parvenu à creuser l'isthme de Suez et à mêler les eaux de l'Océan à celles de la Méditerranée. »

Un autre service rendu à mon sujet est celui dont il vous a été parlé dans la lettre de ma seconde partie, intitulée *l'Isolement*. Les événements de l'année 1840 ont éclairé mieux qu'aucune dissertation la raison historique et morale qui m'avait conduit à admettre la nécessité d'une nouvelle manière de voir appliquée aux institutions de Moïse et aux destinées de l'ancien peuple. Ils ont fait justice des opinions qui affectaient de ne pas comprendre qu'un plan de défense et de concentration, qu'un système d'attente ou de voir ve-

nir, qu'une politique d'isolement, était loin d'impliquer un esprit d'isolement absolu, était loin de faire de cet isolement le principe constitutif et l'objet final de la doctrine qui y cherchait des ressources.

Bien plus, cette même année 1840 avait offert pour singularité de servir de juge à une sorte d'oracle religieux, à l'évocation d'une centurie. Selon le comput de l'Église juive, 1840 a ouvert le LVIIe siècle du monde social, du monde constaté par l'Écriture. Or, dans l'année 1838 ou 1839, et à l'occasion de quelques débats auxquels la publication récente de mon *Essai sur Jésus-Christ et sa doctrine* n'était pas étrangère, des paroles prononcées, disait-on, par d'anciens rabbins, furent tout à coup exhumées. Sous leurs auspices, une des feuilles politiques et religieuses alors les plus répandues annonça à des milliers de lecteurs que l'an 1840 avait un sens providentiel, qu'il réserverait très-probablement au monde l'heureux spectacle de voir grossir à l'improviste le nombre des hommes convertis à la foi romaine. En effet, d'après l'oracle religieux ou la centurie rabbinique dont on s'étayait, si cette année s'écoulait sans que rien concourût à entretenir la vieille espérance, la foi, la patience morale de l'ancienne Jérusalem; si rien n'indiquait l'approche d'un messianisme des nouveaux jours, l'avénement d'une période de rénovation religieuse aussi profonde que celle qui s'est déjà manifestée dans la question politique; si rien d'analogue n'apparaissait, en ce cas tout serait consommé. Les juifs en viendraient d'eux-mêmes à reconnaître leur erreur; le pavillon intellectuel de Moïse s'abaisserait sans retour devant le pavillon spi-

rituel de Jésus-Christ, et la loi de Jérusalem serait définitivement absorbée dans la foi de Rome.

Eh bien! n'est-ce pas un fait curieux? En présence de l'oracle promulgué en 1839, l'année 1840, l'an Ier du LVIIe siècle des Juifs, se charge elle-même de répondre. 1840 remet à flot le nom de la Syrie, de la Palestine, de l'ancienne Jérusalem. En 1840, et dans une question qui pour elle est pleine d'avenir, si l'influence naturelle de la France a l'air de fléchir un moment, si ses alliés d'Orient, les maîtres et les soldats de l'antique royaume des Pharaons, se voient soudainement rabaissés, reportez-vous aux chroniques du temps. Je n'ai pas à discuter jusqu'à quel point on était ou non fondé en raison; mais les organes nationaux les plus divers de notre pays se réunirent en chœur. Ils en attribuèrent la cause à l'inconvénient de n'avoir pas porté assez haut l'étendard politique de la révolution et d'avoir, au contraire, trop accordé à la bannière religieuse qu'on signalait à cette époque sous une dénomination inutile à reproduire.

Enfin, l'intérêt et le droit de l'an 1840 ne lui viennent pas seulement du traité des puissances européennes qui déclarent et manifestent la question d'Orient, mais aussi des rapports de ce traité avec celui de 1815 ou de la Sainte-Alliance.

Dans sa nature politique, quoique l'acte de 1815 eût été dirigé contre la révolution française, je vous ai fait observer que dans sa nature religieuse cet acte était fortement empreint de l'esprit de révolution. Les drapeaux opposés d'Hildebrand, de Photius, de Luther y avaient été amenés, en apparence, à un accord. Au

nom de la religion et sous l'invocation de la Trinité, les trois représentants de l'Église latine ou catholique, de l'Église grecque ou orthodoxe, de l'Église saxonne ou protestante, s'étaient fait un terrain religieux commun, un terrain sur lequel toutes les causes de séparation entre ces diverses Églises, tous leurs préjugés respectifs tombaient dépouillés de leur précédente autorité, perdaient leur prestige.

Le traité de 1840 était un nouveau pas dans cette voie. Mahomet lui-même participe officiellement à la confédération européenne. A la vérité, Mahomet n'y reçoit tout d'abord qu'un accueil politique. Mais nous avons établi assez au long que les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, sont également assujettis à un ordre et une suite.. En conséquence, le terrain politique commun où les représentants du Prophète se voient appelés devient un signe sensible des temps favorables à un messianisme nouveau, à une œuvre commune de réenfantement en matière religieuse.

LETTRE VII

L'Orient méditerranéen, ou le lieu approprié à l'œuvre nouvelle; question d'Orient dans le passé et à notre époque.

Outre la question de temps, l'acte préparatoire de première importance dans toute œuvre d'édification est certainement la question de lieu, la nature et la disposition de l'emplacement sur lequel on doit élever l'édifice.

Si l'année 1840 a marqué la date favorable, ce cri universel « l'Orient! » a introduit à la question de lieu, a marqué le terrain providentiellement approprié à la réédification générale. C'est même à cause de la nature de ce lieu, à cause de l'intérêt perpétuel attaché aux rivages syriens et juifs de la Méditerranée, que l'affaire récemment produite sous le titre de question d'Orient, est tout simplement aussi vieille que l'histoire. Non-seulement elle se voit renouvelée des Grecs, des Romains, mais renouvelée de tous les anciens empires de l'Asie. A la vérité, selon le point de départ des puissances qui y remplissaient le principal rôle, cette question, restée pour les unes l'affaire d'Orient, se changeait pour les autres en question occidentale.

Presque toute l'existence historique de l'Europe pen-

dant le cours de l'ère moyenne, les ambitions qui l'ont animée, les conquêtes, les batailles, la diplomatie dont le souvenir nous a été transmis, tout roule aussi de quelque manière autour de cette grande question, autour des rivages méditerranéens de l'antique Judée et de la Syrie. Ils ne cessent d'être un des pivots assignés au mouvement du monde.

Sur le globe que l'homme habite, il est hors de doute que chaque lieu, chaque point, peut être considéré successivement comme le centre de tous les autres, comme le trait d'union placé entre un Orient quelconque et un Occident. Mais ce fait, qui n'est pas contestable dans sa rigueur mathématique, change d'aspect dès qu'on s'en réfère aux progrès des nations, aux intérêts de la politique, aux émotions constamment fécondées par la poésie.

Ne nous attachons ici qu'aux influences physiques. Les anfractuosités de la terre, la disposition naturelle et si irrégulière, en apparence, de ses continents, de ses fleuves, de ses montagnes, de ses mers, déterminent des situations exceptionnelles, des lieux, des territoires qui, de même que certains hommes et certains peuples, ont des priviléges natifs, des supériorités spéciales.

Si l'on compare la mer Méditerranée, par exemple, au vaste Océan, elle équivaut à peine à un faible lac. Pourtant le rôle de cette étroite mer a toujours été et sera peut-être toujours en première ligne dans le développement de la civilisation humaine. Les voies nouvelles de circulation qui, de tous les points de l'horizon, aboutiront à ses rivages,

la dédommageront de l'infériorité dont elle était menacée par la puissance et la nouveauté des moyens qui ont rendu la navigation sur l'Océan plus générale et plus sûre.

Voici donc par quel côté la question d'Orient soulevée de nos jours, ou la nouvelle impulsion de l'Europe vers l'Asie, acquiert le caractère d'un signe religieux ; voici comment cette impulsion dénote le lieu le plus propre à l'union nécessaire entre le droit de nouveauté et le droit d'antiquité, entre l'intérêt de rupture complète avec le passé et l'intérêt non moins formel de suite.

A l'aide de ses interprétations spirituelles, qui étaient rendues concluantes par l'intervention matérielle du bras séculier, sans doute Rome ou la Jérusalem du moyen âge s'était attribué à elle-même et avec exclusion une foule de prévisions, de paroles qui, chez les prophètes juifs, avaient été dictées en faveur de la Jérusalem ancienne. Mais il n'a jamais été permis à la ville de Romulus et de Rémus de ravir à la cité de David et de Salomon les priviléges et les prédestinations résultant de sa position géographique. Jamais nul homme, nul esprit, nulle force n'ont été capables d'empêcher que cette situation géographique de l'ancienne cité ne concordât de la façon la plus judicieuse avec l'idée morale qui a été liée à son nom de ville de la paix, et avec la mission qui en est découlée.

En réalité, les rives asiatiques de la Méditerranée et les terres adjacentes syriennes et palestiniennes ou juives sont la ligne de section et comme le méridien

au moyen duquel l'ancien et énorme continent composé de l'Europe, l'Asie, l'Afrique, se trouve le mieux divisé en deux parts, Orient et Occident. Cette ligne, qui coupe la mer Rouge au midi et la mer Noire au nord, sert à relier l'Égypte, l'Arabie, l'Océan, avec l'Asie mineure et avec les passages conduisant soit en Europe, soit, à travers l'Euphrate, dans l'Asie centrale.

En vertu de leur situation il a donc été donné aux rives syriennes et juives de la Méditerranée de constituer presque en tous temps une des plus grandes routes de transit, une des plus grandes portes du monde civilisé. C'est en ce sens que, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre moral, l'antique Jérusalem avait pris le titre de « Porte des peuples » dont l'empire ottoman a hérité.

C'est dans ces mêmes conditions que, durant le cours de l'ère ancienne de la religion des Écritures et du monde, aussitôt qu'un grand État, qu'un puissant monarque se trouvait en mesure de dominer sur quelque partie de la Méditerranée orientale, nulle trêve, nul repos n'était laissé à son ambition. Il travaillait incessamment à se rendre maître de tout le circuit oriental de cette mer ; il faisait servir tour à tour à ses fins les armes, la politique, le commerce, la religion. Nul moyen ne lui coûtait pour posséder comme en toute propriété les deux poteaux et les battants de la grande porte de communication affectée par la Providence aux deux sections principales de l'ancien monde. Enfin c'est dans ce sens que la même question changeait de nom selon les circonstances.

Ainsi lorsque des conquérants tels que Nebucadnetzar et Cyrus s'élançaient des régions intérieures de l'Asie, quand ils faisaient suivre à leurs redoutables armées la marche du soleil, et qu'ils se dirigeaient vers Jérusalem pour s'établir en dominateurs sur ses rivages, alors la question qui s'appelle aujourd'hui question d'Orient était pour eux la grande affaire occidentale. Au contraire, quand des chefs tels que Alexandre et les Romains partaient du côté de l'Occident, quand ils marchaient en remontant le cours du soleil, et qu'ils se dirigeaient également vers Jérusalem et sur les rives judéo-syriennes de la Méditerranée, alors la question qui avait été l'affaire d'Occident pour les puissances asiatiques, devenait pour les puissances européennes l'affaire d'Orient.

De là l'éclaircissement religieux et politique qui a été déjà soumis à votre appréciation, le vrai caractère des deux chutes subies, à cinq cents ans de distance, par la cité systématiquement destinée à devenir une libre médiatrice entre l'Orient et l'Occident. Ces deux chutes furent le produit des deux faces opposées de la même question. La première fois, Jérusalem succomba devant la puissance asiatique qui avait crié à ses terribles et sauvages armées : « Précipitons-nous vers l'Occident, faisons trembler cette terre sous les pas de nos chevaux; obligeons les populations méditerranéennes à nous apporter le tribut de leurs richesses et à nous adorer comme des dieux ; il suffira de l'exemple de quelques-unes pour que toutes les autres s'y rangent. »

La seconde fois, la chute s'accomplit devant la puissance romaine, qui redit à son tour à ses redouta-

bles légions : « Marchons sur l'Orient, forçons les populations méditerranéennes de nous apporter le tribut de leurs richesses et d'élever des temples à nos césars comme à des dieux ; l'exemple de quelques-unes suffira pour entraîner tout le reste. »

Or, cette volonté antique, dont la Turquie des temps modernes a offert la dernière expression, cette question d'Orient, ce vaste projet qui consiste à tenir sous une même influence tout le pourtour méditerranéen marqué par les trois points, Constantinople, Jérusalem, Alexandrie ; cette question, ce projet est précisément celui qui préoccupe désormais toutes les grandes puissances de l'Europe. Tandis que les unes ont en vue de le réaccomplir autant que possible pour leur propre compte, les autres, au contraire, redoutent de voir leurs émules ou leurs rivales avancer trop loin dans ce réaccomplissement et s'appliquent à y créer des obstacles.

Quoi qu'il en soit, un lieu existe sur la terre, qui de tout temps a été le but alternatif et comme le centre de gravitation pour les grandes races orientales et occidentales. Ce lieu se trouve aujourd'hui providentiellement nivelé, comme il convient à toute place destinée à reconstruire. L'an 1840 et la question d'Orient en ont relevé et de nouveau popularisé le nom et l'intérêt incalculable. En conséquence, par son droit d'antiquité et par son intérêt de nouveauté, par l'idée première de sainte médiation qui y a jeté ses racines, et par son état actuel de veuvage, d'abandon, de nivellement, ce terrain, ce lieu, parle lui-même avec assez de clarté. Il s'offre naturellement à l'esprit, et est offert d'en haut comme le plus favorable aux desseins trans-

formateurs des nouveaux jours, comme le mieux approprié à l'œuvre de réédification nouvelle et universelle.

LETTRE VIII

L'imitation, ou plan à suivre dans l'œuvre de réédification générale.

Octobre 1851.

Les conditions préparatoires sont remplies, mais la difficulté essentielle reste à franchir. D'après quelle donnée, d'après quel plan sera-t-il permis de se diriger dans l'œuvre de réédification commune, dans la constitution de la cité, de la Jérusalem d'ère nouvelle? De quelles modifications ne seront pas susceptibles les matériaux qui ont été déjà employés dans le domaine du spirituel, ou qui ont été laissés en réserve?

Au sujet de la situation de toutes les branches actuelles de la religion des Écritures, j'ai émis un principe, j'ai montré un but, je suis donc tenu de proposer un moyen. Dans les temps graves, et quels jours plus graves que ceux où nous vivons, on n'est guère en droit de soulever des questions sans présenter quelques chances de les résoudre.

Or, à mon sens, le moyen le plus efficace que le génie du monde nouveau puisse obtenir pour surmonter les complications qui lui sont faites par la question religieuse, pour en délier et, au besoin, en trancher le nœud, ce moyen, ce plan, se résume dans le mot, dans la loi « d'imitation. » Aussi quelques observations doivent-elles vous être adressées sur la portée antique et sacrée de cette loi, dont j'indiquerai ensuite la principale application et les nombreuses conséquences. Vous savez d'ailleurs qu'il a toujours existé deux espèces opposées d'imitation, comme une vraie et une fausse gloire, une vraie et une fausse humilité, des prophètes francs et des prophètes menteurs : l'une est l'imitation féconde, créatrice qui inspire le génie de l'art et fait son originalité ; l'autre est l'imitation servile, rampante, celle qui a donné lieu au cri, « *O imitatores servum pecus.* »

Bien des siècles avant que Socrate et Platon songeassent à venir au monde, le principe d'imitation appliqué aux affaires de l'esprit avait reçu de grands honneurs. Sous des formes diverses on exprimait partout et en toute chose, l'idée d'un *exemplaire* sacré, d'un type divin, que nous portons en nous, ou qui se développe hors de nous. Je n'ai pas à parler ici des personnifications exemplaires, des types qui étaient adoptés dans les religions de l'Égypte, de la Perse, de l'Inde. Je m'en tiens à la religion des anciennes Écritures, au sein de laquelle Dieu, le peuple et l'homme fournissaient successivement à la pratique un triple exemplaire, une triple application du principe imitatif. C'est ainsi que dès le commencement, Dieu lui-même

se pose comme exemple ; il consacre cette loi universelle de travail dont tous les échos retentissent parmi nous, et où je serai ramené plus à propos lorsque j'aurai à remettre devant vos yeux l'origine systématique des trois sabbaths ou jours de repos, en vigueur sur le continent européen ; celui de Mahomet, le sabbath du vendredi, celui de Moïse, du samedi, et le sabbath de Jésus ou le repos du dimanche.

De même nous avons reconnu que l'ancien peuple avait été constitué comme exemplaire, comme type sacré, comme objet d'imitation qui, selon les circonstances, devait servir à une double fin ; tantôt à une imitation positive quand son exemple mériterait d'être suivi, tantôt à une imitation négative quand cet exemple, nécessaire à éviter, emporterait cependant des enseignements fortifiés par l'expérience.

Enfin, ce même principe d'imitation ne s'était pas moins étendu, dans l'ancienne Jérusalem, à la personnalité de l'homme qu'à Dieu et au peuple. C'est ainsi qu'avant les prédications de saint Paul et celles de Jésus, dans un traité intitulé, *l'Amour du prochain, la Charité*, qui avait surtout en vue les exactions cruelles de Rome, le célèbre commentateur des anciens livres, Philon le Juif, s'exprimait de la manière suivante :

« Parlons maintenant de la sœur jumelle de la piété. Cette sœur est l'amour du prochain, la *philanthropie*, la charité, dont le père des lois, Moïse, a été plus épris que personne au monde ; car il savait qu'elle est comme le grand chemin, suivi par les hommes désireux d'atteindre à la sainteté. C'est pourquoi il a constam-

ment provoqué ceux qui étaient sous sa direction à l'union et société humaine; donnant sa propre vie pour leur servir d'exemple et comme si elle était peinte dans un tableau. »

En raison d'une antiquité si haute et si sacrée nous sommes donc fondés aujourd'hui à nous adresser au principe d'imitation. Sous ses auspices l'œuvre de réédification générale va trouver son plan tout fait, tout tracé, plein de vie; sous ses auspices, loin de s'exposer aux inconvénients sans nombre d'un inventeur exclusif, le génie de l'ère nouvelle n'aura qu'à se régler avec prudence et liberté d'après les traditions d'une autorité incontestable. Il n'aura qu'à suivre un exemple sanctifié, qu'à choisir un modèle éclatant et fécond; et cette autorité incontestable, ce modèle, cet exemple n'est autre que la Jérusalem d'ère moyenne, de moyen âge, Rome.

Pour se faire sa cité religieuse, le plan offert au nouvel esprit consiste donc à agir tout simplement à l'égard de la Jérusalem des temps moyens comme celle-ci a procédé à l'égard de la Jérusalem antique. C'est par Rome, considérée en qualité de type ou comme sujet d'imitation, qu'on apprendra le mieux de quelle manière il est saintement permis d'opérer une rupture irrévocable avec le passé, sans cesser d'être une suite. C'est en vertu des errements fournis par Rome elle-même, qu'on se verra armé de la plus large et la plus forte vérité, savoir, que, en matière religieuse, on peut être appelé par providence à tout renouveler, à changer le spirituel ou le dogme, le personnel ou le sacerdoce, le matériel ou la forme exté-

rieure des cérémonies, et cela pourtant sans perdre le droit précieux d'affirmer qu'on n'a rien détruit, absolument rien de tout ce qui avait été fait jusqu'alors, pas le moindre *iota*, pas la moindre lettre.

LETTRE IX

Premier effet de la loi d'imitation ; Rome transportée en Palestine.

Dès que la loi d'imitation est invoquée, sa première influence s'étend sur Rome. Il s'en suit qu'un fait se dessine dans le domaine de l'esprit en vertu duquel la transformation religieuse apparaît déjà toute vivante, et marche.

A l'ancienne époque de transition et à l'égard de l'ancienne Jérusalem, Rome nous a prouvé qu'elle avait rempli deux fonctions providentiellement distinctes, qui ont fini par se confondre dans un même acte, dans une même pensée ; deux rôles, l'un fatal, l'autre glorieux. Or, à l'époque de transition où nous sommes et à l'égard de Rome elle-même, s'il est arrivé que le premier de ces rôles, le plus fatal, ait été déjà reproduit au sein de Paris, et reste par bon-

heur entièrement étranger aux générations nouvelles, il faut en conclure que l'autre fonction, le rôle glorieux se réalisera quelque jour, qu'il deviendra un sujet fécond d'imitation.

A l'ouverture de l'ère vulgaire ou moyenne, dans le premier siècle de l'Église, l'affaire principale de Rome s'est clairement manifestée. Elle a été chargée de renverser l'ancienne Jérusalem, d'en disperser les représentants, d'en tuer les pontifes, de faire passer la charrue sur ses fondements, afin d'obtenir table rase comme il convient à tout lieu, à tout terrain destiné à une construction, à une réédification de nouvel ordre. De même à l'ouverture de l'ère nouvelle dans son premier siècle, nul ne saurait contester qu'en fait, cette première et terrible action de Rome n'ait été comme imposée à Paris, avec toutes les différences dépendant de la nature des idées et de la nature des temps. Quoique depuis lors, et à la surface, les choses aient pris l'apparence de se rétablir, sinon dans le même état, du moins sous les mêmes noms, l'illusion n'est guère possible. Il est certain qu'aux yeux de l'Europe entière et du monde, la philosophie française, la révolution française, Paris, ont fait table rase à l'égard de la Jérusalem des temps moyens. Elles ont atteint à fond son prestige, ses croyances, son pouvoir; elles ont même, tout comme jadis, dispersé et tué ses pontifes.

Mais si le premier rôle de Rome offre un caractère essentiellement destructif et niveleur, sa fonction glorieuse a été de nature réédificatrice; et c'est en ce sens qu'elle peut devenir riche en résultats imitatifs,

surtout à cause du nouveau mouvement de l'Occident sur l'Orient, de l'Europe sur l'Asie.

Un jour, en effet, la cité latine, épuisée dans sa forme religieuse ancienne comme dans sa forme politique, sent la nécessité de se régénérer, de se reconstituer. Sous l'empire de cette pensée, Rome ramasse ses forces ; elle saisit dans ses bras et serre contre sa poitrine la cité de David ; elle la soulève en esprit, l'arrache du mont Moria et du mont Sion, et la transporte d'un bond sur les monts Aventin, Quirinal, Capitolin. Du cœur de la Palestine, la voilà installée désormais au sein du Latium. En même temps, Rome crie à l'ancienne Jérusalem : « De par l'autorité de mon nouvel esprit, je me substitue à toi ; je te dépose dans l'ordre spirituel comme je t'ai précédemment nivelée dans l'ordre politique ou temporel. Je ne te détruis pas cependant, Dieu m'en préserve ! je t'accomplis. Tu retrouveras en moi une vie plus large, plus céleste. »

Cette manière d'agir était certainement grande, décisive. Elle confirmait à la fois la suite à l'égard du passé et la rupture. Rome, ou la Jérusalem d'ère alors nouvelle, devenait libre de prendre à la Jérusalem d'ère ancienne tout ce que cette cité lui semblait posséder ou cacher de plus général, de plus pratique, de plus vivant. Elle expliquait d'autorité ses Écritures ; elle ouvrait de nouvelles voies à son enseignement ou à son dogme. Toujours, sans rien détruire, et au contraire dans le but de tout accomplir, elle abolissait les cérémonies de l'ancienne cité, ses figures, son sacerdoce ; elle imprimait un autre caractère à son droit divin.

Pour la réédification future, le plan, je le répète, est donc tout trouvé ; personne ne l'imagine, personne ne l'invente. Le génie naissant de l'ère nouvelle n'est pas moins robuste, n'a pas les reins moins forts que le génie naissant de l'ère vulgaire ou moyenne. Dans un intérêt universel et afin de se préparer une manière d'agir également grande, décisive, il appartient à ce génie nouveau de saisir à son tour, de serrer contre sa poitrine la Jérusalem de moyen âge, Rome ; il lui appartient de l'arracher du sommet des monts Aventin et Capitolin, et de la retransporter d'un bond du sein du Latium au cœur de la Palestine. Il lui appartient enfin de rendre une nouvelle vie à cette montagne de l'Éternel, à cette plate-forme du Moria, aujourd'hui livrée aux mains des Turcs, et dont il est dit de toute antiquité : qu'elle s'élèvera tôt ou tard, par ses justices et par ses lumières, par la sagesse de sa parole et la sagesse de sa loi, au-dessus de toutes les collines, de toutes les montagnes, *et in vertice montium et elevabitur super colles.*

LETTRE X

Conséquences successives de la loi d'imitation, ou diversité des ressources applicables à la transformation religieuse.

En vertu de la loi d'imitation, il est censé que Rome vient d'être transplantée sur les rives de l'Orient méditerranéen, de même que Jérusalem a été transplantée jadis au sein de nos régions occidentales. Quoique cet acte soit encore renfermé dans le domaine de l'esprit, il ne faut pas moins en poursuivre les conséquences. C'est à ces conséquences mêmes que j'ai à consacrer un assez grand nombre de lettres. Après avoir parcouru les divers points qui doivent vous être aussitôt signalés, nous nous retrouverons en l'année 1840, avec une sorte de bagage parfaitement conforme au cri général de cette année, l'Orient. Nous n'aurons plus qu'à apprécier les événements contemporains jusqu'à ma conclusion définitive.

Chaque phase de la religion, avons-nous dit, emporte avec elle son spirituel ou son dogme, son personnel ou sacerdoce, son matériel ou la forme donnée à ses temples, à ses cérémonies et pratiques. Il en résulte que sous l'empire de la loi d'imitation, plus la Jérusalem d'ère moyenne, Rome, a changé profondément le spirituel, le personnel et le matériel de la

première Jérusalem, plus le génie des temps nouveaux en retire de la force, de l'ampleur. En marchant sur les traces de Rome elle-même, plus la Jérusalem de troisième formation se trouve armée à son tour d'un pouvoir supérieur, celui de reprendre en sous-œuvre et avec légitimité tout ce qui demande à être renouvelé dans le spirituel, le personnel et le matériel de toutes les branches actuelles de la religion des Écritures.

Sans contredit, entre ces principales sections de la question religieuse, la plus importante est de beaucoup le spirituel ou le dogme. Il me paraîtrait donc difficile de n'y pas employer huit ou dix lettres dans lesquelles j'exposerai les moyens qui, sans rien détruire, permettent de renouveler à fond la manière actuelle d'entendre les dogmes et mystères du commencement, du milieu et de la fin.

Ainsi pour le commencement, le dogme du péché originel et le mystère appelé la Chute et la Rédemption seront susceptibles de reprendre avec nouveauté la réalité antique de leur signification, de recevoir par conséquent une physionomie tout autre.

Comme donnée du milieu, les ressources sacrées sont celles qui impliquent non-seulement le droit de simplifier le mystère de la Trinité, mais aussi le droit de distinguer quatre trinités formelles, dont l'adjonction à l'unité porte au plus haut degré de sanctification le nombre treize. Ces ressources sont également celles qui amènent à renaturaliser le célèbre mystère de la Transsubstantiation ou du changement des substances en d'autres substances.

Pour ce qui est de la conception admise au sujet de la fin des choses, ces mêmes ressources suscitent au dogme de la résurrection des corps un puissant rival, la transmigration des âmes. Elles ont surtout cet effet d'atteindre le sentiment fondamental de la forme religieuse appropriée à l'ère vulgaire ou moyenne, le principe d'immobilisation, d'inféodation qui, pendant le cours entier de cette ère moyenne, a fait l'âme et le lien de la question politique; je veux dire le dogme relatif à l'éternité individuelle des récompenses ou des joies et à l'éternité individuelle des souffrances.

A la suite du spirituel vient le personnel, le sacerdoce. Sous ce rapport, le génie réédificateur de l'ordre nouveau obtient à son usage les variations profondes que la forme sacerdotale a subies dans le propre domaine de la religion, et l'immense intérêt de nouveauté qui s'attache au personnage de la Genèse, si connu sous le nom de *Melki-Sédec*, le roi de Justice.

Enfin, l'objet principal à considérer dans le matériel sera résumé sous ces titres distincts : la ville aux cent portes, le nouveau temple, les trois sabbaths.

Néanmoins, sous le titre *O Altitudo!* et comme prélude de ces nombreuses questions, j'ai à montrer qu'il existe des mystères qui n'ont besoin d'aucun détour, d'aucune forme extérieure pour se manifester aux yeux des hommes. C'est avec le genre de notions le plus familier à notre temps que je commencerai par rendre hommage au plus grand de tous les mystères, au plus vrai, à celui devant lequel en tous siècles et en tous lieux la tête la plus forte s'incline ou se brise, les genoux sont dans la nécessité de flé-

chir, le mystère de l'Infini, de l'Éternel, de l'Être.

Jusqu'à présent, à l'occasion de Rome et de Jérusalem, toutes les fois que je vous ai fait remonter aussi haut que possible dans le passé. j'ai rempli l'engagement contracté dans la première de mes lettres. Jamais je ne vous ai laissé perdre de vue l'intérêt et le mouvement civilisateur de notre époque; jamais je ne vous ai trop détourné de vos préoccupations habituelles, Paris. Aujourd'hui, c'est un engagement de même espèce auquel je me tiens obligé. A quelques obscurités métaphysiques et subtilités de théologie que les points énoncés ci-dessus semblent inévitablement associés, j'espère rester en dehors. J'entends ne vous soumettre que des appréciations naturelles, des images familières et ne recourir qu'à des autorités dont la compétence et le caractère soient trop connus pour entraîner des incertitudes.

Mais, en dernière analyse, quelle est la moralité positive qui ressortira de tout ceci? Sans doute ce sera que les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes images se reproduisent à perpétuité, seulement de façon à se prêter à des applications toutes nouvelles. Ainsi pour terminer ma lettre par un exemple, rappelez-vous la figure biblique et le nom de ce jeune Emmanuel, ou plutôt Imma-no-El, qui signifie « avec nous est le Dieu fort. »

Quelle raison défendra au monde de se représenter le nouvel âge de son existence, la nouvelle ère dont nous apercevons à peine la première aube, sous l'aspect d'une femme jeune et belle, qui tient entre ses bras le génie naissant de l'avenir ou l'Imma-no-El

réengendré. Quelle raison lui défendra de ressaisir à son usage, de s'approprier l'abréviation si célébrée de ce nom juif et de crier successivement : « No-El ! No-El ! ou le Dieu fort est avec nous, en faveur de la vie nouvelle des nations, » qui, dans Paris et dans la Révolution française, a rencontré le triple signe déjà constaté : explosion pour le présent, expiation douloureuse par rapport au passé et signe manifeste du nouvel enfantement depuis si longtemps promis à l'avenir ; « No-El ! No-El ! en faveur de la justice et de la tolérance universelles, qui sont les meilleurs gages de l'amour ; No-El ! enfin pour la bienveillance réciproque et la bienfaisance, » que leur parenté originaire avec la vertu de charité n'a pas moins autorisées à se créer un règne à part, à prendre un nom indépendant de celle-ci, afin de mieux échapper aux tristes souvenirs qui restent liés par le fait à la charité tant de fois sombre et redoutable de l'ère moyenne.

LETTRE XI

O Altitudo ! ou la philosophie des nombres et leur témoignage appliqué au mystère de l'infini.

La question des mystères est à la fois générale et locale, une question de fond et une question de forme. Sans cesser d'être elle-même, la science des mystères participe aux destinées de la foi, de l'espérance et de la charité, qui pour avoir existé toujours et pour devoir toujours exister, ne se produisent pas moins de même que la sagesse, la justice, la vérité, dans des conditions et sous des formes souvent très-opposées. Il y a des mystères d'imagination, de convention, d'occasion ; il y a aussi des vérités mystérieuses qui appartiennent à tous les temps, qui restent en la possession et sous les yeux de tous les hommes. Le mystère de l'infini en est un exemple. Il ne manifeste jamais aussi clairement sa grandeur, il ne force jamais à crier aussi vite *O altitudo !* qu'à l'aide du témoignage le plus significatif pour notre XIX[e] siècle, que si l'on s'impose un simple problème, une simple obligation dans l'ordre naturel des chiffres, des nombres.

Certains noms ont acquis une puissance invariable au sein de la religion ; mais la puissance attribuée à certains nombres n'est pas restée inférieure. La manière presque bizarre dont les nombres s'engendrent, dont ils

procèdent les uns des autres, a été à elle seule une source d'images et de conceptions mystérieuses.

Pythagore, au retour de ses voyages en Asie, avait singulièrement exalté l'autorité des nombres. Ce philosophe ou, tout au moins, des membres de son école, leur attribuaient une influence directe sur les choses. Ils cédaient au même esprit qui, longtemps auparavant, avait inspiré aux sabéens d'exalter l'influence directe des astres, et aux intelligences spéculatives de Jérusalem l'autorité intime des noms.

Les anciens juifs en étaient venus à admettre qu'il y avait un nom divinement adapté à chaque nature. Pour eux, arriver à la connaissance de ce nom, c'était posséder la connaissance de la chose correspondante et devenir capable d'en retirer tous les avantages, d'en mettre en jeu toutes les propriétés. Il est certain du moins, et nos événements contemporains en apportent diverses preuves, qu'une chose qui est encore à faire et qui pourtant a déjà reçu son nom, est comme à moitié réalisée.

Les pythagoriciens, de leur côté, s'imaginaient que chaque être, chaque existence connue ou inconnue, réelle ou idéale, avait son nombre à soi. Ce nombre marquait sa différence d'avec tous les autres êtres. Il s'ensuivait que par la connaissance, les proportions et combinaisons des nombres, on espérait non-seulement se rendre compte de la nature et de l'harmonie des choses, mais exercer à leur égard une action.

Comme vous le voyez, les trois systèmes, celui des noms, celui des nombres, celui des astres, avaient de grands rapports. Ainsi qu'il est d'usage, une idée

vraie s'y associait à des illusions, à des abus considérables. Mais ici peu nous importe, nous nous en tenons à un fait : c'est que plus l'esprit se familiarise avec les nombres élevés et plus il devient apte à participer ou à être initié aux vastes conceptions de tout genre. Notre temps présent en offre un exemple que je ne saurais négliger, et qui aura quelque droit de prendre rang dans l'histoire de la science. Tant que les unités de nombre ou les personnifications numériques n'étaient encore que d'une faible portée dans la langue populaire, tant que la pratique générale se restreignait à citer ou à invoquer les unités de centaines, les unités de mille, les dizaines et tout au plus les centaines de mille, il est des vérités admirables qui se proclamaient en vain. Elles semblaient exclusivement réservées à une petite classe d'adeptes. A la ville comme aux champs, si l'on disait à des multitudes que trente à quarante millions de lieues séparaient la terre du soleil, ou que la lumière de Syrius ne frappe notre œil qu'après avoir parcouru des milliards de kilomètres, les multitudes prenaient ces nombres gigantesques pour des fantômes créés à plaisir. Elles hochaient la tête en signe d'incrédulité, ou bien elles regardaient ces idées, ces recherches comme voisines des inventions du démon, ou comme un amusement réservé à des existences oisives.

Mais lorsque le mouvement des choses a voulu que l'usage pratique des nombres se développât et acquît de l'extension, dès que l'unité de million s'est popularisée par quelque motif que ce soit, heureux ou défavorable ; dès que les dizaines, les centaines de millions

ont été inscrites sur tous les murs, qu'on a coudoyé dans les rues des individus qui en étaient comme l'incarnation; dès que les budgets dressés en toutes langues ont mis à l'ordre du jour l'unité de billion ou le milliard, alors et par droit d'analogie, une vive lumière s'est faite dans la masse des esprits. A la ville et au sein des bourgs on a trouvé tout simples les trente à quarante millions de lieues qui nous séparent du soleil, et les milliards de kilomètres de Syrius sont passés à l'état de chose jugée.

Or, une fois lancés sur cette voie, le problème, l'obligation relative au grand mystère devient facile à saisir. On nous demande, on nous impose de rechercher en esprit, d'écrire par imagination le nombre qui correspond le mieux à l'unité suprême, le chiffre qui est en état de représenter l'Être absolu considéré dans le triple développement de ce qui a été, de ce qui est et ce qui sera. Une indication quelconque doit nous avertir dès que ce but sera atteint ou seulement approché.

Soudain nous nous mettons à l'œuvre et nous employons des heures, des jours à joindre les uns aux autres des chiffres dont chacun décuple le nombre précédent. Bientôt le sentiment de notre impuissance se trahit, et, en vertu des priviléges de la pensée, nous appelons à notre aide notre famille, nos amis, toute notre nation; puis toutes les générations qui vivent aujourd'hui sur la terre, celles qui ont déjà vécu; puis, en désespoir de cause, toutes les populations dont l'existence dans les astres connus et inconnus a été proposée jadis comme un dogme par la religion et dans le propre cœur de la Terre-Sainte,

En dépit de leur secours, le résultat idéal de cette élucubration, la bande supposée de papier noirci à laquelle nous sommes tous attachés s'étend d'elle-même, sans relâche, et fait déjà plusieurs fois le tour du globe terrestre. Nous enveloppons de la même manière toutes les planètes, les étoiles accessibles à notre œil ou à nos instruments. Et quand nous nous sommes tous épuisés à produire ce rêve de l'imagination, ce travail en apparence si insensé, *O altitudo!* tout le fruit de nos efforts, cette unité obtenue, ce chiffre sans nom, tout cela n'est que *zéro*, tout cela n'est rien, moins que rien auprès du nombre à jamais inexprimable, auprès du chiffre à jamais voilé qui s'appliquerait avec quelque exactitude à l'œuvre tout entière de Dieu, à l'Éternel lui-même, à l'Être, à l'unité infinie.

LETTRE XII

Chute et rédemption, ou moyens offerts à l'esprit réédificateur pour renouveler de fond en comble le dogme du péché originel sans le détruire.

Novembre 1851.

Le premier intérêt ici est de se convaincre que sans recourir aux libertés de la philosophie, sans sortir du

propre domaine de la religion il existe des traditions, non interrompues, dont l'œuvre nouvelle de réédification aura plein droit de se servir, et qui lui permettront d'apporter toutes les modifications et changements jugés nécessaires dans le dogme du péché originel, et cela sans le détruire.

A l'aide d'une autorité connue et compétente, j'établis donc le fait en lui-même, la nature vivante de ces traditions. Ensuite l'origine et la comparaison des deux noms, chute et rédemption, nous donneront les raisons morales et bibliques qui viennent à l'appui du droit de renouvellement et le consacrent.

Dans un traité sur cette matière, et dans son grand Dictionnaire de la Bible, un des pères de l'érudition sacrée en France, un célèbre bénédictin, exprime les principales différences qui suffisent à notre objet. Il met en regard la rigueur du dogme auquel le pouvoir officiel a été dévolu, et le caractère des traditions qui se sont maintenues à l'état d'opposition sur le terrain de l'expectative. « L'Église chrétienne et catholique, dit-il, croit que le péché d'Adam est passé dans toute sa postérité, qu'il l'a infectée et corrompue ; que tous les hommes naissent enfants de colère, *Natura filii iræ ;* que, par la faute d'un seul, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort ; c'est là ce que nous appelons le péché originel. Ceux d'entre les anciens juifs et les anciens chrétiens qui croyaient à la préexistence des âmes ne tenaient pas le péché originel comme nous le tenons ; aussi n'en parlent-ils pas comme nous, ni d'une manière qui en approche. Or, s'ils n'ont pas cru que l'homme naquît criminel aux

yeux de Dieu, ils n'ont pas dû non plus se mettre en peine de chercher un remède au péché originel.... La plupart des juifs modernes tiennent, de même que les anciens, la préexistence des âmes, et, par conséquent, ils ont aussi peu de disposition à croire le péché originel. Ils reconnaissent dans l'homme un penchant naturel au mal, mais ils ne peuvent souffrir ce que nous disons d'une masse corrompue destinée au malheur éternel, en punition du péché d'Adam et d'Ève. Maïmonide, fameux rabbin, soutient qu'il n'est pas plus aisé de concevoir qu'un homme naisse avec le péché ou la vertu, que de comprendre qu'il naisse habile maître dans un art. »

La coutume est d'opposer entre eux les noms de chute et de rédemption, qui pourtant sont loin de se correspondre, et qui s'unissent avec solidarité au dogme du péché originel. Tandis que l'un de ces noms, la chute, est emprunté aux accidents de l'ordre physique, l'autre, la rédemption ou le *rachat*, doit son origine et sa signification figurée aux lois antiques concernant les personnes et les propriétés, et même aux conditions perpétuelles du commerce.

Quand un enfant tombe, quand un homme fait une chute, il se redresse par son propre effort, ou il attend que d'autres l'aident à se relever. A ce point de vue, le redressement, le *relèvement*, forme, par rapport à la chute, sa contre-partie réelle, son vrai remède. Entre les causes qui concourent à faire tomber un homme, plusieurs viennent de lui, mais un grand nombre aussi sont suscitées du dehors. L'homme tombe, il fait une chute si une force supérieure à la sienne l'expose à un

rude choc; il tombe si un obstacle a été placé méchamment sous ses pas, ou si, au contraire, cet obstacle est dû à l'intention bienfaisante de lui servir d'épreuve, d'exercice.

Dans la Genèse, la chute d'Adam a pour première cause le principe de faiblesse que Dieu lui-même, en le créant, a déposé dans son sein à côté de son principe de force. C'est là, comme je vous l'ai fait observer, le vrai péché originel, le péché originel général, l'imperfection variée qui affecte tout ce qui vient à naître, toutes les existences tant célestes que terrestres; c'est le péché dont l'Éternel seul est exempt par cette raison simple qu'il n'a ni jour de naissance, ni origine. Si Adam n'avait pas reçu de Dieu cette faiblesse première, s'il n'avait été que fort, Adam n'aurait pas succombé. Quand une maladie éclate, l'acte qui la décide n'est jamais le vrai commencement; on doit l'attribuer avant tout au principe maladif dont elle a été précédée. En toute justice et vérité, ce n'est donc pas la faute d'Adam qui a introduit le péché ou le mal dans le monde. A cause de l'association native, de sa faiblesse avec sa force, l'homme a été destiné à réaliser à jamais le symbole si admirable et universel placé au centre du jardin d'Éden. Sous toutes les formes, il reproduit l'arbre qui porte réunis sur un même tronc la connaissance du bien et la connaissance du mal, l'avantage et l'inconvénient, la qualité et le défaut, et qui, par ce motif, conduit tout droit aux vraies conditions ou à l'arbre pratique de la vie.

Imaginez, en effet, que l'homme n'eût obtenu qu'une seule connaissance, et partant qu'une seule expérience,

soit celle du bien ou de l'avantage inhérent à toutes choses, soit celle du mal ou des inconvénients, cet homme-là n'aurait jamais possédé qu'une vie intellectuelle incomplète. Il ne se ferait en chaque matière que des notions fausses ; il tomberait de toute nécessité dans l'optimisme ou dans le pessimisme absolu ; il exprimerait cette espèce de dualisme ou de manichéisme de cœur et d'esprit, qui avait fini par se personnifier, chez les Grecs, sous les noms de Démocrite et d'Héraclite.

Lorsque l'écrivain de l'ancienne loi rédigea la Genèse d'après des traditions et des mémoires antérieurs, déjà depuis longtemps la terre était pleine de superstitions, d'extorsions, de violences. Pour devenir morale et populaire, l'explication de cet état du monde n'était rien moins que facile. Dans la question religieuse, surtout, il existait une cause active qui dominait toutes les autres. On avait dressé de toutes parts des autels au Dieu suprême du mal ; on croyait à l'absolue fatalité du mal ; on lui attribuait une vie indépendante ; on se plaisait à faire de la terre une proie livrée à ses fureurs, une vallée de sombres misères, une prison forcément maudite.

Or, le grand caractère de la chute d'Adam a été de détruire sans réserve la séparation absolue du bien et du mal, le Dualisme. La Genèse a tué le Dieu du mal, elle l'a sacrifié au Dieu d'unité ; elle lui a arraché sa fatalité ; elle a donné au bien et au mal comme à la force et à la faiblesse un état pratique relatif et un maître commun ; elle en a fait les branches d'un seul et même arbre. « N'écoute pas ce qu'on débite et ce

qu'on enseigne autour de nous, dit en substance l'écrivain sacré qui s'adresse à l'homme, au peuple et à l'humanité entière ; ne t'imagine pas que la terre soit malheureuse, soit maudite par nécessité absolue, par essence. Nullement ; c'est en grande partie de toi, de toi-même que dépend le bien, la gloire, la beauté de cette terre que l'Éternel t'a donnée en héritage et qui a été faite pour devenir une image et ressemblance nécessairement incomplète des cieux, comme tu es une image et ressemblance incomplète de l'Éternel. Par ton intelligence, ta volonté, ton labeur, tu es appelé à réduire le mal à de telles proportions qu'il ne soit plus pour toi qu'une épreuve féconde, qu'un moteur précieux, qu'une ombre qui relève ou qui mitige les effets de la lumière. Si tu vas d'abord de chute en chute comme un enfant, et si la première de tes chutes t'a été dépeinte sous les couleurs les plus vives, c'est afin de te tenir avisé, c'est pour que la douleur ou la honte du choc t'enseigne à te redresser sans autre secours et à marcher finalement comme un homme. »

De même qu'il a imprimé à son propre travail de création un ordre, une suite, de même le Dieu de l'Écriture semblait ne pas tenir à faire de son premier-né ce que nous appellerions aujourd'hui un petit prodige. Avant de l'exercer à la réflexion exigée par la connaissance du bien et du mal, Dieu voulait que l'homme commençât par se nourrir du fruit des arbres qui étaient les *meilleurs* à manger, et qu'il s'endormît sous le feuillage de ceux qui étaient *beaux* à voir, afin d'apprendre par là à mêler l'utile à l'agréa-

ble, *utile dulci*. De plus, avant l'exercice de la réflexion et du jugement, ce même Dieu, image d'un père plein de prudence, voulait que l'homme exerçât son corps dans le jardin d'Éden, où il avait été placé sous la condition expresse de travailler lui-même ce jardin, *ut operaretur eum*. Dieu voulait également que l'homme enfant commençât par exercer sa mémoire, et, dans ce dessein, il faisait venir devant lui tous les êtres créés pour qu'Adam les distinguât entre eux et y attachât un nom. Enfin, c'est avant et non après la chute que Dieu imposait à l'homme et à la femme la fonction alors la plus urgente, et qui certes ne les laissait guère dépourvus d'occupation : « Croissez, fructifiez, remplissez la terre et dominez sur tout ce qu'elle renferme. »

Quand on a reproché à Adam d'être tombé par orgueil, c'est avec évidence beaucoup trop d'honneur qu'on lui a accordé. Bien loin de là, sa faiblesse d'âme apparaît après comme avant sa chute. Avant, l'homme cède sans résistance à la voix de celle que son jugement aurait dû retenir et diriger. Après, sa faiblesse est pire, car, au lieu de protéger sa compagne et de la couvrir, Adam se hâte de crier : « Ce n'est pas moi, c'est elle. »

Le mot rédemption, dont on a fait l'opposition, le contraste à la chute, signifie un rachat ou l'action de racheter une chose, une personne vendue. Tel Joseph vendu par ses frères est racheté, lorsque Dieu le retire de prison pour l'élever en gloire. La rédemption ou le rachat fait donc supposer qu'il existe préalablement des hommes et des nations qui se sont vendus

eux-mêmes, ou qui ont été vendus par ceux dont il leur aurait appartenu de recevoir aide et protection. Ainsi, nous avons vu que dans la poésie sacrée, tantôt c'était Jérusalem, la femme allégorique, qui se vendait aux opinions et aux populations étrangères, tantôt, au contraire, c'étaient les hommes de Jérusalem qui la vendaient à l'étranger. Ici le peuple de l'Éternel se voyait vendu, sacrifié par ses gouverneurs, par ses prêtres, par ses prophètes; là, au contraire, c'était la partie violente du peuple qui vendait la partie intelligente, juste, fidèle, et qui, à son tour, était livrée, par son principe, par son Dieu, aux forces chargées de la flageller et d'accomplir l'expiation de ses fautes.

Mais le Dieu qui livre et qui vend ceux dont il a sujet de se plaindre conserve le droit perpétuel et journalier de rédemption ou de rachat; c'est pourquoi, dans les anciennes Écritures, l'Éternel, l'Être, Jéhovah, se proclame et est formellement proclamé comme le *seul et unique* rédempteur. Tous les racheteurs, tous les rédempteurs envoyés sur la terre, quels qu'ils soient, tous ceux qui ramènent les hommes, les nations, l'humanité dans le droit chemin, sont des instruments plus ou moins élevés de cette rédemption unique et perpétuellement variée. Elle était en plein exercice avant que Jésus-Christ apparût et y obtînt une magnifique part. Elle ne reste pas moins puissante, pas moins efficace, en dehors de son nom que dans son règne. Aussi n'ai-je nullement besoin de redire qu'en sa qualité de seul et unique rédempteur, le Dieu des anciennes Écritures, l'Être, l'Éternel, ne se borne pas à produire ses instruments au nombre singulier ; il

envoie au monde des prophètes et des christs au nombre pluriel, *prophetas et christos.*

LETTRE XIII

Observations sur la forme et la langue des anciens mystères ; exemples empruntés aux figures familières et au langage de nos jours.

Dans l'antique Orient des figures de sphinx étaient placées aux avenues des temples et des lieux d'initiation. Leur présence ne se bornait pas à annoncer que la nature, de même que la Providence, a des secrets éternels, mais ils signifiaient aussi que dans leurs premières manifestations la parole sacrée et la parole savante entraînaient le caractère et l'obscurité de l'énigme, du logogriphe.

A l'opposé de cette image orientale, une condition a été dictée dès l'origine à la cité non encore édifiée, dont l'ère nouvelle est appelée à poursuivre et à obtenir l'accomplissement. Il appartiendra à cette cité d'être aussi brillamment illuminée la nuit que le jour ; ce qui veut dire qu'on n'y fera plus profession de s'envelopper de restrictions, de nuages, de mystères.

Le mot mystère dérive d'un mot grec signifiant secret. Seulement, à la différence des secrets qu'on se

confie entre hommes, entre amis, et sur lesquels il est censé que le silence doit planer, jamais, dans le monde ancien et dans le monde moyen, on n'a parlé de rien autant que des mystères.

De quelque façon qu'on observe les choses, hors de nous et en nous, dans les réalités apparentes de la nature, ou dans les pures abstractions, il est certain qu'après avoir fait à peine quelques pas, nous allons tous nous heurter contre quelque énorme difficulté; nous nous trouvons devant un voile impossible à déchirer, devant un secret, un mystère.

Mais le mystère religieux proprement dit a un autre sens, un caractère à soi. Il se compose de deux éléments distincts et étroitement combinés : l'idée intérieure, ou le secret, et la forme extérieure qui sert à l'envelopper, à lui donner un état vivant. C'est même par cette forme extérieure, bien plus encore que par la nature de l'idée, qu'une grande force a été assurée de tout temps aux mystères soit dans un but moral, soit dans un intérêt politique. Une des principales dispositions du cœur humain est celle qui le rend plein d'ardeur et capable de tous les sacrifices, pour surprendre, pour savoir tôt ou tard une chose qui se cache ou qu'on lui cache.

A son tour dès la plus haute antiquité, la forme extérieure des mystères religieux a eu un caractère presque universel. Comme nous en avons eu déjà plusieurs preuves, cette forme était empruntée à l'union des sexes par mariage authentiquement reconnu ou hors mariage, à la paternité, la maternité, la filialité, et à toutes leurs conséquences.

Or mon seul dessein dans cette lettre est d'apprécier expérimentalement, c'est-à-dire à l'aide de trois exemples familiers, jusqu'à quel point ces formes et personnifications mystérieuses employées par l'antiquité étaient susceptibles de changer l'aspect des notions, des actes les plus simples, les plus vulgaires; à quel point elles y substituaient des apparences incompréhensibles, bizarres et plus d'une fois monstrueuses.

Ainsi dans notre état de société, quand on parle d'un homme qui a acquis par lui-même une position, une dignité éminente, tout le monde est convenu de dire que cet homme est l'enfant, qu'il est *le fils* de ses œuvres. Cette manière de s'exprimer n'a rien de fortuit, au contraire, elle résume le principe et comme le dogme social des temps nouveaux. A la différence de ce qui était admis dans les jours passés, on veut constater par là que, loin de devoir les avantages qu'il a obtenus au seul accident de sa naissance, l'homme de nouveau régime doit ces mêmes avantages aux services qu'il a rendus, au travail où il s'est distingué, aux œuvres durables qu'il a produites. Mais en cette circonstance l'intérêt moral de la locution n'est nullement le fait essentiel. A l'exemple de l'antiquité, et par la pensée, nous formons un tout des œuvres de cet homme, de ses mérites, des services qu'il a rendus. A ce tout nous donnons un corps distinct, nous en faisons un personnage vivant par lui-même. Mais alors l'homme moderne, le type du dogme social nouveau se trouve inévitablement placé, en figure, dans la condition mystérieuse la plus extraordinaire. D'un côté, et selon la formule admise, il apparaît comme le

propre enfant du personnage symbolique que nous venons de créer, comme le fils de la personnification vivante sous laquelle ses œuvres ou son œuvre est représentée. D'un autre côté, il est également le propre *père* de ce personnage dont nous l'avons reconnu fils; car avant d'obtenir la position sociale et tous les avantages que son œuvre personnifiée a produits paternellement en sa faveur, il a bien fallu que l'homme en question produisît cette œuvre, l'engendrât, en fût l'auteur ou le père.

Un autre éclaircissement de même nature, mais qui regarde la langue plutôt que la forme des mystères, nous est fourni par le procédé personnificateur appliqué aux conditions distinctes que chacun est en mesure d'observer dans la production ou l'engendrement de toute œuvre de l'esprit. De plus, afin de mieux préciser ce deuxième sujet d'expérimentation, c'est la personne même de Voltaire, son esprit et son œuvre, sa triple individualité que nous choisirons de préférence et que nous mettrons en scène.

Sans son immense esprit qui a fait de lui ce qu'il a été et ce qu'il sera dans l'histoire privée de la France et dans l'histoire générale de la raison humaine, la personne de Voltaire n'aurait pas moins vécu, mais elle aurait poursuivi une existence inconnue et indifférente au monde.

C'est donc l'esprit de Voltaire qui l'a fait devenir lui-même, et cet esprit, il le possédait avant de l'avoir manifesté d'aucune façon, avant d'avoir écrit *OEdipe*, ni ébauché *la Henriade*. Cet esprit était inhérent à sa nature, à sa constitution intime, à ses nerfs, à son

sang; il lui était pour ainsi dire *consubstantiel*. Tels ou tels maîtres, telles ou telles circonstances pouvaient bien le faire jaillir à un moment donné plutôt qu'à un autre, pouvaient même en modifier jusqu'à un certain point la direction; mais à personne au monde, ni à aucune société savante, ni à aucun système d'éducation, il n'appartenait de le lui transmettre.

En y employant de nouveau le procédé antique, il est donc arrivé que, en vertu de cette réunion de facultés ou de cet esprit transformé en personnage vivant, Voltaire a créé et mis au monde une troisième personne, son fils, son œuvre si spirituelle. Cette émanation de lui-même et de son esprit qui a été condensée par l'écriture, a formé un corps auquel l'antiquité orientale et mystérieuse aurait attribué volontiers soixante-douze membres différents par allusion à ses soixante-douze volumes. Sans ce fils allégorique, nul de nous ne connaîtrait rien du père ou de l'auteur, ni rien de son esprit. Tant que Voltaire vivait, qu'il composait son œuvre, qu'il engendrait son fils, l'esprit découlait, *procédait* directement de lui-même. On n'avait qu'à s'adresser à sa personne pour en obtenir de brillantes expressions. Mais aujourd'hui tout a changé, ce n'est plus du père de l'œuvre que l'esprit procède. Quand on veut connaître Voltaire, quand on veut connaître son esprit, c'est dans son œuvre ou dans son fils lui-même qu'il faut le chercher. L'esprit désormais dérive ou procède du fils; c'est par celui-ci qu'on remonte à l'auteur ou au père.

Enfin, comme passage naturel à la comparaison de la trinité avec la quaternité et à la solution légitime

de l'une dans l'autre, la production ou l'engendrement des nombres primitifs va nous donner un dernier exemple des apparences extraordinaires que les observations les plus simples étaient susceptibles de recevoir dès qu'on appliquait à la diversité de leurs éléments les formes empruntées aux conditions et à toutes les conséquences du mariage.

De même que tous les hommes et que la multitude des mondes, tous les nombres grands et petits ont un principe commun. Ils sont formés d'une seule et même substance, l'unité, qui n'est pas un nombre et qui pourtant fait et soutient tous les nombres possibles. Ainsi, pour que la première existence numérique, qui est le *deux*, pour que le premier nombre soit produit, il faut qu'un acte inexplicable ait été accompli. Sans se diviser, sans rien perdre de son essence et de sa parfaite égalité, il faut que l'unité fondamentale, l'unité constitutive, commence par s'unir, par se marier avec elle-même. Ainsi, quand nous disons que « un et un, ou un joint à un donnent et engendrent deux, » nous réalisons d'un seul coup une double opération. D'abord l'unité, l'unité se soumet à la puissance d'union, de conjonction, au pouvoir de lier et de délier, qui est inhérent à notre esprit. Ensuite cette unité répétée et liée donne le premier nombre, le deux, la tête des nombres pairs, la première créature numérique.

Ce n'est pas tout; après s'être conjointe à elle-même afin de réaliser un premier produit, l'unité est encore obligée d'intervenir directement. Y-a-t-il un fait plus bizarre et qui, traduit en figures symboliques, selon

les us et coutumes des anciens mystères, explique mieux une foule d'images révoltantes qu'on retrouve encore dans la forme et dans les légendes des divinités orientales. Pour obtenir la tête des nombres impairs, pour assurer la création du deuxième nombre, qui est le *trois*, l'unité se voit amenée à se remarier de nouveau; elle se conjoint à sa production première, au nombre deux. Dès lors, si cela lui convient, cette même unité qui, sans être un nombre, a engendré pourtant le pair et l'impair, est libre de se renfermer dans son repos. Le monde des existences numériques peut se développer à l'infini sans son intervention immédiate. Les unions mystérieuses se renouvellent entre les premiers produits de son action et entre les nouveaux nombres qui en dérivent. Marié à lui-même, le nombre deux, par exemple, engendre le quatre qui, malgré son titre, n'est pourtant que le troisième dans la série réelle des nombres. Deux joint à trois engendre cinq, quatre et deux six, quatre et trois sept, ainsi de suite.

LETTRE XIV

Mystère de la Trinité et sa solution naturelle dans la quaternité antique.

A part toute autre application, un sens naturel est renfermé dans ces expressions « humaniser Dieu et diviniser l'homme, concevoir Dieu à l'état d'homme et l'homme à l'état de Dieu. » Cette signification indique la nécessité universelle du rapprochement des distances. C'est une manière de rendre les paroles bibliques, d'après lesquelles il arrive toujours un moment où les petits, les humbles doivent être relevés, les grands et les puissants doivent être rabaissés, afin de mieux se rencontrer, de mieux s'unir les uns aux autres; où les vallées se comblent et les montagnes sont aplanies.

Dans le nouvel état du monde et le travail réédificateur d'une Jérusalem d'ère nouvelle, il est donc sage de se régler d'après les mêmes principes. D'un côté, séculariser les mystères, les dégager de leur forme extérieure, faire pénétrer le jour jusqu'au milieu de la nuit; d'un autre côté, imprimer une ascension, une sanctification réelle aux vérités qui intéressent l'universalité des nations et qui de plus ont le mérite d'être accessibles à la réflexion et au

jugement de tous; opérer ce double mouvement de haut en bas et de bas en haut, c'est encore répondre sous de nouveaux aspects à l'impérieuse nécessité du rapprochement des distances.

Ainsi, quel bien peut-il y avoir aujourd'hui pour l'esprit et pour le monde à conserver la séparation absolue qui a été établie entre les cieux et la terre; la séparation d'après laquelle ici trois fois un font trois, tandis que là trois fois un ne font qu'un, d'après laquelle ici trois et un font quatre, tandis que là trois et un ne font que trois.

Or, pour rompre cet obstacle entretenu par le mystère de la Trinité et qui, à son tour, en entretient beaucoup d'autres, pour rapprocher les distances, le moyen le plus naturel, le plus légitime, est de remonter à la quaternité antique et sacrée.

Toutefois, malgré l'obligation que mon sujet ne me permettait guère d'éviter, je me serais gardé de mettre en présence les deux systèmes trinitaire et quaternaire, et de chercher la solution de l'un dans l'autre, si j'avais jugé inévitable de tomber dans des considérations de pure métaphysique, ou des subtilités de théologie.

Heureusement, il n'en est pas ainsi. Le mystère de la Trinité nous offre l'inappréciable avantage de s'être résumé lui-même sous des formes parfaitement appropriées à notre temps, sous une forme géométrique et dans une question de hiérarchie.

En conséquence, tout se réduira à confirmer et à développer le contraste auquel j'ai déjà fait allusion à propos des quatre principes de Moïse et des trois sei-

gneurs du moyen âge. Une figure géométrique sacrée sera opposée à une autre figure de même ordre ; la valeur originelle et hiérarchique d'un nom sacré sera opposée à la valeur originelle et anti-hiérarchique d'un autre nom.

Près de Paris, dans l'antique et belle église de Saint-Denis, si, en entrant, vous suivez le bas-côté de gauche, vos yeux ne tardent pas à découvrir sur un des vitraux une figure ainsi disposée : le triangle sacré ; au milieu de ce triangle un petit cercle où est inscrit le mot *Deus*, Dieu, qui nous reporte toujours, comme vous savez, vers la question hiérarchique vitale. A chaque angle du triangle on lit un de ces mots *Pater*, *Filius*, *Spiritus*, le Père, le Fils et l'Esprit ; sur chacun des côtés du triangle la répétition de l'expression latine et négative : *Non est*, c'est-à-dire « le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas l'Esprit, l'Esprit n'est pas le Père. » Du petit cercle intérieur qui renferme le mot *Deus*, Dieu, trois autres lignes rayonnent et aboutissent à chaque pointe du triangle. Ces trois lignes portent également le mot latin *est*. Il en résulte le concours de trois affirmations : « Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit est Dieu. »

Tel est, dans sa forme géométrique et dans sa forme hiérarchique, le plus grand mystère, le plus grand secret de la branche chrétienne, l'essence de son spirituel.

Or, en ce qui concerne la forme géométrique, vous allez apprécier aussitôt la différence avec l'antique quaternité et les ressources que le génie de l'ère nouvelle sera autorisé d'en déduire pour la sécularisation

universelle des mystères, ou la substitution déclarée de la clarté à l'obscurité. Loin de se renfermer dans une surface plane et triangulaire, qui ne représente ni la hauteur, le Très-Haut, ni la profondeur, ni la solidité idéale inhérente à l'Être, à l'Eternel, la quaternité prend pour symbole une autre figure, la pyramide à trois faces. Dans cette figure sacrée le triangle est loin de disparaître; au contraire, il reste à la base et sur tous les degrés de la pyramide; seulement, par la pensée, vous en avez rehaussé jusqu'à l'infini le point central. Dès lors, indépendamment du trinitaire ou des trois angles du triangle sur lesquels sont inscrites les qualifications de Père, Fils et Esprit, vous obtenez, pour la constitution du quaternaire, un principe, un point culminant également supérieur aux uns et aux autres. Aussi avant d'en venir à l'opposition hiérarchique, qui éclate précisément sur ce point culminant, sur le sommet infini de la pyramide, il est bon de rappeler, comme incident, le renseignement curieux relatif aux qualités du nombre quatre qui nous est fourni par le commentateur des anciennes Écritures, contemporain du roi Hérode, dont j'ai eu plus d'une fois occasion de vous reproduire quelques fragments.

« La perfection du nombre quatre tient à plusieurs causes, dit ce vieil interprète, Philon, dans son *Traité sur la Création*. D'abord il est comme la souche du nombre dix, qui lui-même est le pivot autour duquel les nombres infinis tournent et roulent. En effet, si vous joignez successivement à quatre les nombres distincts qui le précèdent, le trois, le deux et l'unité, vous obtenez ce nombre dix. Dans la musique, les

raisons et les proportions des accords sont particulièrement ramenées au nombre quatre..... Le quaternaire a encore une vertu aussi admirable à dire qu'à penser. Dans la géométrie, il est le premier nombre qui correspond à la nature du solide ; car l'unité, selon les géomètres, regarde la qualité du point ; le deux s'applique à la ligne qui est une longueur sans largeur ; le trois représente la pure superficie ou la longueur et la largeur, mais sans la hauteur ; de sorte que, pour composer la nature du solide, il faut encore cette hauteur qui donne le nombre quatre. Si quelqu'un, par hasard, ne comprend pas bien mon dire, ajoute l'antique écrivain, il pourra l'éclaircir facilement en songeant à un usage familier. Ceux qui jouent aux noix ont coutume d'en assembler trois sur une surface plate. Le triangle ainsi composé s'arrête à ce nombre trois ; mais en mettant une nouvelle noix sur les trois autres on forme dans l'ordre des nombres le quatre, dans l'ordre des figures la pyramide ou le corps doué de solidité. »

Dans le triangle symbolique, vous avez vu que c'était le mot *Deus*, Dieu, qui, placé au centre, formait le lien de tout le mystère de la Trinité. C'est un nom tout autre qui occupe le sommet de la pyramide infinie, un nom qui, par essence, ne se prête point aux trois affirmations précédemment indiquées ; celui par lequel nous sommes ramenés de toute nécessité à la grande question de hiérarchie dont je vous ai déjà exposé la nature et surtout les conséquences pratiques et politiques. De même que toutes les autres langues usitées dans le monde du paganisme, il reste constant que

la langue romaine ancienne, la langue latine, faisait l'application la plus variée du mot *Deus*, Dieu, et qu'elle ne s'y montrait pas très-difficile. Depuis un temps immémorial, à partir de sa naissance, Rome avait étendu indistinctement ce nom textuel de *Deus*, Dieu, au père des dieux, à tous les fils, petits-fils et arrière-petits-fils de chaque dieu; elle l'avait étendu à toute espèce d'esprit représenté sous une forme extérieure, élevé à l'état de personne distincte.

Or, le fait diamétralement opposé caractérise, avec une égale certitude, la langue de l'ancienne Jérusalem et de la Terre-Sainte. Le nom du Dieu des juifs, c'est-à-dire le principe de leur sagesse, l'objet de leur culte, le nom de Jéhovah, dont la signification n'a pas besoin d'être redite, l'Être par excellence, l'Être en soi, l'Être suprême et plus que suprême, ce nom, cette majesté, ne se communiquait complétement à personne. En réalité, Jéhovah était très-jaloux; il n'entendait pas servir comme le mot *Deus* à tout usage. On désignait même, comme vous savez, ce grand nom sous le titre spécial de Quaternaire.

Voilà pourquoi dans l'Église primitive certains hérésiarques, désireux d'échapper au mystère de la Trinité, s'étaient rejetés dans la quaternité antique. Mais au point de vue chrétien, ces hérésiarques, les sabelliens, faisaient évidemment erreur; ils troublaient et renversaient toute l'économie théologique de la foi nouvelle.

En effet, dès que le nom supérieur à tous les autres dans la hiérarchie sacrée, dès que le vrai nom du Dieu de la religion des Écritures est rétabli au som-

met de la pyramide idéale, le mystère de la Trinité se sécularise; il en revient à ce qui est d'un facile accès pour tout le monde. Les trois états auxquels les notions dérivées de notre propre existence et les nécessités du langage obligent d'attacher les distinctions naturelles de Père, de Fils et d'Esprit, sont les trois manifestations par excellence de l'Être sans fin, les trois formes dans lesquelles il se montre partout et agit. Le monde moral pas plus que le monde physique ne marcherait s'il n'y avait pas une œuvre constante de paternité, de création, de production ; s'il n'y avait pas un effet perpétuel de cette paternité, l'œuvre produite, créée, dégagée du Père, ou le Fils; s'il n'y avait pas une puissance, un esprit perpétuel en vertu desquels le Créateur, l'Auteur, le Père de toute œuvre se renouvelle en son œuvre elle-même, en son Fils, y descend, s'y incarne, en fait son image et ressemblance.

Mais s'ensuit-il pour cela que les trois états généralisés de Père, de Fils, d'Esprit, qui, dans ma lettre prochaine, apparaîtront chacun sous la forme d'une Trinité spéciale, s'ensuit-il que ces trois manifestations divines et incessantes de l'Être, de l'Infini, soient chacune Jéhovah lui-même, et ne forment qu'un en sa présence? Point du tout : les trois angles de la base et le sommet de la pyramide sacrée donnent toujours quatre, et il y a également quaternité dans les trois noms de Père, de Fils, d'Esprit, et dans le nom incommunicable de l'Être dont ils émanent.

LETTRE XV

Sainteté du nombre treize ; l'unité et ses douze manifestations, ou les quatre triplicités du père, du fils, de l'esprit et de la mère.

Par le résultat indiqué dans ma lettre précédente, par la solution naturelle et légitime du mystère de la Trinité dans l'antique quaternité, un grand avantage a été offert au génie des temps nouveaux. Un rapprochement sensible s'est opéré entre les cieux et la terre. Dans le même but et en poursuivant le même ordre de questions, quatre formes trinitaires étroitement associées vont nous apparaître.

Quand on emploie des noms empruntés à notre nature, à notre espèce, il faut bien en admettre les conséquences. En présence d'un père, tout fils, qu'il soit homme ou qu'il soit Dieu, entraîne toujours l'idée d'une femme, d'une mère.

Or, comme l'état de père, pris au point de vue universel et au point de vue privé, découvre un triple caractère, une triplicité ; comme ce triple caractère se dessine aussi dans l'état de fils, dans l'état d'esprit et dans l'état de femme, il s'ensuit douze manifestations qui, jointes à l'Être, ou l'unité dont elles émanent et à qui elles servent d'expression, forment rigoureusement le nombre treize, et le sanctifient. Tels, pour com-

parer des choses différentes, les douze apôtres formaient ou devaient former les douze manifestations ou expressions de Jésus, qui cependant restait lui-même au-dessus d'eux tous et en treizième. Mais pour retracer trois par trois ces intéressantes images, il me faut accorder à ma lettre une certaine extension.

Dans sa nature universelle et divine, comme dans la nature humaine, la paternité implique ce caractère triple : père de ce qui a été, père de ce qui est, père de ce qui sera.

Quand on considère ces trois états dans un sens abstrait, absolu, ils restent toujours distincts : ce qui a été est une affaire, ce qui est une autre affaire, et ainsi pour ce qui sera. Mais dès que ces distinctions s'appliquent à des existences définies, à des objets déterminés, alors leur sens absolu s'évanouit ; elles se confondent avec rapidité l'une dans l'autre. L'auteur, le père de ce qui est aujourd'hui ne sera plus, demain, que l'auteur ou le père de ce qui a été, et le père de ce qui doit être se transforme en père de ce qui existe.

Sur ce fondement il m'a toujours paru que le génie des arts tombait dans l'abus lorsqu'il était comme convenu avec lui-même de ne représenter la paternité universelle ou le père divin que sous la forme d'un vénérable vieillard, tandis qu'on réservait à l'état de fils, au fils divin, d'apparaître toujours jeune. Donnez-y quelque attention. Puisque l'homme a été fait à l'image et ressemblance de Dieu, et que nous réunissons dans notre personne les conditions de fils, de père et d'esprit, il n'y a qu'à nous étudier nous-mêmes. Dans les

œuvres du corps comme dans celles de l'imagination, nous sommes toujours *de vieux fils,* des fils de vingt, trente, quarante ans et plus, lorsque nous commençons à nous manifester et à vivre comme pères.

De plus, le fils ne peut être fils qu'une seule fois, tandis que le père se renouvelle à différents intervalles. Par rapport à la création de ce qui a été, si donc on est autorisé à représenter le Père divin comme un vénérable vieillard, on doit le voir, au contraire, dans la force de l'âge par rapport à la création de ce qui est, et rien ne s'oppose même à le peindre sous les traits d'un enfant, eu égard à sa qualité de père et auteur de ce qui n'est pas encore, de ce qui sera, de ce qui doit être. A s'en tenir à l'autorité des images extérieures, la mythologie grecque répondait jusqu'à un certain point à ce dernier état de la paternité universelle. Elle attribuait la forme d'un enfant, toujours enfant, à Éros, à l'amour qui, en réalité, se préoccupe bien plus de ce qui est encore à faire que de ce qui est déjà fait. La mythologie reconnaissait dans cet enfant, cet amour, la puissance, le dieu qui avait précédé toute chose et qui restait à jamais le maître souverain des dieux et des hommes.

Dans l'état de fils, soit divin, soit humain, le triple caractère n'est pas moins sensible. En corps comme en esprit, tout fils, toute œuvre commence à vivre sous le voile, dans une région mystérieuse, inaccessible à notre vue et à notre conception, c'est-à-dire dans les reins de son auteur, de son père. Le second état de fils est la minorité, la dépendance immédiate du père. Les monuments de l'Égypte sont remplis d'images repré-

sentant la minorité du Fils divin, l'état qui le prépare à monter en son règne. Enfin, le fils passe par un troisième état, l'émancipation, la majorité. Il acquiert sa pleine et entière liberté fondée toutefois sur ce changement que la qualité de fils, qui est déjà vieillie en lui, pâlit, s'efface et va, en quelque sorte, s'infuser dans la nouvelle condition où son cœur se sent appelé, celle qui le fait devenir à son tour auteur et père. Mais, entre le père et le fils, nulle émancipation ne saurait ni détruire, ni rompre la sainteté des rapports; seulement, il y a dans la nature de l'un et de l'autre, dans la religion de l'un et dans la religion de l'autre, des différences notables.

L'amour du père et de la mère va par sa seule et propre impulsion; c'est une barque laissée au fil de l'eau. Cet amour paternel et maternel se livre avec dévouement, avec abnégation complète. Lors même que nous nous tenons le plus en garde contre nos instincts, nous n'évitons guère d'être tout cœur et tout yeux pour nos fils ou pour nos œuvres.

Bien qu'il ait en soi sa force et sa vertu, l'amour filial qui remonte à sa source, qui rompt le courant, est beaucoup plus sujet à faiblir. Il a besoin, par conséquent, de plus de secours, de plus d'aiguillons, d'exemples plus vifs, et ce qui peut-être devient assez fâcheux à s'avouer, il a besoin d'être soutenu, entraîné par l'espoir de récompenses plus larges, plus disproportionnées. L'histoire de la terre, à cette occasion, décèle de nouveau ses coïncidences avec l'histoire du ciel. Rien n'est aussi répété que les mécomptes, les ingratitudes auxquels restent fréquemment assujettis le

père et la mère dont la main n'a plus aucun appât à offrir, n'est plus en mesure de donner ou de faire attendre.

De même que le père et que le fils, l'esprit a sa triple manifestation. D'abord il se produit à l'état de semence qui, tantôt va se développant, tantôt avorte, tantôt, au contraire, est réservée pour des saisons futures. Aussi dans le monde, et chaque jour, que d'esprits éblouissants en apparence, dès leurs débuts, s'éteignent bientôt sans avoir fourni aucune carrière; que d'idées sont introduites en germe dans toutes sortes d'œuvres, mais pour ne fleurir qu'après une longue suite d'années et sous quelque nouveau soleil. Dans son deuxième état, l'esprit apparaît indéfini, flottant, mais déjà plein d'activité, de vie. C'est la parole qui court sans avoir encore la pleine connaissance de sa destination, de son but; c'est l'opinion qui hésite et s'agite avant de se faire loi; c'est de plus l'état qui constitue ce qu'on appelle «l'annonce des temps,» alors qu'une séve générale, dont personne ne peut mettre en doute la circulation, fait nécessairement pressentir qu'il sortira quelque fruit nouveau de l'arbre qui la renferme.

En effet, la troisième forme de l'esprit est celle où il se montre définitivement réalisé, incarné dans une œuvre, dans un fruit, dans une nouvelle terre et de nouveaux cieux, dans une nouvelle Jérusalem, un nouveau fils, un nouveau monde.

Or, sous cette dernière manifestation, le trait le plus admirable, le plus mystérieux, est que l'esprit se retrouve tout entier dans les moindres détails de l'œuvre

comme dans l'ensemble. Les affaires de la terre, à ce point de vue, offrent de nouvelles similitudes avec les données du ciel. Ainsi Phidias imprime sa pensée, son cachet à chaque mouvement du bras de Jupiter et aux derniers plis de son manteau, aussi bien que sur le front du dieu et dans son regard redoutable. Auprès de la Providence, la création de mille mondes n'est pas plus extraordinaire en esprit et ne coûte pas plus que la création du moindre fétu. Quand nous foulons la terre sous nos pas et que nous affectons d'en mépriser la poussière, c'est notre vanité que nous confessons. Broyons le roc le plus dur, chaque grain de cette poudre impalpable renferme l'esprit, la séve, la puissance tout entière de l'auteur, du Père divin ; c'est un germe qui dort. Au milieu de conditions connues de Dieu seul, sous l'empire de la loi universelle dont ma lettre prochaine vous entretiendra, à la faveur du changement perpétuel des substances en d'autres substances, ce germe endormi pourra se développer quelque jour. Il sera même capable, au besoin, de faire sortir de son sein autant de mondes différents que nous découvrons aujourd'hui de soleils sous le nom d'étoiles et d'astres.

Mais partout où une création est signalée, soit divine, soit humaine, partout où on cite un père, conséquemment un fils, je vous ai fait observer que jamais l'imagination n'en est venue à les concevoir sans y associer l'idée d'une femme. Séparés en réalité et réunis par abstraction, l'état de vierge, d'épouse et de mère forme donc la quatrième triplicité qui, de concert avec les trois autres, et sous la domination suprême de l'Être, de l'Unité, donne fidèlement le nombre treize.

Quoiqu'elle y ait mis quatre ou cinq cents ans de réflexion, l'Église chrétienne-catholique a fini par se ranger à l'usage immémorial et par déifier, sous le nom de Miriam ou Marie, l'état de vierge, l'état de mère, sans trop insister toutefois sur l'état d'épouse.

Dans les anciennes Écritures, lorsque l'Être, l'Éternel, se manifeste comme père universel ou créateur, il choisit pour compagne, une figure poétique, une féconde abstraction, celle que le monde, qui est son fils, ne cesse d'entourer d'hommages, sans se priver néanmoins de lui blesser le sein, de la faire pleurer à chaque instant; car le nom de cette épouse, de cette mère, n'est autre que « la sagesse. » En vertu de la loi de conformité, et si l'on se laisse guider d'après le sentiment universel, il est permis de dire que la fiancée déjà étroitement liée au génie des temps nouveaux, que la dame par excellence, que la vierge épouse et mère promise à la Jérusalem des jours prochains, est la justice elle-même, redescendant, sans trop de mystère, des régions du ciel et largement sécularisée.

Dans les religions de l'Inde, où la triplicité de la vierge, de l'épouse, de la mère, se trouve fréquemment résumée dans un seul et même personnage mystérieux, le Père, le Dieu censé créateur, Brahma, contracte le mariage le plus singulier par sa nature et surtout par ses conséquences. Il choisit entre les vierges, il prend pour épouse et donne pour mère au monde *Maïa,* c'est-à-dire l'illusion; une abstraction qui ne manque pas de rapports avec la célèbre parole de Salomon : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité, tout n'est que vide. »

Afin de mieux se prêter au caractère de son épouse idéale, le dieu dont je parle cherche sa puissance créatrice dans le sommeil. Fatigué du vide qui s'attache à son état de veille, Brahma ferme l'œil et s'endort. Il rêve, et le songe où son âme se complaît fait et constitue le monde. Dans cette condition, tout ce qui nous semble avoir l'existence n'est au fond qu'une ombre, un mirage, un produit direct de Maïa, de l'illusion, du rêve divin. Nous sommes tous les personnages éphémères de ce monde rêvé, dont la durée passe pour embrasser plusieurs millions d'années. Alors le dieu se réveille, et aussitôt le monde finit, sauf à être refait et à revivre à l'heure où un nouveau sommeil se déclare.

A notre tour, enfants que nous sommes de l'illusion, nous vivrions, comme le dieu oriental, au milieu d'un songe, d'une vanité composée de tout ce qui nous entoure. Loin d'être profondes, radicales, les différences qui séparent les vertiges de la nuit et nos impressions de la journée ne tiendraient qu'à de simples apparences : un peu plus de régularité dans les unes que dans les autres, un peu plus de suite, et ce serait tout.

LETTRE XVI

Du changement des substances, ou loi universelle cachée sous le nom et le mystère de la transsubstantiation.

Décembre 1851.

La loi générale cachée sous le nom et le mystère de la transsubstantiation embrasse le monde physique autant que le monde moral. Les exemples de ses effets se présentent de toutes parts chez les individus et dans les masses.

Dans son sens intime cette loi entraîne une idée capitale, qui, aujourd'hui, doit exercer une grande influence sur la transformation inévitable de l'ordre spirituel. Elle correspond au dogme de la transmigration des esprits ou des âmes bien plus qu'au dogme de la résurrection personnelle des corps que nous aurons bientôt à comparer l'une à l'autre ; elle se concilie avec le principe nouveau de la circulation perpétuelle des existences dans les cieux, de même que sur la terre.

Il arrive exactement au mot de transsubstantiation comme à certains hommes qui, pour avoir l'aspect le moins attirant, le moins rassurant, sont néanmoins de la meilleure nature. Malgré son étrangeté

apparente, qui dérive surtout de sa longueur, la composition grammaticale de ce mot ne diffère pas d'une foule d'autres familiers à notre langue : tels sont ceux de trans-formation ou changement de forme, trans-figuration ou changement de figure; ceux de trans-position, trans-gression, trans-action.

La transsubstantiation signifie par conséquent le passage d'une substance à une autre substance, le changement d'une espèce en une autre espèce. Dans son acception chrétienne et romaine la plus absolue, la transsubstantiation ne s'applique qu'à l'acte mystérieux en vertu duquel le pain et le vin eucharistiques se changent en réalité, et non par commémoration, par simple figure, en corps et en sang de Jésus-Christ.

L'Évangile a dit avec toute raison que l'homme n'avait pas été fait pour le Sabbath, mais le Sabbath pour l'homme. C'est même à la clarté de cette parole et en considérant la tendance actuelle et universelle des nations que nous jugerons plus tard les trois Sabbaths en vigueur sur le continent européen et au delà, celui de Mahomet, de Moïse, de Jésus, vendredi, samedi et dimanche.

En attendant, l'expression des Évangiles porte sur les dogmes et sur les mystères tout aussi bien que sur le Sabbath. La vérité n'a pas été faite pour le mystère, mais les mystères chrétiens et non chrétiens pour le service de la vérité. Dieu nous a entourés de mystères trop réels, trop nombreux, trop écrasants pour que les formes mystérieuses d'occasion ou de convention n'engendrent pas aujourd'hui

plus d'inconvénients que d'avantages. Si donc le mystère, officiellement admis, cache un fond de vérité, cette vérité désormais est obligée de s'humaniser, de se séculariser ; elle doit se montrer sans détour en dehors d'aucun vêtement, d'aucune écorce. Si le mystère ne peut exhiber clairement sa raison d'être, sa vérité, s'il prétend vivre à jamais en sa seule et propre qualité de forme mystérieuse, de secret, c'est tout simplement dans l'ordre des idées, l'analogue de ce qui existait jadis dans l'ordre des faits, un fétiche spirituel, une idole.

Mais avant d'entrer dans la question, il me serait difficile de me soustraire aux impressions publiques qui viennent d'être suscitées. Je voudrais en vain oublier que le moment où je trace cette lettre n'est séparé que par quelques jours de l'année 1852, qui s'était dressée à tous les yeux comme une espèce de fantôme. Pendant que je travaillais à vous exposer par quelle imitation de Rome le génie des temps nouveaux obtiendrait tous les moyens de reconstituer une Jérusalem nouvelle et réellement universelle, le premier personnage de ma trilogie, Paris, a rappelé forcément sur lui toute notre attention. Les événements les plus instructifs ont été de nouveau provoqués dans son sein et nous apprennent mieux que tous les discours à apprécier l'histoire religieuse autant que l'histoire politique. En l'année 1851, qui expire parmi nous comme sous un coup de tonnerre, la nation de l'Europe qu'on cite sans contestation pour une des plus braves sur les champs de bataille, a offert, dans le champ des institutions, l'exemple d'une

crainte, d'une peur, presque impossible à décrire. Depuis longtemps, cette crainte si grande, cette peur d'un avenir prochain, a été revendiquée par mon sujet en ce sens qu'elle dépend, je crois, d'autres causes encore que de celles qui lui sont généralement attribuées. Sans trop en savoir le pourquoi, chacun a la pleine conscience que, dans les voies déjà expérimentées ou proposées, il est des points obscurs, indéfinis, qui font vite toucher à quelque chose de factice, de faux, et qui, malgré les plus belles apparences, ou les débuts les plus hardis, ne permettent guère de consolider le terrain sur lequel l'Europe entière s'agite. C'est par conséquent de cette conscience, de ce sentiment familier à chacun, que naît, à son tour, le vertige, l'entraînement de peur qui, à la première occasion, se communique aux plus vaillants, aux plus robustes.

Quoi qu'il en soit, la loi universelle du changement des espèces agit de deux façons opposées : elle fait passer du moins au plus, ou d'une espèce inférieure à une espèce supérieure, et du plus au moins ou de celle-ci à celle-là. Le pain et le vin changés en corps et en sang tombent dans le premier cas et figurent le passage de la substance inférieure à la supérieure. Mais d'après la loi de transsubstantiation, il arrive aussi au corps et au sang de se changer en pain, en vin et même en espèces moins élevées. Voilà pourquoi, dans un éclaircissement placé à la suite de mon travail sur Jésus-Christ et sa doctrine, j'avais engagé les esprits enclins aux recherches à ne pas laisser à l'écart l'idée qui dominait dans la tradition spéculative

des anciens Juifs, dite la Kabale. Sous quelques rapports cette tradition peut être considérée comme une des formes distinctes et les plus originales de l'antique doctrine de l'émanation. On s'y proposait surtout d'expliquer et de figurer les deux sens contraires de la loi dont il est question, les changements de bas en haut et du meilleur au pire.

Vous avez vu quelle en était la première donnée. On se représentait l'œuvre entière de l'Éternel, la création universelle, sous l'apparence d'un seul et même individu, d'un premier-né, d'un premier Adam, qui aurait porté dans ses flancs les germes de tous les astres, de tous les mondes, de toutes les existences possibles, de même que l'Adam de la Genèse enfermait en lui les germes de toutes les races. De plus on poursuivait le sentiment consigné dans les livres sacrés primitifs, le sentiment qui attribue à la vie, à l'âme de toute chair d'être et de rouler dans son sang. En conséquence, on avait admis qu'une substance première, qu'une essence suprême, divine, éthérée, en possession de qualités, d'attributs et de splendeurs sans fin, représentait en esprit le sang universel. En traversant les différents mondes, conçus d'ailleurs de la façon la plus bizarre, et en faisant des milliers de détours, cette substance ou essence divine finissait par arriver dans nos régions inférieures, épuisée, matérialisée, tout comme le sang s'épuise et dépouille ses richesses dans son cours. Mais alors certains rayons dérivés en ligne directe du foyer infini réagissaient sur la substance épuisée; ils lui venaient en aide, la ranimaient et l'entraînaient à re-

prendre le mouvement ascensionnel ; de sorte que par de nouveaux changements elle réussissait à se revivifier pleinement, à reconquérir toutes ses qualités primitives.

Au reste, à part toute abstraction et toute opinion des anciens et des modernes, nous avons devant nos yeux les preuves expérimentales, variées, des effets produits par le changement mystérieux des substances, soit au physique, soit au moral, soit chez les individus soit dans les masses.

Entre les individus et au physique, prenons au hasard comme exemple ce cavalier d'un visage si martial, dont les membres annoncent la force. Observons en même temps sous le microscope un point, un grain. Ce point, ce grain est le principe, le commencement de cet homme. Tel il a été dans le sein de sa mère. L'appétit de ce point presque invisible, sa puissance de transsubstantiation a été si grande qu'il a changé d'abord à son usage la propre substance de celle qui lui a donné le jour. Il s'est emparé ensuite de l'air, de l'eau, de la chaleur du soleil, de la chaleur du foyer, des végétaux, des animaux, du pain, du vin, de toute chose, de toute espèce. Il les a travaillées, il les a transformées ; il en a tiré ses os, ses nerfs, sa chair, sa chevelure noire, le bras qui retient son coursier, le jarret vigoureux qui dirige la bête, comme l'aviron fait d'une barque.

Au moral, les effets et les exemples de la loi de transsubstantiation ne sont pas moins familiers. Un esprit d'espèce encore brute, étroite, ignorante, écoute un maître habile, ou est arrêté devant quelque

chef-d'œuvre de l'art, et sous l'influence de cette parole, de cette impression, il s'illumine, il change d'espèce. De même un adolescent de nature violente, d'espèce désordonnée, rencontre un ami sage, ou un bon pasteur, un bon prêtre qui n'a pas d'arrière-pensée, qui dogmatise peu et ne déclame point, qui touche tout simplement quelques-unes des fibres les plus vivantes de ce jeune cœur, qui l'éclaire sur ses véritables intérêts; et bientôt l'activité morale de la transsubstantiation se fait sentir. L'adolescent remis en présence de lui-même rentre dans les espèces les plus honorables.

Enfin les masses de tout ordre, comme les individus, payent leur tribut à la même loi. Le règne minéral est transsubstantié ou changé par le règne végétal, et celui-ci par le règne animal, ensuite par l'espèce humaine qui, récemment et avec une si heureuse sagacité, a été séparée de la classe des animaux pour former un ordre à part, le règne *hominal*, un quatrième règne.

En conséquence, tout autorise à penser que certains produits de l'élaboration humaine et de l'élaboration commune à tous les êtres de la terre fournissent à leur tour matière à des actes de transsubstantiation dans des régions plus élevées que les nôtres; tout autorise à croire que ce changement d'espèces en d'autres espèces s'étend de proche en proche jusque dans les profondeurs éternelles et s'oppose nécessairement à tous les principes, tous les dogmes qui conduisent à une immobilisation absolue, à une inféodation.

LETTRE XVII

Des nouveaux cieux et de la nouvelle terre; préparation au changement du dogme fondé sur l'éternité des récompenses et des peines.

J'ai exposé les traditions non interrompues qui sans rien détruire, et au contraire pour tout accomplir, permettront au génie réédificateur des temps nouveaux de transformer de fond en comble les dogmes et mystères du commencement et du milieu, savoir : le péché originel, la chute et la rédemption, la trinité, la transsubstantiation. J'arrive au dogme relatif à la fin des choses et à l'influence qu'il a exercée sur l'état social ou le temporel de l'ère moyenne.

L'apparition de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre, la comparaison des deux dogmes opposés, résurrection et transmisgration, forment la route que nous avons à parcourir pour en venir à l'éternité des récompenses et des peines. Présenté sous des aspects tout autres qu'aujourd'hui, ce dogme final devient plus conforme au principe qui, dans le nouveau temporel, a si complétement remplacé l'ancien principe.

Selon la formule biblique consacrée, toutes les fois que de grandes agitations et changements sont annoncés ou promis aux hommes et au peuple, Dieu assure

qu'il sera créé de nouveaux cieux et une terre nouvelle. Les cieux *raconteront* autrement la gloire de leur auteur; la terre se prêtera d'une autre façon aux intérêts, aux droits et aux devoirs des hommes.

Dans les jours de préparation à l'ère nouvelle qui, sous le nom de Renaissance, ont marqué le terme prochain de l'ère vulgaire et moyenne, Dieu, en envoyant Copernic, a changé les cieux, ou plutôt il en a changé le langage; il leur a ordonné d'exprimer autrement sa propre gloire. En envoyant Christophe Colomb, il a changé la terre, ou du moins il a forcé l'esprit de l'homme à se représenter d'une autre manière les conditions pratiques du domaine qui lui a été assigné pour y être roi. De même en envoyant Gutemberg, Dieu avait voulu qu'une nouvelle existence et impulsion fussent communiquées à l'écriture.

Sous l'empire de ces trois noms, toute une révolution de Dieu a donc été immédiatement accomplie. Le principe d'activité et le droit de circulation sans fin ont été introduits du même coup dans les cieux, sur terre et dans le travail de la pensée.

Par nature, la religion est et doit être le suprême résumé de toute bonne inspiration, de tout bon sentiment, de tout art, de toute science. Socrate aurait dit un mot qui est devenu célèbre. Ce grand moraliste affirmait qu'il ne savait bien qu'une seule chose, et cette chose unique était que, en définitive, il ne savait rien. Si Socrate a dit cela, Socrate s'abusait; il portait trop loin l'ambition de sa pensée. C'eût été, je crois, une parole plus sage, et surtout plus vraie, d'attester qu'après avoir employé toute sa vie à réfléchir et à

apprendre, il reconnaissait certainement savoir quelque chose, mais qu'en réalité ce quelque chose était bien peu. En Judée et à l'inverse de Socrate, le maître des Évangiles se déclarait lui-même ou était déclaré par ses disciples pour savoir tout, pour avoir reçu la vérité, sans réserve, pour n'être étranger à aucun des plus grands ou des moindres secrets de l'Éternel.

D'après ce qui nous a été transmis, il paraît que Moïse avait tenu le juste milieu. Sa doctrine ne laissait croire ni à l'ignorance absolue dont Socrate aurait fait apparente profession, ni à la science absolue du maître des Évangiles. Le prince de la loi disait que l'homme était forcé d'admettre à perpétuité deux parts : les choses que Dieu lui avait dévoilées ou lui dévoilait avec une prudente mesure, et qui désormais, ajoutait-il, appartiennent à nous et à nos enfants, et les choses que Dieu conserve dans ses trésors infinis, qu'il tient enfermées dans des livres scellés, pour ne les dévoiler et toujours avec mesure qu'au temps convenable. De là les maximes si intelligentes de l'ancien peuple dont l'application, de nos jours, aurait pu trouver tant de fois sa place. « Tel se montre sage en se taisant et tel se rend dangereux et se fait haïr par une loquacité désordonnée. Tel se tait parce qu'il n'a rien à dire et tel autre parce qu'il a égard au temps. Le sage considère le temps convenable pour parler et pour agir, mais l'insensé ne fait du temps aucun compte. » C'est donc en considérant le temps que dans l'histoire des rapports de la terre avec les cieux, l'auteur de la Genèse offre ce caractère prédominant, possède cette gloire impérissable d'avoir été un des plus grands émancipateurs de la terre.

Avec une force dont on ne peut plus apprécier aujourd'hui toute la portée pratique, son bras enleva la terre, l'homme, le peuple, au despotisme alors si redoutable et universel des superstitions et religions astrologiques. Il rejeta bien loin toutes les craintes et terreurs pusillanimes, les sortiléges et conjurations, les amulettes, les talismans, le recours aux évocations des morts, aux sacrifices de tout genre, atroces ou ridicules, dont ces superstitions astrologiques étaient la source. Il établit partout que la terre et l'homme, son légitime dominateur, brillaient indépendants des influences particulières de la lune, du soleil et d'aucune étoile. « Ces astres, s'écriait-il, ne peuvent rien sur vous ; ils ne sont comme vous que des créatures assujetties à la loi de l'Infini, de l'Éternel, dont vous êtes en petit l'image et la ressemblance. »

Néanmoins, comme à toute époque et dans toute œuvre, sacrée aussi bien que profane, il y a des inconvénients à côté des plus précieux avantages, comme il y a un péché originel, ou quelque germe de faiblesse à côté du meilleur bien, on ne saurait se faire illusion. Le dessein de la Genèse, tel grand qu'il fût dans son but populaire, son langage, tel vrai qu'il soit encore dans la fonction pratique conférée aux astres d'éclairer le jour et la nuit et d'être un signe pour la division du temps ; ce dessein, ce langage primitif emportaient en eux une cause d'erreur scientifique. Ils devaient servir de prétexte pendant des siècles à l'immobilisation des idées, à l'inféodation.

Dans son ardeur émancipatrice, l'antique écrivain avait trop restreint, en apparence, la destination des

astres. De plus, loin d'amoindrir cet inconvénient, l'église chrétienne et surtout l'église catholique l'avaient aggravé et en avaient pris en quelque sorte la responsabilité entière par la raison suivante : pourvu que le nom de l'Être, que l'unité de l'Éternel fût respectée, il est incontestable que, dans les conditions fondamentales de l'ancienne loi, tous les sentiments affirmatifs, dubitatifs ou négatifs étaient religieusement permis, tant sur la nature des corps que sur la nature des âmes.

On ne peut méconnaître que l'antiquité n'eût déjà des opinions assez avancées au sujet des astres et de leur marche orbiculaire. Les roues du fameux chariot d'Ézéchiel n'y étaient certainement pas étrangères. On est d'autant plus autorisé à le croire que ce prophète vivait en exil dans le pays des Chaldéens, là où la science des astres paraît avoir eu ses premières racines. Il était du même temps que Pythagore qui, un peu plus jeune qu'Ézéchiel, rapporta de la Chaldée en Grèce les notions astronomiques que son disciple Philolaüs dégagea publiquement de toute forme symbolique et religieuse.

Mais ces circonstances et d'autres encore n'ont pas empêché, je le répète, que la Genèse ne soit devenue une cause ou un prétexte de retardement pour l'esprit. Tandis que l'Église affirmait qu'elle avait reçu de Dieu la vérité sans mesure, qu'elle possédait en son sein tous les secrets et tous les dons de l'Éternel, l'Éternel, au contraire, a voulu prouver, par des expériences sensibles, que ses secrets et ses dons n'étaient jamais dévoilés ou distribués à personne qu'avec réserve ; il a voulu que pendant les siècles où la foi chrétienne

était la plus vive, où Rome était triomphante, clercs et laïques restassent dans un aveuglement complet sur la nature et sur la grandeur de son œuvre; il a voulu que les populations et leurs docteurs attestassent, avec universalité de suffrage, une foule de choses qui n'étaient en définitive que des hypothèses subversives de la vérité.

En effet, ce qui a été cru en masse et longtemps, ce qui favorisait au plus haut point les principes inféodateurs, c'est que l'immensité de la création restait immobilisée. On regardait le firmament comme une voûte solide qui formait plafond à l'égard des habitants de la terre et formait plancher par rapport à la société de l'autre monde, ou aux habitants invisibles des cieux. De même la surface de la terre devenait voûte pour les régions inférieures et souterraines, pour les enfers, ou les abîmes de la mort.

Mais au jour assigné par la Providence, les novateurs privilégiés sont apparus. De droit divin, c'est-à-dire sans avoir besoin de recourir à aucune élection populaire ni à aucune autorisation officielle, ces hommes de choix ont marché droit contre le sentiment universel. Guidés par quelques souvenirs, quelques éclairs provenant d'une haute antiquité, ils ont renversé de fond en comble l'échafaudage architectural qui était attribué à l'édifice des cieux. Et comme dans l'œuvre suprême tout se lie, spirituel et temporel, ils ont entraîné dans cette chute le prestige dont se trouvait entouré le dogme final auquel je ne dois arriver qu'après avoir comparé les deux croyances, en grande partie opposées, résurrection et transmigration.

LETTRE XVIII

Du dogme de la résurrection des corps, et de ses différences générales avec la transmigration des âmes.

Sous l'influence des nouveaux cieux dont il vient d'être question, ou de la nouvelle manière d'entendre leur voix, la terre avait subi au moral une révolution qui substituait de loin le principe des nouveaux temps au principe consacré de l'ordre ancien. Conformément à la célèbre parole *e pur si muove*, elle obéissait désormais à la loi de circulation, de mouvement, dont la puissance devait envahir successivement toutes les parties de son domaine. Loin d'être regardée comme une vallée de misères et de larmes, comme le théâtre spécial de la mort, la terre redevenait, à la gloire de tous, une habitante assez frêle sans doute, mais une habitante réelle de la cité infinie des cieux. L'homme apprenait que le champ magnifique d'étoiles qui lui sert comme de couronne pendant la nuit, allait roulant sous ses pieds pendant le cours de la journée.

Or cette nouvelle situation portait un grand coup au dogme de la résurrection des corps qui, sans allégorie, sans figure, forme la base de toute la doctrine de Jésus-Christ et s'associe avec solidarité à l'éternité absolue des récompenses et des peines.

Je vous ai fait observer que sur ce point il ne pouvait y avoir ni incertitude ni détour. Jésus, saint Paul, les évangélistes, les symboles, les pères de l'Église, les conciles, tous proclament la résurrection personnelle et positive en chair et en os, comme la pierre angulaire de la doctrine. « Notre Sauveur dans l'Évangile, disent les docteurs chrétiens et catholiques, notre Sauveur a expressément réfuté l'erreur des saducéens qui rejetaient la résurrection des morts. Il a promis à ses fidèles qu'ils jouiraient des parfaites béatitudes après la résurrection générale, et il est ressuscité lui-même pour nous fournir dans sa personne une preuve, un gage, un modèle de notre résurrection future. Bien plus, ajoutent ces mêmes docteurs, dans toutes ses lettres saint Paul parle de la résurrection générale ; il réfute ceux qui la niaient ou qui la combattaient ; il dit que nier la résurrection des morts, c'est nier celle de Jésus-Christ, et que si les morts ne ressuscitent pas de la *même manière* que Jésus-Christ est ressuscité, la prédication de l'Évangile est vaine. »

En ceci donc nous retrouvons une de ces difficultés qui ne sauraient se résoudre qu'à la faveur d'une transformation commune.

Par des voies directes ou indirectes, si l'on touche à la résurrection personnelle de la chair ou à l'immortalité des corps pour se retrancher exclusivement dans l'immortalité ou la semi-éternité des âmes, l'on atteint à fond la doctrine de Jésus-Christ ; l'on ne marche pas franchement dans les voies de l'Église. Au contraire, si l'on rejette toute restriction mentale, serait-elle de na-

ture philosophique; si l'on admet avec rigueur cette résurrection de la chair, l'éternité future et personnelle des mêmes corps, on tombe en esprit dans le système de l'immobilisation; et rien n'est plus contraire au principe universel et pratique du temporel nouveau, à tout ce que Dieu lui-même nous a appris en ordonnant aux cieux de parler une langue nouvelle pour raconter sa gloire.

Dans cette perplexité le dogme antique de la transmigration des esprits ou des âmes a acquis par le fait un avantage sensible sur celui de la résurrection. Non-seulement cette hypothèse sacrée répond beaucoup mieux au génie de l'ère nouvelle qui fait à chacun un droit et une nécessité de monter à tous les degrés de l'échelle sociale et d'en descendre; non-seulement elle est plus favorable à une justice distributive; non-seulement elle échappe à l'objection dominante que le dogme de la résurrection emporte avec lui et qui vous sera bientôt soumise, mais elle a d'autres titres par rapport à l'œuvre de transformation religieuse. Ce dogme s'est établi de toute antiquité en Terre Sainte et y a fait acte de vie. Il se relie à la grande image de l'échelle de Jacob, emblème perpétuel d'un double mouvement de haut en bas et de bas en haut. Il engendre toute une nouvelle poésie et donne l'explication de certains obstacles contre lesquels toutes nos combinaisons sociales et nos imaginations finissent par témoigner de leur impuissance. C'est pourquoi après avoir montré l'analogie entre les deux dogmes et leur différence radicale, après avoir consacré cette lettre à la résurrection et à l'objection qu'elle comporte, ma lettre

prochaine s'arrêtera sur l'histoire de la transmigration et en fera le passage au dogme final de l'éternité des peines.

Le point d'accord, l'analogie, consiste à reconnaître que nul souffle, nulle âme, nul esprit ne peut avoir l'existence sérieuse, impliquer l'état vivant que lorsqu'il est incarné, c'est-à-dire revêtu d'une chair, d'un corps palpable.

Auprès de chacune de ces croyances et de leurs défenseurs, un esprit, une âme qui n'aboutirait pas à un corps, ressemblerait à une idée à jamais privée de toute expression, de toute parole.

Mais si le point d'accord se fait aisément sentir, les différences entre les deux dogmes sont bien autrement profondes.

D'après le système de la résurrection, le même esprit, la même âme est éternellement réservée ou inféodée à la même chair, au même corps. D'après celui de la transmigration, au contraire, l'âme, l'esprit est destiné à recevoir ou à se faire des corps différents. Il change de logement privé, de vêtement extérieur, selon les diverses régions des cieux où la justice de Dieu l'a transporté ; selon les qualités qui se sont développées en lui, ou selon les vices et les défauts contre lesquels on a été fondé à lui reprocher de n'avoir pas assez fait de résistance. Pour y employer une image familière, le dogme de la résurrection des corps fait tomber l'esprit, l'âme, dans la condition particulière de la femme immobilisée, de la femme vouée aux anciennes rigueurs du cloître, qui, sous toutes les influences, restait enveloppée du même habit. Le

système de la transmigration est représenté par la condition universelle de la femme soumise à la loi de la société qui, selon les temps et l'occasion, selon sa richesse ou sa pauvreté, la noblesse de son cœur, ou ses malheureux instincts, découvre dans son vêtement des oppositions, des diversités sans bornes.

Une autre différence aussi capitale, c'est que dans l'ordre de la résurrection il est admis que les âmes sont faites journellement pour être adaptées à chaque corps qui vient au monde. Au contraire, l'hypothèse de la transmigration ne marche pas sans le dogme de la préexistence, qui signifie que les germes des âmes sont aussi éternels que l'Éternel lui-même et vont sans cesse se dégageant les uns des autres et se développant.

Pour défendre la résurrection de la chair contre les sectes qui se refusaient à l'admettre ou qui voulaient se contenter de l'immortalité exclusive de l'esprit, de l'âme, les pères de l'Église faisaient valoir une grave raison, d'où dérive précisément l'objection annoncée. Après avoir participé aux vertus ou aux fautes de la vie, à ses macérations ou à ses passions, il était juste, disaient ces Pères, il était indispensablé que le corps participât également aux récompenses futures et aux peines. Or cette participation entraîne de toute nécessité une responsabilité propre ; car si l'âme était seule la cause des abus du corps, le double jugement dont il va être question resterait complétement inutile.

En effet, d'après la doctrine reçue, dès que l'homme meurt, l'âme s'échappe sur des ailes invisibles, tandis que le corps est enseveli, mais pour attendre la dé-

cision irrévocable qui doit exercer sur lui une si forte influence. Sur ces entrefaites, l'esprit, l'âme, la part de substance immatérielle qui a animé ce corps subit un jugement préparatoire, et tout comme dans l'ancienne théorie des Perses, est envoyée dans telle demeure que de droit.

L'objection à laquelle le dogme de la transmigration ou circulation des âmes offre déjà l'avantage d'échapper est donc celle-ci : Puisque les deux parties séparées et pourtant reconnues inséparables, l'esprit et le corps, l'âme et la chair, le moral et le physique, ont chacune leur responsabilité propre, que doit-il s'ensuivre au dernier jour s'il est reconnu qu'une bonne âme avait été dévolue à un détestable corps, ou qu'un corps excellent par lui-même est devenu l'asile et comme le logement d'une âme, d'un esprit réellement infime? Alors comment sera-t-il possible d'accomplir la résurrection et de réassocier sans retour le même au même? La bonne âme tombera-t-elle dans les régions éternelles de douleurs pour avoir été la proie d'un méchant corps, ou un corps pur sera-t-il privé de la récompense des cieux pour s'être vu habiter par l'hôtesse la plus incommode?

LETTRE XIX

Transmigration des âmes, et ses développements successifs en Égypte, en terre sainte, et au XIX[e] siècle.

Janvier 1852.

L'importance que j'ai attribuée à la transmigration, les modifications qu'elle est de nature à introduire dans le dogme final des récompenses et des peines m'obligent de m'y arrêter quelques instants. En Égypte ses origines, en Terre Sainte les variations qu'on lui a fait subir, au XIX[e] siècle la nouvelle portée qu'elle peut recevoir sont également dignes de remarque.

La métempsychose proprement dite, qui est devenue comme la parodie populaire de cette transmigration, ne forme qu'une branche de son histoire. D'ailleurs, à l'exemple des gens qui pensent tout autre chose qu'ils ne disent, le mot même de métempsychose signifie exactement le contraire de l'usage qu'on en fait. Si de sa forme grecque on le ramène à la même forme latine que les mots de trans-figuration, de trans-migration, de trans-substantiation, le mot de métempsychose ne représente plus le passage d'un esprit ou d'une âme dans différents corps. Il se traduit par *trans-animation* et représente le changement d'un esprit en un autre esprit, d'une âme en une autre âme.

Tous les monuments de l'Égypte attestent que la croyance à la transmigration était devenue depuis longtemps un dogme fondamental. Elle régnait bien avant les voyages d'Abraham et de Jacob dans le pays des Pharaons, de sorte qu'on ne peut douter que son passage en Terre Sainte ait précédé de loin la croyance à la résurrection; car celle-ci ne se fit en Judée un état public, et ne fut ostensiblement entée sur les figures morales et politiques de la poésie sacrée qu'après le retour de la captivité dans la Chaldée et surtout dans la Perse.

Aussi me paraît-il à propos d'ajouter un complément et un correctif à l'observation émise par le célèbre érudit qui, il y a déjà près de cent cinquante ans, résumait sur ces matières les sentiments antiques. « Quoi qu'en puissent dire les Juifs, disait ce bénédictin, la révolution des âmes, ou la métempsychose (appelée chez eux le *roulement*, le *guilghul*), n'est enseignée en aucun endroit de l'Ancien Testament. » Rien n'est plus vrai. Mais, en même temps et quoi que puisse en prétendre le savant docteur, l'autre croyance, celle de la résurrection, celle qui, selon sa propre expression, constitue l'*état fixe,* l'immobilisation, n'y est pas plus enseignée. C'est par des détours, par autorité doctorale ou par convention qu'on en fait ressortir celle-ci et celle-là, qu'on les relie aux anciennes Écritures, par une greffe ou par des sutures plus ou moins heureuses. Sans doute il est arrivé qu'on a découvert dans un des livres sacrés, celui de Daniel, quelque chose de plus explicite sur la résurrection que dans tout autre livre; mais la cause n'en

est pas obscure. Toute la vie du prophète s'écoula en exil dans la Chaldée et dans la Perse où ce dogme exerçait son autorité. Daniel fut admis au sein des corps religieux et savants de ces contrées; enfin il prit une grande part à l'échange des idées qui eut ce double résultat : en Orient, de préparer ou de précipiter l'œuvre de réformation persane bientôt accomplie sous le nom de Zoroastre; en Judée, de préparer la fusion des croyances dont la révolution chrétienne fut beaucoup plus tard comme la dernière expression.

Mais j'y reviens encore par la raison que l'originalité perpétuelle de l'ancienne loi en dépend. Ce qui permet à cette ancienne loi de fournir une séve inépuisable de rajeunissement, les moyens d'embrasser à certaines époques et de rallier les contraires, c'est précisément de s'être dégagée dès l'origine, avec inspiration et préméditation, de toutes les croyances, tous les mystères qui étaient alors en faveur; c'est d'avoir cherché l'universalité de son avenir en dehors et au-dessus. Jamais, dans la loi, ni l'homme, ni le peuple, ni l'humanité, ne sont justifiés directement par la transmigration des âmes, par la résurrection des corps ou par tout autre sentiment de même nature; mais toujours leur justification se rattache au nom de l'Éternel, au principe des principes, à l'Être des Êtres.

Après cela je ne répéterai pas moins que les écoles juives étaient parfaitement libres de recommander telle ou telle croyance, tel ou tel sentiment, d'en faire apprécier la probabilité, l'utilité, la sagesse; mais nulle assemblée, sous quel titre qu'elle se présentât, nul chef, ni spirituel ni temporel, fût-ce l'aigle des

docteurs, n'emportaient le droit d'imposer ces sentiments et ces croyances comme articles de foi absolue, de les transformer en dogmes rigoureusement obligatoires.

En Égypte, la transmigration n'avait pas pour unique caractère d'établir que le même esprit, la même âme revêt avec succession des corps de différente nature; elle se reliait à la propre croyance de la résurrection, et aussi à l'idée du purgatoire.

Dans cette région, la sainteté des embaumements avait un objet défini. Elle se proposait de faire durer le corps assez longtemps pour que l'âme retournât de ses pérégrinations avant qu'il ne fût tombé en poussière, et lui rendît la vie. On juge tout ce que cette croyance donnait de pouvoir et procurait de ressources aux prêtres égyptiens qui étaient chargés des embaumements et qui les distinguaient en plusieurs classes calculées d'après la richesse du défunt, la piété ou la vanité des familles. Mais là comme partout, le tarif principal n'était encore rien comparé à tous les suppléments et accessoires, à la diversité extrême d'amulettes, de talismans qu'on attachait au corps, à la diversité des cérémonies dont on accompagnait son passage dans les hypogées ou nécropoles. Sur ces entrefaites, il était censé que l'âme commençait le parcours qui servait à racheter ses fautes, toutes ses transgressions aux obligations religieuses et politiques de l'époque. C'est en ce sens que la transmigration tenait de la nature d'un purgatoire. Seulement, au lieu d'être flagellée par des démons dans un réceptacle commun, l'âme restait soumise à une sorte de système

pénitentiaire. Elle passait par les tristes et insupportables cellules qui lui étaient faites en traversant une succession de corps inférieurs. Après avoir revêtu toutes les apparences animales et achevé le gros de sa pénitence, qui pouvait se renouveler jusqu'à trois fois, cette âme voyageuse obtenait de meilleurs jours. Elle se retrempait en faisant le tour des signes du Zodiaque et des constellations auxquelles on donnait aussi des figures d'animaux qui leur ont été conservées.

Alors ramenée qu'elle était à l'état d'enfant nouveau-né, l'âme reprenait son premier corps et devenait apte, comme les ressuscités de l'ordre chrétien, à remonter avec lui dans les sphères supérieures. Enfin, quoique la durée des pérégrinations variât beaucoup, et qu'on attribuât aux prières et surtout aux offrandes des vivants, d'en adoucir la rigueur, vous vous souvenez que le *maximum* était fixé en nombre rond à trois mille années.

Dans son passage de l'Égypte en Judée, il eût été difficile que l'hypothèse de la transmigration ne reçût pas une nouvelle empreinte. L'ancienne loi attribuait une certaine dignité morale aux membres secondaires de la création; particulièrement aux animaux. Dans la grande alliance entre Dieu et Noé les animaux sont compris avec une intention marquée.

Aussi lorsqu'on avance et qu'on prêche que l'origine de l'âme intellectuelle, spirituelle se trouve exprimée dans les paroles de la Genèse, où Dieu finit par souffler sur la face de l'homme une respiration de vie, on commet une erreur, on ne rend pas un témoignage fidèle. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les

termes du texte sacré qui, dans le récit de la création, sont employés à l'égard de l'homme et ceux qui, dans le récit du déluge, s'appliquent aux animaux. Les uns et les autres sont exactement les mêmes. La dignité de l'homme, sa supériorité génésiaque réside dans l'idée qu'il a été fait à l'image et ressemblance de Dieu, et nullement dans la première impulsion qui était indispensable au souffle, à la respiration de toute créature vivante.

« Le nom d'âme est fort équivoque dans le style des Hébreux, dit l'érudit dont j'ai déjà cité et dont j'aurai encore à citer quelques paroles, qui offrent l'avantage d'être d'une vérification facile. Ce nom se prend pour l'âme qui anime l'homme et pour ce qui anime les bêtes, pour une personne vivante... Ame se prend aussi pour la vie : *mon âme a été sauvée;* et, *ne tuez pas son âme*, c'est-à-dire ne le faites point mourir. *Mon âme vivra*, vous me conserverez la vie. L'âme se prend quelquefois pour la mort; on la met aussi souvent pour le désir, l'amour, l'inclination. »

Du reste, dans sa signification propre, notre mot actuel, âme, répond à l'idée de la langue antique. L'âme, *anima,* indique bien plus la nature animale de notre espèce que sa nature intellectuelle ou spirituelle, qui, dans cette ancienne langue, repose sur la participation de l'homme à l'esprit de l'Éternel, aux puissances et influences générales.

C'est pourquoi, lorsque nos facultés et nos ardeurs distinctives ont disparu par l'effet de l'âge ou par des causes malheureuses; lorsque l'oiseau vraiment divin, lorsque notre intelligence s'est déjà envolée,

l'âme végétative reste encore. Jusqu'à l'épuisement complet de la force de cohésion animale, cette *anima*, cette âme conserve la cage sacrée, l'instrument si merveilleux qui, sous l'empire de l'esprit, avait été appelé à résonner.

Dans ces conditions, et en vertu des rapports établis entre les animaux et l'homme, il était donc tout naturel que le système de la transmigration acquît un grand développement en Terre Sainte, bien avant qu'on y apportât de la Perse celui de la résurrection. Il est indubitable que dans la Jérusalem de Salomon, où les questions théoriques et pratiques les plus ardues furent fortement traitées, cette transmigration ne resta pas en arrière. Je ne crois pas qu'il y ait abus d'interprétation ou équivoque à en retrouver le sujet dans le livre de l'Ecclésiaste attribué à ce prince. On y saisit sans peine les débats provoqués par l'intérêt de savoir si la part de facultés et même d'intelligence accordée aux animaux, tout obtuse qu'elle soit, ne concourait pas au mouvement ascensionnel aussi bien que l'âme, que l'intelligence déposée ou élaborée au sein de l'homme : « Qui sait si l'âme des bêtes descend en bas, et si l'âme des hommes monte en haut? s'écrie l'auteur de ce livre... J'ai dit en mon cœur que Dieu éclairerait les enfants des hommes et leur ferait voir qu'ils sont comme les animaux. Tels ceux-ci meurent, tels ceux-là; leur condition est semblable; les uns et les autres ont le même souffle. »

Dans tous les cas, pour l'objet que j'ai en vue, il suffit qu'on reconnaisse avec unanimité que la croyance à la transmigration des âmes, au roulement, au *guil-*

ghul, était établie en Judée bien avant Jésus-Christ, et que cette croyance a conservé dans le domaine de la religion une autorité non interrompue.

« Joseph et Philon, dit le célèbre bénédictin, auquel j'ai déjà emprunté quelques indications, Joseph et Philon qui sont les plus anciens et les plus savants d'entre les Juifs, après les auteurs sacrés qui nous restent, parlent de la métempsychose ou révolution des âmes comme d'un sentiment très-commun dans leur nation... Les docteurs juifs qui l'enseignent croient que Dieu destine toutes les âmes à un certain degré de perfection auquel elles ne peuvent atteindre dans une seule vie... D'où vient, disent ces docteurs, qu'on voit des gens de bien qui meurent dans leur plus vigoureuse jeunesse? c'est qu'ayant acquis de bonne heure la perfection, il ne leur reste plus rien à faire dans un corps fragile et mortel... D'après eux la révolution des âmes se fait de deux sortes : la première, lorsqu'une âme survient à un corps déjà animé pour y acquérir un nouveau degré de perfection, ou pour aider l'âme qui est déjà dans ce corps aux œuvres que Dieu demande d'elle. Ils disent, par exemple, que l'âme de Moïse doit s'unir à celle du Messie. La seconde manière de révolution est, lorsqu'une âme rentre dans un corps nouvellement formé, soit pour expier quelque faute qu'elle avait commise dans un autre corps, ou pour devenir plus sainte... Les Juifs étendent même cette transmigration jusqu'aux bêtes et aux choses inanimées, et le nombre des partisans de ce dogme n'est pas petit. »

Enfin, au XIX[e] siècle, l'idée que nous nous faisons de

la situation de la terre et de sa population au milieu de la cité des cieux, de ses populations, de ses armées, cette idée introduit forcément de nouvelles et larges modifications dans la croyance antique.

Outre sa concordance avec le principe de circulation universelle, et avec une justice distributive proportionnée, ce voyage des âmes, cette pérégrination éternellement variée, ouvre un vaste champ aux imaginations les plus ardentes. Elle leur laisse toute liberté de créer des figures, de concevoir des mondes différents, sans jamais éprouver la crainte d'exagérer la vérité dans ce qui est beau à voir, grand à penser, doux ou terrible à entendre.

De plus, cette antique donnée est susceptible de communiquer à nos sentiments intimes une nouvelle et poétique signification.

Qui sait, en effet, si, par leur côté purement moral, les émanations de nous-mêmes, dont se composent les nuances infinies de l'affection, de l'amitié, de l'amour, ne sont pas une sollicitation divine ; si elles n'entraînent pas des âmes distinctes, des forces et des faiblesses distinctes à s'associer, à se confondre, afin d'acquérir un plus grand pouvoir d'ascension, afin de devenir un jour le principe unique, l'âme unique d'un nouveau corps, qui céderait à son tour à des affinités nouvelles. Par là se trouveraient expliquées ces voix diverses qu'il nous appartient à tous d'écouter et d'entendre au fond de notre cœur, et qu'on est disposé à prendre quelquefois pour la reproduction d'un écho des plus lointains.

Vous avez présente à la pensée l'œuvre d'un de nos maîtres modernes qui nous est cher à tant de titres,

le tableau représentant Françoise de Rimini, qu'un même coup a jetée dans les régions de la mort, avec son amant dont elle reste inséparable. On ne peut attacher ses regards sur cette gracieuse et mélancolique toile, sans s'imaginer que les deux corps aériens ou plutôt les deux âmes traversent l'espace, comme des oiseaux blessés, pour atteindre à un nouveau monde et n'y plus constituer, sous une autre forme, qu'un seul et même être actif et perfectionné.

A s'en tenir également au sens poétique, ne pourrait-il se faire que les conditions de l'hypothèse sacrée servissent à éclairer l'état moral de notre globe, qui n'est qu'un des moindres degrés de l'échelle symbolique de Jacob, qu'un des moindres mondes lancé au milieu de tant de mondes intelligents? On comprendrait mieux une foule de singularités, de contradictions réfractaires en partie à tous les efforts de l'esprit, à toutes les combinaisons sociales. Pourquoi, par exemple, les destinées humaines offrent-elles des dissemblances si profondes, dans les rangs les plus élevés de même que dans les rangs inférieurs, au sein des pays civilisés aussi bien que chez les populations barbares? Sous l'empire de la loi perpétuelle de circulation, devant une justice distributive suprême, ne serait-ce pas que notre terre, considérée comme degré, comme échelon, comprendrait à la fois ceux qui croissent et ceux qui diminuent, qui montent et qui descendent, les êtres pour lesquels son séjour est un signe de progrès, une récompense, et les êtres qui y accomplissent ou qui s'y préparent une expiation?

LETTRE XX

De l'esprit de réédification ou de renouvellement appliqué à la double éternité des récompenses et des peines.

Dieu seul plane au-dessus de toute félicité et de toute peine, par la raison qu'il n'a pas d'égal, pas de relatif, qu'il est indépendant de toute chose. Pour concevoir les jouissances et les peines, les félicités et les douleurs, il faut se placer au-dessous de la suprême Unité, au-dessous de l'Être par excellence; il faut entrer dans le domaine des existences distinctes et susceptibles d'être comparées les unes aux autres.

A ce point de vue, on est forcé de s'écrier : oui, il existe éternellement des félicités, oui, il existe éternellement des peines. Le dogme de l'éternité des récompenses et des peines reste debout quand on en vient à le généraliser, à l'universaliser. Mais ce même dogme appelle aujourd'hui une complète transformation lorsque, selon l'opinion fondamentale et immuable de la Jérusalem d'ère moyenne, Rome, on est convenu de le particulariser, de l'inféoder. Quoiqu'il existe éternellement des félicités, quoiqu'il existe éternellement des peines, non, les félicités ne sont pas éternelles, non, les peines ne sont pas éternelles sur les

mêmes têtes, chez les mêmes distinctions de personnes, dans les mêmes individualités.

Je reproduis donc pour le dogme de la fin ce qui a été déjà fait pour le péché originel, ou le dogme du commencement. Loin de particulariser ce péché originel, loin de le restreindre à la terre, il vous a été dit que Dieu seul en était exempt par la raison que, seul, il n'a pas de date, pas d'origine. Au contraire, tout ce qui a une existence distincte non moins dans les régions célestes les plus épurées qu'ici-bas, tout paye un tribut au péché originel. Partout l'admirable symbole du jardin d'Eden conserve sa pleine et entière valeur, l'arbre qui porte réunies sur un même tronc la connaissance du bien et la connaissance du mal; partout et chez tous, il y a une association inévitable d'un inconvénient à un avantage, de quelque ombre à la lumière, de quelque défaut aux plus rares qualités.

En ce sens, loin de ne représenter, comme on dit, qu'une cause fatale de corruption et de mort, le péché originel est le principe perpétuel de tout art, de toute culture. Combattre le péché originel, c'est restreindre l'inconvénient, le défaut, et l'amener au point de rendre des services signalés à la bonne qualité, à l'avantage. Exagérer le péché originel, c'est étouffer la qualité, l'asservir et laisser au défaut une autorité despotique, un champ beaucoup trop large.

De même, dans les cieux non moins que sur la terre, nulle félicité n'est possible sans quelque ombre, quelque peine, et il n'y a pas de peine possible sans quelque rayon de lumière, d'espérance, sans quelque germe de

félicité. Malgré le vers si célèbre du Dante, qui, dans un des actes de sa *Divine comédie*, s'applique à l'enfer, le Dieu de la religion des Écritures n'a écrit ostensiblement le mot fatal « jamais! » sur aucune porte de douleur, de misère. Bien loin de là, le Dieu qui, dans un espace aussi restreint que la terre, proclame qu'il fait miséricorde après des *milliers* de générations, c'est-à-dire « toujours, » ce Dieu reste le même dans le ciel, serait-ce après des milliards de générations, et après la consommation de tous les siècles. La proportion et la mesure sont un des traits qui se révèlent avec le plus de force dans le génie et le Dieu de l'ancienne loi : *In pondere judicium et justitiam in mensurâ.*

Cela posé, il est hors de doute que, dans les intérêts de la pratique, l'éternité des récompenses, et avant tout l'éternité des peines, ont eu leur temps de sage et prudente proportion. On n'a qu'à se rappeler les débuts et la marche de l'ère moyenne, la condition faite au christianisme ou messianisme actuel et à l'Église catholique, l'office si complexe dont la Providence les avait chargés. Pour résister à des flots de barbares, à leur force brutale, à leurs rudes armes, pour surmonter et dompter ces multitudes violentes, sanguinaires, en n'ayant à leur opposer que le nombre toujours inférieur et la force heureusement inépuisable des interprètes de l'esprit, la nécessité leur en avait fait d'avance une loi. Il était prescrit à la minorité spirituelle d'avoir à son usage des armes proportionnées. Il lui fallait manier des promesses, des images, des foudres capables d'atteindre et de faire trembler des imaginations qui étaient peu disposées

à attacher du prix à la majesté des principes, ou à se laisser guider par la modération réfléchie des sentiments.

Dans ma seconde partie, j'ai parlé d'Origène, à l'occasion de la bifurcation de la branche chrétienne et des deux grands rameaux de cette branche, dont la rivalité et les luttes deviennent de plus en plus actives de nos jours en Orient; le rameau grec et le rameau latin, l'un représenté par Constantinople, l'autre par Rome. Vous avez vu qu'entre les principes d'Origène qui lui attirèrent de la part de l'Église primitive une sévère condamnation et le retranchement de son sein, l'adhésion de ce père grec à l'opinion subversive de l'éternité des peines occupe le premier rang. Origène n'avait pu s'accommoder de l'inféodation finale, du dualisme éternel : il y avait substitué l'unitarisme.

Dans l'échange opéré entre les dogmes des Perses et l'unité des Juifs, cette idée de l'éternité des peines était déjà restée sur le champ de bataille. Chez les Perses et sous les auspices de la réformation attribuée à Zoroastre, on avait admis qu'après la résurrection générale des morts, qu'après le dernier jugement, la séparation des bons d'avec les méchants, le passage des uns dans le paradis, des autres dans l'enfer, il faudrait s'attendre encore à de meilleurs jours, à une constitution nouvelle et finale de la cité éternelle. Alors, disait-on, toutes les peines de l'enfer se trouveraient épuisées; alors Arhimane en personne, l'esprit des ténèbres, Satan, remonterait tout réhabilité à sa source première, au sein de Dieu, et la réconciliation universelle serait accomplie.

Quelques subtilités en effet qu'on y apporte, que ce

soit après la consommation des siècles ou avant, il est difficile de dénier qu'un royaume de corps ressuscités pour souffrir éternellement, et un royaume de corps ressuscités pour être éternellement heureux, ne fassent, aux yeux de tous, deux royaumes. Or, entre ces deux manières d'être, ces deux états opposés, quelle serait la situation du Très-Haut, du véritable Éternel? S'il n'a plus aucun pouvoir sur les deux royaumes, son abdication est complète; si, au contraire, on lui conserve en esprit la moindre action sur celui-ci et celui-là, s'il peut les modifier, les changer, ces deux états opposés n'ont plus rien d'absolu; ils ne sont plus une éternité sérieusement éternelle.

Entre la jouissance, soit céleste, soit terrestre et le bonheur, il y a une grande différence. Dans le ciel comme sur la terre, la jouissance absolue, le plaisir absolu, est celui qui oublie tout ce qui n'est pas lui-même. Le bonheur, au contraire, est à jamais triple. Il embrasse la jouissance ou la satisfaction en elle-même, la conscience de sa possession qui en multiplie la force, mais qui fait craindre de s'en voir privé, et qui, par suite, provoque au travail, à tous les soins nécessaires pour s'y maintenir. Enfin, le bonheur embrasse, comme élément inséparable de lui-même, la pointe éternelle de peine, de tristesse, de douleur qui apprend aux hommes, comme aux anges, comme à toutes les populations et armées célestes, qu'il y a une loi de réciprocité et de solidarité universelle.

D'après le spirituel ou le dogme aujourd'hui constitué, tous les êtres qui sont appelés à obtenir en corps et en esprit la félicité éternelle entrent en même temps

dans la plénitude absolue de la connaissance. Par conséquent, il leur est impossible d'ignorer que dans d'autres régions, dans un autre royaume, d'autres âmes jointes à leurs corps subissent d'affreuses peines qui ne les laisseront jamais respirer. Eh bien ! devant cette connaissance inévitable, et à moins d'attacher à l'Égoïsme la plus divine perfection, je crois et je soutiens qu'il ne peut y avoir de félicité complète, de béatitude vraiment céleste. S'il en était autrement, je ne vous le cache point; mais je nourrirais, malgré moi, une assez fâcheuse idée à l'égard des saints, et je ne témoignerais qu'un faible goût de participer au banquet des existences dites bienheureuses.

LETTRE XXI

Du personnel, ou des révolutions opérées par la religion elle-même dans la question et les formes du sacerdoce.

Après avoir développé les moyens applicables à la transformation du spirituel ou du dogme, il me reste encore plusieurs lettres à vous adresser avant d'en revenir à l'année 1840 et aux événements accomplis depuis cette époque ou qui sont en voie de s'accomplir. Deux de ces lettres regardent les conséquences

de la loi d'imitation qui permettent au génie des temps nouveaux d'apporter tous les changements nécessaires dans le personnel, ou les formes du sacerdoce affectées aujourd'hui aux diverses branches de la religion des écritures. Trois autres lettres regarderont le matériel.

Ainsi, tandis que l'année 1840 a eu pour effet prédominant de reporter le corps des populations occidentales vers l'Orient ; tandis qu'on a signalé de tous côtés, et plus que jamais, depuis cette époque, les ressources qui, au point de vue de la question politique et de la question commerciale, peuvent être fournies à la civilisation par le sol retravaillé sur lequel s'élèvent ici Constantinople, là Alexandrie, je me trouve avoir obéi au même mouvement. Au point de vue de la question religieuse, et bien longtemps avant la quarantième année de notre siècle, j'ai cru opportun de chercher et de mettre à découvert une partie des ressources que le sol retravaillé sur lequel s'élève l'antique Jérusalem serait susceptible de fournir à la cité représentative et non encore édifiée de cette civilisation elle-même.

Heureusement la question toute théorique du personnel ne touche en rien à la question des personnes. En serait-il autrement, je ne verrais d'ailleurs aucun sujet d'en être effrayé ; car toutes les fois que je parle, même d'une façon indirecte, du sacerdoce de l'ère moyenne, du clergé romain et surtout de son histoire dans notre pays de France, je me sens en présence d'une vérité trop simple, trop exacte pour qu'il n'y ait ni affectation ni mérite à la déclarer. C'est la masse de lumières, de vertus brillantes et de vertus modestes, de

bonnes intentions et de dévouements qui sont sortis du sein de ce sacerdoce, qui s'y trouvent encore répandus. Quelque croyance qu'on professe, quelque ferme volonté qui nous anime d'assurer un cours, une vie à la pensée que nous jugeons le plus conforme aux desseins de la Providence et aux intérêts du monde, tout cela n'y change rien. Dès qu'on appartient à la nation française, quand on s'exprime avec plus ou moins de bonheur dans la langue des Bossuet et des Fénélon, il est impossible de ne pas éprouver un sentiment de profonde déférence et de libre respect à l'égard du corps illustre et puissant qui a produit de si hautes et de si nombreuses pléiades.

Vous avez vu comment Rome a témoigné jadis de sa vigueur. Elle a enlevé la Jérusalem ancienne de dessus le mont Moria et l'a transportée sur le territoire du Latium. C'est de là que sans rien détruire, et au contraire pour tout accomplir, elle a tout renouvelé de fond en comble.

Un fait immense, un mouvement en sens inverse de celui qui s'opère ou se prépare aujourd'hui, favorisait au plus haut point cette transplantation de la Jérusalem d'Asie et son changement en Jérusalem d'Europe. Des masses compactes se précipitaient des rives asiatiques sur nos contrées. L'Orient et l'Occident se mêlaient, s'infusaient ensemble sur le continent, sur le théâtre européen. Il en résultait comme conséquence naturelle une modification à apporter dans l'idée primitive qui avait imposé à l'ancienne Jérusalem d'être, tôt ou tard, une médiatrice pacifique et féconde, un arbitre de jugement et de sagesse contre les peuples orientaux et les

occidentaux. Pour un certain temps, cette idée primitive trouvait beaucoup mieux à s'exercer au centre de nos climats que dans la situation toute providentielle qui a été faite à la cité juive, c'est-à-dire au point de contact perpétuel entre les trois parties du plus grand continent de la terre, l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

Mais les siècles ont succédé aux siècles. En vertu du principe de réciprocité et d'imitation, j'ai admis que le génie naissant de l'ère nouvelle, qui n'est pas moins robuste que le génie naissant de l'ère moyenne, enlevait à son tour Rome des collines de la ville des Césars et la retransportait en Palestine.

Par ce moyen, sans rien détruire, sans altérer ni les droits ni la gloire inaltérable du nom romain, non-seulement ce nouvel esprit obtenait de consacrer sa propre légitimité dans l'antiquité, mais il faisait plus; il tranchait un nœud capital dans les complications actuelles; il soulageait à la fois et avec efficacité l'Italie, l'Europe, la liberté et Rome elle-même.

En cet état, tout idéal qu'il soit, les variations que le sacerdoce a déjà éprouvées au sein de la religion, les moyens sur lesquels un sacerdoce nouveau s'est appuyé pour se substituer à un pontificat plus ancien que lui de dix-huit siècles, ces moyens, ces révolutions apportent naturellement un grand secours à l'œuvre de réédification nouvelle. Par l'autorité alternative des deux Jérusalem, et en raison même de leurs différences dont je n'ai à rappeler ici que les plus saillantes, la cité future sera libre de justifier la simplicité ou la complication de la nouvelle forme sacerdotale à laquelle sa sagesse, son expérience et aussi quelque suprême

inspiration la détermineront à s'attacher. Rien ne lui défendra surtout de se prévaloir de la promesse sacrée, qui amoindrit jusqu'au dernier point la nécessité primitive d'une prêtrise spéciale : c'est la parole d'après laquelle il est dit qu'un temps doit venir où « nul n'aura plus besoin d'enseigner, de prêcher son prochain, son frère; car chacun portera l'Éternel au fond de son cœur. » De même rien ne deviendra plus profitable à la cité future que la singulière nouveauté qui apparaît dans la figure antique et si connue sous le nom de Melki-Sedec.

Par des motifs inutiles à reproduire, le sacerdoce de la première Jérusalem avait été constitué sous l'empire du principe d'hérédité expressément revêtu de la sanction populaire. Dans un intérêt réellement universel, et sous une impulsion apparente de démocratie, le sacerdoce de l'ère chrétienne détruisit cette hérédité. Il accomplit à l'égard du pontificat précédent le même office que la révolution française a été chargée de poursuivre plus tard, lorsqu'elle a détruit ou voulu détruire à fond la constitution de la noblesse héréditaire.

Seulement, par l'effet des développements successifs qui se sont introduits dans l'organisation de l'église, par sa manière de s'enrégimenter, de se concentrer, de se créer un monde et une responsabilité à part, l'ordre nouveau est devenu plus fortement héréditaire que l'ancien. Il a fini par faire tourner son apparente démocratie en domination plus absolue, plus autocratique qu'aucune domination qui jusqu'alors eût été connue.

Un autre contraste existe, de nature différente. Dans l'ancienne Jérusalem, la tribu investie du sacerdoce

avait été écartée de toute participation à la propriété territoriale, au partage originel de la terre promise. Comme garantie et complément de cette mesure, une loi célèbre avait été destinée à empêcher que l'envahissement des propriétés, réalisé par les prêtres, ainsi que cela était arrivé en Égypte, ou par tout autre pouvoir, ne devînt une occasion prochaine de servitude ou de révolte pour le peuple. Malgré les inconvénients pratiques nombreux inhérents à cette loi appelée le Jubilé, le *yobel* ou coup de trompette, il est cependant impossible d'en méconnaître l'intention morale et la portée théorique. Tous les cinquante ans, ce cri officiel et sacré : liberté ! liberté ! en langue hébraïque *Derhor, derhor,* retentissait d'un bout à l'autre du pays. Il annonçait à toute personne qui, à quelque titre que ce fût, avait perdu le plein usage de ses droits, qu'elle redevenait maîtresse d'elle-même et pouvait retourner en sa famille. Ce cri annonçait également que toute terre aliénée, subjuguée, rentrait dans la famille des propriétaires reconnus par l'acte originel et universel de partage.

Dans la Jérusalem d'ère moyenne, Rome, et comme jadis en Égypte, la terre, au contraire, est passée avec une extrême rapidité sous le pouvoir du prêtre. A l'aide des terreurs si facilement provoquées par les peines effroyables et éternelles de l'autre monde, le pontificat de nouvelle formation est devenu le plus grand des propriétaires.

L'année du yobel ou du jubilé a été transfigurée comme toutes les autres conditions de l'ancienne loi. Elle a bien assuré la rémission des péchés et donné des

droits au salut futur, mais on l'a tout à fait dépouillée de son caractère primitif. L'esprit de conquête territoriale s'est même associé d'une façon si intime au corps et au sang de la nouvelle institution, que les déclarations les plus violentes se sont succédé le jour où un nouveau coup de trompette, un nouveau cri de liberté y a apporté une atteinte décisive. On a proclamé sans relâche que le monde était désormais perdu et qu'avec la possession directe et sacerdotale du sol, toute la foi du moyen âge s'était envolée.

Enfin, au nombre des différences de la Jérusalem d'ère ancienne et d'ère moyenne, dans lesquelles la cité d'ère nouvelle trouvera une si grande liberté de choix, il suffit, je crois, d'indiquer encore les suivantes : d'un côté, un sacerdoce qui obéit à la loi du mariage ; du côté opposé, une prêtrise vouée à la loi du célibat. Ici un sacerdoce dont on avait droit de se passer dans les actes de naissance, de circoncision ou baptême, de mariage, d'ensevelissement, et cela, par la raison qu'en Terre-Sainte le plus haut sacrificateur de l'Éternel était censé Israël lui-même, le peuple, conséquemment chaque chef de famille ; là, au contraire, un sacerdoce duquel tous ces actes ont exclusivement relevé. De plus, dans l'ancienne Jérusalem, le pontife recevait publiquement la confession générale du peuple, tandis que dans la Jérusalem moyenne cette confession est devenue particulière, mystérieuse, hors du grand jour.

Mais au milieu de toutes ces différences, nul moyen de renouvellement, vous ai-je dit, n'offre un caractère aussi profond, aussi radical que celui qui résulte de l'usage qu'on a fait de la figure antique et biblique de

Melki-Sedec, dont il faut d'abord vous représenter la place dans la régénération évangélique.

D'après la doctrine chrétienne et catholique, Jésus a réuni et absorbé en lui la royauté, la prophétie, la prêtrise exprimées par les diverses couronnes de la thiare. Mais, ici comme toujours, l'idée spirituelle est étroitement associée à un fait d'ordre naturel ou temporel.

Dans le sens spirituel la réunion des trois pouvoirs dérive du mystère de la Trinité. En vertu de ce mystère qui a pour effet de communiquer à chacune des trois personnes la nature absolue des deux autres, Jésus possède la royauté par la raison qu'il absorbe en lui le Dieu père et auteur de toutes choses, le maître ou le roi de la terre et des cieux. Jésus représente la prophétie parce qu'il absorbe également le Dieu esprit, le pouvoir, le don collectif de l'intelligence ; enfin il représente le sacerdoce en sa qualité de Dieu fils, c'est-à-dire, comme inspirateur et directeur du culte qui doit être rendu à Dieu son père.

Mais dans l'ordre des faits appréciables par tout le monde, la réunion des trois dignités et surtout le procédé de rénovation appliqué au sacerdoce ancien et à son droit d'hérédité s'appuient sur d'autres fondements, se relient à d'autres noms, à d'autres sources.

La royauté vient à Jésus par les généalogies plus ou moins rigoureuses qui le font descendre en ligne directe de la famille royale de David.

La prophétie lui vient par sa substitution à Moïse et à Élie, ainsi qu'on le voit dans la célèbre scène ou tableau de la transfiguration. Quant à la prêtrise

qui a pour pierre angulaire Melki-Sedec, il appartient à ma lettre prochaine de vous dire comment cela s'explique par rapport à la révolution des temps moyens, et aussi quelle est l'utilité pratique à en déduire par rapport à la révolution des temps modernes.

LETTRE XXII

Moyen perpétuel de renouvellement en matière de sacerdoce ; Melki-Sedec, autrement dit le roi de Justice.

Le personnage dont l'Église chrétienne et catholique a fait le premier anneau de son sacerdoce, n'apparaît que par accident sur la scène biblique. Mais quoique la Genèse n'émette à son égard que quelques lignes, elles sont suffisantes pour laisser distinguer divers mérites en ce personnage, entre autres celui qui, dans l'intérêt des temps modernes, imprime aujourd'hui à son nom et à son caractère un très-haut degré de nouveauté. Après cela, nous aurons à apprécier l'épisode d'histoire sacrée où l'on est convenu de lui faire jouer le premier rôle. Que signifie au fond l'hommage, la dîme, dont on attribue à Abraham de s'être acquitté envers Melki-Sedec, soit afin de témoi-

gner de son vasselage personnel, soit afin de témoigner de l'infériorité future du sacerdoce d'Aaron?

La moralité de cet examen sera d'attester que, en religion comme en politique, toutes les fois qu'une révolution générale devient nécessaire, on ne se met guère en peine de la rigoureuse exactitude des moyens.

Le premier mérite de la figure en question est dans le nom ou surnom qu'elle porte, et qui explique si bien l'espérance exprimée dans un des chants poétiques réunis sous le titre de psaumes de David.

Selon ce chant, le monde doit s'attendre à un sacerdoce universel dont la première condition ne sera nullement d'assurer la supériorité au mystère, ou même à la foi, mais à la Justice! En effet, le nom de l'antique personnage se compose de deux mots, comme le nom d'Ab-ram, qui, plus tard, vous le savez, fut changé en Ab-raham. Dans leur réunion, ces deux mots Melki-Sédec veulent dire roi juste. Par conséquent et du même coup ils s'accordent avec l'idée dominante de l'ancien peuple, de l'ancienne Jérusalem, et avec la volonté fortement exprimée par les populations de toute la terre dans nos temps nouveaux; en d'autres termes, ils répondent à l'attente d'une justice universelle ou messianique qui, pour être prochaine, n'a pas encore obtenu sa manifestation indispensable.

De même le nom du pays de Salem, confié à Melki-Sédec, signifie terre de paix et embrasse à son tour le sentiment actuel et universel en faveur de la paix et le nom systématique donné à la ville de la loi, Jérusalem, autrement dit la demeure des pacifiques. Il

ne coïncide pas moins avec le nom de Salomon, qui signifie l'homme de paix, et avec la condition suivante faite à David et acceptée par ce prince : « Tu ne bâtiras point la demeure spéciale de l'Eternel, le temple du principe des principes, le temple de la justice, de la paix, parce que tu es un homme de guerre et que tes mains sont couvertes de trop de sang. »

Aussi, dans les anciennes Écritures, le contraste établi entre David et Salomon est-il destiné à fournir une instruction perpétuelle. Si David représente les abus en même temps que les gloires de la guerre, Salomon représente les dangers en même temps que les gloires de la paix. C'est l'épée de David qui refait et reconstitue le peuple ; c'est le luxe disproportionné de Salomon et tous les relâchements d'esprit et de cœur que la paix semble entraîner presque fatalement à sa suite, qui divisent bientôt ce peuple et le défont.

Le second mérite de Melki-Sédec, est d'avoir participé au culte du Dieu Très-Haut, qui était déjà proclamé de tous côtés, sur la terre cananéenne, par Abraham, par le père et promoteur de l'idée, d'après laquelle toutes les populations en viendraient un jour à ne former qu'une seule alliance, qu'un seul corps; d'après laquelle il leur appartiendrait à toutes de profiter des mêmes justices, des mêmes bienfaits, d'une *bénédiction commune*.

Ici, toutefois, une observation importante doit reparaître ; c'est que, sans préjudice des immenses progrès dont elle a été la source, l'église chrétienne, en matière d'unité divine, a reculé lorsqu'elle est remontée à Abraham ou à Melki-Sédec.

Abstraction faite des formes extérieures et pratiques que Moïse fut dans la nécessité d'imposer au sacerdoce de la loi, ce sacerdoce, considéré comme idée, comme principe, le sacerdoce d'Aaron est incontestablement supérieur à l'un et l'autre de ces personnages. La raison de sa supériorité repose sur un fait sacré dont il suffit de quelques instants pour vérifier l'exactitude.

Dans l'Exode, lorsque l'Éternel se découvre à Moïse sous son nom ineffable de l'Être, *Jéhovah*, et du Un, *Erhad*, l'Exode indique très-bien que cette manifestation suprême n'avait été accordée ni à Abraham, ni à Jacob, qui, dans leur adoration du Très-Haut, du Tout-Puissant n'avaient encore touché qu'aux qualifications secondaires de l'unité infinie; *qui apparui Abraham, Isaac et Jacob, in Deo omnipotente, sed nomen meum,* Jehovah, *non indicavi eis.*

Quant au dernier mérite de Melki-Sedec, mérite temporel et spirituel par excellence, c'est celui qui l'a déjà rendu apte à devenir un instrument puissant de révolution en matière sacerdotale, et qui, aujourd'hui encore, est de nature à en faire le fondement, le premier anneau d'un sacerdoce purement déiste, purement philosophique

Sous le rapport temporel, ce mérite par excellence consiste à n'avoir à peu près rien dit, rien réalisé, à ne se trouver dès lors compromis en rien, à être dégagé d'aucun antécédent, d'aucun lien, d'aucun obstacle.

Le Koran dépeint d'une façon assez vive les difficultés et la variété infinie des critiques auxquelles sont exposés ceux qui encourent une responsabilité, et qui,

placés comme sur la brèche, y restent longtemps à découvert. « Le temps est proche, dit-il, où les hommes auront à rendre compte de leur conduite. Ils n'ont entendu la lecture du livre que pour s'en moquer. Le cœur abandonné au plaisir, ils ont dit en secret : Mahomet n'est-il pas un homme comme nous? Écouterez-vous un imposteur? Le Koran n'est que mensonge, Mahomet en est l'auteur. D'autres hommes l'ont aidé. Ses discours ne sont appuyés que sur l'iniquité ; ce n'est qu'un amas de vieilles fables qu'il a recueillies et qu'on lui lit matin et soir. Quel est cet apôtre? il boit et mange comme nous ; il se promène dans les places publiques. Avons-nous vu un ange descendre du ciel pour l'inspirer? nous a-t-il montré un trésor? Suivrons-nous un trompeur abusé lui-même par des prestiges. »

Dans la situation faite au roi de Salem, il est certain que nulle responsabilité ne pèse sur sa personne, que nulle récrimination ne peut l'atteindre, soit pour ses propres œuvres, soit pour les œuvres d'autrui.

Saint Paul a particulièrement insisté sur ce point, afin d'en tirer un moyen d'opposition plus actif et plus fort contre l'hérédité du sacerdoce d'Aaron, qu'il avait d'abord servi avec une ardeur si exagérée. D'après ses remarques, Melki-Sédec n'a ni père, ni mère, ni aïeux connus. Il ne s'étaye d'aucune de ces généalogies positives auxquelles Jésus-Christ lui-même n'est pas resté indifférent et qui, depuis lors, dans toute l'Europe chrétienne, ont acquis tant de prix, soit auprès de ceux qui avaient quelques droits à s'en prévaloir, soit auprès de ceux qui s'en irritaient ou

en médisaient, mais seulement jusqu'au jour où la possibilité leur était offerte de s'y rattacher et d'y faire souvent preuve d'une servilité avérée.

Sous le rapport spirituel, le même genre de mérite n'est pas moins éclatant. Melki-Sédec ne représente que le culte à rendre au Dieu très-haut. Il n'emporte avec lui aucun miracle défini, aucun mystère, aucune croyance ni à la résurrection, ni à la transmigration, ni à l'immortalité des âmes ou à leur préexistence. Il n'emporte non plus aucune forme religieuse, aucun engagement, pas la moindre opinion morale, politique, sociale. C'est, comme vous le voyez, tout ce qu'on peut imaginer de plus large ; une figure antique qui se prête à ce qu'il y a de plus récent, aussi bien à une prêtrise générale selon l'ordre de Voltaire, qu'à une prêtrise générale selon l'ordre de Rousseau.

Quant à l'épisode où le roi de Salem exerce une action, quant à l'acquittement de la dîme, l'acte de vasselage attribué à Abraham ils auront, je crois, cet heureux résultat de justifier d'avance le génie des temps nouveaux s'il lui arrive jamais de plier, comme on dit, les faits à son système.

En cette occasion, si l'on n'a pas bâti sur le sable, on a bâti certainement sur des équivoques. Tout dépend de l'abus du mot *dîme* et des conséquences qui s'y rattachent. Les livres les plus divers sont d'accord pour indiquer ce qui en est de la dîme. Payer la dîme, c'était donner à l'Église ou aux seigneurs la dixième partie, plus ou moins, des produits quelconques de ses propres biens. La nature et la

nécessité de cet acquittement servaient à marquer les rapports de l'inférieur au supérieur.

Or, le moyen de transformation, de révolution en matière de sacerdoce, propagé spécialement par saint Paul, se résume à avoir fait payer la dîme à Melki-Sédec par Abraham, à avoir changé en hommage systématique et officiel l'acte de réciprocité le mieux justifié, le plus simple.

Rappelons donc le fait en lui-même, et le raisonnement transformateur auquel on a réussi à le plier. Il s'ensuivra la moralité applicable à la transformation religieuse future.

Tout le monde sait qu'après avoir attaqué et mis en déroute la réunion des princes qui occupaient les villes de la mer Morte et le pays environnant, une coalition de rois ou chefs belliqueux s'était emparée de leurs biens, avait emmené leurs populations captives, enfants et femmes. Le neveu d'Abraham se voyait compris dans le désastre. A la tête d'une tribu déjà assez forte et de quelques alliés, le chef hébreu marcha sans hésiter contre les vainqueurs, fit d'intelligentes dispositions, les surprit, les dispersa, délivra tous les prisonniers, récupéra tous les biens. Quand les princes dont il avait vengé la défaite lui proposèrent de rendre seulement les personnes arrachées à l'ennemi et de garder pour lui le butin, Ab-ram leva la main vers le Dieu très-haut et très-fort et se refusa à accepter ce don. Il déclara son dessein formel de ne recevoir pas même un fil, pas même une courroie de soulier. Son refus n'entraîna qu'une condition, celle de faire servir une par-

tie de ce qui avait été pris ou repris à une double fin : ici, pour reconnaître et acquitter le ravitaillement de sa petite armée, le pain et le vin que ses jeunes hommes venaient de manger, *exceptis his quæ comederunt juvenes;* là, pour satisfaire les alliés qui lui avaient prêté leur secours, *et partibus virorum qui venerunt mecum.* Or, le ravitailleur de la petite armée était précisément Melki-Sédec. Autrefois comme aujourd'hui, un chef qui revenait triomphant de la bataille ne manquait pas de gens, princes ou particuliers, avides de se précipiter à sa rencontre, de le féliciter et de le bénir; car alors on se bénissait ou l'on se maudissait, tout comme aujourd'hui l'on se complimente ou l'on se déchire. « Et Melki-Sedec aussi, disent les textes, sortit, apportant à Abraham du pain et du vin. Il était lui-même ministre du Dieu fort et Très-Haut, et il le bénit en disant : Béni soit Ab-ram au nom du Dieu possesseur des cieux et de la terre et béni soit le Dieu fort et Très-Haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. Et Ab-ram lui donna la dixième partie de tout ce qui avait été pris. »

Voilà l'épisode; voici maintenant le procédé transformateur dont l'appréciation ne sera ni longue, ni difficile.

« Abraham, a-t-on dit, portait Aaron dans ses flancs, comme toute plante porte sa semence. Aaron est le représentant du sacerdoce affecté à l'ancienne Jérusalem. Or, Abraham et Aaron, qui déjà vivait en lui, ont été bénis par le roi de Salem, Abraham et Aaron ont payé LA DIME à ce roi. En conséquence, ils se sont reconnus d'eux-mêmes ses inférieurs; par

suite, le sacerdoce de la nouvelle Jérusalem qui se rattache à Melki-Sédec est évidemment supérieur au sacerdoce précédent ; il a tout droit de s'y substituer, afin de mieux l'accomplir sans le détruire. »

Mais quoi qu'en ait prétendu saint Paul lui-même, il n'est ni exact, ni juste d'avancer qu'Abraham et Aaron dans Abraham aient aucunement payé la dîme au roi de Salem. On n'aperçoit guère de rapport entre l'acte accompli par le chef hébreu et la signification que la dîme entraîne. En reconnaissance d'un bon accueil, d'une parole de bénédiction et du ravitaillement de sa petite armée qui revenait de l'expédition la plus rude, le don fait par Abraham n'a rien que de très-ordinaire. Il ne change pas de nature soit qu'on l'étende sans exception à une part de tous les biens pris et repris sur le champ de bataille, soit qu'on le renferme dans les choses qui composaient le propre bagage des rois vaincus.

Pour être autorisé à invoquer le payement de la dîme fait à Melki-Sédec et pour en déduire une conséquence aussi grave que le renversement d'un sacerdoce établi depuis dix-huit siècles, deux circonstances auraient été nécessaires. Au lieu d'un échange simple et naturel de bons procédés, il aurait fallu que le chef hébreu rendît hommage au roi de Salem sans autre motif appréciable que celui de lui rendre hommage ; il aurait fallu de plus qu'Abraham eût offert à ce prince une partie, une dîme quelconque de ses propres troupeaux, de ses propres semences, de ses biens. Point du tout : loin de témoigner d'aucune infériorité, le don d'Abraham atteste précisément le contraire.

Au retour de la bataille, le chef hébreu dispose comme il l'entend, et à diverses fins, d'une partie des biens que ses armes ont récupérés, où il n'a rien à revendiquer qui lui ait appartenu, et sur lesquels sa volonté d'avance exprimée est de n'accepter pour lui la moindre chose. En cela Abraham fait donc acte réel de domination; Abraham fait acte de supériorité, il fait acte de généreuse victoire.

LETTRE XXIII

Du matériel; la ville aux cent portes et comment le sol dépouillé de l'ancienne Jérusalem aide à représenter la Pâque universelle des nations ou la liberté d'ère nouvelle.

La chaîne d'or symbolique qui, dans un des tableaux gravés sur le bouclier d'Achille, avait été suspendue au cou de Jupiter, signifiait que tout se tient, tout se lie.

Ainsi une révolution politique générale, sociale, a pour résultat de déterminer un nouvel état du temporel. Un nouveau temporel appelle inévitablement une suite, une nouvelle manifestation dans le spirituel. Un nouveau spirituel à son tour exige une rénovation dans les tendances du personnel, ou un nouvel esprit de conciliation à introduire et à consacrer dans les diver-

sités du sacerdoce. Tout nouveau sacerdoce appelle un nouveau matériel, une Jérusalem construite dans de nouvelles conditions, sur de nouvelles bases. Une nouvelle Jérusalem se relie à un nouveau temple, et un nouveau temple suscite un nouveau repos ou sabbath de l'Éternel.

J'ai parlé des ressources que la loi d'imitation et les traditions non interrompues dérivant du sol sacré étaient susceptibles de fournir au génie des temps nouveaux, pour renouveler le spirituel de fond en comble sans le détruire.

J'ai parlé des ressources relatives à la transformation du personnel ou du sacerdoce.

Avant d'en revenir à l'an 1840 et aux événements subséquents, il ne me reste donc qu'à vous adresser quelques observations au sujet du matériel. Elles sont comprises sous les titres de : la ville aux cent portes, le nouveau temple, et les trois sabbaths.

Cette lettre-ci, la ville aux cent portes, regarde le principal caractère que la cité représentative de l'ère nouvelle doit réaliser dans sa construction architecturale. Il s'agira de savoir en quel sens la situation matérielle de l'ancienne Jérusalem et les inconvénients apparents de son sol permettront de réassocier, avec poésie, la nouveauté à l'antiquité; comment on y trouvera les moyens de rendre la grande figure de la pâque universelle des nations, ou leur passage définitivement accompli de la maison de servitude à la maison de liberté, de la terre d'oppression et de souffrance à la terre promise.

De même, sous le titre de nouveau temple, tout se

réduira à reconnaître comment les architectes futurs auront à se diriger dans la composition de cet édifice, quelle est l'idée imposante, ramenée à sa signification primitive, qu'ils seront tenus de prendre pour base, l'image biblique du jugement universel attaché au nom de la petite vallée de Josaphat.

De même, la lettre intitulée les trois sabbats, n'aura qu'à réunir les raisons qui autoriseront à imprimer aux principales cérémonies du temple réédifié, la forme dans laquelle la civilisation développée aimera à exprimer la nouvelle sainteté de sa nature.

Jadis, en Égypte et dans la Grèce, il y avait deux villes célèbres qui portaient le même nom, le nom de Thèbes, et qui offrent quelques points d'analogie avec l'intérêt assuré dès l'origine à la future Jérusalem et avec la harpe que les Juifs captifs suspendirent aux saules des fleuves de Babylone. La cité d'Afrique se distinguait sous le titre de « Ville aux cent portes, » qui se concilie avec celui de « Porte des peuples, » que les prophètes réservaient à l'avenir de Jérusalem. La cité d'Europe se distinguait par la légende d'après laquelle ses murailles s'étaient élevées au son de la lyre. Chaque pierre, cédant à l'influence d'une douce harmonie, allait se placer d'elle-même en son rang.

Or, Descartes, dans son discours sur la méthode et par des voies indirectes, nous a parfaitement expliqué cette antique légende de la lyre et de la harpe. Les contrastes qu'il établit attestent la profonde différence qui sépare à ce sujet la poésie d'avec la prose. En vertu des oppositions fournies par Descartes, la

cité bâtie dans le sentiment prosaïque représente la pratique proprement dite, l'intérêt, l'incident, l'expédient de chaque jour; la cité qui correspond à l'image de la lyre représente la théorie elle-même, l'esprit de prévision qui devance le vulgaire des esprits, la ville de principe, d'ensemble, d'avenir. « Je m'entretenais de mes pensées, dit Descartes, entre lesquelles une des premières fut que je m'avisai de considérer les anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues, par succession de temps, de grandes villes. Elles sont ordinairement si mal compassées au prix de ces places régulières, qu'un ingénieur trace à sa fantaisie, dans une grande plaine, qu'encore que considérant les édifices chacun à part, on y trouve souvent autant et plus d'art qu'en ceux des autres; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de la raison qui les ont ainsi dirigées.... De même je m'imaginai que les peuples, qui ayant été autrefois à demi sauvages et ne s'étant civilisés que peu à peu, n'ont fait leurs lois qu'à mesure que l'incommodité des crimes et des querelles les y a contraints, ne sauraient être si bien policés que ceux qui, dès le commencement qu'ils se sont assemblés, ont observé les constitutions de quelque prudent législateur. »

Indépendamment de la cité idéale qui comprend et constitue une nouvelle doctrine ou théorie, un nouveau système: indépendamment de cette Jérusa-

lem dont la réédification s'opère d'abord dans le domaine de l'intelligence, et qui, par nature, reste invisible, le monde nouveau a aussi une cité réelle à rebâtir, une cité sur laquelle il appartient à l'art de s'exercer, une Jérusalem de pierre et de marbre, comme Paris et Rome.

Tandis que Dieu a fait de l'homme l'image et ressemblance en petit de ce qu'il y a de plus grand, de lui-même, l'homme à son tour a une supériorité analogue sur toutes les créatures de la terre. Le pouvoir lui est acquis d'exprimer, de résumer un monde entier, réel ou imaginaire, dans les chapitres d'un livre, dans un drame, dans un tableau, dans la construction d'une cité, la distribution d'un temple et jusque dans les vêtements d'un pontife.

Mais pour l'accomplissement des œuvres de l'art, si les genres les plus divers se touchent, se confondent, cependant il est des caractères, des conditions dont on voudrait en vain les dépouiller. Jamais le paganisme n'aurait consenti à donner les formes d'Apollon à Vulcain, de Jupiter à Mercure. Par la même raison une ville systématiquement bâtie pour le commerce, pour l'agriculture, l'industrie, la guerre, le goût, les plaisirs, a des caractères qui lui sont propres. Il n'en est pas autrement d'une cité que l'on consacre à la garantie des principes, d'une cité qui doit servir également à relier entre eux les différents âges, tout comme les différentes branches de la famille d'Adam ; et cela afin d'en faire par l'esprit un seul et même corps, aussi bien dans le temps que dans l'espace.

C'est donc d'après cette règle que dans l'intérêt représentatif des principes et du principe des principes, la Jérusalem des nouveaux jours doit être élevée comme l'ancienne Jérusalem sur un groupe de montagnes de préférence à une plaine. Non-seulement la nature religieuse, mais aussi la nature scientifique de l'esprit, est de monter et de remonter sans cesse du particulier au général, des faits isolés ou séparés aux déductions et conclusions supérieures.

C'est d'après la même règle que loin de faire obstacle à ses destinées et à l'objet capital de sa mission, la terre désolée, le roc pelé, le ciel de plomb et de feu qui caractérisent encore le site sacré, fournissent à la nouvelle Jérusalem les moyens de donner une brillante continuation à la poésie, à la harpe antique. Par les heureux contrastes que je vais vous indiquer, par une féconde imitation du cérémonial de la pâque primitive, les inconvénients réels de ce sol, les obstacles à vaincre pour en transformer la nature, réussiront mieux que le terrain originairement le plus riant à figurer la pâque nouvelle des nations, ou leur rédemption commune.

En effet, si le cérémonial de la pâque juive a un sens qui est de tous les temps, de tous les lieux, qui relève du jugement de tous les hommes, ce sens perpétuel et universel lui vient surtout du contraste moral et expérimental qui en fait le lien. Vous savez comment toutes les années le génie de l'ancienne loi parlait à ses sectateurs : « Assemblez-vous, comparez et jugez. D'un côté, voici le pain sec et dur, le pain de misère, de servitude que le peuple a mangé pendant si longtemps.

Pendant quelques jours et par commémoration, vous allez vous en nourrir, dans le but de suppléer à la fragilité ordinaire des hommes, dans le but de prévenir l'ingratitude des générations qui oublient si vite à quel prix les biens dont elles jouissent ont été achetés et préparés par leurs devanciers. Or, à côté de cette figure imprimée à la servitude, à toute maison de captivité réelle, de violence, de douleur, voici la figure opposée; voici l'effet produit par la délivrance, par le droit commun de la loi, par le travail intelligent de tous; voici la conséquence de votre principe, la volonté de votre Dieu. Les tables du festin pascal où réapparaît ce pain de misère sont entourées de verdure, de fleurs, sont chargées d'aliments et de fruits. Elles s'ouvrent à la gaieté d'une jeunesse saine et vigoureuse. Voici vos demeures où l'exacteur n'a rien à faire, où le père de famille est de droit pontife, où il bénit. Comparez et jugez. »

Dans la construction de la Jérusalem d'ère nouvelle, ce contraste si populaire et si poétique doit donc se reproduire sous d'autres apparences. Le roc pelé où j'ai supposé plus haut que le génie des temps nouveaux avait déjà transporté en esprit la Jérusalem du moyen âge, Rome, ce roc pelé, cette terre aujourd'hui désolée, représentent un des deux termes du contraste; ils dépeignent la misère, la servitude que toutes les nations ont subies pendant tant de siècles, et contre lesquelles on les a vues finalement se révolter. Après cela vient l'autre terme, l'autre figure, l'ère à peine commençante de justice, de liberté. Alors, sous l'empire de l'esprit d'accord et d'alliance commune, tout sera

changé. A la voix de l'intelligence humaine et par la puissance de l'art créateur, ce même roc réussira à témoigner avec une sainte poésie de la transformation universelle, il redeviendra fertile; cette terre dépouillée se recouvrira d'ombrages; sous ce ciel de plomb et de feu on obtiendra des eaux vives et courantes, et des fraîcheurs inappréciables, pour le corps et pour l'esprit.

Enfin les architectes intelligents de la cité future pourront emprunter aux livres sacrés plus d'une vieille image capable de les inspirer ou de les diriger dans la majesté et la mâle simplicité de leur œuvre. Comme emblème de paix universelle ils vivifieront surtout ce tableau d'une prairie où les animaux les plus faibles, les plus doux, doivent se jouer sans aucune crainte ni danger avec les plus redoutables. Ils ne manqueront pas non plus d'images relatives à la circulation incessante de l'Orient et de l'Occident autour du centre commun, de l'autel médiateur. « Alors, est-il dit, des montagnes seront abaissées et des vallons exhaussés; les chemins les plus tortueux se redresseront, les fleuves seront franchis à pied sec, les habitants des îles les plus éloignées auront toute faculté d'accourir. »

Dans de telles conjonctures, ce n'est donc pas sans motif que la Jérusalem des nouveaux jours aura droit de reprendre l'ancien titre de *Ville aux cent portes*. Ces portes ne veulent pas dire que la cité nouvelle sera entourée de murailles. Au contraire, l'esprit de prévision a déclaré que l'accès en resterait libre, qu'elle serait aussi vivement éclairée la nuit que le jour. Ces portes ou plutôt ces voies sacrées seront destinées à

conduire de tous côtés au nouveau temple, et elles recevront avec solennité les noms convenables. Ainsi, entre les quatre portes dominantes, les trois premières sont déjà appelées Moïse, Jésus, Mahomet. Quant à la quatrième, qui regarde les populations de l'Asie centrale, sera-ce la porte de Brahma, de Boudha, ou celle du plus antique chantre des incarnations reconnues par ces contrées, la porte de Valmiki? Je n'en juge pas, c'est en dehors de ma compétence. De même je n'ai nullement à m'occuper des noms applicables aux portes intermédiaires de second et de troisième ordre. Seulement par justice, par reconnaissance et sous toutes les réserves nécessaires, il est impossible que les édificateurs réels de la Jérusalem d'ère nouvelle laissent jamais en souffrance le signe de la plus forte impulsion qui ait été imprimée à l'esprit de tolérance générale, je veux dire et j'aime à dire, la porte de Voltaire et de Rousseau.

LETTRE XXIV

Le nouveau Temple ; son influence sur les destinées de l'art et image antique à réaliser dans sa construction future.

Février 1852.

Après avoir indiqué les conditions imposées à la construction future de la Jérusalem représentative de l'ère nouvelle, nous avons à considérer la structure du nouveau temple, son influence sur les destinées de l'art, les corrélations qu'on découvre entre la maison de Dieu et la maison de l'homme, enfin l'idée biblique de la vallée de Josaphat, la grande image sur laquelle les architectes de ce nouvel édifice seront amenés à en faire reposer le plan.

Il serait difficile que les inspirations de l'art ne marchassent pas d'accord avec les destinées providentielles du monde.

Quand une révolution générale s'accomplit et se développe dans l'existence des peuples, dans les opinions, les sciences, les mœurs, l'art, de son côté, ne saurait rester froid, inactif. Il voudrait en vain se réduire aux formes ou aux avantages d'une profession purement industrielle : sa propre individualité, son sens intime en seraient bientôt révoltés.

Mais les destinées qui attendent l'art ne sont pas de

nature à s'éclairer tant que la question religieuse n'aura pas subi assez à fond l'influence de l'ère nouvelle.

Quels que soient le talent et même le génie des architectes modernes, l'impossibilité leur est faite de bâtir une véritable église, une église digne de ce nom, une cathédrale vivante.

La raison de cette impuissance n'exige pas une longue réflexion. Dans l'ancienne construction des cathédrales, maîtres et compagnons cédaient à un même esprit, à une même foi, à un entraînement commun. Il ne s'y donnait pas un coup de marteau qui ne répondît à une crainte ou à une espérance, à une douleur ou à une indignation, à une pénitence ou à un vœu. On s'y prémunissait contre les flammes de l'enfer; on arrachait au purgatoire quelque parent ou ami; on y maugréait contre les droits ou la dureté des seigneurs, contre la richesse abusive des gens d'église; on exhalait aussi plus d'un sentiment de mépris, d'horreur, contre le mécréant, l'hérétique, le juif. De plus, au bruit de ce même marteau et à la suite d'une litanie, d'un noël, un chant cynique était entonné, ou bien l'histoire d'une effrayante apparition servait comme de passage à quelque récit ridicule ou sanglant, au sujet des moines et des nonnes. De là vient que, malgré tout talent et tout génie, les véritables églises ne se rebâtissent plus; de là vient aussi que les anciennes cathédrales s'animent bien autrement aux heures solitaires qu'aux jours où la foule moderne les encombre; car en ces instants graves et silencieux, le monde qui les a faites et qui les a habitées renaît tout entier, prie, chante et parle.

Quand on examine un plan quelconque de l'ancien temple de Jérusalem, on est frappé des rapports que ses distributions intérieures présentent, soit avec la nature de l'organisation humaine et la diversité de ses besoins, soit avec les développements que la maison de l'homme lui-même ou de la famille a fini par acquérir sous l'empire de la civilisation la plus avancée.

Il appartient à la France de nous montrer encore à l'état primitif et sous l'aspect le plus brut, le plus sauvage, cette coïncidence qui existe entre les formes des temples ou des maisons consacrées aux dieux établis et la maison populaire.

Dans la Bretagne, l'ancienne Armorique, on rencontre de nombreux monuments des religions druidiques et gauloises. Ce sont des espèces de tabernacles ou plutôt des antres formés de quelques pierres non dégrossies, si larges, si lourdes, qu'on les croirait engencées par quelque sombre génie ou par le bras d'un géant. L'intérieur de ce tabernacle n'indique aucune division sensible. Est-ce à l'entrée ou au centre qu'était placée la pierre des sacrifices, ou bien le dessus du monument y servait-il comme de théâtre, d'échafaud? Ce n'est pas ici ce qui doit nous occuper. Mais il n'y a pas longtemps encore que la propre demeure du peuple, chez les Bretons, ne se composait que d'une seule enceinte, au centre de laquelle la famille entière dormait pêle-mêle, presque dans le même lit. L'antre appartenait aux animaux autant qu'à l'homme.

Avec le temps chacun sait comment et dans quel ordre les membres ou compartiments de la maison, dont je viens de reproduire un des types primitifs les plus

grossiers, se sont dégagés les uns des autres ; comment ils ont fini par offrir l'ensemble qui mérite d'être comparé aux principales distributions de l'ancien temple de Jérusalem. Ainsi, sur tous les plans de cet édifice, on distingue la cour, le parvis, ou, comme on pourrait dire aujourd'hui, le *salon* intime d'Israël et des affiliés, la cour, le parvis ou le grand salon destiné à recevoir les étrangers, les gentils. On y distingue les tribunes et appartements des femmes, le tabernacle de la loi ou le sanctuaire de l'intelligence. On y distingue des pièces nombreuses pour les victimes animales, des cuisines et des offices, des bains, des greniers et des caves, des aqueducs, des réduits pour chaque objet d'utilité ; enfin des logements de concierges, des salles d'étude et de discussion, des salles remplies des instruments de musique qui accompagnaient les voix exercées dont le nombre, sous David, s'élevait déjà à quatre mille. L'édifice renfermait aussi des galeries à l'abri des feux du soleil, et des minarets d'où l'on faisait retentir l'heure, les jours de la semaine et du mois.

Il est certain que dans la manière de construire la maison de Dieu, la maison générale du peuple ou la cité et la maison de l'homme, le génie de l'ère nouvelle a déjà opéré une transformation aussi profonde que dans la politique et les mœurs.

Au sein de l'Église construite selon les règles de l'ère moyenne, du moyen âge, la dalle était humide et froide par nature, les voûtes tournantes, mystérieuses. A travers leurs détours, le corps et l'âme ressentaient une gêne étrange et parfaitement conforme au carac-

tère de captivité, de misère, de souffrance dont la foi ancienne faisait la condition exclusive de notre vie, de notre passage ici-bas. De même dans la construction de la cité on s'appliquait à créer ou à maintenir des voies populaires étroites, humides, presque souterraines, presque semblables à des catacombes. Les maisons, entassées, étouffées et sombres, n'aimaient pas plus que les gens à se regarder en face : elles ne montraient que leur pignon. L'homme s'y étiolait comme la plante éloignée de la lumière, et son esprit ne s'élevait guère vers le ciel que par un mouvement forcé. Aussi n'est-ce pas un faible honneur pour la chaude éloquence de Rousseau que d'avoir fait pénétrer le nom et l'amour de la nature jusque dans ces espèces de cloaques, que d'avoir si vigoureusement protesté contre les villes de boue, et ressuscité en elles le goût général des champs, la moralité des ombrages et des fleurs.

En ce sens la révolution opérée par l'ère nouvelle consiste à avoir fait circuler partout et au profit de tous cette triple richesse naturelle, ce triple élément, l'air à l'aide duquel on respire, le soleil qui éclaire et l'eau qui purifie.

Quoi qu'il en soit, l'idée d'un nouveau temple, image représentative de tous les dons, tous les droits, toutes les facultés et diversités de Dieu, des nations et des hommes; l'idée de cet édifice, de cette maison universelle est loin d'impliquer l'annihilation absolue des temples qui attirent aujourd'hui le concours des diverses régions et des diverses races en Occident et en Orient. Au contraire, sa destination est d'en accomplir la pensée, d'en coordonner les éléments.

Puisque l'Être, l'Éternel, le Un, est le principe des principes, puisqu'il a été appelé de tout temps le roi des rois, et non pas seulement des rois politiques, mais le roi des rois de la pensée, de la parole, de la science, qu'y a-t-il d'extraordinaire à concevoir une cité des cités, un temple des temples?

Dès l'origine, en sa qualité de figure prophétique ou d'exemplaire général, la Terre-Sainte a consacré cette idée d'un temple unique. En franchissant les distances, on est autorisé à reconnaître qu'elle tenait le juste milieu entre le système catholique et le système protestant, entre l'ordre épiscopal et le presbytérien.

Dans les provinces de la Judée il n'y avait pas de temple proprement dit : on s'y contentait d'assemblées religieuses et populaires. Dix pères de famille suffisaient pour avoir droit d'ouvrir une assemblée de ce genre, une synagogue. Or, à cette occasion, je ne saurais négliger un exemple de l'utilité qui s'attache à un temple unique, à un temple des temples, destiné à rendre leur véritable sens aux vues de chaque nation, de chaque climat. Sans contredit, trois circonstances vous auront étonné ou même choqué la première fois que vous avez été témoin du cérémonial usité dans une de ces synagogues; c'est l'espèce de châle ou de couverture jetée sur la tête des assistants, et dont ils baisent fréquemment les coins; c'est leur disposition à porter la main sur leurs yeux et à se relever sur la pointe de leurs pieds en psalmodiant les prières. Ces trois formes, ces trois actes sacramentels, ont une signification sociale et morale des plus larges.

La prétendue couverture, le prétendu châle, est un

souvenir; il représente le culte des aïeux ; c'est le même vêtement que nous avons vu sur le front d'Abdel-Kader, le burnous porté par Abraham, Isaac et Jacob. Mais ce burnous a acquis un caractère sacré à cause de la recommandation faite par Moïse aux Hébreux d'y mettre aux coins un signe, un assemblage de dix fils dont l'objet est de leur rappeler l'unité de Dieu, leurs droits et devoirs sociaux, la déclaration du Sinaï, les dix paroles. Quant à la main qui couvre les yeux, ce mouvement renouvelé toutes les fois que la prière ramène le nom de l'Être, de l'Éternel, indique qu'il y a dans ce principe, dans cette unité suprême, quelque chose de si grand, de si resplendissant, que l'œil de l'homme n'est pas assez fort pour en supporter l'éclat.

Par la même raison, le redressement sur la pointe des pieds correspond tout juste à une des inspirations qui a conduit les architectes chrétiens à placer des pointes aiguës, des flèches au sommet des cathédrales, comme pour inviter les âmes à s'élancer vers le ciel. Tout en tenant la nature de leur principe comme faite pour les éblouir, les Juifs se sentaient relevés et grandis par la force et la justice de son nom. En se dressant sur leurs pieds, non-seulement ils entendaient exprimer la prééminence morale de leur loi sur les populations prosternées devant des dieux sculptés en bois, en pierre ou en métal, mais ils s'élevaient, ils remontaient en esprit vers Dieu lui-même.

Dès qu'on est arrivé à l'idée d'un temple unique, d'un temple des temples, la dernière question se résume à savoir en vertu de quelle donnée, de quelle image, sa construction future se trouvera légitimée par les formes

du passé; de quelle manière sa nouveauté revivra de l'antiquité; comment enfin l'accomplissement universel assuré à une large prévision s'y rattachera à la tentative primitive et spéciale faite en faveur de cette prévision elle-même.

L'ancien temple de Jérusalem avait été bâti dans le but de servir de lien et surtout de cause incessante de mouvement populaire, de circulation, à la confédération des petits États ou tribus, qui, sur une échelle rétrécie, et comme échantillon sacré, représentaient déjà l'alliance prophétique ou la confédération future de toutes les grandes races de la terre. C'est pourquoi l'ornement systématique par excellence du grand sacrificateur hébreu était celui qui décorait sa poitrine. Sur un carré de riche étoffe on voyait douze pierres précieuses enchâssées et de différentes couleurs. Dans la réalité locale ces douze pierres représentaient bien les douze tribus d'Israël; mais selon les vues universelles et prophétiques de la loi, elles s'appliquaient aux douze plus grands noms sous lesquels se distingueraient un jour les douze branches principales de la famille unique d'Adam, les douze manifestations caractéristiques de l'humanité entière.

Pour satisfaire à cette imposante nécessité, les architectes futurs du nouvel édifice seront donc tenus d'embrasser dans leur plan une image fondamentale. Ils auront à réaliser la magnifique scène de la vallée de Josaphat, à laquelle une des lettres de ma seconde partie, intitulée « la triple source, » a rendu sa signification originelle qui demande à vous être rappelée en quelques lignes.

A la voix de l'Éternel il est censé que toutes les nations endormies dans leur servitude et leurs superstitions ont été fortement réveillées comme par un coup de trompette. Elles envoient leurs représentants ou leurs sages à Jérusalem, afin que leur manière d'agir les unes à l'égard des autres et surtout leur conduite à l'égard du peuple principe y soit définitivement jugée. Chacun va se trouver pesé dans une balance exacte, par l'esprit universel de justice. Mais à cause de l'importance de cette assemblée, à cause de la multitude des nations ou de leurs envoyés, comme le mont Moria, comme la plate-forme de l'ancien temple n'a pas assez d'étendue pour les contenir, l'amphithéâtre de la vallée de Josaphat y sert de supplément. En conséquence cette vallée qui, dans la signification surnaturelle qu'on lui a donnée après coup, paraissait si étroite aux yeux de tout le monde pour le concours universel des morts ressuscités, change soudain d'aspect dès qu'elle est rendue à sa destination primitive. Au contraire, elle devient colossale quand l'art, à qui rien n'est impossible désormais avec le secours de la science et de l'industrie, s'inspire de l'idée biblique, encore en germe, la dégage, l'épure et en poursuit le développement architectural.

A la faveur de ce nouveau souffle, les grandeurs monumentales de l'Égypte peuvent être dépassées. Par des combinaisons qui ne sont pas de mon ressort, la vallée de Josaphat, transformée en galerie sacrée, ne constitue elle-même qu'une des parties du nouveau temple. Mais c'est dans son sein que la résurrection naturelle promise aux nations, que leur assemblée

universelle et régulière se produiront avec une pleine majesté ; c'est là du moins que l'idée messianique, la parole des anciennes Écritures trouvera définitivement à s'accomplir : *novum fœdus*, nouvelle alliance !

LETTRE XXV

Les trois sabbaths ou renouvellement dans la forme des cérémonies ; dernier sujet d'imitation fourni par le passé au génie réédificateur de l'ère nouvelle.

Il est temps d'en finir avec le tableau des ressources légitimes dont le génie du nouveau monde sera libre de disposer pour obtenir une transformation complète dans les trois points dont se compose la question religieuse : le spirituel ou le dogme, le personnel ou le sacerdoce, et le matériel ou la forme extérieure de la cité représentative des principes, de son temple, de ses cérémonies.

Malgré le soin que j'ai mis à ne pas m'écarter des limites strictes de ma tâche, on ne traite pas de pareils sujets sans en éprouver de fortes émotions. Aussi comprenez-vous toute mon impatience de toucher au dernier enseignement fourni aux jours présents par l'imitation réfléchie et consciencieuse des œuvres du passé. Ce der-

nier enseignement, d'ailleurs, la comparaison des trois repos, des trois sabbaths en vigueur a pour but de confirmer bien plus encore que d'appliquer le droit de renouveler la forme des cérémonies reconnues officielles, obligatoires.

Sous nos yeux, tout un parti puissant, toute une religion ne cesse de parler, de se récrier avec énergie contre l'illégitimité des moyens qui ont réussi à renverser une monarchie de quatorze siècles, et à substituer des innovations arbitraires à des règles consacrées par la durée et la sainteté de leur origine. Eh bien, sans oublier les différences de situation, on ne saurait s'abuser. Dans le fond et dans la forme, il ne se rencontre aucune résolution plus innovatrice, aucun acte aussi révolutionnaire, aussi radical, que celui qui, en Orient comme en Occident, et dans le domaine de la religion des Écritures, a substitué pour ainsi dire la dynastie nouvelle d'un sabbath à la dynastie ancienne d'un autre sabbath, qui a renversé le repos naturel et logique du samedi, pour mettre à sa place le repos illogique du vendredi ou du dimanche.

On ne produit pas de telles assertions sans être ou sans se croire en mesure de les justifier. Je vais donc établir d'abord les termes de la question, écarter ensuite la principale objection qui se présentera probablement à votre esprit, et après avoir indiqué les titres des trois prétendants, des trois sabbaths, vous resterez entièrement juge des conséquences.

Il est arrivé à ce mot sabbath, comme à une foule d'autres mots de notre langue ; on a fini par lui faire exprimer absolument le contraire de son sens intime.

Quoiqu'il dérive d'une racine hébraïque qui veut dire se reposer, et que, dans sa forme substantive, il signifie repos, chacun sait les applications si diverses qui en ont été faites tant au monde imaginaire qu'au monde réel. Dans celui-là, le monde imaginaire, le sabbath rappelle ces agitations et bruits surnaturels, ces assemblées nocturnes d'êtres féminins, au sein desquelles les cris réunis de tous les démons de l'enfer ne sauraient obtenir la prédominance. Dans celui-ci, le monde réel, il n'est personne qui n'ait assisté à quelque espèce analogue de sabbath et qui n'y ait participé dans des assemblées en plein jour et composées d'hommes.

La manière de distinguer les jours de la semaine que l'ancienne loi avait adoptée est celle qui fut reproduite plus tard dans la décade grecque, et que la Révolution française, à sa naissance, essaya d'étendre à son nouveau calendrier. Cette succession hebdomadaire, basée tout simplement sur les nombres et dégagée d'aucune allusion à des croyances, était susceptible de devenir d'un usage universel. Elle entraînait surtout un résultat de première importance dans la question ici pendante et dans le jugement que vous aurez à en porter. Sous l'autorité inflexible des nombres, l'ordre des jours était resté invariable ; jamais la moindre contestation, la moindre controverse n'a été élevée à cet égard. Il y avait accord unanime du temps de Jésus-Christ et des apôtres, comme avant et après ; partout les Évangiles attestent l'exactitude traditionnelle de la hiérarchie hebdomadaire. D'ailleurs, il suffit d'en redire les noms pour se convaincre de l'impossibilité de s'y tromper. Depuis Moïse, le

jour premier de la semaine se distinguait sous le titre de *yom-rischon*, ou primi-di ; le jour second sous le titre de *yom-chéni*, ou duo-di; ainsi de suite jusqu'au septième et dernier jour, le *chébii*, septi-di, ou repos.

Parmi nous, ces mêmes jours de la semaine portent encore l'empreinte des anciennes croyances mythologiques. Le dimanche, qui était jadis le jour du soleil, fait seul exception ; mais le lundi est resté le jour de la lune, le mardi le jour de Mars, ainsi des autres. Bien plus, dans les études récentes concernant la religion des Hindoux, on a constaté un fait curieux : c'est que de la plus haute antiquité les éléments du septenaire indien avaient été placés sous l'invocation des mêmes dieux à peu près que la semaine actuelle. Le vendredi, entre autres, si célèbre à tant de titres, et qui signifie le jour de Vénus, correspond à celui que l'on consacrait dans l'Inde à Lakmi, une des épouses de Vichnou, la reine des belles.

Quant à l'observation préalable, l'objection que j'ai supposé vous devoir venir sur les lèvres, je me la représente comme il suit : Dès que l'on reconnaît utile d'adopter un jour de repos sur sept ou sur un tout autre nombre, peu importe en définitive que ce soit l'un plutôt que l'autre : l'essentiel est de s'entendre. J'en conviens ; seulement, au point de vue purement philosophique, cette même observation exige de se voir beaucoup plus étendue. Après avoir dit : « Choisissez le jour qu'il vous plaira, » elle autorise à ajouter : « Reposez-vous le premier jour, reposez-vous le dernier, ne vous reposez pas du tout, reposez-vous toujours, cela ne regarde que vous-même. » Mais il en est autrement dans la ques-

tion religieuse. Ici la nécessité du jour de repos est admise comme un fait, et la succession des jours de la semaine est irrévocablement déterminée.

Sous l'empire de ces conditions j'arrive donc à l'origine successive des trois sabbaths, et à la révolution survenue dans leur triple dynastie. Ce qui fait la moralité perpétuelle du septième jour dans l'ancienne loi, c'est que loin d'indiquer, de consacrer essentiellement le repos, c'est au contraire le sabbath, le repos qui indique et consacre quelque chose de plus élevé que lui-même. Ce quelque chose, en effet, dont toutes les bouches parlent et dont tous les échos retentissent en notre XIXe siècle, est la loi universelle d'activité, la loi universelle de travail. Voilà pourquoi, indépendamment du genre de supériorité provenant de son antiquité ou de sa noblesse généalogique ; indépendamment de sa supériorité provenant de l'exemplaire divin dont elle reste une émanation, l'institution sabbatique du samedi entraîne le genre de supériorité le plus décisif pour notre temps ; une raison d'être naturelle et logique.

Vous êtes encore tout imbu des débats engagés entre nos législateurs modernes sur les questions du droit au travail ou du droit du travail, appliquées au peuple et à l'humanité entière. Or, remontez dans vos souvenirs ; quand il s'adresse à tout le peuple sans distinction, à Israël, et par le peuple, à toute la race d'Adam, à l'humanité, l'antique législateur dit en moins de mots, mais avec plus de force peut-être que de nos jours : « Tu travailleras et tu feras toute ton œuvre ; tu travailleras non-seulement parce que le travail nourrit et enrichit, mais parce que le libre travail ennoblit ;

car Dieu lui-même, le maître de la terre et des cieux, le vrai Dieu de l'état social, a travaillé pendant six jours pour te servir d'exemple, et ne s'est reposé que le septième. »

Je le demande donc à qui que ce soit ; y a-t-il le moindre doute à former? N'est-ce pas une idée naturelle, une idée logique et universelle que de placer le repos après le travail ; et tant que la hiérarchie de la semaine est religieusement reconnue, la loi du septi-di ne vous paraît-elle pas aussi légitime que juste?

Quel est maintenant le moyen invoqué pour en opérer le renversement, pour y substituer en Occident le premier jour de la semaine ou l'ancien jour du soleil, et en Orient le sixième jour de cette même semaine ou l'ancien jour de Vénus? En quel sens, ici et là, ce moyen, ce procédé découvre-t-il un caractère essentiellement radical, essentiellement révolutionnaire? « Dès le commencement, disent les hommes de l'Église les plus versés en cette matière, dès le commencement les chrétiens honorèrent d'une façon toute particulière le jour de la résurrection du Sauveur qui arriva le lendemain du sabbath. Les apôtres, pour conserver la mémoire de ce jour si glorieux à Jésus-Christ et à son Église, jugèrent à propos de transporter au premier jour, au dimanche, le repos qui s'observait parmi les Juifs le septième jour. »

Ainsi voyez le vaste champ ouvert au génie transformateur de l'ère moderne, tant au sujet du matériel ou de la forme extérieure du temple et des cérémonies qu'au sujet du personnel ou du sacerdoce, qu'au sujet du spirituel ou du dogme. Voyez surtout à quel point

les révolutions de toute nature, de même que les hommes doivent faire preuve d'indulgence et de tolérance réciproque. Ce n'est pas Jésus-Christ, le Dieu de l'Évangile, qui renverse l'antique sabbath, ce sont les apôtres, les promoteurs et les représentants secondaires de l'esprit qui a produit la Jérusalem d'ère vulgaire et moyenne ou de moyen âge, Rome. Ils usent largement du droit d'innovation. Ils ne s'attaquent pas à une simple ordonnance des pharisiens ou des sadducéens; ils ne s'attaquent pas à un règlement dicté à Moïse, qui n'aurait eu en sa faveur, dans le domaine de la religion, que quelque quinze ou dix-huit siècles de durée: ils vont plus à fond. Conformément à la nécessité faite à toute époque de passage d'un ère à une autre ère, d'un état du monde à un autre état, leur résolution témoigne d'une rupture beaucoup plus complète avec le passé. Ils jugent à propos, il leur convient de dire aux hommes: « Une tradition religieuse de quatre mille ans ne doit pas vous arrêter; nous vous y autorisons. L'Éternel, que nous reconnaissons comme le créateur de la terre et des cieux, a travaillé le premier jour de sa grande semaine: eh bien! vous choisirez précisément ce jour-là, le primi-di, pour vous reposer. De même, après avoir travaillé, nous reconnaissons que l'Éternel, le Dieu de la terre et des cieux, s'est reposé le septième jour: eh bien! vous serez libres de travailler précisément en cette journée, et dès que nous deviendrons puissants nous soumettrons tous les hommes à notre règle. Sans doute, au moyen du septi-di, les Juifs et l'ancienne loi avaient proclamé que le travail devait précéder le repos; nous, au contraire,

au moyen du primi-di, nous plaçons d'autorité le repos hebdomadaire avant le travail, le sabbath avant l'œuvre. »

C'est dans ce même esprit, sous l'empire d'une raison parfaitement semblable, que les mahométans à leur tour ont opéré la rupture. En effet comme ils honorent d'une façon toute particulière le jour où l'ange Gabriel aurait apporté le Koran à Mahomet, les apôtres et représentants de ce prophète, du moins une grande partie, ont jugé à propos de substituer la consécration nouvelle du sexti-di ou vendredi à celle du samedi et du dimanche.

Dans un intérêt de réforme et afin de mieux préparer une fusion, il a été fort question, dans ces derniers temps, de certaines écoles de Juifs, qui ont paru toutes disposées à transporter le repos de l'ère ancienne au repos de l'ère moyenne. Comme théorie, ce projet n'a aucun légitime fondement ; mais, en pratique, il pourrait offrir un avantage marqué, et voici à quel point de vue. Dans les choses spirituelles comme dans toutes les affaires du temporel, l'amour-propre des sectes et des partis exerce une influence considérable. Lors même que la logique du septi-di et ses conséquences apparaîtraient avec une pleine clarté, le plus grand nombre répugnerait naturellement à en faire l'aveu, de crainte de se placer, même en apparence, à la suite de la vieille synagogue. Si donc toute une assemblée de Juifs faisait aux yeux du monde le sacrifice de l'ancien sabbath, la question d'amour-propre serait toute résolue, et le génie des temps nouveaux se retrouverait beaucoup plus libre dans l'expression de ses jugements. Peut-être même en naîtrait-il une métamorphose analogue

à celle dont vous connaissez la nature. Tant que les enfants de Mahomet restaient fidèles au turban et à l'ancien costume, jamais il ne serait venu à la pensée d'un Européen, d'un chrétien, d'en adopter l'usage. On se serait gardé de prendre les apparences d'un renégat; mais du jour où les disciples du Koran ont revêtu l'habit à l'européenne, tout scrupule s'est évanoui. La France, d'un bout à l'autre, a trouvé bon de se jeter sur le costume délaissé et d'en décorer glorieusement des bataillons entiers de ses armées.

LETTRE XXVI

Retour aux événements contemporains et principales preuves à puiser de l'année 1840 à 1848.

A la suite des questions qu'elle était destinée à éclairer, ma première partie a trouvé un complément de preuves et de nombreux témoignages dans la succession des événements contemporains qui nous a conduits de l'an 1789 à l'an 1815; ma seconde partie a été de l'an 1815 à l'an 1840. Aujourd'hui le dernier développement de mon sujet, Jérusalem, nous ramène à cette même année 1840 qui nous a déjà si fort préoc-

cupés, mais sans me laisser encore prévoir l'époque où ma conclusion ne devra plus être différée.

Tandis que des raisons tirées de la fausse situation des esprits et des choses me paraissaient faire une loi à notre ère nouvelle de reprendre la question religieuse par la base, d'apporter dans cette question un autre poids, une autre mesure que l'ère vulgaire et moyenne n'y avait habitué, l'immense événement de 1840 s'est produit. Sous le titre de *Question d'Orient*, le signal officiel a été imprimé au nouveau mouvement de l'Europe sur l'Asie. Si de graves circonstances en ont ralenti les effets, rien ne saurait l'arrêter. Dans le siècle dernier, et pour ce qui concerne la France, ce mouvement avait été déjà préparé, sous le Directoire, par la grande expédition d'Égypte; dans notre siècle, et sous la Restauration, par l'indépendance de la Grèce, Navarin et la conquête de l'Algérie ; ensuite, sous la révolution de Juillet, par les efforts déployés en faveur de notre influence dans l'antique royaume des Pharaons. Aussi est-il prescrit désormais à l'Occident de se reporter avec de nouvelles vues et une nouvelle science sur les mêmes rivages, dans le même lieu où les sources de la religion des Écritures, où les inspirations originelles de la sagesse des nations sont encore si abondantes, si vivantes. Déjà Jérusalem n'est plus à la circonférence, mais bien au centre du monde civilisé ; car, à mesure qu'on marche vers elle de nos climats occidentaux, une autre section de ce monde civilisé prend cette cité à revers. D'une part les porte-étendards de la Bible, les fils de l'Angleterre, d'autre part la Russie, se

tournent de son côté des profondeurs de l'Orient où leurs établissements ont acquis une étendue si considérable.

Depuis l'an 1840 jusqu'aux premiers jours de cette année courante 1852, quoiqu'il se soit à peine écoulé douze ans, on serait tenté de croire que douze générations se sont succédé, ou qu'on a parlé parmi nous douze langues différentes. Bien plus, malgré le faible intervalle de quatre années qui nous sépare du moment où je vous ai exprimé mon projet d'écrire ces lettres, une crainte me saisit. De temps à autre je suis à savoir si je m'expliquerai certains passages de mon exposé, lorsque, après en avoir terminé l'ensemble, j'aurai à revenir sur chacune de ses parties. Il est vrai, et cette circonstance est celle qui réussit à me rassurer, il est vrai que la signification des événements reste en général beaucoup moins mobile que la parole des hommes.

Entre les événements accomplis de 1840 à 1848, soit dans notre pays, soit au dehors, il en est un certain nombre de nature politico-religieuse auxquels je vais emprunter de nouvelles preuves et des signes à l'appui des principales règles et assertions que j'ai émises. Ces événements comprennent : l'influence des représentants de la religion dominante sur l'énervement progressif de la monarchie de 1830, et la comparaison à en faire avec l'influence qu'ils avaient exercée sur la chute de la monarchie de 1815 ; la conduite si différente de la Russie et de l'Angleterre dans la question catholique-romaine ; le contraste que présentent l'Italie et l'Allemagne à l'égard des deux points,

politique et religion. Dans les débris de la Pologne intelligente certaines aspirations sont nettement exprimées. En Espagne une disposition existe d'après laquelle on croit pouvoir rester longtemps suspendu entre le oui et le non, le blanc et le noir. Enfin aux approches de l'an 1848 et comme préparation à la puissance du nom systématique qui, depuis cette époque, a causé tant d'émotions, ce sont les efforts du pape Pie IX, si généreux dans leur but, mais si imprudents, si dangereux, par la raison précédemment développée, que nulle institution religieuse ou non religieuse ne peut sortir de ses limites naturelles sans se renier ou se transformer.

L'intérêt essentiel de ces événements sera de laisser à découvert le cercle vicieux dans lequel l'esprit de pure révolution, de pure réaction, de transaction secondaire ou d'accommodement apparent semblent destinés à tourner pendant longtemps, et à se rappeler alternativement les uns les autres.

Néanmoins, de tous côtés et dans tous les camps, l'œuvre réédificatrice continue à recevoir des expressions et à fournir des signes qui lui sont propres.

Pendant la seconde moitié de la période remplie par les institutions de Juillet, comme pendant la première moitié, comme avant 1830, comme avant 1815 et 1800, on voit éclater sous toutes les formes la nécessité de chercher, d'obtenir une correspondance nouvelle et meilleure entre les deux points, religion et politique.

En 1840, parmi nous, la religion du serment avait été déjà compromise, et ceux-là même devaient s'esti-

mer heureux qui, en faveur des noms couronnés, des dynasties, des institutions, n'avaient pas été contraints à prononcer un trop grand nombre de fois la promesse officielle d'un dévouement toujours et également à toute épreuve. Par les motifs qui vous ont été indiqués, et malgré les meilleures intentions, la coalition parlementaire de 1839 avait porté une forte atteinte à la religion du drapeau. Devant l'embrassement soudain des deux bannières qui étaient censées marquer la séparation absolue entre les régimes ancien et nouveau, la généralité de la nation avait éprouvé une surprise extraordinaire et s'était bientôt regardée comme le jouet des ambitions personnelles.

A défaut de la religion du serment, de la religion du drapeau, et quand toutes les convictions semblaient ébranlées, il ne restait donc plus sur le terrain que la religion des intérêts privés qui, en aucun temps et sous aucun régime, n'a été ni la moins répandue, ni la moins fervente. Mais comme elle a pour principal caractère de ne tenir qu'à l'affaire du moment, et d'y sacrifier sans difficulté les adorations de la veille et les prévoyances du lendemain, l'occasion était naturellement offerte à la religion de l'ancien principe, de l'ancien dogme, de reprendre ses avantages. Afin de mieux s'assurer l'avenir, la tendance presque forcée de celle-ci la portait à s'accorder avec la réaction politique, sinon pour provoquer directement, du moins pour faciliter par tous les moyens le renversement de ce qui s'était établi contre son vœu. En effet, à mesure qu'on avançait vers 1848, on voyait l'une et l'autre réaction tendre la main à la révolution, et, au risque

d'être déçues dans leur calcul qui était de s'en faire un instrument, lui dire tout haut ou tout bas: « Marche donc, marche plus vite. » C'est alors même que furent détournées plus que jamais contre une des deux moitiés de la personne assise sur le trône constitutionnel, le roi, une partie des ressources et de l'influence qui étaient dues à la piété sincère et à la générosité de l'autre moitié de la personne royale, la reine. D'ailleurs, une idée malheureuse avait été inspirée au monarque, une idée qui ne contribua pas faiblement à lui préparer des revers, celle de pencher vers le vieil homme, ne fût-ce qu'en apparence, au lieu de garder sans réserve le caractère et l'initiative intelligente de l'homme nouveau.

Dans tous les cas, au double point de vue de la question religieuse et de la question politique, nulle preuve de fausse situation ne pouvait être aussi sensible que les conditions comparées dans lesquelles les deux monarchies de 1830 et de 1815 subirent un même sort. Si celle de 1815 périt par cette raison, entre autres, que les représentants de Rome se pressèrent trop autour d'elle, qu'ils lui apportèrent trop ardemment leur secours, celle de 1830, au contraire, périt parce que les mêmes représentants de l'esprit ancien s'écartèrent de la nouvelle institution et réussirent fort pour leur part à faire le vide autour du roi Louis-Philippe. Là ce fut leur présence, ici leur absence, qui amena également, ou qui facilita l'une et l'autre péripétie.

Au dehors et dans le même intervalle de 1840 à 1848, l'intérêt des affaires politico-religieuses résulta

des contrastes que présentèrent différents États, et d'abord l'Angleterre et la Russie. Tandis que ce pays, ce gouvernement autocratique, la Russie, crut à propos de fermer ses portes aux influences catholiques romaines, et rompit formellement avec le pape, une nation libre, les représentants de la vieille Angleterre, se décidèrent, quoiqu'à contre-cœur, à réaliser l'émancipation complète des catholiques. Les organes du parti purement anglais connaissaient et exprimaient sans détour l'ébranlement que cette innovation serait susceptible d'apporter dans l'état du pays et ses destinées. Ils ne se dissimulaient pas le genre d'action que le clergé catholique en vient toujours à exercer, moins encore par la force de ses idées que par la propre nature de son organisation. Tôt ou tard, en effet, on rencontre des jours où, sous peine de subir les conséquences d'une véritable invasion, les autres formes religieuses, de même que la politique et la philosophie, n'ont de ressources que de lui livrer quelque sérieuse bataille. Mais ces considérations, et beaucoup d'autres, étaient impuissantes pour arrêter les émancipateurs du catholicisme; car quelque chose les entraînait, de supérieur en soi à l'esprit de la vieille Angleterre, à l'esprit du vieux catholicisme, du vieux protestantisme et de toutes les vieilles formes ou branches aujourd'hui existantes de la religion des Écritures. Ce quelque chose était le génie universel des nouveaux temps, déjà assez fort pour qu'on cède à son autorité dans tous les climats, et qui est encore loin cependant d'avoir obtenu sa propre religion, sa consécration légitime, son symbole.

Un autre contraste très-important à l'époque dont je parle, une autre preuve de l'action incessante de la politique et de la religion fut celui de l'Italie et de l'Allemagne.

Toujours mue par le grand dessein d'arriver à la création de son unité, l'Italie mettait toute sa religion dans le sentiment de l'indépendance et dans la nécessité de secouer le joug politique allemand. Par une sorte de réciprocité, l'Allemagne, avide aussi de rétablir l'unité du nom germain, témoigna qu'elle ne saurait non plus y parvenir sans s'être fait une religion, sans avoir obéi à la nécessité de se soustraire au joug italien, à la suprématie religieuse de Rome. Ce fut même pour y réussir que sous l'impulsion particulière de l'abbé Ronge, on proclama un catholicisme allemand, dont les premiers succès parmi les classes protestantes comme parmi les classes catholiques, purent faire un moment illusion. Mais l'avortement suivit bientôt par le motif qu'on n'allait pas assez au fond des choses.

En attendant, au milieu des paroles mystiques et croyantes où elle cherchait des consolations à son malheur, et par l'organe d'un de ses esprits les plus éminents, la Pologne, réfugiée parmi nous, en venait à répéter à haute voix le nom, le cri de « Nouveau messianisme. » De son côté, la noble Espagne semblait avoir reçu pour mission de démontrer par expérience l'exactitude de l'axiome de droit qui dit que « donner et retenir ne peut. » L'Espagne voulait à la fois le pour et le contre. Elle entrait avec chaleur dans l'ère nouvelle; on l'entendait proclamer de toutes ses forces la liberté politique et y consacrer plus d'une constitution.

Mais en donnant l'empire au nouveau fait, elle retenait l'ancien principe et excluait la liberté religieuse. L'Espagne applaudissait fort à l'Angleterre émancipant les catholiques, et s'abstenait d'émanciper les protestants. Or, nous avons vu et nous voyons encore les tristes conséquences déterminées par une manière d'agir qui consiste à ne savoir ni avancer ni reculer avec décision et franchise.

Enfin tous les événements précédents ne méritent qu'un rang secondaire auprès du dernier contraste qui nous amène à la révolution de Février, et qui vient à l'appui de la règle d'après laquelle nulle institution religieuse ne sort de ses limites naturelles sans être avertie par la Providence et par des faits éclatants qu'elle se renie ou se transforme. En essayant de se placer à la tête d'un mouvement général de liberté, le pape Pie IX fut alors entraîné d'une situation déjà factice par elle-même, fausse, dans une situation encore plus précaire qui l'obligea fatalement à reculer. A moins d'enlever au catholicisme romain sa signification réelle, et d'en faire un être de convention analogue à celui que l'empereur Napoléon avait créé dans son deuxième concordat, l'acte de Fontainebleau ou de 1813, il était difficile de prendre le change. Quels que fussent son désir du bien et la pureté de ses inspirations, Pie IX sortait des conditions de sa nature papale, comme jadis Pie VII en était sorti, lorsqu'il avait apposé sa signature au deuxième concordat. Pie IX ouvrait l'outre des vents, sans avoir la puissance de les contenir ou de les diriger. Au lieu de lui crier de tous côtés : « Courage, Saint Père ! » la

sagesse, et peut-être même le respect, auraient demandé de répéter : « Saint Père, prends garde, car à chacun sa fonction. » Sans doute, dans certaines circonstances, on peut gagner quelque chose à se montrer autre que soi ; mais ce bénéfice du jour est vite compromis. La vraie vérité n'est jamais de trop, tant en affaire religieuse qu'en toute affaire. Lorsqu'on n'est plus les mêmes qu'autrefois, lorsqu'on obéit à un nouveau temps et à de nouvelles pensées, le courage réel consiste à se l'avouer et à dire : « Bâtissons une autre cité ; tout est changé, je suis et je me trouve différent. »

LETTRE XXVII

Révolution de 1848, témoignage fourni par les trois noms : République, Démocratie, Socialisme.

Dans les circonstances où nous sommes, en ce commencement de l'année 1852, on voudrait en vain dénier la puissance des noms. En théorie comme en pratique, en politique comme en religion, il est des noms d'homme, d'idées, de choses qui imposent tout un esprit de conduite, qui résument ou provoquent toute une histoire.

La prière d'origine évidemment essénienne, recueillie dans son intégrité par l'évangéliste Mathieu, et dont on a jugé à propos d'éliminer ou de voiler le trait final, cette prière, l'oraison appelée dominicale, le *Pater*, renferme au sujet de l'autorité pratique des noms un enseignement auquel vous ne vous êtes peut-être jamais arrêté. D'après l'ordre progressif qui s'y trouve suivi, la glorification de l'idée, la sanctification théorique du nom précède la réalisation pratique du fait ou l'arrivée du règne.

« Notre Père qui es aux cieux, que ton nom (ton vrai nom l'Être, le Un, *Jéhovah*, *Erhad*) soit sanctifié ; — que ton règne advienne,... — car à toi seul, ajoute la fin de cette prière qu'on a éliminée sans doute dans la crainte de ne point rester assez conforme à la divinité absolue de Jésus-Christ et au mystère de la Trinité; car à toi seul, appartiennent *le règne*, *la puissance*, *la gloire.* »

Vous ne serez donc pas surpris que j'examine la révolution de Février, sa nouveauté inattendue et sa prompte caducité, bien plus par le côté des noms qu'elle a mis ou remis sur le premier plan, que par le côté des choses. Ici il ne s'agira que des trois noms, république, démocratie, socialisme ; je reviendrai dans ma lettre prochaine sur quelques autres noms et plusieurs des formules alors propagées.

Nous sommes encore trop près des événements de 1848 pour en apprécier les dernières conséquences. Toujours est-il que rien ne se fait de rien et que la sagesse sacrée n'a pas dit sans motif que, même pour recueillir la tempête, il fallait avoir semé le vent. Rien

non plus ne se fait pour rien, et à certains jours, cette tempête, ce vent, n'acquièrent pas seulement la vertu d'épurer l'air, mais en agitant les plus hautes cimes, il leur est prescrit d'en détacher et de porter au loin des germes et des fleurs qui, sous la molle haleine des zéphyrs, se seraient desséchés sans utilité sur leur tige.

Si l'on hésite à concevoir et à dire jusqu'à quel point la révolution de Février aura précipité en Europe ou retardé l'établissement de la liberté, il n'y a aucune incertitude à entretenir touchant ses effets immédiats. L'influence qu'elle a exercée sur la situation politique et sur la recrudescence religieuse est déjà traduite en événements. Tout d'abord la révolution de Février a fait preuve d'une force qui a dérouté les intelligences les plus prévoyantes, et en particulier ses propres chefs. Elle a fait preuve d'une autorité qui, des rivages de l'Andalousie jusqu'à la Baltique, a ébranlé en un instant toutes les institutions établies, tous les pouvoirs, et cela, chose plus extraordinaire encore, sans recourir à l'intervention matérielle des armées.

Mais cette même révolution, cet effort de Titan ne s'est guère soutenu que quelques jours. Tout en provoquant des craintes effroyables, et à cause de ces terreurs qu'elle a eu le triste privilége d'exalter, la Révolution de 1848 a été renversée. Elle a fait surgir un trône de restauration nouvelle en aussi peu de temps qu'elle en avait mis à venir à bout du trône précédent. Elle a servi comme de bras pour atteindre des libertés que le XIXe siècle croyait désormais indestructibles.

Elle a même donné sujet à la réaction politique et religieuse qui avait si fort préparé son avénement, de lui jeter à la face un mot historique et fatal, « qu'elle était à la fois capable de tout et capable de rien. » Ni la rigueur de ces reproches, ni les circonstances qui les atténuent n'entrent dans mon plan, et j'arrive aussitôt au signe qui nous est fourni en faveur de l'œuvre de réédification générale.

A l'exemple de la Jérusalem des anciens jours, et à l'exemple de la Jérusalem d'ère vulgaire et moyenne, Rome, la révolution de Février, poussée par le génie des temps nouveaux, a cherché à se caractériser elle-même à l'aide des trois expressions indiquées et intimement associées, à l'aide de ces trois termes qui retentissent encore de tous côtés, république, démocratie, socialisme. Mais dans cette triplicité de noms, et c'est là surtout que le signe réside, le principal retentissement n'a pas appartenu aux deux premiers, république et démocratie, qui étaient vieux et qui avaient été tournés et retournés depuis des siècles. Cette force de manifestation, ce retentissement, s'est comme concentré dans le troisième nom, le plus nouveau, celui de *socialisme.* Aux yeux de ses propagateurs et quelle que soit la confusion dont ils font preuve dans la manière de s'en expliquer, le socialisme emporte hautement l'idée d'un nouveau dogme, d'une nouvelle forme ou économie à introduire dans la famille du genre humain; il emporte l'idée d'une nouvelle religion; il fait suite avec plus d'étendue et d'intensité aux essais de nouveau culte tentés dès les premiers jours de la Révolution française. Ce n'est encore qu'un mot, qu'un nom;

mais un nom qui renferme le projet conçu et exprimé de se substituer au nom de toutes les formes actuelles de la religion, ou de leur faire subir les transformations les plus profondes.

Dans sa nature, le mot socialisme n'est qu'une modification assez simple imprimée au grand nom de « la société. » En conséquence, considérée en dehors des hommes et des choses, la progression des trois noms, république, démocratie, socialisme, offre une ressemblance et une différence curieuses à constater avec les trois noms de la Jérusalem des anciens jours et les trois noms de la Jérusalem d'ère moyenne, Rome. Chez celle-là, l'ancienne cité, cette progression était ascendante, tandis que chez celle-ci, la cité d'ère moyenne, l'ordre s'est produit en sens contraire.

Ainsi, entre les trois peuples qui vivaient sous la forme du peuple ancien, ou plutôt entre les trois caractères distincts du même peuple, le premier comprenait l'état ou l'homme purement local; celui qui avait ses lois et ses usages propres, ses convenances, ses passions, dont les autres populations n'avaient pas à se mêler. Le second peuple ou le second caractère comprenait le droit de nationalité, l'homme-nation, le peuple-principe, Israël qui avait été créé et organisé dans l'intérêt même du nom et du droit-peuple. Quant au troisième caractère, il regardait l'Israël ou le peuple universel, l'alliance promise, l'assemblée future et encore idéale de toutes les populations, de toutes les branches de la famille d'Adam. En d'autres termes, tout se réduisait à ceci: localité, nationalité, universalité.

Dans la Jérusalem d'ère moyenne, Rome, le nom de catholicisme, qui marche en tête, est évidemment le plus important. Non-seulement il signifie l'universalité sociale, mais aussi la manière plus ou moins fidèle d'entendre et d'appliquer à la société les rapports de la Jérusalem invisible avec la Jérusalem visible, des cieux avec la terre. Après le mot catholique, celui d'*apostolique* est secondaire ; il veut dire que dans ses effets sur la société humaine, la domination universelle poursuivie par le catholicisme a recours à tous les moyens que l'ardeur de l'apostolat, que l'intérêt du prosélytisme ou de la propagande se trouvent en mesure d'imaginer. Enfin le troisième mot, *romain*, devient local. Il veut dire que le succès de toute propagande se relie au principe centralisateur, à l'unité d'action qui, dans les jours de victoire et dans les jours de défaite, excite le zèle des forces militantes ou les met à couvert d'un danger trop menaçant.

Dans le mouvement de la révolution arrivée à sa phase de Février 1848, les esprits qui, effrayés des trois noms, république, démocratie, socialisme, n'ont pas osé, pour ainsi dire, les regarder en face, se sont donc privés d'utiles éclaircissements. Le mot *république* s'y trouve placé au bas de l'échelle, par une raison justement fondée.

En lui-même ce mot *res publica* signifie la chose et non la personne publique. Quand la Révolution française a porté si haut le nom de peuple français ; quand elle l'a substitué à l'ancien nom territorial de France, c'est avec la volonté manifeste de mettre la personne

au-dessus de la chose. A l'époque de la révolution de 1830, la même pensée a fait changer le nom de roi de France en celui de roi des Français. Aussi, pendant tout le cours de cette révolution de Juillet, ce sont les promoteurs eux-mêmes de la révolution de Février, qui ont constamment protesté contre la chose, contre l'ordre et le gouvernement de la chose. Il n'y a donc pas à discuter, le mot *res publica* indique la chose, et le lien du mot avec l'idée s'est malheureusement trop fait ressentir et est devenu le principal mobile d'une chute précipitée. Il est avéré que, pendant la période de Février, c'est la chose qui a occupé les esprits, la chose qui a pris le pas sur la personne, le droit, le principe. Les deux camps les plus considérables, les plus actifs, se sont réduits à savoir : l'un, si la chose lui serait conservée, et l'autre, s'il s'en rendrait maître par quelque coup imprévu. De plus, et à ses derniers moments, il est également avéré que la révolution ou la république de Février ne s'est vue traitée ni comme un principe, ni comme une personne, un droit, mais bien comme une pure chose.

Le second terme, *démocratie*, qui exprime la personne publique, *l'homo publicus*, le peuple tout entier, forme par conséquent une progression ascendante. Il avance d'un degré ; il signifie que la chose publique sera réglée et organisée sous l'intervention intelligente, au nom et dans l'intérêt général de la personne publique elle-même. Enfin, le troisième terme, socialisme, république sociale, monte encore d'un degré. Il ne s'arrête pas à constater que la chose publique demande à être réglée et organisée au nom et dans l'intérêt

de tout le peuple ; mais un autre grand dessein reste à accomplir. Chaque forme démocratique, chaque peuple, doit s'entendre avec les autres sur certains principes, certains points ; on doit s'entendre sur une loi générale de sociabilité ; on doit aspirer à une sagesse universelle des nations. De là résulte toujours, et conformément à mon objet, la nécessité future et logique pour tous les peuples renouvelés de se rebâtir un centre commun, de retrouver leur expression personnelle, et leur légitime garantie dans une Jérusalem d'ère nouvelle.

LETTRE XXVIII

De quelques formules sous la révolution de février ; le suffrage universel toujours et partout ; liberté, égalité, fraternité, et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Jadis on procédait par symboles, aujourd'hui c'est par formules. Le symbole relevait de la poésie ; il avait recours à des figures animées, à des images vivantes ; la formule relève de la science. Il y a des formules de droit, de médecine, d'algèbre. C'est surtout à cause des progrès de l'algèbre, à cause de ses applications infinies que le verbe formuler a acquis de nos jours le sens le plus étendu.

Dans l'un et l'autre cas, symbole ou formule, la fin est la même. On se propose de concentrer une doctrine, un système, l'esprit de tout un gouvernement, d'une philosophie, d'une religion, dans une expression concise, sous le moindre volume.

Pour arriver à une bonne formule, il faut non-seulement que les termes qu'on y emploie soient exacts en eux-mêmes, sans équivoque, mais aussi qu'il y ait exactitude dans leur ordre, dans la manière de les agencer. C'est à ce point de vue qu'au sujet de diverses formules qui ont retenti pendant la période de Février, j'ai à vous soumettre plusieurs observations dont j'avais été frappé longtemps auparavant, et qui se rattachent toujours par quelque côté à la question religieuse.

Sans contredit, plus les peuples ont des droits à exercer, des devoirs à remplir, plus ils sont appelés à donner des témoignages d'intelligence, à développer des sentiments vrais, plus leur vie et leur dignité vont croissants.

Si je parle ici du suffrage universel, ce n'est donc à d'autre fin que de vous exprimer qu'on pourrait facilement en pousser l'usage et l'abus jusqu'à en faire une sorte de théocratie renversée.

Aujourd'hui comme en tout temps, une longue expérience n'est pas nécessaire pour reconnaître qu'il n'y a de suffrage universel, même de suffrage partiel, direct, qu'en apparence. Le suffrage du grand nombre n'est presque jamais qu'un écho des résolutions, des opinions qui lui ont été suggérées et dictées par un assez petit nombre. Soit que ce petit nombre s'appelle

gouvernement, soit qu'il s'appelle opposition, ou qu'on le distingue sous d'autres noms, cela ne change rien à la nature de l'affaire. L'intervention est inévitable de directeurs, de moteurs, d'agents qui font eux-mêmes la majeure partie de l'œuvre, qui en général s'y donnent l'autorité, qui la prennent bien plus qu'ils ne la reçoivent. Ainsi, en Février 1848, est-ce par le suffrage universel que l'autorité fut déléguée au nouveau gouvernement? En aucune manière. Cette autorité rendue si précipitamment souveraine, et à laquelle il suffisait de quelques lignes pour mettre à néant toute sorte de corps institués et constitués, cette autorité dicta la république au suffrage universel qui certes, en ces jours-là et de l'aveu de tout le monde, n'y songeait guère. Telle est, par conséquent, la ressemblance qui serait en état de s'établir entre les théocraties directes des temps passés et la théocratie renversée chez les modernes. Dans les anciennes théocraties, une classe d'hommes peu nombreuse, mais relativement intelligente, les prêtres, faisaient eux-mêmes l'oracle et disposaient tous les moyens extérieurs pour qu'il parût dériver directement du Dieu, de l'idole adorée sous leurs auspices. Dans la théocratie renversée, il pourrait très-bien arriver aussi que, sans avoir le caractère sacerdotal, une classe peu nombreuse mais revêtue d'audace, de force, d'habileté, fît elle-même le suffrage universel et disposât néanmoins tous les moyens extérieurs pour lui donner l'apparence de dériver directement du nouveau dieu ou du grand nombre.

De quelque façon qu'on s'y prenne, à quelque forme ou formule qu'on ait recours, tout suffrage entraîne

inévitablement un droit personnel et une fonction de l'intelligence. Si la forme donnée au suffrage détruit ou étouffe la fonction, l'oracle qui en résulte est sans vérité; si, au contraire, la fonction restreint ou étouffe le droit, l'oracle reste sans force.

Malgré l'excellence de chacun de ces trois termes, liberté, égalité, fraternité, l'ordre dans lequel ils sont placés, leur agencement ne répond pas à l'exactitude désirable dans une formule. En considérant les principes sociaux dans leurs rapports avec les données de la science, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ces deux principes, ces deux forces sociales, égalité et liberté, offrent entre elles un grand caractère d'opposition et sont comme destinées à se pondérer fraternellement l'une l'autre.

L'esprit d'égalité, en effet, est celui qui tend à nous rendre aussi semblables que possible les uns aux autres. Au contraire, en laissant à nos facultés, à nos inspirations, à nos goûts, et même à nos caprices, une entière latitude, l'esprit de liberté nous pousse, nous incite à être les plus différents, les plus variés, les plus inégaux. Ces deux tendances, égalité, liberté, correspondent, par conséquent, aux deux forces générales qui, dans la constitution visible de notre univers, poussent l'une vers un point central, vers un foyer commun, tandis que l'autre en éloigne. Au cas où la première de ces deux forces naturelles ne serait plus pondérée par son émule, toutes les parties de l'univers se précipiteraient en tumulte vers leur centre, sur le soleil, et ne formeraient qu'une effroyable masse. Si c'était l'autre force qui échappât à toute pondération, ces

mêmes parties de l'univers se précipiteraient dans un sens opposé. La terre et tous nos corps se diviseraient à l'infini et s'éparpilleraient dans l'espace.

De même l'égalité privée de sa force pondératrice, la liberté, conduirait à un nivellement mortel; elle replacerait l'homme sur le lit de Procuste; elle ferait retomber encore une fois dans l'éternelle image des troupeaux et des pasteurs où une brebis ressemble si fort à une brebis, un individu à un autre.

A son tour, si l'égalité ou le principe de ressemblance disparaissait, la liberté privée de son pondérateur naturel, abandonnée à elle-même, la liberté d'être soi, différent des autres, inégal, original, rendrait toute unité publique, toute institution ou constitution impossible.

D'après cette manière de voir, appliquée à la formule officielle de 1848, il suit que les deux premiers termes, liberté, égalité, signifient au fond « dissemblance et ressemblance. » Mais en ce cas où est le lien qui fait disparaître cette apparente opposition? Dans l'exemple de l'univers, les deux forces générales, celle qui pousse vers un centre commun et celle qui en éloigne se trouvent reliées dans une force supérieure que tout le monde sait être ou s'appeler la *gravitation*. Dans l'ordre social, l'égalité et la liberté se relient aussi dans un principe supérieur, l'unité. Voilà pourquoi je laisse à votre jugement la formule suivante, à laquelle bien des années avant la révolution de Février et même avant celle de Juillet, mes premières recherches en ces matières me conduisirent: « La théorie précédente, disais-je, mérite que le lecteur y réfléchisse. Elle mon-

tre dans la science politique l'unité pour base, l'égalité pour moyen, la liberté pour but ; c'est comme une trinité de principes en ce sens que l'unité est toute dans l'égalité, dans la liberté et réciproquement. »

Quant au troisième terme du symbole de 1848, la fraternité, il représente un sentiment. Or, de nos jours, ce qui distingue le sentiment, l'affection, l'amour, c'est précisément de ne pouvoir être formulé : traduire le sentiment en formule, c'est le compromettre. La sagesse, la science, le mérite, est de le faire naître et grandir et non de l'imposer, ne serait-ce qu'en apparence. Le premier de tous les droits du sentiment est de nous laisser aimer les gens qui nous plaisent, sans en dire, sans en savoir nous-mêmes le comment et le pourquoi. D'ailleurs, à chacun sa pensée. Par quelle voie les législateurs de notre temps en sont-ils venus à établir que tous les hommes sont frères ? N'est-ce pas en s'appropriant l'inspiration fondamentale du génie juif ? N'est-ce pas à l'aide de la révélation, ou, si vous préférez, à l'aide de la vigoureuse fiction d'après laquelle l'ancienne Jérusalem avait inscrit sur son drapeau que tous les hommes, sans exception, tous, aussi bien le dernier habitant de la noire Éthiopie que Moïse, David ou Salomon, étaient sortis d'un même sang, issus d'un même père ?

Enfin, quoique la signification en soit prompte à saisir, la dernière formule qui, pendant la période de Février, a acquis encore plus de portée qu'auparavant, la promesse d'en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme, n'est pas non plus en elle-même d'une rigoureuse exactitude. Elle ouvre trop la porte à l'équi-

voque. Il n'est guère permis dans une grave maxime de détourner le sens général d'un mot reçu et consacré par une langue, sans y ajouter quelque explication, quelque correctif. Ce qui distingue avant tout la race humaine de la race animale, c'est précisément que l'homme a la faculté et le pouvoir d'exploiter l'homme. Oui certes et heureusement, l'homme défriche son semblable comme il défriche une terre. Nous nous exploitons tous les uns les autres; la nature elle-même nous exploite et nous exploitons la nature. Seulement, dans ce courant perpétuel de réciprocité, il y a pour les sociétés comme pour la terre, des exploitations fécondes et des exploitations ruineuses ou détestables. C'est à ces dernières que le travail de réédification universelle doit se proposer de mettre fin; mais l'exploitation de l'homme par l'homme ne restera pas moins indestructible.

LETTRE XXIX

Siége de Rome en 1849; sa signification générale par rapport à l'avenir de Paris et de Jérusalem.

Encore quelques lettres, et les dates qui y seront attachées coïncideront avec les événements auxquels j'ai à demander plus d'une preuve nouvelle.

Dans une trilogie intitulée Paris, Rome, Jérusalem, une importance supérieure est nécessairement acquise au siége de Rome, qui, en 1849, a été jeté comme un jalon sur la route conduisant de la révolution de 1848 à la péripétie récente du 2 Décembre. Outre les causes particulières de cet événement, des causes générales y ont présidé, de sorte qu'il participe de la nature d'un symbole et presque d'une formule employée par la Providence.

Plus d'une fois, pendant le cours de l'ère que nous voyons finir, les anciens souvenirs de la République se sont réveillés dans Rome; plus d'une fois les papes ont été expulsés et restaurés par des empereurs, des princes, ou même se sont chassés les uns les autres. Le moyen âge est tout rempli de vicissitudes de ce genre.

Depuis l'imprimerie et la réforme, les luttes avec Rome ont pris un caractère distinct. Elles ne se sont plus renfermées dans des questions d'influence, dans des questions de discipline; elles ont été transportées beaucoup plus haut, dans la sphère des droits et des principes. Jusqu'à la Révolution française on aurait dit que Paris et Rome tournaient l'un autour de l'autre sans savoir comment ils se prendraient corps à corps. Dès que la Révolution eut éclaté, un des deux athlètes, saisi par son adversaire, sembla au moment d'être étouffé sous la violence de son étreinte. Mais chacun avait sa force et le débat devait passer par des alternatives nombreuses. Après avoir relevé l'autorité du pape en 1801 et 1804, nous avons vu que l'Empereur, en 1809 et dans les jours suivants, renouvela l'œuvre

de la Révolution. Le pape fut enlevé, Paris s'empara de Rome, y planta son drapeau et fit de la ville éternelle le simple chef-lieu d'un de ses départements appelé le Tibre.

Quelque grandes que soient de nos jours ces contradictions, elles ne l'emportent pas cependant sur celles dont les rois de France eux-mêmes offrent de nombreux exemples. Tel, sous François Ier, et dans l'intérêt de Rome, Paris fut entraîné à brûler les protestants, tandis qu'au détriment de la cité romaine il les soutenait en Allemagne ; tel ce même prince ouvrait la voie, par la politique, à la tolérance religieuse universelle, en formant une alliance offensive et défensive avec les enfants de Mahomet.

La signification du siége de Rome, en 1849, a un intérêt théorique qui concerne la révolution dans les principes, et un intérêt pratique concernant la marche du fait ou des événements.

Comme principe, j'ai avancé qu'une transformation religieuse était la conséquence nécessaire et providentielle de toute révolution politique générale, sociale. J'ai ajouté qu'il était impossible d'obtenir cette transformation sans remonter dans le passé jusqu'aux premières sources, sans y avoir retrouvé le droit légitime de renouvellement, le fil conducteur destiné à relier, avec nouveauté, les intérêts du présent aux prévisions du passé et aux aspirations vers l'avenir. Sous ce rapport, il était prescrit à la cité qui est l'expression formelle des temps nouveaux de passer par-dessus la tête de la cité représentative des temps moyens ; il lui appartenait de rentrer avec un nouvel esprit dans la région des

sources, de remonter à des temps où Rome, la ville dite éternelle, n'avait pas encore l'honneur d'exister.

Or, la première signification du siége de Rome en 1849, sa signification théorique, spirituelle, exprime fidèlement cette nécessité. Paris replante sur Rome l'étendard de la Révolution française, le signe de la tolérance universelle, le labarum des fils de Voltaire et de Rousseau. La cause réelle qui le pousse est tout autre que la cause apparente. Au fond Paris ne songe nullement à détruire la pensée, à braver le sentiment qui anime les défenseurs de la nouvelle république improvisée dans Rome. Cette pensée, ce sentiment, est le cri d'indépendance et de revivification pour l'Italie entière; c'est la volonté de justifier celle des figures de l'ancienne loi qui, malgré toutes les assertions contraires, est aujourd'hui et partout plus vivante que jamais, la volonté de célébrer de nouvelles pâques, d'accomplir le grand passage de la maison de servitude à la maison de liberté.

Dans l'ordre du fait ou la suite des événements, la seconde signification n'offre pas moins l'intérêt d'une sorte de formule employée par la Providence. Paris, en 1849, cède à la puissance du nom qui, en 1840, dans l'Europe entière, est sorti de toutes les bouches, celui d'Orient. D'après les conditions géographiques de ces trois noms, Paris, Rome, Jérusalem, que devait-il donc arriver pour que la ville représentative du présent se retrouvât sur le sol de la ville représentative de l'avenir, pour que l'Occident régénéré se vît en mesure de provoquer en Orient une régénération correspondante ? De nouveau, il était inévitable que Paris passât par-

dessus la tête de Rome. Sous quelque prétexte que ce fût, la ville du temporel de nouvel ordre se sentait disposée à battre en brèche les murs de la cité consacrée au spirituel du régime ancien, et cela pour aller retremper, légitimer sa nouveauté dans une contrée et sur des monts dont la sainteté est bien autrement antique.

Ce n'est pas tout, le même siége de 1849 a une couleur à soi, un caractère *sui generis*, comme on est dans l'usage de dire. Il atteste en quel sens le monde, aujourd'hui, est entraîné par la force des choses et par les décrets suprêmes.

Dans la première Révolution et pendant les jours de l'Empire, ce sont des étrangers à l'Italie qui étendent leurs bras sur Rome, qui changent de fond en comble sa manière d'être, son état, qui enlèvent violemment la papauté et le pape.

En 1849, les circonstances deviennent bien plus graves. Rome papale a besoin du drapeau de la Révolution française pour s'en faire un protecteur, pour trouver un asile sous son ombre.

Ce sont les Romains eux-mêmes, c'est l'Italie entière qui enlève Rome à Rome, et qui force la papauté, le pape, à sortir de ses murs en fugitif. Aussi combien est digne de remarque la nouvelle coïncidence qui apparaît entre l'ancienne époque de transition d'une ère à une autre ère et notre transition actuelle !

Après dix-huit cents ans écoulés depuis les jours où Rome se préparait à changer de religion, à recevoir un nouveau baptême, sa situation se présente sous un aspect presque semblable à celle d'autrefois ; elle est marquée, en 1849, de la même empreinte.

Qui ne se rappelle les sentiments qu'un des adversaires les plus vigoureux de Rome ancienne, que le héros des rives de la mer Noire, Mithridate, se voyait en droit d'exprimer; les sentiments dont la nature a été rendue avec tant d'éclat par un des poëtes immortels du grand siècle de notre littérature française?

« Partout, dit en langue moderne le célèbre lutteur
» des jours anciens, partout vous trouverez....

» Et la triste Italie encor toute fumante
» Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
» Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
» Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers,
» Et de près inspirant les haines les plus fortes,
» Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes. »

LETTRE XXX

Le 2 Décembre 1851.

Mars 1852.

Pendant que je suis comme absorbé par l'événement qui doit former le sujet de cette lettre, lorsque je cherche à quel point le retour des mêmes effets tient au retour ou à la persistauce des mêmes causes,

le hasard me fait ouvrir le testament politique attribué au grand ministre de Louis XIII, au cardinal de Richelieu. Une page est ainsi conçue : « Notre nation n'est pas propre aux conquêtes qui exigent du temps, ni à conserver celles qu'elle a faites en un instant. Les François ne craignent pas le péril ; mais ils veulent s'y exposer sans aucune peine. Les moindres délais leur sont insupportables. Ils n'ont pas de flegme pour attendre un seul moment leur bonheur, et ils s'ennuient même dans la conservation de leur prospérité. Au commencement de leurs entreprises, leur ardeur n'est pas ordinaire ; en effet, ils sont plus qu'hommes en cet instant. Mais peu de temps après ils se ralentissent, en sorte qu'ils deviennent égaux à ceux qui n'ont qu'une vertu commune ; et, à la longue, ils se dégoûtent et s'amollissent jusqu'à ce point qu'ils deviennent moins qu'hommes. »

En ce dix-neuvième siècle, tout semble attester que notre manière d'agir est toujours à peu près la même. Dans la paix comme dans la guerre, devant le palais des rois comme dans le palais des lois, comme dans les temples de la fortune, notre instinct prédominant, notre ardeur est d'emporter toute chose d'emblée, de monter incessamment à l'assaut. Entre les paroles de Jésus-Christ et sans nous en rendre compte, nous regardons comme la plus appropriée aux affaires d'ici-bas, celle où il est dit qu'un des meilleurs moyens d'obtenir ou de se faire une bonne place dans le ciel est d'en forcer les portes.

Depuis le 2 Décembre jusqu'au jour où je commence cette lettre, il s'est écoulé à peine quelques mois. Ce

serait trop téméraire d'en apprécier les futures conséquences. Nous nous trouvons encore sous l'empire des impressions qui précèdent de loin les actes du jugement. Nous devons même écarter toutes celles de ces impressions qui ne se relient pas directement à notre sujet, aux rapports de la question religieuse avec la question politique. Il est un aveu pourtant que nous nous croyons obligé d'exprimer. La recommandation « Connais-toi toi-même; confesse-toi à toi-même, » ne regarde pas moins les nations, les partis, les églises, que les individus.

Au bout du temps et des épreuves convenables, s'il arrivait à la Révolution française de n'offrir au monde, pour dernier mot, que la domination de la hache ou la domination de l'épée, que la décomposition par l'anarchie ou la recomposition par l'autocratie, la Révolution française porterait en elle-même sa condamnation. Ce n'est plus aux principes de 1789 qu'on serait tenu de remonter, mais au précédent régime.

Heureusement que, en sa qualité de fait providentiel et universel, la Révolution française plane au-dessus des vicissitudes intérieures auxquelles il ne lui est pas permis d'échapper, et au-dessus de la variété de ses épisodes.

Dans le système que je développe, le 2 Décembre, comme tous les événements antérieurs, vient à l'appui d'une même déduction. Après avoir déterminé l'avénement du nouveau fait ou du temporel de nouvel ordre; après avoir déterminé l'avénement du nouvel homme, des nouvelles relations, des nouveaux usages, des nouvelles mœurs, l'ère encore naissante ne saurait

rien édifier tant qu'elle reste privée de la consécration légitime du nouveau principe, ou de sa transformation religieuse. Déjà deux couronnes ont été placées sur sa tête, celle du guerrier ramené à l'état civique et celle du législateur à laquelle il appartient à chacun de prendre part. On se montrerait en vain indifférents ou étrangers à la troisième condition de cette nouvelle thiare, à l'avénement d'un pontificat, d'un spirituel, d'une Jérusalem également retravaillée.

Au milieu de l'an 1848 et dans ma première lettre, j'ai recouru à l'image de la pièce toute neuve cousue sur un vêtement déjà vieux, et j'en ai fait l'application à la nécessité des nouveaux rapports qui doivent s'établir entre les deux points religion et politique. Les événements accomplis depuis lors autorisent, ce me semble, à représenter la même idée sous une autre forme. Au char allégorique et classique de la société, de l'État, pour lequel chacun témoigne aujourd'hui de si vives sollicitudes, on pourra bien attacher et réattacher officiellement le nouveau temporel et le spirituel de régime ancien. Mais quelle que soit la pureté des intentions qu'on y apporte, la force de l'automédon chargé de les faire marcher de concert, un peu plus tôt un peu plus tard, une occasion, quelque aiguillon caché les poussera à reprendre leurs allures respectives. Par une raison ou par une autre, les mêmes résultats en viendront à se produire : on renouvellera dix fois, vingt fois, cent fois l'histoire de l'essieu, des rênes et du char de l'intrépide Hippolyte.

Pour servir de représentation au nouvel homme, la révolution de Février avait cédé à la malheureuse

idée d'évoquer et de faire réapparaître les noms et les figures les plus menaçantes de la première Révolution ; c'était se préparer presque volontairement une chute rapide. Sous ce rapport, le premier effet du 2 Décembre a été de remettre à découvert l'infaillibilité naturelle et religieuse de la loi des expiations, ou des contre-coups.

Qu'elle dérive d'en haut ou d'en bas, des individus ou des masses, toute faute, toute injustice, toute erreur entraîne une certaine flagellation quelquefois tardive, mais qui souvent aussi ne se fait pas attendre. Dans le mélange perpétuel de bien et de mal, d'avantages et d'inconvénients, qui forme la vie et l'animation constante de la société, si la sagesse l'emporte, l'expiation des erreurs qui y ont été associées peut être renvoyée très-loin ou même se réaliser sans laisser de traces apparentes. Au contraire, si la domination appartient à l'imprévoyance ou au mal, les progrès les plus désirables pour le monde en éprouvent des retardements ; ils sont altérés, obscurcis, jusqu'à l'heure où on les voit ressortir plus actifs, plus brillants, des conditions douloureuses et expiatoires qu'ils ont subies.

Malgré toute dénégation, l'ancienne règle, l'ancienne loi, n'a jamais mis fin à son règne. Le Dieu de la religion des Écritures, l'antique Dieu des Juifs se manifeste toujours par des expériences sensibles. Il n'attend pas que les générations s'écoulent pour les appeler en jugement et pour leur apprendre qu'elles ne sont que les instruments mobiles et fragiles de sa pensée. Il les punit ou les récompense, il précipite leur marche ou y jette des entraves, il les élève ou

les abaisse, et cela en plein jour, sans mystère, à la face du soleil. Que les maîtres d'ici-bas s'appellent des dieux ou des hommes; que les idoles du moment soient célébrées en qualité d'intérêts ou de principes, qu'on y cède à des aspirations idéales ou à des appétits matériels, peu importe, en définitive, à cet Être à jamais puissant et souvent terrible. Devant ses yeux les chances sont pour tous les mêmes, et selon que le droit du présent, le droit du passé ou le droit de l'avenir l'exige, il fait tomber et retomber les uns sur les autres les choses, les hommes et les dieux.

Chacun, du reste, est en mesure de tirer de notre situation la conformité de l'exemple avec le précepte. La loi des expiations, la loi du contre-coup éclate assez d'elle-même. Ainsi en fait et sans aucun commentaire, comparez ce que nous avons vu hier et le jour d'avant, et le spectacle auquel nous assistons aujourd'hui. Hier, passez-moi l'expression reçue, c'était le coup de main et la surprise universelle de Février; aujourd'hui, c'est le coup d'État et la surprise non moins universelle de Décembre. Hier, c'était un trône de velours qu'on livrait aux flammes; aujourd'hui, c'est un trône d'acier qui est en voie de se reproduire et devant lequel chacun se prosternera. Hier, tout le monde sait quel fut le triste char qui servit à emporter loin de Paris le roi de la légalité, la nouvelle forme qui avait été donnée au nouvel homme; aujourd'hui, tout le monde sait également dans quelle espèce de char bien plus triste encore un bras robuste, une illégalité hardie, a fait transporter à leur

tour et sans distinction, ceux qui avaient provoqué la chute de la légalité couronnée et ceux à qui il n'avait été donné ni de la prévenir, ni de la prévoir.

Enfin, qui pourrait dire les circonstances favorables ou malheureuses au moyen desquelles la contradiction suivante finira par être rachetée ou expiée. Hier, ou le jour d'avant, la nation dont l'influence morale s'exerce avec tant d'efficacité sur les destinées de toute l'Europe, hier la France était en proie à une émotion inexprimable. Elle annonçait sans relâche à l'univers l'impossibilité de vivre et de respirer autrement qu'au souffle et sous l'égide d'une divinité suprême, la liberté chérie, la liberté sainte. Aujourd'hui peu s'en faut que cette divinité ne soit transformée en bouc émissaire, qu'elle ne se voie honnie et dépouillée par la foule même de ceux dont les exigences et les exaltations apparentes ont particulièrement concouru à la compromettre, à l'ébranler.

Dans l'ancienne Jérusalem du moins, le jour où le peuple presque tout entier se résolut à lever la main contre Jésus et à pousser une acclamation contre l'institution d'une divinité nouvelle, ce jour-là ne fut en rien différent de la veille.

On ne lit dans aucun récit historique que l'ancien peuple eût adoré et encensé pendant de longues années le maître que, à tort ou à raison, il regardait alors comme un devoir de condamner.

LETTRE XXXI

Les marchands du Temple au XIXe siècle, ou renouvellement politique au sein de Paris de l'épisode religieux fourni par l'ancienne Jérusalem.

Au nombre des événements contemporains, il n'est permis à cette dernière partie de mes lettres, Jérusalem, que de choisir ceux qui éclairent certains points et certains intérêts déterminés : l'entre-croisement perpétuel de la religion avec la politique, les effets de la tendance nouvelle de l'Europe vers l'Asie, enfin les analogies que présentent à chaque pas les deux plus grandes époques connues de transition, le passage déjà si lointain de l'ère ancienne à l'ère moyenne ou chrétienne, et le passage actuel à l'ère nouvelle qui, de même que sa devancière, ne recevra son véritable nom que beaucoup plus tard.

Dès l'enfance, on nous raconte les principaux actes de l'histoire, on nous en inculque les dates ; mais il est un ordre de conditions historiques qui nous reste presque toujours étranger. Nous n'en possédons même qu'une connaissance incomplète après y avoir employé du temps et des efforts. Ce sont les émotions générales, les impressions et les dispositions d'esprit qui caractérisent les diverses époques, et qui forment la clef de

tant de succès et tant de résistances, souvent assez difficiles à expliquer. Cependant, si l'on étudie avec quelque soin son propre siècle, on ne manque pas d'y retrouver des jours, des heures qui retracent fidèlement les impressions caractéristiques des siècles antérieurs, et qui autorisent à dire que tout est en tous. C'est comme en s'étudiant soi-même. Alors on saisit des moments rares, quelquefois presque imperceptibles, où notre âme laisse poindre les impulsions, les passions familières aux races les plus superstitieuses, les plus barbares, et même les instincts de toutes les classes d'animaux.

Aujourd'hui, en ce mois de mars 1852, nous sommes sous l'empire d'une émotion, fugitive sans doute, mais dont l'intensité ne conservera pas moins un caractère historique. Elle fait de nous pour toute l'Europe un sujet d'enseignement et de vive curiosité. Nous renouvelons, au sein de Paris, la vieille aventure des marchands du temple de Jérusalem. Quelle que soit la voie qu'ils aient suivie, tous les représentants de l'intelligence, de la parole, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes, tous les interprètes et organes de l'opinion réelle ou des opinions factices, tous éprouvent avec solidarité un même sentiment, tous sont enveloppés dans un même épisode, tous se reconnaissent bien et dûment flagellés.

Ce résultat est fâcheux, car le champ des représailles s'étend à l'infini, et les occasions renaissent toujours pour la parole et pour l'esprit de recouvrer leur vigueur, et où malheureusement ils se vengent. Mais, comme tout autre fait, ce sentiment actuel et commun

a une cause qui vient de loin et qui devait un jour englober dans une même expiation les innocents et les coupables.

Chacun se souvient qu'au sein de l'ancienne Jérusalem, sur la plate-forme du mont Moria à l'entrée du Temple, certaines gens faisaient métier de vendre les animaux offerts en sacrifice et tous les objets relatifs au culte. Ils dressaient également des tables sur lesquelles on échangeait l'argent des visiteurs qui réclamaient la petite monnaie nécessaire pour payer quelques tributs ou pour jeter dans les troncs consacrés aux aumônes. Chez ces gens-là les profits du commerce avaient fini par l'emporter à tel point sur le zèle de la bienfaisance et l'intérêt de Dieu, qu'on les entendait disputer le prix des choses comme sur un marché, et s'en partager le produit avec la même âpreté, est-il dit, que des voleurs qui sont occupés à la division du butin dans une caverne.

C'est alors que le maître du nouvel esprit, que le symbole de l'ère qui commençait, que Jésus se serait saisi d'un fouet et aurait chassé vigoureusement les marchands du Temple.

Dans l'ordre intellectuel et moral, il existe en réalité quatre forces différentes que l'esprit a obtenues, dès l'origine, pour conquérir sa royauté. On compte quatre talismans à l'aide desquels il lui appartient de se précipiter, tête baissée, à travers les flots tumultueux, les passions, les préjugés du grand nombre : le miroir de la vérité ou l'exactitude de la pensée, la balance de la justice, le glaive tantôt fulminant, tantôt emmiellé de la parole, le fouet de la satire ou de l'indignation.

Mais, aujourd'hui comme autrefois, si l'esprit flagelle, il est exposé à son tour à passer sous les mêmes armes.

A Jérusalem, les marchands du Temple ne décevaient personne ; ils portaient leur titre sur leur front ; ils vendaient les tourterelles et les agneaux des sacrifices, comme on vend parmi nous, en plein bazar, des ostensoirs et des chapes. L'excès où ils tombaient dans leur commerce n'est pas le pire ; bien loin de là. Ce qui est plus grave, c'est quand l'esprit lui-même laisse croire aux populations qu'il s'est fait marchand et qu'il abuse, par intérêt ou ambition, des nombreux priviléges départis à sa nature ; c'est quand l'esprit semble se faire juif, non pas dans la grande et noble acception du mot, mais juif à la façon du moyen âge ; quand il réduit enfin au niveau d'une denrée vulgaire jusqu'à la possibilité de ses futures inspirations.

Que le prêtre vive de l'autel, rien d'aussi légitime ; que l'esprit aspire à une large représentation de lui-même, il en a le droit : l'esprit est le travailleur par excellence ; mais tout a ses limites. Lorsqu'on est ou qu'on se dit organe de l'opinion, qu'on est ou qu'on se croit représentant ou ministre de la pensée, on devient fonctionnaire et fonctionnaire de droit divin ; on s'exprime, on juge sans autorisation ni suffrage préalable. Or, sous aucun prétexte, le juge n'est admis à trafiquer de la justice, ni même à en avoir l'apparence ; sous aucun prétexte non plus, le fonctionnaire de l'esprit, de l'opinion ne doit rester en butte au soupçon de trafiquer de l'un ou de l'autre. Si, par malheur, cette tendance se produit, si elle acquiert une extension manifeste, la pente devient trop

rapide pour s'y retenir. Et voilà comment le présent politique s'illumine encore une fois aux clartés religieuses du passé ; voilà comment, en ces premiers mois de 1852, nous partageons tous avec une entière nouveauté la vieille aventure des marchands du Temple.

LETTRE XXXII

Recrudescence religieuse en 1852 ; son influence probable sur la marche des événements.

Pour longtemps encore une destinée nous est faite sans qu'on puisse en accuser trop fortement nos générations. Un courant ramène le courant contraire qui rend bientôt le même service à celui qui l'a remplacé. Ces revirements subits sont la condition à peu près inévitable d'une époque où le génie d'une ère qui s'en va est à se débattre avec le génie d'un temps nouveau et perd chaque jour du terrain jusque dans ses apparentes victoires.

La même cause qui vient de déterminer un changement complet en matière politique amène une recrudescence active en matière religieuse. Nous avons remarqué que la république de Février n'avait nullement réussi à faire sortir de son sein une représentation mani-

feste, forte et franche, du nouvel homme. Ne fût-ce qu'à l'état de fantôme, les noms des Brutus et des Gracchus ont immédiatement ravivé l'autorité du nom de César et les souvenirs de force et de grandeur attachés à sa mémoire. Des souvenirs de 1793 et d'une ombre de Directoire au 18 brumaire l'impulsion était irrésistible.

1799, à son tour, a ramené forcément les jours de 1801 et du premier concordat, l'ardeur des embrassements que s'étaient prodigués les deux représentants du temporel de nouvel ordre et du spirituel ancien.

Mais si cette ardeur renouvelée était de nature à éviter la pente qui de 1801 et 1804 ramène à 1809 et au concordat de 1813, quelque jour la logique des événements pourrait être poussée jusqu'au bout.

Après avoir tant travaillé au renversement du roi Charles X en invoquant contre ce prince la prétendue robe courte qu'il portait et l'usage de son missel, si les hommes ou les fils des hommes qui ont profité du renversement de ce roi, et qui fréquentaient alors Voltaire, en devenaient les imitateurs déclarés; s'ils affectaient de se revêtir de la même robe, ou de lire dans le même livre, sans y apporter la même conviction, l'influence partie du sein de la religion aurait un écho. Un premier acte de justice finirait par en appeler un autre. Le roi Charles X rétabli en matière religieuse comme le type, le vrai type de l'homme des temps nouveaux, reprendrait de l'autorité. Sa voix serait fondée à exiger que l'amende honorable s'étendît plus loin et embrassât sa royauté, sa légitimité politique.

A la différence des premiers chrétiens qui se recrutaient dans les classes populaires malaisées, ou parmi

ceux qui faisaient, sans restriction, le sacrifice de leurs biens, le mouvement religieux actuel se propage surtout chez les classes supérieures. C'est bien plus la peur du socialisme qui les y entraîne que la peur sérieuse de l'enfer.

Dans cette même recrudescence, toutefois, une autre signification se laisse saisir et me sert de preuve en affaires religieuses comme en affaires politiques. Pour ce qui est des premières on entre précisément dans la voie que j'ai cru nécessaire de poursuivre. On sent que la sagesse, que la science religieuse a une vie en elle-même, indépendante de la philosophie, de la morale, de la science proprement dite ; on sent l'existence d'un nœud qui mérite d'être délié ou tranché.

Pour ce qui est des affaires politiques, ce même état des choses confirme l'observation qui vous a été présentée dans la lettre de ma première partie relative au système d'indifférence en matière religieuse. Devant l'autorité officielle du spirituel d'ordre ancien il est presque impossible qu'un jour ou l'autre la Révolution française, le temporel d'ordre nouveau, ne cède pas à la nécessité de placer elle-même ses libertés, ou de les voir tomber sous l'égide d'un gouvernement de nature militaire. Vous vous rappelez les raisons qui en ont été données. C'est que le catholicisme de Rome n'est pas seulement une croyance ou un sentiment, une vérité ou un amour, mais il est aussi une organisation puissante, un gouvernement positif. Il dispose de véritables corps d'armées et de moyens qui ne périclitent jamais ; il a des engagements politiques contractés de loin. Son esprit inné de domination l'entraîne malgré les inten-

tions de ses chefs; il possède un code expérimental de conduite qui lui apprend à connaître les hommes et à les atteindre par le côté qui convient; il sait enfin s'avancer hardiment ou se retirer sans bruit selon les circonstances.

Or, un gouvernement militaire est seul capable de faire contre-poids à un si grand pouvoir, seul capable d'opposer une obéissance passive, un commandement autocratique, un plan suivi avec ordre et avec secret, à une autre obéissance passive, une autre autocratie, un autre plan secret de conduite. Encore faut-il que ce gouvernement militaire, sorti de la Révolution, ne soit pas exposé à de mauvais jours, à des échecs graves dans l'usage de ses armes.

En tous temps et en tous pays de nombreux délais, des recrudescences brillantes ont été réservés aux institutions religieuses qui marchaient vers leur déclin, ou plutôt qui se préparaient à une transformation nouvelle. Leur sort rappelle en partie celui de l'homme originairement robuste dont la vie a été atteinte dans sa source. Cet homme est loin de s'affaisser sur lui-même en un seul jour; son existence se prolonge encore pendant des années. Tantôt il semble que le souffle est près de lui échapper, tantôt, au contraire, on serait disposé à croire que la vie se rallume en lui comme un flambeau. C'est ainsi qu'il marche d'oscillations en oscillations, à tel point que le lendemain même du jour où l'on se confiait le plus à son état, un cri douloureux donne à connaître que son temps est fini, qu'il laisse à d'autres les richesses et les difficultés de son héritage.

De même, sous les auspices de l'idée qui préside à

toute forme et institution religieuse et qui en fait l'âme, il se crée des intérêts, des habitudes, des souvenirs doués d'une puissance intime. Les uns et les autres se maintiennent encore longtemps après que l'idée qui les a produits s'est évanouie ou a subi des altérations profondes.

Comme habitude et souvenir, que vous importent, par exemple, l'origine et les termes d'un chant sacré si ses modulations vous tirent des pleurs, si elles vous rappellent les êtres les plus chers ou les premières impressions de votre enfance?

Comme question d'intérêt, vous connaissez un des reproches adressés aux premiers chrétiens, celui de ruiner par leurs prédications le grand nombre de familles auxquelles le culte des anciens dieux et surtout de la Diane d'Éphèse donnaient les moyens de vivre. Récapitulez en même temps les résultats de ce genre obtenus par l'extension et les pompes du culte catholique.

Mais quelle que soit la force des intérêts, des habitudes et souvenirs, il ne leur appartient nullement de retenir la vie réelle dans le sein des institutions qui se trouvent déjà épuisées.

On ne doit donc pas s'abuser sur notre situation présente et sur le nouveau courant d'opinion et de recrudescence dans lequel vous témoignez trop de surprise peut-être de nous voir si vivement réengagés. Ce serait faiblesse, je crois, de méconnaître la possibilité des luttes morales nouvelles auxquelles le spirituel de l'ordre ancien est encore en état de donner lieu; ce serait également faiblesse de s'en exagérer l'importance ou le danger.

Sans doute les représentants de la recrudescence religieuse font en ce moment toute sorte d'avances au nouveau chef de l'État, et lui disent : « Aide-nous à rendre de l'autorité populaire aux croyances, aux desseins, aux traditions de nos anciens jours et nous te prêterons le secours de notre force. » Sans doute le nouveau pouvoir répond de son côté : « Accommodez-vous aux nécessités des nouveaux temps, aux intérêts de mon nom et je vous ferai refleurir sous le manteau de ma puissance. »

Mais quelle sera, en définitive, l'influence de ce serrement de main, de ces témoignages réciproques sur la marche des événements? Je m'imagine que vous en trouverez la nature fidèlement exprimée dans les lettres de ma première partie qui concernent les commencements de notre siècle.

En attendant, qu'ai-je à faire de plus ici qu'à constater des circonstances qui se renouvellent à toutes les époques de transition ?

Il est incontestable que le socialisme est la première cause de la recrudescence actuelle, que le socialisme est la grande affaire du jour, et qu'on n'acquiert pas sans quelque motif le droit de tenir le monde préoccupé et en suspens.

Il est certain aussi que le socialisme a eu et a pour effet de provoquer une sorte d'épouvantement. Or nulle des branches actuelles de la religion des Écritures n'est à savoir que ces épouvantes générales sont un des signes précurseurs des grandes révolutions d'esprit exigées par la Providence.

Reportons-nous sur le sol de la Terre Sainte, dans

la Judée considérée comme échantillon, comme tableau en raccourci de toutes les aventures par lesquelles les nations doivent passer, et l'humanité entière. On ne saurait oublier ce qui se produisit avant que le christianisme actuel se fût dessiné, soit lorsque Jésus était encore enfant, soit après sa mort. Un parti puissant de novateurs, de véritables révolutionnaires, appelait continuellement le peuple à la liberté, suscitait les pauvres contre les riches, renversait les maisons ou châteaux des seigneurs du temps. *Novis rebus et mutationibus studentes, vulgo persuadebant, ad libertatem recuperandam....* dit l'historien Josèphe, leur contemporain et leur adversaire, dans les traductions latines de son texte grec, publiées bien avant nos révolutions, *et potentium domos diripiebant sibi non assentientium.* Au sein de leurs sociétés secrètes, ces novateurs rendaient des arrêts comme des francs-juges, et le nom particulier de sicaires leur avait été donné à cause du *sique* ou poignard imité des Perses, qu'ils portaient caché sous leur manteau.

Dans les cris de haine et les persécutions dirigées au sein de l'Empire contre les premiers chrétiens, une des principales causes était l'épouvantement qu'ils provoquaient chez les défenseurs plus ou moins intelligents de l'ordre alors établi, de la paix dite publique.

Les terreurs causées par la croisade égalitaire des anabaptistes de Munster, leur protestation sanglante contre les maîtres et seigneurs précédèrent, à leur tour, le grand mouvement de la réforme.

Quelque vague, désordonnée même que soit encore l'aspiration socialiste vers une économie, une forme

nouvelle, en d'autres termes, vers un symbole, une autre phase de religion, on ne peut méconnaître cette circonstance, qu'entre toutes les tentatives déjà faites en ce genre par la révolution, nulle n'a acquis des dimensions aussi étendues, un retentissement aussi lointain. On ne peut méconnaître non plus que cette vague aspiration est déjà en état de montrer ses plaies, ses dévouements, ses martyrs. Aux hommes qui, comme nous, réfléchissent et écrivent dans la retraite, à l'ombre de quelques arbres, il est facile de se refréner, de replier ses voiles quand on sent au fond de soi les préludes de l'orage ou de la tempête ; il est facile à l'esprit d'attendre que le fléau de la balance dont il se sert pour apprécier les choses soit revenu autant que possible à son état naturel. Mais la situation de tous n'est pas la même, et dans les diverses conditions de l'existence et du drame social, bien des projets sérieux sont assujettis à recevoir ici et là des formes, des impulsions souvent contraires.

Toujours est-il qu'on ne renonce pas à la liberté de toute sa vie, qu'on ne brave pas l'exil et la mort, si ce n'est sous l'empire de quelque grave conviction, qui, néanmoins, peut encore n'être que faiblement avancée dans l'intelligence intime d'elle-même.

Mais tandis que je m'occupe de la recrudescence religieuse et de ses influences probables sur la question politique, une solennité académique remarquable vient d'avoir lieu ; elle tombe trop dans mon sujet pour ne pas m'y arrêter.

Quand une nécessité morale domine une époque difficile, nous avons déjà reconnu que tout concourt à en

multiplier les expressions, aussi bien les circonstances secondaires que les événements de premier ordre.

LETTRE XXXIII

Solennité académique en février 1852 ; question relative « aux traditions fortes et aux grandes espérances. »

La solennité académique qui a eu lieu dans le cours du mois dernier et d'où j'ai à tirer quelques inductions, rencontre ici sa place naturelle. Elle correspond à ma lettre précédente concernant une de ces recrudescences religieuses dont le XIX[e] siècle nous a rendus témoins pour la troisième ou quatrième fois. Elle correspond aussi à ma lettre suivante qui aura pour objet les conversions particulières auxquelles on donne aujourd'hui un grand éclat, et qui servent de preuve, de signe en faveur de la conversion ou transformation générale.

Après cette dernière lettre, jugez quel changement sera survenu dans ma position.

Sans perdre de vue l'état et le mouvement des choses présentes, mes préoccupations jusqu'ici ont été tournées vers les événements du passé, vers ses principales conceptions et combinaisons. Désormais, au

contraire, j'aurai à attendre les événements, à les voir venir. Avant de clore les développements de mon sujet, je laisserai encore du temps s'écouler, afin de mieux apprécier les impulsions que je suppose souverainement imprimées à notre époque.

Or, au commencement du mois dernier, le monde littéraire, politique, religieux, a été saisi d'une émotion, d'une curiosité, que les circonstances avaient rendues presque ardentes. Après le coup de massue du 2 Décembre, chacun voulait savoir comment de hautes intelligences se relèveraient de ce coup, et sous quelle nouvelle forme on ferait usage de la parole.

Deux orateurs politiques nourris dans des camps opposés, renommés à des titres et surtout à des degrés différents (MM. Guizot et de Montalembert), allaient se trouver en présence sur le terrain académique.

L'un était chargé de présider à la réception de l'autre et de lui répondre.

Chose remarquable, où il est impossible de ne point apercevoir les modifications déjà apportées dans les tendances de l'esprit, l'avenir ouvert à une Jérusalem de nouvel ordre, chose remarquable ! les deux émules sont convenus de poser nettement leur qualité religieuse, « Moi, je suis un fervent catholique, » s'est écrié celui-ci, « et moi, un fidèle protestant, » a répondu celui-là. Sous les auspices de cette déclaration dont les murs de l'Académie étaient peut-être étonnés, la lutte s'est engagée. La Révolution française a été le principal objet, pour ne pas dire l'enjeu du débat. Le récipiendaire catholique l'a poursuivie à outrance. Il a présenté cette révolution comme une maladie dont la

durée se prolonge encore après soixante ans; il s'est élevé contre cette même révolution, qui avait des crises, des chapitres et des phases. Il ne s'est pas épargné non plus d'accabler de son éloquence les nouvelles et fausses théories.

A son tour un trait a dominé dans la parole de l'illustre écrivain protestant. « L'heureux accord du respect pour le passé, a-t-il dit, et l'élan vers l'avenir, l'heureux accord des traditions fortes et des grandes espérances, est précisément le problème qui pèse sur notre temps ; problème dont la prompte solution est aussi indispensable à l'honneur de l'esprit français qu'au salut de la société française. Car malgré les glorieux démentis qu'une telle assertion doit rencontrer en France et dans cette enceinte, l'esprit lui-même court aujourd'hui, parmi nous, bien des risques d'abaissement, et, comme la société, il a besoin d'être relevé et sauvé. »

Voilà donc à quel double point de vue cette solennité regarde directement la question religieuse au XIXe siècle, et touche à la fois à Paris, Rome et Jérusalem. Voilà pourquoi, avec le sentiment de convenance le plus profond, je me permets d'opposer quelques observations à chacun des deux orateurs, en commençant par l'organe de la pensée catholique.

Quand la Révolution française, dirai-je à ce dernier, a mis au jour un nouveau fils, un nouvel homme, un nouveau monde, qui donc lui ôterait le droit de passer avec honneur pour une maladie réelle ? Est-ce que les femmes les plus jeunes, les mieux constituées, donnent à la société de gros et vigoureux enfants dans des conditions qui ne soient pas marquées au coin de la douleur et sur des

lits de duvet ou de roses? Dans cette maladie génératrice appelée la révolution, est-il si extraordinaire d'avoir à distinguer des crises, des chapitres, des phases, lorsque Dieu lui-même a voulu que les climats les plus fertiles, les plus doux aient aussi pour maladies et pour crises des éruptions de volcan, des ardeurs à tout dévorer et des tremblements de terre qui renversent fréquemment des villes entières? Sans doute la Révolution française est une maladie pleine de lamentables accidents, de cruelles expiations; sans doute, ainsi qu'on disait dans la langue des temps primitifs, c'est une maladie de Dieu qu'il faut subir avec résignation, en évitant par-dessus tout d'en envenimer la nature. Enfin, qui ôterait le droit à cette révolution française de durer soixante ans et plus, s'il est vrai que la majesté future des œuvres se règle presque toujours d'après le temps qu'elles ont mis à se produire et les difficultés qu'elles ont rencontrées; s'il est vrai que dans les deux points, religion et politique, la révolution d'Angleterre, proportionnellement étroite, si on la compare à la nôtre, a exigé au delà de cent cinquante ans pour s'équilibrer; s'il est vrai de plus que, malgré tous ses pouvoirs divins, ses dons miraculeux, la Révolution chrétienne elle-même a eu près de quatre cents ans de maladie, de chapitres et de crises à traverser avant de rester définitivement victorieuse? D'ailleurs, en ne considérant les choses qu'en masse, mais sans rester insensible aux plaies encore saignantes des individus, et après avoir tout balancé, quel est le siècle qui a fourni d'aussi grands résultats, qui a exercé une influence aussi réelle sur les relations bienveillantes des peuples,

sur la facilité générale des mœurs, qui a assuré plus de sécurité aux familles, plus de paix et de liberté, que les soixante ans de cette grande et providentielle maladie appelée la Révolution française?

Ce n'est pas tout : lorsque chacun de nous, sans exception, est le produit moral de quelque théorie officielle ou non, dogmatisée ou non dogmatisée, lorsqu'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'aujourd'hui l'incertitude règne partout, n'est-il pas sage et prudent de parler avec indulgence des fausses théories elles-mêmes? Non-seulement pendant soixante ans, mais pendant plusieurs siècles, les propagateurs de la Révolution chrétienne furent signalés comme de faux théoriciens, et une foule d'hommes aussi éloquents qu'éminents s'accordèrent à donner à la religion de la croix les nom et titre de folie.

De l'orateur catholique, je passe au sentiment exprimé par l'orateur protestant. « L'heureux accord des traditions fortes et des grandes espérances, a-t-il dit, est précisément le problème de notre temps. »

Non, non : à mon sens le problème ne doit pas être ainsi posé, mais plutôt de la manière suivante : Quelles sont les traditions fortes et en quoi consistent les grandes espérances?

Pardonnez-moi de nouveau si, dans l'intérêt de l'idée que je poursuis, je me regarde comme obligé de tirer parti des moindres avantages. Avant l'année 1840, qui inaugura la question d'Orient et qui a ouvert cette dernière partie de mes lettres, en l'année 1838, l'illustre orateur, l'historien, l'homme d'État, le philosophe auquel je fais allusion, avait publié un petit écrit qui

eut beaucoup de retentissement, comme toutes les œuvres sorties de sa plume. Cet écrit rentrait dans la question que je traite. Il avait pour titre : Du *Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie.* Rappelez vos souvenirs. En discutant sur son contenu, je vous soumis cette observation : « Pour ce qui concerne notre situation politique, vous, qui êtes un esprit essentiellement politique, dites-moi ce qu'il faut augurer de tout ceci. Pour ce qui touche à mes préoccupations particulières, je ne crains pas de vous le déclarer: la philosophie se fourvoie; elle s'endort trop complaisamment sur elle-même, et vous en verrez bientôt les conséquences. Le catholicisme et le protestantisme sont parmi nous Rome et Genève. Or, Rome et Genève entrent bien pour une part dans la question actuelle, mais elles ne sont plus et ne peuvent être la vraie, la vivante question. Elles n'emportent pas en leur sein les traditions fortes et elles restent en deçà des grandes espérances. »

Peu de jours après, en effet, et tout pénétré que j'étais encore de notre entretien, je cédai presque malgré moi à l'occasion de consigner par écrit l'observation qui vous avait été adressée.

Pour relever un fait personnel bien plus que dans un but de discussion, je me trouvais avoir à échanger quelques lignes avec le chef d'une feuille quotidienne, politique et religieuse, qui, de la meilleure grâce, avait provoqué mes réponses à ses interpellations, et cherchait à m'entraîner sur le terrain habituel de la controverse. Afin de clore au plus tôt ce débat que mon contradicteur crut ensuite à propos de publier, sous le

titre de : *Réfutation des doctrines de M. Salvador, par M. de Genoude,* je tâchai de tout dire en quelques mots. J'exprimai sans détour et comme il suit l'idée que j'avais déjà conçue du problème qui pèse sur notre temps et le moyen qui me paraissait le plus propre à rétablir avec une entière nouveauté l'heureux accord du respect pour le passé et l'élan vers l'avenir.

Paris, ce 31 *août* 1838. « Vous m'avez interrogé, mon sieur le rédacteur, et je vous ai déclaré à quel résultat mes recherches m'avaient conduit. Dans mes convictions, le christianisme actuel n'est qu'une œuvre transitoire accommodée à un état donné du monde. La même séve de l'hébraïsme, la même force, le même esprit a produit la branche judaïque proprement dite, la branche chrétienne, la branche mahométane et quelques autres encore, qu'une étude approfondie de l'Orient permettra peut-être un jour de déterminer. Cette même séve, ce même esprit, a le devoir et le pouvoir d'engendrer tôt ou tard une branche nouvelle capable de résumer ou du moins de mieux coordonner toutes celles qui l'auront précédée. Vainement la philosophie voudrait rester étrangère à ces questions ou les *tourner,* il y aurait une grande imprudence de sa part à se laisser aller, sous ce rapport, au genre de sommeil que l'honorable M. Guizot lui a conseillé dans son dernier écrit, publié par la *Revue Française.* »

Après quinze ans écoulés, la confirmation expérimentale qui m'est offerte ne pouvait donc être négligée. Dans la lutte religieuse, autant que politique et littéraire, du mois dernier, le même écrivain, le même

philosophe, s'écrie : « L'esprit lui-même court aujourd'hui parmi nous bien des risques d'abaissement ; l'esprit a besoin d'être relevé et sauvé. »

Oui, relevé et sauvé! voilà toute la question religieuse au XIXe siècle, voilà le nœud moral du problème, la nécessité, le mot de notre temps.

Après avoir obtenu leur règne, après avoir exercé de légitimes droits, après avoir recueilli une vaste moisson de succès et de gloire, ni le catholicisme de Rome, ou la Jérusalem de moyen âge et son apparente unité, ni le protestantisme et ses infinies diversités, ni la philosophie elle-même dans l'état actuel de ses opinions et de ses axiomes, ni ceux-là, ni ceux-ci, n'ont eu et ne possèdent le pouvoir de retenir l'esprit sur la pente de défaillance et d'abaissement. Il faut pour y réussir une forte tradition, il faut une grande espérance. Or espérance et tradition, respect pour le passé, élan vers l'avenir, tout se réunit dans ces mots : « Nouveau messianisme, nouvelle Jérusalem. » L'esprit a besoin d'être relevé et sauvé! je m'y tiens; j'en prends acte.

LETTRE XXXIV

Conversions au catholicisme et au protestantisme obtenues parmi les Juifs ; signe de transformation générale,

Avril 1852.

Comme pour déjouer tous les calculs, ce printemps de l'année 1852, qu'on prédisait si terrible, a changé soudainement de caractère. Le vent est aux conversions religieuses en même temps qu'aux conversions politiques. A l'appui de nos deux règles solidaires, il faut bien qu'un lien quelconque se laisse toujours distinguer entre l'un et l'autre point.

L'Église catholique en est à se glorifier de diverses conversions obtenues sur l'assemblée protestante. Mais on n'insiste pas sur les conversions du catholicisme au protestantisme, qui très-probablement seraient de nature à s'accroître, pour peu que les événements y prêtassent leur secours.

Après cela, catholiques et protestants, missionnaires des sociétés de la foi, et plus d'un missionnaire même des sociétés de la Bible, travaillent, chacun à leur manière, à la conversion spéciale des Juifs.

Cette conversion des Juifs, en effet, est une des grandes péripéties prévues et obligées dans le développement général de la question religieuse.

Sans contredit, elle approche, et ce qui la rend surtout intéressante, curieuse, c'est que loin de pouvoir être opérée avec efficacité par le catholicisme actuel, ou par le protestantisme, son accomplissement entraîne de toute nécessité une conversion, une transformation non moins profonde dans celui-ci que dans celui-là.

Entre les signes destinés à indiquer cet avenir commun, qui ont été déjà justifiés par l'expérience, nul n'a autant de portée que le passage même d'un nombre assez considérable de Juifs soit dans le giron de l'Église catholique, soit dans l'assemblée des disciples de Luther.

Mais avant de rien ajouter, il me serait impossible, dans une lettre sur les conversions, de laisser sous silence une des plus tristes histoires qui en soient sorties en notre XIXe siècle. On détache un fils de son père; son baptême catholique est annoncé à grand bruit. A quelle voix a-t-il cédé? à quel entraînement? je l'ignore. Seulement nous savons sur quelle pente ce fils détaché de son père a fatalement glissé. Après avoir été soutenu par une main royale, ce baptisé, ce converti, renouvelle une vieille image. Il consent à livrer la femme aussi courageuse qu'inconsidérée, qu'il aurait dû défendre au prix de tout ce qui était en lui d'âme, de vie, de sang. En faveur de l'amélioration des mœurs, les circonstances de sa chute servent du moins de témoignage? Jadis il avait suffi de trente deniers tirés du trésor public pour déterminer un converti à trahir son nouveau maître, son nouveau dieu. Aujourd'hui, c'est un demi-million de francs dont l'appât séducteur doit se composer, et

il ne s'agit pourtant que d'une simple mortelle.

Le passage d'un certain nombre de Juifs dans le domaine catholique ou protestant se fait de deux façons : par les convictions, les illuminations, les apparitions de saints ou de saintes, de Jésus-Christ ou de la Vierge; ce qui est rare. En général, le changement provient des mariages mixtes et d'une certaine capitulation de conscience, d'après laquelle des pères de famille, désireux de détruire, dans l'intérêt de leurs enfants, des difficultés sociales, des obstacles réels ou exagérés, prennent pour le compte de ceux-ci une résolution que rien ne les ferait consentir à s'appliquer à eux-mêmes.

Eh bien, soit qu'on remonte à la réformation de Zoroastre, soit qu'on examine les préludes de la révolution chrétienne ou les préludes de la réforme de Luther, le même fait apparaît à peu près de la même manière, et devient comme l'annonce du grand renouvellement qui est à la veille de s'opérer.

Pour ce qui est de la réformation de Zoroastre, tout le monde sait que plus d'un siècle et demi avant la grande captivité des Juifs à Babylone, plus de huit siècles avant Jésus-Christ, une partie des tribus juives avaient été transplantées par les conquérants orientaux dans les régions de l'Euphrate et du Tigre. En même temps, tout prouve qu'en raison de leurs mariages avec des femmes étrangères ou indigènes, une fusion de sang et d'idées s'était faite entre les Juifs et les autres habitants.

Dans les préludes de la révolution chrétienne, il vous a été dit et il est incontestable que, par suite

de l'invasion et de la domination de Rome à Jérusalem, une population mixte, une sorte de tiers-parti s'était formé dans l'une et dans l'autre cité, de même que dans la plupart des villes de l'Empire et au delà de l'Empire. D'un côté, un grand nombre de Juifs s'étaient fusionnés avec les habitants des diverses régions, et étaient passés à l'état de demi-gentils; d'un autre côté, un nombre encore plus considérable d'étrangers ou de gentils étaient devenus des demi-juifs.

Enfin, dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre Guttemberg et Luther, entre la découverte de l'imprimerie et la réforme, pendant une période de soixante ans, il est également certain qu'on trouve de nombreuses traces de conversions particulières des Juifs. Les unes étaient amenées par les relations nouvelles provenant de leur participation aux premiers travaux de l'imprimerie; les autres amenées par la multitude d'hommes de cette religion qui avaient été chassés tout à coup d'Espagne ou d'autres pays, et dont un certain nombre cédait à des occasions de s'abriter, de sortir d'un état précaire.

Le fait en lui-même, l'autorité expérimentale du signe qui se reproduit de nos jours, peut donc être exprimé en ces termes : Jusqu'ici, toutes les fois que par conversion ou par fusion une quantité notable de Juifs a été introduite dans une institution religieuse déjà épuisée, il s'est opéré une contre-fusion, une contre-conversion. La conséquence prochaine de ce double mouvement a été une révolution ou transformation religieuse, constatée par un nouveau nom, par un nouveau symbole.

Comme tout est singularité dans l'histoire de l'ancien peuple, celle-ci n'est donc pas la moindre. Entre les causes d'ébranlement que l'Église catholique et même l'Église protestante ont rencontrées, les plus actives et surtout les plus dangereuses leur viennent certainement des convertis qu'elles ont faits, et, ce qui est plus curieux encore, des convertis de bonne foi et de leur descendance.

Vous savez que toute erreur ou injustice amène une expiation. Aujourd'hui il est certains actes religieux, familiers à l'ère moyenne, que l'ère nouvelle ne comprend plus. On serait même tenté de les croire inventés à plaisir et dans un esprit de dénigrement, si des documents irrécusables n'en citaient pas une foule d'exemples, et si leur nature n'était pas constatée par les lois ou canons de l'Église. Entre les persécutions de toute espèce dirigées contre les vaincus de l'ancienne Jérusalem, il en est une qui avait son cachet à part. Pour enlever des enfants à leur famille et des nourrissons au sein de leur mère, il suffisait de dire ou de se faire dire qu'une main secrète leur avait administré le baptême chrétien. Or, une raison sensible conduit à ne pas douter que, même à leur insu, plusieurs de ces convertis n'aient fait à leurs ravisseurs des plaies inguérissables.

Le maître des Évangiles disait aux siens : Vous êtes le sel de la terre. En effet, les propriétés du sel sont de donner un goût élevé aux aliments, un attrait à la parole. Le sel suspend la corruption de la chair, et c'est avec le sel en Égypte que l'on consolidait en quelque sorte l'état des morts, afin de laisser aux

âmes le temps d'accomplir le cercle de leurs vicissitudes expiatoires et de reprendre leur première enveloppe.

Dans les anciennes Écritures, le peuple de la loi était allégoriquement désigné comme une semence, un ferment, un levain; et c'est ce levain que les convertis eux-mêmes apportaient caché dans les plis de leur manteau, et répandaient sans le savoir au sein de l'Église. Un jour ou l'autre son action se faisait sentir avec d'autant plus de succès que sa véritable source était loin d'apparaître. C'est ainsi que la réforme en particulier a dû beaucoup à l'efficacité de ce levain, dont le caractère originel demande à vous être signalé.

On a dit que le sacerdoce de l'ancienne loi avait été interrompu; par suite qu'il avait cessé, qu'il était resté aboli. L'erreur est flagrante. Sans aucune interruption depuis Moïse jusqu'au siècle présent, et sur tous les points de la terre, les Juifs ont fait et font encore matin et soir acte de sacerdoce. Ils ont répété leur grande oraison dominicale ou *schemâ*, le symbole le plus simple et le plus magnifiquement rédigé qui ait été proposé à tout un peuple, et par un peuple à l'humanité entière. Mais, pour mieux juger ce symbole, il faut se reporter à quatre mille ans d'aujourd'hui, en Orient, au milieu de la distinction et la séparation absolue des castes; il faut attacher un vif intérêt à voir constituer déjà pour tous les membres du peuple sans exception, et pour tous les membres de l'humanité, le droit d'être des enfants de la lecture et de l'écriture, de savoir lire et écrire, le droit de

méditer eux-mêmes sur les plus hautes questions, d'en parler, d'en discuter; le droit enfin et le devoir d'être les premiers enseigneurs de leurs enfants, les véritables prêtres et sacerdotes de leur famille. « Écoute, ô Israël! dit cette oraison dominicale, qui est devenue le levain moral le plus puissant, et qui se trouve consignée dans un des chapitres du Deutéronome; écoute, ô Israël! l'Être, l'objet de notre culte, celui qui nous est Dieu, l'Être *Jéhovah* est Un, *Erhad.* Tu aimeras l'Être, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ta personne, de toutes tes forces. — Que les paroles que je te prescris aujourd'hui restent sur ton cœur. — Tu les inculqueras à tes enfants; — tu les méditeras dans ta maison, en voyage, à ton lever, à ton coucher; — tu les attacheras comme un signe sur ta main, comme un frontal entre tes yeux; — tu les écriras sur les poteaux de tes maisons et sur tes portes. »

Dans les temps ultérieurs, les paroles prophétiques, indices de la conversion finale des Juifs, se rapportent au symbole précédent. Elles ne peuvent être pleinement comprises qu'en les rapprochant de cette formule d'esprit, qui à elle seule pourrait suppléer à toutes les anciennes Écritures, si elles avaient été détruites : « Ainsi dit l'Être, Jéhovah, le Un, je sanctifierai de nouveau mon grand nom qui aura été profané ou délaissé sur la terre. Je vous épurerai, je vous donnerai un nouveau cœur; je mettrai au dedans de vous un nouvel esprit, et à l'abri de la nouvelle alliance de paix que nous traiterons, la terre si longtemps désolée reprendra l'aspect d'un nouvel Éden, d'un nouveau jardin de délices. »

Maintenant n'est-il pas permis de s'adresser aux hommes, de quelque secte qu'ils soient, qui prétendent travailler à la conversion particulière des Juifs, sans assez se connaître eux-mêmes, sans avoir l'œil assez ouvert sur l'œuvre de transformation générale? Quelle est l'autorité actuelle de vos titres, pourrait-on leur dire, et la force de vos moyens? Au point de vue purement religieux, tous les rameaux de la branche chrétienne, ses trois grandes oppositions, latine ou catholique, grecque ou orthodoxe, saxonne ou protestante, toutes reconnaissent que les Juifs sont les fondements de l'immense édifice de la sagesse des nations, et que leur conversion future en doit former le couronnement. Toutes reconnaissent qu'Israël est l'*alpha*, la première lettre, le premier chapitre du livre universel de la loi, et que leur conversion en doit former l'*oméga*, la dernière lettre.

La plus forte tête de la révolution chrétienne, l'ex-rabbi Saül, l'apôtre Paul, sentait très-bien que, sans l'aveu des Juifs, on ne faisait qu'une œuvre incomplète, que tout resterait en suspens. C'est dans cette pensée qu'il annonçait à sa manière leur future conversion, et qu'il disait : « Si la chute des Juifs a fait la richesse morale du monde, combien plus le monde n'aura-t-il pas à s'enrichir de leur redressement et de leur abondance? »

Mais pour couronner un édifice, pour conclure un livre, il faut d'abord que l'édifice existe, que le livre soit composé dans la diversité de ses parties. Eh bien, consultons la notoriété publique, le sentiment universel. Où faut-il chercher encore le grand édifice de

la sagesse des nations? Quel est le lieu catholique, grec ou protestant, dont on puisse dire avec vérité : C'est ici qu'il s'élève! Serait-ce par hasard pour servir de couronnement à la confusion générale et croissante des esprits, que tout le monde avoue et dont tout le monde est effrayé, que la conversion particulière des Juifs devrait se produire? Point du tout. Cet acte a été réservé dans un autre but. Loin de servir de couronnement à de vieux édifices ébranlés et criants de toutes parts, il doit au contraire fournir au monde le moyen d'agir d'ensemble, et de rebâtir, selon la maxime de Bacon, une Jérusalem de nouvel esprit et de nouveau cœur, en reprenant l'œuvre *ex imis fundamentis*, par la base.

J'ai sous les yeux deux documents récents et officiels, l'un catholique, l'autre protestant.

Le document protestant est une déclaration, un programme signé par les ministres français les plus distingués de cette Église. Leur objet est de retrouver ou de recomposer un Lien commun entre les nombreuses diversités du protestantisme. Ils y sont poussés par l'activité de l'Église romaine et par les avantages que lui procure l'unité toute militaire de son organisation, bien plus encore que son unité de foi. Or, d'après cette déclaration, il existerait déjà pour la réforme trois manières d'être, trois orthodoxies distinctes : une orthodoxie ancienne, une orthodoxie moyenne et une orthodoxie nouvelle. Trois orthodoxies dans trois siècles! vous conviendrez que c'est beaucoup et même trop. Mais cette triplicité est significative à la seule condition de l'appliquer sur une plus

vaste échelle. L'ère ancienne a eu son orthodoxie résumée dans la Jérusalem des premiers temps. L'ère vulgaire moyenne ou chrétienne, à laquelle le protestantisme appartient, a fourni une seconde orthodoxie et une Jérusalem moyenne, spécialement représentée par Rome. Aujourd'hui nous avons franchi l'ère moyenne, les temps moyens, et nous sommes entrés ou nous entrons dans une ère toute nouvelle. En conséquence, la nécessité éclate d'une troisième orthodoxie ou d'un messianisme de nouveau nom.

Jadis les auteurs et promoteurs de la révolution chrétienne adressaient aux chefs établis de l'ancienne loi un genre de reproche que tout le monde a présent à la mémoire. Vous teniez entre vos mains, leur disait-on, les clefs de la connaissance de l'Éternel, les clefs de la science, et pourtant vous avez répandu ou laissé répandre de tous côtés d'épais nuages, des ténèbres et les ombres de la mort.

Mais où en sommes-nous arrivés? Que dit le document catholique, la lettre pastorale que j'ai entre les mains? Quels sont les aveux sortis de la bouche des docteurs qui, après s'être emparés des clefs de l'ancienne Jérusalem et s'être mis à sa place, ont tenu, pendant des siècles, toutes les forces vives, toutes les puissances du monde religieux, politique et moral? Ce n'est certainement pas un homme, un prélat qui, de son plein gré, a écrit et publié les paroles suivantes; c'est la justice de Dieu qui les lui a forcément imposées. Ainsi, écoutez avec une grande attention l'analogie des temps, du langage, des situations, et reconnaissez ceux à qui il appartient, en première ligne, d'être convertis.

« Je réponds au siècle infortuné au milieu duquel nous vivons, s'écrie cette voix religieuse officielle que je choisis entre mille autres. Jamais peut-être, depuis l'origine du monde, plus de nuages ont produit une nuit plus fatale, et jamais les grandes vérités les plus nécessaires à l'homme n'ont été ensevelies dans un oubli plus profond. Les ténèbres sont partout. Elles couvrent les intelligences naissantes et les esprits mûris par les années. On va jusqu'à nier Dieu... ou on se fait son égal, on s'asseoit sur son trône ! »

Reportez-vous à l'époque ancienne de transition. Devant les novateurs chrétiens sortis du sein du judaïsme et du sein du paganisme, ne pensez-vous pas que des termes à peu près semblables étaient employés par ceux des prêtres et princes des prêtres qui, à tort ou à raison, étaient convaincus de la bonté de leur cause? Ne pensez-vous pas que les prélats de l'ancienne Jérusalem disaient surtout d'une voix tantôt émue, tantôt irritée : « On va jusqu'à nier la pure unité de l'Éternel... ou l'on se fait son égal, on s'asseoit sur son trône ! »

Je termine ici ma lettre, sans savoir encore à quel moment, sous quelle date je tracerai celle qui doit suivre. D'autres soins me réclament, pendant lesquels j'attendrai de nouveaux événements.

LETTRE XXXV

1853 et l'Europe en Asie, ou comment la vieille question d'Orient redevient nouvelle et universelle.

Mai 1853.

Depuis ma dernière lettre jusqu'à ce jour, il s'est écoulé au delà d'un an. Outre les noms de Paris, Rome et Jérusalem, comme l'exposé que je vous adresse a pour titre : « La question religieuse au XIXe siècle, » plus je gagne de temps plus je réponds à la signification de ce titre. Loin de me débattre sur des textes, je me suis rigoureusement appliqué à chercher mes preuves dans l'ordre et la suite des événements. Aussi aurais-je éprouvé un regret profond si les circonstances m'eussent obligé de clore mon sujet avant d'avoir justifié l'importance que j'avais attribuée à l'an 1840 et à la question alors proposée à l'attention de l'Europe. Sans cette justification, toute la dernière partie de mes lettres m'aurait semblé incomplète, tronquée.

Mais j'ai eu moins à attendre que je ne croyais. La voilà reparue, l'affaire d'Orient, cette nouvelle phase des péripéties humaines; la voilà redescendue, cette vieille question, des régions de l'idée, de la théorie, de l'utopie, dans le domaine de la pratique ou du fait. C'est ainsi que toute chose s'enchaîne; ce qui hier était

encore une rêverie devient la réalité d'aujourd'hui, et le fait réel d'aujourd'hui passera peut-être demain à l'état d'ombre et de rêve.

La Turquie, dont toutes les bouches s'entretiennent, n'est pas seulement mêlée à la question d'Orient, mais elle en forme le nœud ; elle est presque cette question tout entière. La Turquie a embrassé dans son empire les nombreux États qui avaient fait l'ambition des plus grands conquérants du monde ancien. En Europe, elle a eu en son pouvoir la Thessalie, la Macédoine, l'Illyrie, l'Épire, la Grèce, les provinces baignées par le Danube, les îles Ioniennes ; en Afrique, l'Égypte, toute l'ancienne Numidie ; en Asie, la presqu'île d'Anatolie, la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie, la Babylonie, la Chaldée.

Quelques pertes qu'on lui ait fait subir depuis le siècle dernier et dont on la menace chaque jour, la majeure partie des anciens États que je viens d'énumérer relèvent encore de la Turquie. Sans doute sa suzeraineté sur l'Égypte est toute factice ; cependant entre les pierres précieuses de son diadème le grand sultan ne porte pas moins les noms qui impriment un caractère trinitaire à la question d'Orient, les trois noms qui, par les raisons données dans la septième lettre de ce dernier développement de mon exposé, caractérisent les poteaux et les battants d'une des principales portes du monde civilisé, Constantinople, Jérusalem, Alexandrie.

A l'occasion des difficultés politiques qui commencent à éclater, bien des gens appliquent aux Turcs le même raisonnement qu'on reproche aux partisans du socia-

lisme de tourner contre les riches. Les prolétaires sont incomparablement plus nombreux que les riches, disent ces derniers; ils ont par conséquent le droit et ils finiront par acquérir le pouvoir de les chasser de leurs retranchements et de les rejeter dans un autre ordre. Le meilleur moyen de simplifier l'affaire d'Orient, disent les autres, c'est de se défaire des Turcs et de les rejeter en Asie, attendu que les rayas, même en Turquie, sont plus nombreux que la race et la religion des ottomans.

Autrefois, les conquérants d'un pays en refoulaient avec facilité les habitants et les rejetaient sur les terres voisines dont la population en général était clair-semée. C'est ce que firent les Juifs à l'égard d'une partie des populations cananéennes, lors de la conquête de Josué. En d'autres circonstances, loin de se rendre maîtres d'un pays par la nécessité de se créer une patrie, les conquérants ne songeaient qu'à accroître leurs domaines. Ils emmenaient avec eux, comme des troupeaux, les populations vaincues, afin de les remplacer par des populations de leur sang. C'est également ce qui fut fait à l'égard des Juifs par les conquérants orientaux, après la chute de Samarie ou des dix tribus et après la chute de Jérusalem; de là les jours d'exil et de captivité que la poésie de l'ancien peuple a rendus si célèbres.

Mais, de notre temps, le refoulement des populations n'est pas aussi facile. D'ailleurs nous avons la preuve qu'il est une foule de révolutions politiques et religieuses qui peuvent se faire sur place et de manière à devenir aussi favorables, aussi fécondes pour les vaincus que pour les vainqueurs.

Si plusieurs millions de Turcs étaient rejetés d'Europe en Asie, leur établissement pourrait-il s'effectuer sur le territoire de l'Asie méditerranéenne? Rien n'est moins probable. D'un côté la perte de Constantinople, de l'autre l'occasion offerte aux Russes de descendre dans l'Asie mineure, leur rendrait cette province impossible. Avec Alexandrie et Constantinople, ils seraient bientôt privés de Jérusalem. Enfin sans la Syrie, l'Anatolie, l'Égypte, que deviendrait pour eux Damas, le premier foyer de leur puissance? La logique du refoulement obligerait de les rejeter au delà de l'Euphrate.

Tout cela peut arriver, sans doute, mais la difficulté n'est pas médiocre.

D'ailleurs, une fois les Turcs dispersés, et c'est là ce qui les maintient, la question d'Orient devient plus vive encore, plus pressante que jamais. Constantinople, Alexandrie, Jérusalem retomberont-elles sous une seule et même main? Aucun État de l'Europe ne voudrait y consentir. Divisera-t-on les possessions des rives de la Méditerranée orientale en trois parts? Fera-t-on une Turquie d'Europe, un empire grec renouvelé, capitale Constantinople? Fera-t-on une Syrie nouvelle, capitale Antioche ou Damas, dont un des départements comprendra la Terre Sainte et Jérusalem? Fera-t-on une nouvelle Égypte avec Alexandrie ou avec quelque autre Memphis? Mais alors, au bout d'un temps très-court, on ramènera à peu de chose près les guerres des successeurs d'Alexandre. Les possesseurs de Constantinople sentiront la nécessité d'étendre leur influence en Syrie; les maîtres de la Syrie en Égypte. C'est pour-

quoi bien avant l'an 1840 et avant que les affaires d'Orient eussent acquis un intérêt public, mes recherches sur la domination de Rome en Judée et sur les résistances de Jérusalem m'avaient conduit à établir que cette vieille nouveauté, la question d'Orient, que la solidarité des trois points représentés aujourd'hui par Constantinople, Jérusalem, Alexandrie, expliquaient la politique, la diplomatie et les batailles livrées entre les dynasties des Séleucides ou des Antiochus et des Ptolémées.

Enfin pour surmonter la difficulté, pour échapper à la réunion dans les mêmes mains des trois cités solidaires, ou pour éviter des chocs aux maîtres des trois régions, en viendra-t-on à un accord intelligent, à une combinaison nouvelle? Entre Constantinople et Alexandrie, établira-t-on un pays neutre, une médiatrice sainte, une cité gardienne indépendante de la principale porte ouverte entre l'Europe, l'Afrique, l'Asie. Dans ce cas, vous voyez comment nous retombons en plein dans mon sujet : la question d'Orient et la question religieuse au XIXe siècle deviennent identiques.

Aussi que faut-il penser de l'opinion, du cri général qui, dans l'intérêt des affaires privées, demande, exige que la question d'Orient soit résolue en peu de jours, en quelques semaines? Quelques semaines, bon Dieu! Mais est-il permis de toucher à la fin lorsque nous sommes à peine au commencement? Au contraire l'on doit s'armer de prudence et de patience. Tantôt active, tantôt suspendue ou voilée par d'autres préoccupations, la question d'Orient épuisera toutes les générations actuelles. Elle enjambera sur le siècle pro-

chain. Aujourd'hui, en 1853, son caractère est essentiellement politique : il s'agit de Constantinople et des Dardanelles. Demain peut-être le débat deviendra commercial, à l'occasion de l'Égypte, de la mer Rouge, de Suez. Dans quelque temps cette même question apparaîtra religieuse; car, entre l'Europe et l'Asie, outre les intérêts, il y aura à se faire de grandes concessions d'esprit, de nouveaux sentiments à développer.

Déjà l'unité de l'Europe qui a été tant désirée, tant préconisée, et qu'on n'a jamais sérieusement obtenue, n'est plus qu'une pensée de second ordre. Le centre des affaires du monde est changé. Une unité nouvelle, plus générale, plus large, se couve dans les cieux comme sur la terre.

En attendant, l'affaire dans laquelle la Turquie entre pour une si grande part, réimprime un caractère remarquable de vérité pratique aux paroles suivantes de Polybe que j'ai citées ailleurs à l'occasion de notre conquête en Afrique :

« Avant la guerre de Macédoine, dit cet historien homme d'État, antérieur de deux siècles à Jésus-Christ, les choses qui se produisaient dans le monde n'avaient entre elles aucun lien. Pour concevoir des entreprises et les exécuter, chaque État cédait à des exigences particulières, chaque action se renfermait dans le lieu où elle était accomplie. Depuis cette époque, tous les faits se sont réunis comme en un corps, les affaires de l'Italie et de l'Afrique n'ont formé qu'un seul tout avec celles de la Grèce et de l'Asie. »

LETTRE XXXVI

Suite de la question d'Orient; affaire des Lieux Saints et confusion d'idées qui s'y rattache.

Juin 1853.

L'Orient est vaste. En cette année 1853, si le cri de question d'Orient était resté isolé, s'il ne s'accompagnait pas d'un autre cri qualificatif, de quelque autre question destinée à déterminer le lieu où elle se concentre, une certaine hésitation me serait permise. Rien ne m'empêcherait de parler de la question d'Orient au point de vue politique; mais j'aurais l'air, peut-être, de faire un effort, d'agir arbitrairement pour la ramener à la question religieuse. Heureusement les événements actuels reçoivent des titres exempts de toute incertitude et qui servent à les définir.

Sauf à être oubliée complétement dans peu de jours, comme il est d'usage, la question qui vient de former le texte des conversations de tout le monde est celle des *Lieux Saints*. En même temps qu'elle s'identifie avec l'affaire d'Orient, cette question entraîne une confusion d'idées qui en cache la vraie nature.

Afin d'en opérer le dégagement, il faut se souvenir que la dernière péripétie de l'épopée judéo-romaine

n'arriva que soixante-cinq ans après le siége de Titus, sous le règne d'Adrien, à la suite de la plus terrible guerre que la Judée eût jamais soutenue. La colère de Rome, en cette circonstance, tenait à la crainte que l'Orient tout entier ne finît par s'associer à l'insurrection dont Jérusalem était le foyer, et qui se propageait déjà sur divers points de l'empire. Dans le dessein d'éviter à l'avenir quelque autre mouvement de ce genre, l'œuvre de Titus fut consommée. Non-seulement Jérusalem subit une nouvelle ruine, non-seulement ses Lieux Saints et surtout le Lieu Saint par excellence, la montagne de l'Éternel, la plate-forme du Moria, passèrent de nouveau sous le soc de la charrue; mais on enleva son nom à l'antique cité. On reconnut que ce nom était une puissance. Désormais il fut ordonné que la ville de David s'appellerait *Ælia Capitolina.* La première de ces qualifications indiquait qu'elle avait été vaincue matériellement par Adrien, de la famille des Ælius; la seconde indiquait que Jupiter et les dieux immortels du Capitole l'avaient emporté spirituellement sur le Dieu des Juifs, sur le temple de la montagne sacrée.

Pendant deux siècles Ælia Capitolina prévalut; le nom de Jérusalem était oublié par tous les désintéressés, par les générations nouvelles. Les mêmes décrets qui avaient déterminé le changement de nom, imposaient aux Juifs la défense rigoureuse de s'approcher, au delà d'une certaine distance, de leur cité mère et des Lieux Saints. Une circonstance bien connue et transmise par saint Jérôme, est que sous les yeux mêmes de ce père de l'Église, dans le v[e] siècle, une foule de Juifs,

chaque année, au retour de leurs solennités, obtenaient à prix d'argent la faculté d'aller pleurer quelques instants sur la désolation des Lieux Saints, sur la ruine de leur patrie.

Il fut donné à Constantin de rendre à Jerusalem son nom sacré, et d'effacer celui d'Ælia Capitolina. Alors les nouveaux Lieux Saints prirent la prééminence sur ceux qui les avaient précédés et qui ne conservèrent pas moins leur raison d'être indépendante, leurs prétentions personnelles. Hélène, épouse répudiée de Constance Chlore et mère de Constantin, fut la femme qui mit le plus de zèle et qui acquit le plus de renom dans l'établissement des Lieux Saints de nouvelle date. Hélène fit bâtir une église sur le Calvaire ; et, trois cent vingt-six ans après la naissance de Jésus-Christ, c'est à cette princesse qu'on attribua l'honneur d'avoir été la première à découvrir les restes de la vraie croix.

La conquête successive de Jérusalem par les Persans et les Sarrasins dans le VII[e] siècle, par les Seldjoucides dans le XI[e], les avanies faites aux pèlerins chrétiens avides d'aller visiter la Palestine furent une des causes des croisades, et provoquèrent les prédications irrésistibles des Pierre l'Hermite et des saint Bernard. Mais comme en 1270 ces entreprises eurent pour résultat final de laisser les Turcs maîtres absolus des Saints Lieux anciens et nouveaux, vous en savez les conséquences. De siècle en siècle plusieurs États de l'Europe conclurent avec eux des arrangements et traités en faveur de leurs propres sujets et pèlerins.

Telle est la base diplomatique de la question actuelle des Saints Lieux. Elle se réduit à peu près à ceci ; appartient-il aux moines grecs ou aux moines latins, aux prêtres de la communion orientale, dite orthodoxe, ou de la communion occidentale catholique d'avoir la prééminence dans l'église du Saint-Sépulcre et l'église de Bethléem ? Entre ceux-ci et ceux-là, à qui l'aptitude, le droit et les priviléges ratifiés par la puissance ottomane, de régler la piété des fidèles, de recevoir leur tribut, de leur donner ou leur vendre des indulgences ?

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, on conçoit le sentiment que suscite la question ramenée à de pareils termes, et la manière générale d'exprimer ce sentiment. Personne ne regarde le débat, aujourd'hui pendant, comme une affaire sérieuse ; personne n'y voit rien au delà d'une occasion, d'un prétexte pour engager une lutte beaucoup plus grave. Ce n'est, dit-on, qu'un accessoire insignifiant auprès de l'intérêt principal ; mais en cela à mon sens, réside la confusion des idées.

Lorsque la révolution française est de nouveau en voie de préparer ses armes de guerre, lorsque tant de choses réputées immuables pendant des siècles sont déjà toutes changées, vous arrèterez-vous à l'opinion générale du jour ? Croirez-vous que c'est en vain que ce fait extérieur se produit, la direction forcée de tous les yeux, tant de l'Orient que de l'Occident, vers Jérusalem vers la question des Lieux Saints ? Ne distinguerez-vous pas dans cette question un point de vue qui renverse complétement les appré-

ciations indiquées? Loin d'être un prétexte, une occasion, elle forme au contraire l'objet principal auprès duquel l'intérêt prédominant d'aujourd'hui n'est lui-même qu'une introduction, qu'un prologue, un accessoire.

Certes non; ce n'est pas entre des couvents et des moines, ni entre des hommes, quels que soient leur situation libre ou leur caractère officiel, que la question des Lieux Saints est réellement engagée. Le débat porte plus haut. Il est à résoudre entre les deux montagnes dont nous avons longuement parlé à l'occasion du mystère des deux croix. Si on les considère en proportion de leur masse, sans doute ces montagnes ne représentent que l'infiniment petit. L'une offre si peu de saillie sur le terrain environnant que le souterrain d'une église, son caveau la renferme tout entière. Quoique plus rapprochée de l'état d'une colline, l'autre a pu être réduite en plate-forme à une époque bien éloignée de cette puissance qui, de nos jours, permet de se défaire des montagnes avec autant d'aisance et de promptitude que s'il s'agissait d'abattre un chêne ou de couper un roseau.

Mais quel contraste ! Ces mêmes montagnes entre lesquelles roule la véritable question des Lieux Saints, et par suite toute la question Paris, Rome, Jérusalem, ces mêmes montagnes à peine dignes du nom de buttes, en regard de tant de milliers de pics qui se rencontrent sur la terre, à peine semblables à des insectes auprès de colosses, deviennent tout à coup l'infiniment grand. Elles s'élèvent en esprit bien au-dessus des Andes ou de l'Hymalaya, dès qu'on les

mesure en proportion du rôle moral qu'il leur a été prescrit de remplir. Celle-là est le Calvaire, celle-ci le Moria, ou mont de la Vision, cette montagne de l'Éternel dont il nous a été déjà dit, sans restriction, qu'elle s'élèverait un jour par ses lumières et ses justices au-dessus de toutes les montagnes.

LETTRE XXXVII

Suite de l'affaire des Lieux Saints, incident des clefs et nouvelle application de cette parole biblique : « Qui me délivrera de mes angoisses ? »

Juillet 1853.

Après les nouvelles et récits arrivés d'Orient, qui ont occupé le monde de l'affaire des Saints Lieux, une autre affaire est survenue, l'incident des clefs.

Si on rapproche la signification attachée à cette question des clefs et l'intérêt réel qu'elle comporte, on y découvre les mêmes différences que dans le double aspect de la question précédente.

Au figuré, comme au positif, toute région et tout édifice, toute science et toute œuvre a ses clefs. Il y a des gens chargés d'ouvrir ou de fermer l'entrée

des états, des cités, chargés également d'ouvrir les sanctuaires de l'art, les portes de la science. Une de mes dernières lettres sur les conversions a rappelé le reproche que l'Église n'a cessé d'adresser aux chefs et maîtres de l'ancienne Jérusalem, celui d'avoir tenu entre leurs mains les clefs de la science de l'Éternel et de n'en plus connaître l'usage.

D'après l'histoire de l'ancien peuple, ce qui a fait la gloire impérissable de David, c'est d'avoir compris l'intérêt des clefs, non-seulement dans l'ordre religieux et moral, mais dans l'ordre politique. Sous ses auspices Jérusalem avait été bâtie sur un trépied qui fut une des premières causes de la gloire et des richesses obtenues par Salomon. J'ai expliqué ailleurs comment une des branches de ce trépied s'appuyait sur la Méditerranée et donnait une clef de cette mer; l'autre, s'appuyait sur la mer Rouge et donnait une clef du côté de l'Océan; la troisième branche, la plus longue du trépied, atteignait jusqu'aux passages de l'Euphrate et formait la clef qui, pour être employée avec plus d'assurance, inspira à Salomon l'idée de bâtir entre Jérusalem et ce fleuve la ville ou la station fortifiée de Tadmor, Palmyre.

Par ce moyen, la Judée se trouvait constituée comme gardienne de la porte naturellement ouverte à l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Elle protégeait le transit par terre des hommes et des choses entre l'Égypte, la Syrie et les régions situées entre les deux fleuves l'Euphrate et le Tigre, ou la Mésopotamie. Le peuple d'Israël personnifié et déjà civilisé, Jacob, offrait aux voyageurs et aux caravanes une voie assurée contre

les attaques d'Ismaël et d'Esaü ou les tribus nomades, les Bédouins du désert.

Aujourd'hui, remarquez-le bien, en cette année 1853, ce sont également trois clefs de même nature qui ébranlent la politique et qui sont à la veille de faire marcher les unes contre les autres de vaillantes armées. Ici c'est la clef de la mer Noire, là, c'est la clef de la mer Rouge, plus tard ce sera peut-être la clef de la Méditerranée. Chacun est avide de se faire ouvrir des portes ou de pouvoir les fermer. Mais l'objet des clefs renferme beaucoup d'autres caractères. Elles ont servi de figure, d'allégorie, d'emblème à toutes choses.

Ainsi, longtemps avant qu'il fût question des clefs de David et de Jérusalem, la clef avait joué un rôle immense dans les religions de l'Égypte. Sur les monuments de ces contrées, presque toutes les grandes divinités en sont armées pour indiquer la puissance qui provoquait l'événement annuel regardé comme sacré, les inondations du Nil. Selon leurs sentiments de bienveillance ou d'indignation, il était censé que les dieux en ouvraient ou en fermaient les sources. Par extension la clef en était venue à représenter le pouvoir de répandre ou de retenir les eaux vives et fécondantes de l'esprit, de l'âme; d'ouvrir ou de fermer l'accès des cieux.

Voilà donc comment l'intérêt véritable et universel de la question des clefs se trouve à son tour être le même au fond que dans la question Paris, Rome et Jérusalem. La cité d'ère ancienne a eu ses clefs, celles de David : la Jérusalem d'ère moyenne, Rome, a eu les

siennes, celles de saint Pierre. L'ère nouvelle, la cité représentative de sa civilisation, sa Jérusalem future aura un nouveau temple ; et à nouveau temple, à nouvelle cité il faut évidemment de nouvelles clefs.

A l'heure où je vous écris, l'incident des clefs est d'une nature différente. La diplomatie s'agite, l'Europe entière est émue pour savoir ce qui sortira de cet incident. A qui doit rester, en définitive, dans les églises de Jérusalem et de Bethléem le dépôt des saintes clefs? Est-ce aux Grecs ou aux Latins? L'un s'introduira-t-il dans l'édifice sacré par la grande porte, tiendra-t-il la clef majeure; l'autre n'aura-t-il à son usage qu'une voie de tolérance, qu'une clef presque dérobée?

La querelle est grave ; elle va s'envenimant. On raconte que chaque jour l'intervention de l'aga devient nécessaire. A tout prendre, c'est la figure calme et impassible du Turc qui représente en cette occurrence le Dieu de paix. Malgré les saintes lustrations dont ils sont empreints, les champions grecs et romains, au contraire, ressemblent, dit-on, à des envoyés de Mars ou de Bellone ; ils soufflent et provoquent la bataille.

Pour compléter le tableau, une pierre tumulaire s'ébranle ; celle qui s'est déjà soulevée au bruit des croisades ; celle qui recouvre, en esprit, la femme allégorique, l'ancienne Jérusalem tuée et ensevelie par les deux Romes, mais non point morte. Cette figure de femme encore enveloppée d'un linceul laisse échapper une parole que l'Orient transmet à l'Occident avec la rapidité miraculeuse et pourtant si vraie de l'étincelle électrique.

Dans les anciennes écritures et particulièrement dans les chants, les odes de David, une exclamation reparaît avec fréquence : « Qui me délivrera de mes angoisses, si ce n'est toi, ô Éternel ! » La parole partie des profondeurs actuelles de la ville désolée reproduit la même exclamation accompagnée seulement de quelques variantes : « Qui me délivrera, ô Éternel, dit-elle, de tous ceux qui pèsent depuis si longtemps sur moi, qui me rendent stérile et me causent tant d'angoisses? qui me délivrera, si ce n'est toi, des Grecs et des Romains, des Arabes et des Turcs, des juifs et des chrétiens? à qui devrai-je, si ce n'est à toi, ô seul et véritable Rédempteur, le nouveau nom que tu m'as promis; qui m'apportera mon nouvel esprit, mon nouveau cœur, qui me fera chanter un nouveau cantique? »

LETTRE XXXVIII

Traité de triple alliance en 1854; rapprochement avec celui de la Sainte-Alliance en 1815 et celui de Londres en 1840.

Mars 1854.

Vous reconnaissez, je pense, que je suis loin de demander mes preuves à des faits de second ordre. Les nouveaux événements arrivent en quelque sorte au-

devant de mon sujet; je n'ai recours qu'à ceux qui sont sous les yeux et sur les lèvres de tout le monde.

En ce mois de mars 1854, la question d'Orient amène un nouveau traité de triple alliance. Si on ne l'a pas intitulé religieux, comme celui de la sainte-alliance en 1815, il en a pourtant les caractères. Sous ce rapport même, les trois actes de Paris au commencement de la Restauration, de Londres en 1840, et de Constantinople en 1854 marquent une progression croissante.

En dehors de son objet politique, et dans sa nature officiellement religieuse, le traité de 1815 nous a décelé un caractère transformateur, presque révolutionnaire.

Ses auteurs sont trois têtes couronnées représentant l'Église grecque, l'Église latine et l'Église protestante ou saxonne.

De leur propre autorité et en vertu d'une sorte de mission providentielle qu'ils s'attribuaient, les trois contractants s'étaient fait un terrain religieux commun. Là, on rejetait au dernier rang, on mettait comme sous les pieds, toutes les qualifications et préjugés traditionnels que, par institution, par dogme, par article de foi, chacune des trois Églises avait coutume d'étendre aux deux autres. Ainsi sur ce nouveau terrain et au nom même des Écritures et de la sainte Trinité, la prétendue hérésie embrassait le prétendu néo-paganisme ou la nouvelle Babylonne. A leur tour cette hérésie et ce néo-paganisme étaient embrassés par le prétendu schisme et lui rendaient la pareille. En conséquence, rien n'aurait empêché d'élever un nouveau temple sur le terrain commun créé par le côté religieux de l'acte

en question, et d'attacher un nouveau pontificat à l'expression de cette nouvelle alliance.

Mais il y a des préjugés réciproques, des obstacles tout autres que ceux qui dans la déclaration de la sainte alliance, ont été effacés; il y a un terrain à chercher et à obtenir qui concilie quelque chose de plus que les trois principales oppositions ou rameaux d'une seule des branches issues du tronc primitif de la religion des Écritures, la branche chrétienne. Or, le traité de 1840 a été un pas de plus fait dans cette recherche. La voix des enfants de Mahomet, des serviteurs du prophète y a été entendue. De même que le pape, Photius et Luther s'étaient donné la main dans le traité précédent, de même Mahomet est appelé ici à donner la main aux uns et aux autres. Il n'entre pas encore dans la confédération européenne ou sur le terrain commun; mais il y touche.

En 1854, le progrès est formel, l'élargissement du cercle facile à apprécier. Sans doute on ne doit pas oublier qu'un diplomate célèbre de notre temps a dit qu'en diplomatie surtout la parole avait été accordée à l'homme pour mieux cacher sa pensée; mais jusqu'à preuve du contraire, il n'y a aucun motif de ne pas admettre la bonne foi, de substituer des suppositions à des actes authentiques. D'après le traité de cette présente année, la France, l'Angleterre unissent leurs forces à la Turquie pour conserver l'intégrité de l'empire Ottoman. Si la guerre éclate contre le drapeau béni par la communion grecque et au nom des plaies de Jésus-Christ, ce sera certainement le clergé papal qui bénira les drapeaux français, un autre clergé l'éten-

dart du Koran, et un troisième dont la parole répandra sur le léopard d'Albion quelques encouragements évangéliques.

Cependant au-dessus de l'intégrité de l'empire turc, un même but a été expressément assigné par le nouveau traité à cette triple bénédiction, les progrès de la civilisation, son unité future. Ainsi la civilisation en progrès, la cité que l'ère nouvelle est en travail de rebâtir réussit à rallier ceux que les cités d'ère précédente laissaient séparés; elle rend amis les cœurs qui en dépit des paroles les plus belles en apparence, restaient positivement ennemis; enfin elle entend faire marcher la tête droite, des hommes et des populations que les Églises dominantes se plaisaient à tenir dans les langes et à l'état de nourrissons, afin de mieux donner des preuves de leur amour maternel et de leurs qualités de bonnes nourrices. Dans ces conditions, il est constant que la destinée faite à l'ancienne légitimité se reproduit également pour le droit de sainteté. Cette sainteté se déplace; et le temporel de la nouvelle civilisation témoigne déjà, par providence, qu'il emporte avec lui son spirituel ou une nouvelle phase de la religion qui ne se connaît pas encore elle-même.

LETTRE XXXIX

La guerre en 1854.

Mai 1854.

Dès que le réveil de la question d'Orient a fourni à mon exposé sa fin naturelle et les dernières preuves sur lesquelles il m'était permis de compter; dès qu'à Paris, à Rome, dans l'Europe entière, la force des choses a ramené tous les regards vers Jérusalem, vers la question des Lieux Saints et vers l'affaire des clefs, je n'ai plus qu'à enregistrer de loin en loin quelques événements. Nous entrons dans une nouvelle péripétie, et je n'attendrai pas sans une vive impatience le jour où ma conclusion pourra vous être adressée sous des auspices favorables.

En 1854 une grande guerre est déclarée entre les premières puissances de l'Europe. Est-ce un motif de croire que le baptême de sang, que la religion des sacrifices humains, entre pour jamais dans les plans de la Providence? Est-ce que nulle question, pas plus la question d'Orient que toute autre, n'aurait le droit de poindre, de se développer, de se résoudre, qu'à la condition de coûter une multitude de victimes et de cruelles douleurs?

Rome deuxième de nom, ou catholique, a cédé à

une pensée qui a fait son originalité, sa grandeur, mais qui est devenue en même temps la cause d'une foule de complications et de troubles. Elle a transporté dans l'ordre des invasions et conquêtes de l'esprit, et sous l'invocation d'un Dieu de paix, le système des armées permanentes, l'obéissance, la discipline que Rome première ou païenne avait développés avec tant de succès dans l'ordre des conquêtes matérielles et sous l'invocation du Dieu de la guerre.

Toutefois la direction imprimée à cette pensée et sa figure de paix n'ont nullement empêché que les guerres, les violences, aient été aussi fréquentes, aussi terribles pendant l'ère vulgaire et moyenne qu'en aucun autre temps. Les passions n'ont fait que diversifier leurs formes, de sorte que durant les mauvais jours du monde chrétien elles ont acquis un caractère jusqu'alors inconnu et plus sombre.

Il convient de rendre à la guerre la justice qui ne saurait lui être refusée. La violence, la destruction existaient parmi les hommes bien avant que la guerre se fût élevée au rang d'un art, d'une science. La guerre a humanisé la violence, la guerre a discipliné le ravage, elle en a fait des instruments protecteurs et civilisateurs. La guerre a porté au plus haut degré le pouvoir de l'unité, de l'ensemble. Elle a suscité dans les âmes des sentiments généreux, le dévouement, le sacrifice de soi-même en faveur d'un grand intérêt, d'une patrie, d'une idée. Enfin la guerre est autorisée jusqu'ici à demander à la paix quelles garanties cette dernière est capable de lui offrir contre les faiblesses d'esprit et les amollissements de cœur dont une pé-

riode trop longuement pacifique devient l'occasion presque inévitable.

Au moment où nos armées occidentales et nos flottes sont en marche pour l'Orient, cette observation revient naturellement à la pensée, que rien ne s'accomplit qu'après des initiations successives, qui font l'intérêt de notre vie et le mouvement de l'histoire. Ainsi, quel long intervalle de temps n'a pas été requis pour arriver à notre belle et grande unité française ! Quelque huit à neuf siècles y ont été employés. Et encore de quoi s'agissait-il dans ce travail ? De réunir des terres, de petits États qui se touchaient les uns les autres, qui se trouvaient comme enceints dans une même et forte ligne de frontières, qui participaient à la fertilité d'un même sol, aux charmes d'un même climat. Avant d'amener l'Europe et l'Asie à une féconde unité, et malgré notre rapidité actuelle d'exécution, jugez, par conséquent, tout ce qu'il faudra encore de temps, d'agitations de corps et d'esprit, de combinaisons différentes et souvent opposées.

Si l'on pouvait calculer avec une rigoureuse exactitude le balancement des masses armées qui s'est opéré tantôt d'Orient en Occident, et tantôt d'Occident en Orient, on finirait peut-être par y découvrir une certaine régularité, un va-et-vient qui ne manquerait pas d'analogie avec les oscillations du pendule.

Au nombre des mouvements effectués par l'Europe ancienne sur l'Asie, il en est un qui doit nous intéresser ici au-dessus de tous les autres, car on y rencontre cette singularité que longtemps avant la naissance de Jésus-Christ et deux mille ans au moins avant que des

Juifs fussent devenus Français, des Français, je me trompe, des Gaulois avaient été amenés à recevoir l'initiation, le baptême de la nation juive. En l'année 278 environ avant l'ère actuelle, une irruption terrible de bandes gauloises s'était faite sur l'Orient et particulièrement sur la Grèce. Leur bravoure menaçait déjà ces contrées d'une complète sujétion, si des discordes intestines, la famine et la fureur extraordinaire des éléments n'avaient concouru à les disperser.

Plusieurs débris de cette invasion se tournèrent vers l'Asie mineure, et obtinrent au centre de cette contrée un établissement qui reçut le nom de Galatie, en souvenir de leur pays originaire.

C'est à ces Gaulois ou Galates que fut adressée une épître de saint Paul, d'après laquelle on reconnaît qu'il y avait depuis longtemps au sein de cette nouvelle nation un grand nombre de Juifs de race galate ou de Gaulois convertis, et surtout un grand nombre de demi-Juifs ou de Gaulois judaïsants.

A cause même du nouveau mouvement européen et du prologue affecté à la question d'Orient, il est une donnée ancienne, plus curieuse encore que l'événement dont je viens de vous parler : c'est l'appréciation d'un des meilleurs observateurs qui aient existé relativement aux populations d'Europe et à celles d'Asie. Sans doute on est étonné de la manière dont Aristote s'en exprime. Mais quoique son jugement soit infirmé par les progrès si actifs de notre civilisation, il ne convient pas moins de s'y arrêter et d'en tirer profit en faveur de l'unité future.

« Les peuples qui habitent les climats froids, dit-

il dans son quatrième livre de la *Politique*, reproduit de nos jours par un interprète éminent, les peuples d'Europe sont en général pleins de courage; mais ils sont certainement inférieurs en intelligence et en industrie, et s'ils conservent leur liberté, ils sont politiquement indisciplinables, et n'ont jamais pu conquérir leurs voisins. En Asie, au contraire, les peuples ont plus d'intelligence, d'aptitude pour les arts, mais ils manquent de cœur et restent sous le joug d'un esclavage perpétuel. La race grecque qui, topographiquement, est intermédiaire, réunit toutes les qualités des deux autres; elle possède à la fois l'intelligence et le courage. »

Après avoir reconnu les services rendus par la guerre à la marche de la civilisation et ceux qu'on lui devra peut-être encore, il ne faut pas moins proclamer qu'un siècle de lumières ou réputé tel est tenu de se montrer conséquent avec lui-même. A toute chose sa saison. Lorsqu'il a porté si haut la triple liberté de la pensée, de la parole, de l'écriture, le XIX[e] siècle n'a point usé de restriction mentale; il a entendu, il a cru que, sous les auspices de cette triple liberté, tout droit, toute vérité, toute raison arriverait à la prééminence par ses propres forces.

Aujourd'hui on semble avoir oublié cet engagement. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les palinodies se succèdent. On parle de la guerre tout comme on aurait fait il y a plusieurs centaines d'années. Hier les hommes qui déclaraient la guerre impossible sont les plus ardents à en appeler à la flamme et au fer. On étale, avec une complaisance,

heureusement exagérée, toute une liste de procédés de destruction effroyables. Ces agitations, il est vrai, n'ont d'autre objet avoué que d'en finir plus vite avec la nécessité des combats. Le désir commun est d'échapper aux fatigues de l'incertitude, afin d'assurer plus de sécurité et d'avenir aux voies pacifiques. C'est ainsi et non autrement qu'on s'est toujours exprimé, même aux époques barbares. C'est ainsi que les luttes les plus longues ont été engagées. Dans le jeu de la guerre comme dans tout autre, un premier entraînement, un premier pas laisse difficilement prévoir toutes ses conséquences.

Si la guerre un jour doit être abolie, si elle doit devenir étrangère à l'humanité, quel est le moyen capable de précipiter ce résultat, le moyen qui fait que la guerre de 1854 relève du sujet que je traite? N'est-ce pas qu'une alliance nouvelle, aussi avancée que possible en égalité et en liberté, commence à se resserrer entre les populations civilisées; n'est-ce pas que les esprits prépondérants s'accordent déjà à vouloir édifier la Jérusalem des nouveaux temps sur des bases telles qu'il ne soit permis à personne, et surtout qu'il n'y ait aucun intérêt sérieux pour personne de tirer l'épée!

LETTRE XL

Évocation des esprits au XIXe siècle.

Février 1855.

Le siége poursuivi sur les bords de la mer Noire par les forces de l'Europe occidentale semble appelé à prendre des proportions énormes correspondant à la grandeur de la question dont il signale le nouvel avénement. L'occasion de clore mes lettres sous les auspices que je désire peut être indéfiniment reculée.

Sur ces entrefaites, j'ai à vous signaler une nouvelle preuve d'après laquelle, à certains moments qui exigent d'être saisis avec promptitude par l'observateur, chaque siècle reproduit les superstitions, les passions, les entraînements des siècles antérieurs, dans les formes mêmes qu'on supposait et qui sont, en réalité, disparues. La société, tout comme les individus, subit en quelque sorte ses cauchemars. Rappelez-vous l'année 1832 et la triste surprise qu'elle nous fit éprouver, lorsque dans le quartier central de notre capitale et à quelques centaines de pas du plus vaste dépôt des connaissances humaines, nous sommes tombés ensemble au milieu d'une scène littéralement renouvelée du moyen âge. Une foule irritée demandait à grands cris de mettre la main sur un malheureux, protégé par un

poste de soldats; on l'accusait d'avoir jeté dans les eaux des poisons, cause prétendue du fléau qui nous venait du fond de l'Asie. Le pendant de cette image fut l'affaire de 1840 que la dernière lettre de ma seconde partie a eu à retracer avec quelques détails, alors que sur divers points de l'Europe on discuta sérieusement pour savoir si la religion juive, ou la branche judaïque de cette religion n'autorisait pas ses sectateurs à égorger tous les ans un étranger, afin de mêler son sang au pain azyme de la solennité pascale.

Aujourd'hui un troisième tableau vient se placer entre les deux précédents. Notre XIX[e] siècle, le siècle des lumières se reprend à l'évocation des esprits. Ce n'est pas un fait isolé. La fièvre évocatrice s'étend sur les deux mondes, Amérique et Europe. Sans contredit un grand nombre parmi nous n'y voit qu'un jeu; mais un grand nombre aussi s'en trouve ébranlé, de telle sorte que cet incident a déjà pris son rang dans les éphémérides morales de notre époque. Je croyais en avoir fini sans retour avec l'Exode et le Deutéronome; mais l'actualité, passez-moi l'expression, m'oblige d'y revenir. « Cherchez l'Éternel, le Dieu vérité sans iniquité, le vrai, le juste, s'écriait l'antique et mâle législateur; gardez-vous de suivre les superstitions et les vanités des populations qui nous entourent. Ne vous rendez pas dépendants de l'influence supposée bonne ou mauvaise du soleil, de la lune, des étoiles; ne vous abusez pas non plus jusqu'à courir après l'évocation des morts; jusqu'à consulter des esprits de Python. »

Des statistiques fidèles attestent qu'après les revirements politiques, toutes les secousses morales, toutes

les causes qui ont fortement développé la peur, le nombre des affections maladives de l'esprit augmente dans une proportion considérable. Sans agir aussi à fond, les mêmes causes propagent leur influence sur le corps entier de la société, et lui impriment une susceptibilité communicative et fébrile. La tendance nouvelle et passagère en est un effet et un exemple.

Nous sommes convenus dans ma dernière lettre que la guerre proprement dite n'avait pas mis au monde les fureurs humaines, l'avidité presque animale pour le sang, le ravage, la destruction. Au contraire la guerre a discipliné et comme civilisé ces dispositions préexistantes.

La même observation s'applique à la crédulité considérée dans ses rapports avec les religions, au goût du merveilleux et surtout du merveilleux de la pire ou de la plus ridicule espèce. Ce goût, cette crédulité existaient parmi les hommes bien avant qu'il y eût des religions définies, des religions passées à l'état d'art et de science. L'affaire de la religion a été aussi de discipliner, de civiliser la crédulité, de lui imprimer une direction beaucoup meilleure que celle qui était laissée au hasard des circonstances.

Otez-nous pour un certain temps l'imprimerie, la facilité des communications, l'échange journalier des idées, et notre ère de civilisation tombera peut-être rapidement au-dessous des époques réputées les plus superstitieuses, les plus obscures.

Mais comme tout avantage entraîne à jamais quelque inconvénient, comme l'effet finit par devenir une cause, les moyens favorables pour détruire ou am

liorer la crédulité d'un temps, ont subi de fâcheux destins; ils sont devenus un principe de crédulité, une provocation à des superstitions d'une autre époque ou d'une autre nature.

Au XIX[e] siècle, par exemple on a annoncé à grand bruit le retour des apparitions religieuses. On a fermement soutenu que des Saintes et des Saints, que la Vierge, elle-même, se rendaient visibles pour quelques uns : ici dans le demi-jour d'une église, là sur une montagne ou dans une caverne; tantôt en s'adressant à des hommes faits, tantôt à des enfants; une fois pour convertir des individus catholiques à la catholicité, d'autres fois pour convertir des protestants ou des juifs.

Eh bien, lorsque ces apparitions sont censées descendre matériellement d'en haut, pourquoi le contrecoup ne se ferait-il pas sentir? Pourquoi en ce même siècle, n'évoquerait-on point les esprits d'en bas? Pourquoi ne se verrait-on pas ramené à la pythonisse d'Endor ou aux priviléges de Tirésias?

A la vérité il est une raison plus sérieuse qui explique et surtout qui atténue cette fièvre et faiblesse du jour.

A un moment donné, la matière, les corps ont obtenu l'admirable faveur de parcourir l'espace avec une rapidité capable de devancer les expressions de l'esprit, la parole, l'écriture. Alors l'esprit et la parole se sont trouvés comme humiliés de leur infériorité. Ils ont réagi sur eux-mêmes et ont bientôt réparé le temps perdu, regagné la prééminence.

Un miracle, un grand miracle s'est opéré. Rien

n'est impossible à Dieu. Dans l'intérêt de la transformation et réédification universelle, Dieu a voulu que, à des distances incalculables, l'homme interrogeât l'homme, et lui répondît dans un intervalle de temps mille fois plus court que la rapidité qui venait d'être imprimée aux corps ou à la matière. Comparé aux miracles anciens, le caractère distinctif du prodige moderne consiste à être vrai pour tout le monde, sans exception, et non pas seulement pour certains esprits, certains climats, certaines sectes.

Au premier bruit de son apparition, les multitudes, surtout parmi les plus crédules, avaient fait preuve d'une franche incrédulité. Elles s'étaient écriées: « Cela n'est pas possible ! » Mais sans recourir à des discussions stériles, à des entassements de commentaires, à des controverses, il a suffi de deux mots: « Venez et voyez. » C'est alors que la vieille crédulité a voulu avoir son dédommagement et s'est appuyée sur une sorte de logique. « D'un pôle à l'autre, a-t-elle dit, puisque l'esprit de l'homme s'interroge et se répond en un clin d'œil, pourquoi ne nous serait-il pas donné d'obtenir un autre genre de satisfaction? Pourquoi le même privilége ne s'étendrait-il pas au delà des humains. A l'aide de quelques procédés aussi familiers, aussi simples que celui qui met en jeu le prodige nouveau, pourquoi ne réussirait-on pas à émouvoir les habitants de l'Amenthès, du grand empire des morts, pourquoi ne converserait-on pas avec les esprits qui sont sous terre? »

Nous portons en nous-mêmes, dans notre organisation, la cause de plusieurs phénomènes dont on a

beaucoup abusé et dont on abuse encore chaque jour. Une foule de nos sensations intimes, de nos impressions, auxquelles nos premières lectures romanesques, fantastiques, ont pris une grande part, une foule de ces sensations acquises, restent comme recouvertes, comme cachées par la manière de sentir et les habitudes que provoquent notre vie de relation, nos obligations sociales. Tels certains sentiments vrais, certains souvenirs de notre enfance se laissent à peu près ensevelir sous les couches diverses d'images et de préoccupations que l'âge a développées. Mais plus tard, ou bien sous quelque influence imprévue, on voit ces pensées et souvenirs reparaître avec force et avec la même fraîcheur qu'un tableau soigneusement conservé qui passerait de l'ombre à la lumière.

Il n'est donc pas surprenant que cette disposition naturelle devienne la clef de divers actes qui donnent facilement le change à l'avidité si grande, chez toutes les classes de la société, pour les choses extraordinaires. En agissant à l'aide de paroles mystérieuses, par des attouchements et d'autres moyens sur l'imagination et sur les sens d'individus délicats ou maladifs, il peut très-bien arriver qu'on réveille soudain des impressions cachées, endormies, qu'on les ramène à la surface, qu'on obtienne enfin les effets si variés d'une liqueur spiritueuse ou des substances enivrantes, comme l'opium. Rien n'empêche non plus le patient ainsi travaillé de prendre pour des objets extérieurs certaines images qui ne sont qu'une réaction pure et simple de lui-même.

Quant au signe à déduire de cette ardeur d'évocation dont la société vient d'être atteinte sur une

échelle assez étendue, il se découvre avec clarté.

Le monde sent l'approche d'un nouvel enfantement; il court à la recherche d'un nouveau symbole. L'esprit qui est donné officiellement pour dériver d'en haut ne répond plus à l'attente générale. L'esprit qui règne sur le sol ne suffit pas. Des intelligences éminentes nous ont déclaré que cet esprit du jour était en voie d'abaissement, qu'il avait besoin d'être relevé et sauvé. Sous l'influence de ce sentiment commun, quand le nouvel esprit ne se rencontre pas encore sur les chemins du monde, et qu'on ne le voit pas descendre d'en haut, un instinct secret excite à poursuivre les essais, et à chercher jusque sous terre.

LETTRE XLI

L'immaculée conception en 1854, et sa différence d'avec la conception immaculée, ou de quelle manière les dogmes se font et peuvent se défaire.

Avril 1855.

Grâce au ciel, je touche à la fin de ces lettres et du sujet constant, presque unique, des préoccupations de toute ma vie. Je n'ai, du reste, qu'à me féliciter des retards que je m'étais imposés. Les événements me viennent en aide beaucoup plus que si la faculté m'avait été accordée de les appeler, de les inventer.

Certes Paris et la seconde moitié du XIXe siècle ne pouvaient guère prévoir que Rome les convierait à assister à la création d'un nouveau dogme qui serait censé provenir de l'ancienne Jérusalem ; qu'on les mettrait par là dans le secret de la manière dont les dogmes ont été proposés, discutés et inscrits dans les constitutions de l'Église.

Bien plus, il leur était aussi difficile d'imaginer que cette œuvre nouvelle, que le dogme définitivement engendré en 1854, serait l'immaculée conception, complément de la conception immaculée, et qui en diffère par des nuances assez délicates. Tandis que cette dernière, la conception immaculée regarde la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, l'autre porte sur les conditions exceptionnelles dans lesquelles la Vierge elle-même aurait été conçue.

Sous des formes allégoriques, des symboles, l'esprit a toujours aspiré à exprimer des abstractions, à se représenter, par exemple, la pensée suprême de Dieu, l'idée pure, la raison pure, la sagesse, la justice, dépouillées de tout contact, de toute passion, de toute souillure humaine. Les Grecs avaient voulu échapper sans doute à l'explication du genre de péché dont l'immaculée conception indique l'absence. Ils avaient fait sortir la Sagesse, Minerve, tout armée du cerveau de Jupiter. Transformant à leur façon les reines célestes des anciens mystères orientaux, ils avaient fait également sortir du sein des ondes, et toute formée, la Vénus, qui était d'abord aussi pure que belle.

Vous connaissez un des pères des écoles gnostiques ou des spiritualistes absolus, contre lesquels l'Église

naissante eut une si longue guerre à soutenir; je veux parler de ce fameux Simon né dans la Samarie et contemporain des apôtres, que les vainqueurs chrétiens réussirent à flétrir après sa défaite, sous le titre de *magicien*. Simon poursuivait le dessein de figurer, de symboliser la Sagesse, la vertu de Dieu, l'idée pure ou immaculée. Il s'inspirait de la poésie des prophètes juifs, dont l'habitude était d'employer l'image de la femme prostituée pour marquer la violation de la vraie parole, de la vraie sagesse. Simon déclarait que la pensée suprême de Dieu, que l'idée pure existait bien dans le monde, mais qu'elle s'y trouvait captive, accablée, humiliée. En conséquence sa mission devait être de dégager cette pensée de la condition misérable où la société l'avait réduite, de lui rendre sa pureté première, son caractère immaculé. Afin de traduire cette mission en image, Simon, à ce qu'on prétend, alla chercher dans la ville de Tyr une femme très-belle, mais une courtisane, une prostituée du plus bas étage. Il la catéchisa, fut censé la dépouiller du manteau de la prostitution et en dévoiler la vertu sans tache. C'est alors que Simon aurait fait de cette même femme son épouse divine et comme le signe d'une libération générale.

Dans tout l'Orient d'ailleurs, et par une foule de voies différentes, on arrivait à représenter la double et merveilleuse pureté qui fait le fond du dogme de l'immaculée conception et de la conception immaculée. C'est ainsi que chez les Hindoux, des figures extraordinaires et toutes poétiques, une succession de miracles gigantesques étaient réunis pour peindre la naissance du Dieu incarné Boudha, les mérites et les puretés de

la femme royale qui le concevait et l'engendrait. D'après les poëmes et légendes de ces contrées, lorsque les créatures apprennent que Boudha va naître, tous les oiseaux de l'Himalaya accourent au palais de Képila et se posent en chantant et en battant des ailes sur les terrasses, les arceaux et toutes les balustrades. Les étangs se couvrent de lotus. Des tambourins, des harpes, des théorbes rendent des sons mélodieux sans qu'on y touche. Des dieux et des solitaires accourent des dix points de l'horizon.

Au moment où le Boudha descend dans le sein de sa mère, il est accompagné de centaines de millions de divinités. Les trois mille milliers de régions du monde sont illuminées d'une immense splendeur. Cent mille *apsaras* conduisent des chœurs de musique chantant ses louanges. Pas un être n'éprouve de frayeur ni de souffrance. Tous ressentent un bien-être infini et n'ont que des pensées affectueuses et tendres.

Dès que le Boudha est près de sortir du sein maternel, toutes les fleurs ouvrent leurs calices, de jeunes arbres s'élèvent du sol et donnent leurs bourgeons, des eaux de senteur coulent de toutes parts, les vents retiennent leur souffle, les fleuves et les ruisseaux s'arrêtent, le soleil, la lune et les étoiles cessent de se mouvoir. Dix mille filles des dieux apparaissent dans le ciel, tenant des éventails de queues de paon.

Cependant la reine s'avance dans le jardin sacré. Un arbre s'incline et la salue. La reine en saisit une branche et regardant le ciel avec grâce, fait un bâillement et reste immobile. Alors le Boudha s'élance de son côté droit sans la blesser. Un lotus blanc perce la

terre et s'ouvre pour le recevoir; un parasol descend du ciel pour le couvrir; un fleuve d'eau froide et un fleuve d'eau chaude accourent destinés à le baigner.

Bien avant l'apparition du christianisme et quelque application qu'on en fît, quelque sens qu'on leur donnât, nous avons constaté les principaux personnages des mystères religieux et légendes en faveur dans les régions limitrophes de la Judée. On y introduisait partout une reine céleste, la mère ou l'épouse d'un dieu incarné à laquelle il appartenait d'abord de se lamenter sur ce Dieu trahi, tué par les siens à la fleur de l'âge; à laquelle il appartenait ensuite de tressaillir de joie lorsqu'aux jours du printemps et des fleurs, elle voyait ce même Dieu ressuscité, victorieux, retrouvant toute son énergie avec et comme la nature.

Après avoir proclamé le mystère du Dieu père, du Dieu fils, et dans un esprit incomparablement supérieur, l'Église chrétienne devait donc être amenée tôt ou tard au culte d'une mère de Dieu, d'une vierge et reine céleste.

Toutefois, le long intervalle de temps qui s'écoula entre l'adoration rendue au Dieu fils et les premiers dogmes relatifs à sa mère, eut un effet dont on ne peut qu'être frappé aujourd'hui à l'occasion du nouveau dogme de l'immaculée conception. D'après les témoignages des écrivains et docteurs de l'Église catholique, non-seulement les fidèles, dans les siècles primitifs, se montrèrent peu chaleureux pour le culte, mais pour la personne même de la Vierge. En conséquence, s'il est avéré que l'Église ignore sur la mère de Jésus les circonstances toutes naturelles qu'elle était en quelq

sorte obligée de savoir, comment ne pas douter qu'après tant de siècles écoulés elle puisse connaître autrement que par le droit commun des théories et de l'imagination, les choses si intimes, si cachées dont l'immaculée conception est l'expression convenue?

« Nous ne doutons pas, disent ces écrivains et docteurs de l'Église catholique, que notre Sauveur ne soit apparu à sa très-sainte mère aussitôt après sa résurrection, et qu'elle n'ait été ou la première, ou toute des premières à qui il donna cette consolation. On croit que saint Jean l'évangéliste l'amena avec lui à Éphèse où elle mourut dans une extrême vieillesse. On a une lettre du concile œcuménique d'Éphèse qui prouve que, au *cinquième* siècle, on croyait qu'elle y était enterrée. Ce sentiment, toutefois, n'était pas si universel qu'on ne voit dans ce même siècle des auteurs qui croyaient que la Vierge était morte et enterrée à Jérusalem, dans la vallée de Gethsemani... On dit que les apôtres étant dispersés dans toutes les parties du monde pour travailler à la prédication de l'évangile, tout d'un coup ils furent tous miraculeusement transportés à Jérusalem, afin qu'ils pussent assister au trépas de la glorieuse Vierge. Après sa mort, ils ensevelirent son corps dans la vallée de Gethsemani où l'on ouït pendant trois jours entiers des concerts d'esprits célestes..... Mais on ne doit pas dissimuler que ces sortes de traditions sont très-incertaines, pour ne rien dire de plus. Quelques-uns ont cru que la sainte Vierge avait fini sa vie par le martyre; mais aucune histoire ne parle de ce martyre. Enfin, saint Épiphane, dans le IVe siècle, déclare qu'il ne peut pa

dire si la vierge est morte ou si elle est demeurée immortelle, si elle a été enterrée ou non, qu'en un mot personne ne sait quelle est sa fin; mais qu'il ne doute pas que si elle est morte, sa mort doit être heureuse. »

Quoi qu'il en soit, le dogme récemment proclamé offre à mon sujet un premier et inappréciable avantage : il répand une nouvelle clarté sur les observations relatives aux dogmes qui vous ont été présentés dans la première partie de mes lettres. Nous avons distingué l'usage de ce mot dogme au singulier et au pluriel. Au singulier, il signifie l'enseignement, le corps de doctrine tout entier d'une Église; au pluriel, les dogmes sont les bases diverses, les articles constitutifs de cette doctrine. En ce sens les dogmes se composent de deux éléments : une opinion, une croyance, une forme qui a préalablement existé à l'état vague, flottant, et le caractère officiel, le caractère de foi imprimé à cette croyance, à cette opinion, par un pouvoir religieux, par un maître ou une assemblée reconnue. Telles dans la politique, des opinions qui n'appartiennent d'abord qu'à la philosophie, à la morale ou à de pures théories, finissent par acquérir une autorité générale, un état de fixité, sous le titre d'articles de lois, de conditions constituantes.

Il suit de là que les opinions transformées en dogmes fondamentaux deviennent naturellement immuables; mais seulement par rapport au pouvoir qui les a faites dogmes ou pour l'ordre d'édifice qui en tire son caractère et son appui. C'est même cette immuabilité des dogmes qui détermine la nécessité des transformations religieuses; car tout le monde convient de ce fait que,

pour suffire au nouvel état, au nouvel agrandissement d'une famille, d'une société, on arrive à des temps où une sage économie dicte de reconstruire de fond en comble la maison, l'édifice, plutôt que de les réparer à grands frais, d'en changer les dispositions essentielles.

Un autre intérêt du nouvel acte est d'ajouter une preuve, une confirmation aux rapports perpétuels des deux points religion et politique.

Récemment à Paris, sous l'influence du plus grand nom que les temps nouveaux aient encore répété, la question politique s'est manifestée par un coup d'État couronné de succès, dont les effets retentissent dans l'Europe entière. En la personne de Rome et du pape, la question religieuse a voulu marcher d'après les mêmes errements. Elle a jugé que l'occasion était favorable, et à soixante ans à peine de la révolution française, elle a fait signe de puissance, et réalisé à son tour son coup d'État.

On assure qu'à cette nouvelle, qu'au bruit de la gloire désormais acquise au dogme de l'immaculée conception, des villes entières de France, d'Italie, d'Espagne ont exprimé leur bonheur par des illuminations spontanées. Tous les enthousiasmes ont quelque côté qui les rend respectables. Mais de nos jours, pourquoi parler si haut de ces témoignages, quand on sait par expérience à quel point les véritables lumières, les véritables sentiments se distinguent des clartés factices dont le caractère moral aussi bien que le caractère physique est de vaciller et de s'éteindre au moindre vent ?

Il est à remarquer que dans les régions méridionales

de l'Europe, le culte populaire de la Madone a une prééminence marquée; qu'il laisse bien loin derrière lui le culte rendu à Dieu le père et à Dieu le fils. Les sentiments que provoquent partout le nom de mère, le nom de femme, le nom de Vierge, l'indulgence, le charme qui s'y rattachent en donnent assez l'explication. L'antiquité offre quelque chose de semblable : si le temple de Delphes, si l'autel d'Apollon jouissait d'une popularité immense, les temples de la Vénus de Milet et de la Diane d'Éphèse ne lui cédaient en rien.

En dernière analyse, un dogme nouveau a été produit à la face du XIX[e] siècle. Le succès qu'il a obtenu entraîne un enseignement de double nature et se présente comme une arme à deux tranchants. Si l'on a montré au génie de l'ère nouvelle comment les dogmes se forment, on lui a appris du même coup comment les dogmes se défont.

LETTRE XLII

Du pouvoir de l'expérience, et d'où vient que le mouvement actuel de l'industrie concourt à éclairer l'avenir de la question religieuse.

Octobre 1855.

C'est au bruit de la lutte la plus formidable dont aucun siége de ville ait offert l'exemple, que la question

d'Orient accomplit son prologue, qu'elle descend des régions de la théorie dans le domaine de la pratique, qu'elle impose à la politique un nouveau centre d'action, et ouvre un nouveau champ à l'histoire.

Néanmoins quelque événement qui arrive, cette lettre ne sera suivie d'aucune autre que de ma conclusion. Mon objet ici est de rendre un dernier hommage au pouvoir de l'expérience et de lui demander en échange un dernier et utile enseignement.

On se plaint chaque jour que l'expérience soit inefficace, que ses témoignages ne mettent jamais les choses humaines à l'abri des déceptions, des fragilités. Cette impuissance n'est qu'apparente. Elle dérive d'une obligation ardue imposée à l'esprit, l'obligation de combiner, d'équilibrer deux espèces de connaissances, de rapports : les rapports de différence entre les temps, les hommes, les situations, et les rapports d'analogie, de ressemblance. Si l'on se trompe sur les uns ou sur les autres, si l'on sacrifie trop à ceux-ci ou à ceux-là, l'expérience ne s'en accommode point. Elle fait défaut, mais parce qu'on l'a mal interrogée, qu'on l'a mal appliquée. La preuve est que cette expérience elle-même se charge de rétablir l'équilibre, à son seul et propre bénéfice.

Regardons d'abord aux conséquences de la supériorité trop exclusive accordée aux rapports de différence, et ne récapitulons que les grands exemples fournis par les vicissitudes de notre pays et de notre temps. La monarchie de la restauration, la monarchie de 1830, la république de février, s'étaient confiées sans réserve aux différences qui existent dans la si-

tuation nouvelle des hommes et des choses; elles n'avaient attaché qu'un faible intérêt à démêler et à prévenir les analogies, les ressemblances avec les situations précédentes. Dès lors, ces rapports de ressemblance, d'analogie, n'ont pas tardé à se venger. Malgré l'expérience, la monarchie de la restauration s'en est allée exactement par le même chemin qu'elle avait été déjà dans la dure nécessité de parcourir. Malgré l'expérience, la révolution de juillet est tombée à peu près de la même manière que le gouvernement antérieur. Malgré l'expérience enfin, la république de février a rencontré à son tour le même genre de chute qu'elle aurait dû avoir présent à la mémoire. Elle a vu renaître trait pour trait et avec quelques couleurs de plus, la fameuse journée qui, cinquante-deux ans auparavant, avait chassé des palais législatifs les représentants de la première république.

De même, si l'on exalte trop les analogies, les ressemblances entre les hommes, les époques, les situations, l'expérience non plus ne sert de rien. Elle est loin de prévenir les fragilités. Au contraire sa nature l'entraîne à se tourner impitoyablement en faveur des rapports de différence.

Nous venons d'assister à un de ces événements qui expriment la tendance générale des populations à former une nouvelle unité, à concourir toutes, selon leurs moyens, à une réédification commune. Cet événement, l'exposition universelle, pouvait seul faire diversion à l'intérêt et aux anxiétés entretenues par la grande scène des bords de la mer Noire.

Nous en tirons encore une fois l'occasion de dire : à

chacun selon ses œuvres. Le travail et les conceptions théoriques de l'esprit ont toujours préparé les projets relatifs aux développements et aux bienfaits de la matière. Le provocateur principal des expositions universelles, celui qui en a fourni l'exemplaire vivant et durable est un homme d'intelligence spéculative; c'est Montesquieu. Dans son *Esprit des lois* et par la seule force de sa volonté, Montesquieu a obligé toutes les populations, toutes les races, toutes les régions de la terre à se plier à ses desseins. Il leur a fait apporter dans son œuvre, dans son édifice, et passez-moi les termes du jour, dans les divisions et travées de son palais de cristal, leurs traditions, leurs lois, leurs mœurs; il les a amenées à en découvrir le tissu, à en expliquer les nuances, à se soumettre comme à un jury d'examen. Les diverses parties du monde ancien et du monde moderne ont satisfait à son appel; et c'est par là que Montesquieu a si fortement imprimé à la France, à l'Europe cet esprit de justice réciproque et d'universalité dont les expositions les plus brillantes de nos jours ne sont qu'une des conséquences, qu'un des corollaires.

Quand on parle de la naissance du christianisme et de la révolution profonde qui en a été le produit, on exagère souvent la situation générale des choses à cette époque; on oublie que les reproches qui atteignent à tort ou à raison la société d'une région donnée, ou d'un temps s'adressent presque toujours à la partie de cette société qui tient le premier rang, et ne doivent s'étendre qu'avec une certaine mesure aux autres parties.

Entre les analogies et ressemblances du passé avec le présent, de l'époque ancienne de transition d'une

ère à une autre avec notre époque nouvelle, il en est une encore à laquelle l'intérêt de l'expérience nous fait une loi de nous arrêter ; celle qui s'applique aux sentiments suscités par le mouvement général de l'industrie et les grandeurs récentes dont elle a fait preuve.

Veuillez, en effet, écouter avec une attention particulière le résumé suivant sur les progrès de la civilisation et ses merveilles. Tout en écoutant, veuillez même en peser jusqu'au moindre terme :

« Combien d'arts brillants, dont l'esprit humain doit l'invention ou la culture à la nécessité ou à ses fantaisies, arts où éclate une si merveilleuse puissance d'entendement et de raison ! Quels trésors d'invention et de science ! A quels prodiges dans les tissus des vêtements, dans la construction des édifices, l'industrie humaine n'est-elle pas arrivée ! Quels progrès dans l'agriculture, dans la navigation ! Quelle imagination, quelle perfection dans ces vases de toute forme, dans cette multitude de statues et de tableaux ! Quelles merveilles, dont le récit paraît une fable, s'opèrent sur la scène, sous les yeux du spectateur....! Que d'armes, de machines inventées par l'homme contre l'homme ; que de remèdes et de secours appelés à défendre et à réparer la vie humaine ! Que d'assaisonnements et de mets offerts à la sensualité !..... Enfin, avec quelle sagacité la science des nombres et de l'étendue n'a-t-elle pas trouvé la situation et la courbe des corps célestes, et de quelle infinité de connaissances naturelles l'intelligence humaine ne s'est-elle pas enrichie ! »

Or, après avoir lu ce tableau que nous devons à

saint Augustin dans un des derniers chapitres de la *Cité de Dieu*, et qui, à part son application générale aux efforts de la société, est comme le reflet du règne si prospère des Antonins, comment ne pas se souvenir de l'opinion alors répandue parmi une foule de gens réputés amis des choses pratiques? Ils s'accordaient à croire que rien ne serait capable de contre-balancer ce mouvement si vif de l'industrie humaine. On courait après l'affaire, l'expédient du jour, sans trop se préoccuper ni des vieux enseignements, ni des prévoyances. La force des intérêts paraissait si dominante qu'elle devait suffire à surmonter tantôt la force des passions contenues, tantôt la force des idées ou théories nouvelles. Dans la question religieuse entre autres, on reconnaissait bien qu'un certain nombre d'abus et de coutumes étaient à modifier, à corriger. Mais hors de là, le dessein d'opérer une transformation complète en cette matière ne paraissait venir qu'à des esprits deçus, qu'à des âmes chagrines ou rêveuses.

L'expérience ne tarda pas à prouver la faiblesse de cette appréciation, à déjouer la confiance de ceux qui s'y attachèrent. Des races d'hommes, dont le sang était plein de sa chaleur native, les barbares, firent comprendre que toutes ces prospérités matérielles étaient loin de consolider les bases de l'Empire. En même temps quelques bataillons de transformateurs, organes d'une nouvelle conviction, réussirent à renverser, à changer de fond en comble l'édifice déjà si ancien des croyances religieuses et des traditions admises.

Aujourd'hui, devant les merveilles de l'industrie, les intérêts de la politique et certains raisonnements

de la philosophie, croira-t-on qu'entre l'époque ancienne et l'époque nouvelle tout soit différent?

Dieu me garde de ne pas admirer ces rapports de différence si nombreux et si heureux! Mais je ne crois pas moins aux analogies. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, vous restez certainement libre de ne pas partager mon sentiment. Dans ce cas, nous nous en remettrons ensemble, et de bonne grâce, au pouvoir de l'expérience.

LETTRE XLIII

Janvier 1856 et la paix; résumé de cette trilogie, conclusion.

5 Janvier 1856.

La guerre cesse. Le prologue de la question d'Orient préparé en 1840 a reçu son développement en 1855. Espérons que dans l'avenir cette même question poursuivra ses phases sans exiger tant de sang. Nos armes, l'honneur de notre nom, l'idée attachée à notre drapeau, sont sortis glorieux de la lutte. La paix s'annonce, la paix, dont la parenté est trop étroite avec la pleine et féconde liberté pour en res-

ter longtemps séparée. Sous ces heureux auspices, j'ai hâte d'arriver à ma conclusion.

Si j'attendais de nouveaux événements, je ne doute pas qu'ils ne m'apportassent encore plus d'un témoignage favorable. Mais, quoique le XIXe siècle commence à peine la seconde moitié de son cours, je ne me sens plus autorisé à le suivre. Chaque œuvre a ses limites au delà desquelles les preuves n'ajoutent rien, ni à la force ni à la clarté.

Le résumé à vous offrir ne peut être long. Cependant, après avoir insisté tant de fois sur les principaux points du système qu'il était de mon devoir de vous exposer, je me vois obligé de les reprendre avec ordre ; j'ai à faire repasser devant vous, d'abord les idées qui ont présidé à l'ensemble de mon travail, ensuite les diverses questions qui, dans mon préambule et les trois actes de ma trilogie, ont été associées à la marche des événements passés et des événements contemporains.

Je vous ai adressé mes lettres par ce motif que vous êtes un libre penseur, dans l'acception du mot la plus vraie, la plus large. L'autorité des faits vous tient toujours attentif. Indépendamment de sa liberté, vous reconnaissez que la pensée porte en elle-même un pouvoir, une sainteté, que son privilége par excellence, son privilége divin est de marcher seule, s'il le faut, quand elle est armée de vérité, contre les opinions les plus opposées du grand nombre.

Dans l'antiquité le serpent qui se mord la queue était la figure employée pour indiquer la révolution de l'année, la révolution des cycles, toutes les révolutions du temps, l'éternité elle-même. Cette figure

s'applique également aux œuvres de l'esprit. Pour qu'une conception soit aussi complète que nulle chose puisse être ici-bas, il faut que l'œuvre publique ou privée, que l'œuvre de l'individu ou de l'humanité relie son commencement avec sa fin, que la tête et la queue du serpent se rencontrent.

Dans le cercle d'idées où il m'a été prescrit de me renfermer, et qui sans doute était beaucoup trop étendu pour mes forces, ma fin aura du moins cet avantage de répondre à ma première impulsion. « Dès qu'il me fut venu à la pensée d'étudier l'époque où j'étais appelé à vivre, vous disais-je dans une de mes publications qui est déjà vieille, et de lui payer un tribut selon ses besoins et selon mes forces, je me sentis entraîné vers la question religieuse. Je jugeai bientôt que dans l'état actuel de nos connaissances et au point de vue particulier de l'histoire, cette question si intimement liée à toutes les vicissitudes de la société humaine, était, sans contredit, l'une des plus arriérées et des plus dignes d'exercer l'esprit de recherche, d'analyse et de recomposition..... Il m'importait surtout d'examiner si cette classe de faits ne recelait pas en elle-même le germe réel, la raison forcée de quelque développement nouveau, de quelque forme appropriée à l'avenir de notre civilisation dans laquelle les rivalités des religions principales trouveraient à s'éteindre. »

L'homme qui a imprimé une puissante activité aux recherches asiatiques, à qui presque toutes les langues de l'extrême Orient étaient familières, le savant dont les vastes travaux ont ouvert à l'Europe le

trésor des poëmes Hindoux, William Jones, mettait à l'écart l'origine céleste des Écritures. Puis il jugeait en ces termes et comme libre penseur, les richesses qui y sont renfermées et par suite les nouveaux développements, le nouveau jet dont elles peuvent être encore la source, le foyer.

« J'ai lu avec beaucoup d'attention, dit-il, les saintes Écritures, et je pense que ce volume, indépendamment de sa céleste origine, contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de morale, plus de richesses poétiques, en un mot plus de beautés de tout genre qu'on n'en pourrait recueillir de tous les autres livres ensemble et dans quelque langue qu'ils aient été composés. »

Je suis donc parti de ce fait que, dans le mouvement du monde tout s'enchaîne et s'entre-croise. La philosophie, la science, la politique, l'histoire, l'art, l'industrie, ont tous des caractères qui les différencient et des points par lesquels ils se tiennent. Il en est de même de la religion qui dans son origine écrite ne s'appelait pas la religion, mais la sagesse, mais la connaissance et la recherche constante de l'Ètre, du principe des principes, de l'Éternel.

Quand une idée ou une découverte a été hautement manifestée et propagée, c'est le cas de dire : *non bis in idem*. On peut y apporter des développements sans nombre ; mais il n'est plus donné à personne de l'inventer. Sous les auspices de Newton, l'idée de la gravitation a été trouvée et exprimée sans retour.

De quelque manière qu'on soit convenu de présenter dans sa forme, ou même de défigurer la révélation

de Moïse et du génie juif, ce n'est là qu'un accident d'importance secondaire. Par le fait, par écrit , et en dehors de sa forme, cette révélation renferme un principe plus vivant aujourd'hui que jamais, et dont toutes les manifestations sont encore loin d'avoir été obtenues; elle renferme une pensée sans laquelle l'humanité resterait impuissante à relier avec authenticité son commencement et sa fin; impuissante à former un tout, à réaliser son unité dans le temps aussi bien que dans l'espace.

Les sentiments et les événements s'éclairent et se justifient les uns les autres. Supposons qu'il y ait réellement dans les anciennes Écritures un germe non encore éclos, un droit de rénovation? Quelle aura été la condition naturelle, le moyen employé pour faire atteindre à ce germe la saison convenable, pour ne permettre à personne de le confondre avec un arrangement arbitraire, avec une prévision d'après coup; pour le rendre apte enfin à devenir un lien sensible par rapport au passé et un fil conducteur à l'égard de l'avenir?

Évidemment, il fallait que ce germe de nouveauté, que ce droit de rénovation fût conservé en plein jour et non en secret, sous une forme franche et puissante, et non à la manière des hiéroglyphes. Il fallait que ce germe d'avenir eût à son usage un peuple tout entier, une église dépositaire, un culte dont le symbole manifesté sous le titre « d'attente d'un nouveau Messie, d'un nouveau temps, d'un nouvel ordre, » attestât aux yeux du monde une confiance sans bornes dans les justices de Dieu et dans la postérité la plus reculée. Il fallait que ce peuple, que cette église reçût de son attente et de

sa confiance une force devant laquelle toutes les autres idées officiellement produites, et toutes les puissances émanées de ces idées mêmes s'épuiseraient vainement; une volonté capable de traverser sans la moindre lacune, sans la moindre prescription, les jours et les persécutions les plus lamentables.

La philosophie proprement dite, la morale ou telle science que ce soit ne sont donc pas plus en mesure de suppléer par elles seules au principe sacré et à son avenir, que les mathématiques en mesure de suppléer à l'art ou à la politique,

De même que dans toutes les œuvres écrites, dans tous les livres, il existe un chapitre des chapitres qui, sans être absolument semblable aux autres, les représente tous autant que possible et n'en fait qu'un, de même le génie de l'Écriture admet une science des sciences, une cité des cités, un livre des livres.

Mais lorsque des modifications, lorsque des révolutions profondes ont été introduites dans les principales divisions du domaine de l'esprit, il est impossible que toutes les autres parties de ce dom ine, que tous ses chapitres ne finissent pas par s'en ressentir et que le chapitre des chapitres, la religion, n'ait à subir une révolution correspondante.

La trinité fraternelle des Hindoux, le règne successif des trois pouvoirs créateur, conservateur et destructeur, Brahma, Vichnou, Schiven, nous a fourni un enseignement de premier ordre. Selon leur légende, quand un monde nouveau ou un état nouveau du monde a été créé, le pouvoir de conservation s'en empare et y impose ses lois. Puis, quand la sève créatrice de ce monde

est en voie d'épuisement, Schiven, le pouvoir destructeur, commence à y obtenir la primauté jusqu'au jour où l'on arrive à une décomposition complète. Mais en même temps qu'il fait tomber sous ses coups le monde établi, le dieu de destruction ramène son frère créateur, le pouvoir de Brahma, qui retrouve en lui la séve nécessaire à un monde nouveau dont une nouvelle manifestation de Vichnou, le pouvoir conservateur, se réempare.

Dans la société humaine, dès qu'on est arrivé à un âge de renouvellement, la même difficulté éclate pour la religion que pour la politique, pour le spirituel que pour le temporel; et cette difficulté ne peut être surmontée qu'après un temps très-long et des épreuves réitérées. On est tenu d'atteindre au point, au sommet où les oppositions les plus flagrantes trouvent à se rallier, et d'où l'on puisse apparaître à la fois et avec vérité comme une suite rigoureuse du passé, et comme une rupture complète avec ce passé lui-même.

Nous sommes lancés dans un de ces âges, dans une de ces époques rénovatrices. Tout se transforme. La révolution française a déjà changé de fond en comble l'état temporel ou le régime ancien et a produit un temporel de nouvel ordre. L'œuvre de Brahma concernant le spirituel est logiquement inévitable. De là les deux règles solidaires ou les deux instruments d'appréciation que j'ai exprimés comme il suit, et dont l'application a jeté, je crois, quelques nouvelles clartés sur les événements successifs de notre siècle. « Pas de révolution politique générale, sociale, sans une transformation religieuse correspondante qui la précède ou qui serve à la couronner; mais aussi pas de transformation

religieuse possible, viable, qui ne soit le produit naturel, légitime et prévu d'une séve originelle, d'un pouvoir créateur, dont la force a été déjà visiblement éprouvée. »

En conséquence, j'ai admis que l'avénement du monde social nouveau imposait autre chose encore que de renouveler le règne du fait par la révolution politique, que de renouveler l'homme ou d'obtenir le nouvel homme par le changement dans les opinions, les usages, les mœurs. Il reste à assurer et à consacrer le renouvellement du principe ; ce qui ne peut avoir lieu que par une transformation religieuse, par l'édification d'une cité, d'une Jérusalem, image et garantie de la civilisation, de nouvel ordre. Ainsi le nouveau fait, le nouvel homme, le nouveau principe, la révolution providentiellement accomplie dans la politique, dans les mœurs, dans la religion, telles sont à mes yeux les trois formes de toute grande nouveauté, les trois points qui doivent atteindre à un accord pour que la société de nouvel avénement ne marche plus d'un pied boiteux et finisse par rencontrer son équilibre.

Quels que soient leur nom et leur église, tant que les représentants de la question religieuse, de même que les représentants de la question politique, veulent être une suite du passé sans marquer suffisamment la rupture avec ce passé lui-même, ils ne font que céder à l'esprit de réaction. Au contraire, quand on veut opérer la rupture à l'égard du passé, sans avoir pour soi un droit manifeste de suite, on ne cède qu'à l'esprit de pure révolution. Sans doute le progrès se fait toujours ; la force des choses oblige le monde nouveau, l'enfant, le génie nouveau né, d'avan-

cer, de grandir; mais c'est à la condition que ceux qui sont censés le diriger en religion et en politique ne savent trop eux-mêmes ni sur quel terrain l'on marche, ni les effondrements auxquels on s'expose. L'un de ces deux esprits, l'un de ces deux courants, révolution et réaction ramène l'autre avec une rapidité incroyable.

A la vérité il existe un troisième esprit qui se jette au travers afin d'en tempérer les effets. L'esprit de transaction aspire à leur faire suivre à tous deux une même voie. Mais dans l'état actuel, ce troisième esprit n'a à son usage qu'un certain nombre d'accommodements, de palliatifs, d'expédients, dont la nature n'est pas proportionnée à la force et à l'autorité du temps nouveau et dont l'efficacité, pour être parfois très-heureuse et très-brillante, ne peut jamais avoir qu'une durée éphémère.

Des idées qui ont présidé à l'ensemble de mon travail je passe à l'autre condition inévitable de ce résumé, à l'objet des trois parties Paris, Rome, Jérusalem, à la diversité des questions essentielles et accessoires, des événements passés et contemporains dont elles sont composées.

Dans un préambule, après avoir défini mon sujet, les raisons qui m'ont déterminé à le restreindre, j'ai réuni plusieurs autres considérations. Je vous ai signalé une des bases capitales de la loi du progrès; l'utilité de se familiariser avec certains noms et distinctions techniques qui sont propres à la question religieuse comme à tout art et toute science; j'ai signalé également la nécessité de caractériser les trois ères ancienne,

moyenne, nouvelle, les époques majeures et mineures de transition ou de passage, et surtout la nécessité de rétablir la qualification rigoureuse des jours appelés la Renaissance. J'ai terminé ce préambule par le plan dans lequel Paris, Rome, Jérusalem et les événements compris de 1789 à 1856 m'ont servi à embrasser tout ce que j'avais à vous dire sur les origines, les oppositions et l'avenir des diverses branches religieuses qui règnent dans notre monde civilisé en Europe, en Amérique et dans une partie considérable de l'Asie et de l'Afrique. Au risque de ne pas marcher toujours aussi rapidement que je l'eusse désiré, l'ambition prédominante qui m'a dirigé dans la disposition de ce plan a été de vous laisser tout moyen de saisir comme au passage et sans trop d'efforts, les erreurs, les inexactitudes, les exagérations où je pourrais tomber et dont personne au monde n'est exempt, pas plus en matière religieuse qu'en toute autre. Paris et la révolution, dans ma trilogie, ont été le présent, Rome et l'esprit de réaction le passé, Jérusalem et le nouveau mouvement de l'Europe sur l'Asie ou l'œuvre générale de réédification, l'avenir.

Dans Paris et la révolution, les événements compris de 1789 à 1815 sont venus à l'appui des raisons qui m'ont autorisé à dire que malgré toutes les précautions, tous les détours, les rapports sont perpétuels entre la question religieuse et la question politique, entre le dogme reçu et ses exigences, entre le principe sanctifié et le fait légalisé.

Pendant les premières et terribles années à partir de 1789, la réaction religieuse dirigée contre la révolution s'est attachée à fortifier la réaction politique, mais

n'a réussi qu'à surexciter les passions et à en subir les conséquences. A son tour la révolution victorieuse en politique a travaillé aussitôt à faire sortir de ses flancs quelque nouvelle forme de religion et n'a abouti qu'à des avortements déplorables. Néanmoins la révolution a pris date; elle a ouvert une voie qui depuis lors jusqu'à aujourd'hui a fait frapper à toutes les portes du domaine de l'esprit pour en obtenir le nouveau symbole. Seulement on a laissé à l'écart la porte légitime, la vraie source, qui, dans tout état de cause, ne doit être consultée qu'après l'épuisement de toutes les autres épreuves.

Enfin, pendant cette même période de 89 à 1815, et tandis que l'esprit essentiellement réédificateur produisait divers signes de sa présence, un résultat constant a été provoqué par les efforts de transaction qui avaient pour but de remarier ensemble et officiellement le temporel d'ordre nouveau et le spiriuel de l'ancien régime, Paris et Rome. Loin de concilier les idées, les hommes et les choses, tous ces essais, tous ces traités et concordats ont ouvert le champ à de nouvelles luttes, de nouvelles difficultés. Aussi m'ont-ils donné sujet de faire cette remarque que, à l'inverse des temps anciens où des récits imaginaires, des légendes, prenaient le caractère d'événements et de personnages réels, ici au contraire ce sont les événements réels et les personnages qui en étaient l'instrument, Napoléon et Pie VII, dont l'histoire a offert tout l'intérêt d'une manifestation emblématique, d'une légende.

Voilà ce qui en est de ma première partie, Paris et la révolution. Sous le titre de Rome et l'esprit de réac-

tion, le second acte de ma trilogie devait recevoir beaucoup plus d'étendue que les deux autres. En effet, comme Rome, en matière religieuse, est la représentation de toute l'ère vulgaire ou moyenne, c'est-à-dire du passé, il fallait grouper autour d'elle toutes les branches et rameaux qui se sont formés et développés pendant le cours de cette ère moyenne, et qui aujourd'hui aussi représentent le passé, la tendance naturelle à une réaction plus ou moins vive. Il y avait par conséquent pour cette deuxième partie un nombre considérable de graves événements à expliquer et à concentrer avant d'être ramenée aux jours de notre siècle où ma première partie nous a laissés en l'an 1815 et au traité de la Sainte-Alliance. Bien plus, un des motifs de son étendue est venu de l'engagement formel que j'avais pris envers vous dès le début de mes lettres, celui de ne jamais vous faire perdre de vue l'intérêt dominant de vos préoccupations, Paris et les nouveaux temps, lors même qu'à propos de Rome ou de Jérusalem je me verrais forcé de vous reporter très-loin dans les traditions antiques.

Dès que les rapports inévitables de la question religieuse avec la question politique avaient été démontrés, il importait de savoir quelle était au fond, bien plus que dans les apparences, la situation respective de toutes les branches actuelles de la religion écrite ou des diverses églises. Cette seconde partie n'avait donc pas à reculer devant les développements nécessaires pour caractériser les diverses branches issues du même tronc, judaïque, chrétienne, mahométane, et les grands rameaux de la branche chrétienne, latin, grec et saxon,

catholique, orthodoxe, protestant, ainsi que le sous-rameau gallican. Comment les difficultés auxquelles il leur avait été prescrit de suffire dès leur apparition, comment certaines bases immuables de leur établissement, ont fini par leur créer à tous une situation morale qui est désormais factice, fausse sous plusieurs aspects; non-seulement à l'égard de leur principe commun, non-seulement les uns auprès des autres, mais par rapport au nouvel état ou à la nouvelle ère du monde? Pour remplir ce plan avec une tout autre intention que d'ajouter çà et là quelques ruines nouvelles à une foule de ruines, plusieurs déductions et éclaircissements préliminaires étaient indispensables. J'avais surtout à vous présenter des aperçus généraux qui, sans toucher encore au fond des choses, y préparaient et avaient quelque analogie avec ces avenues dont le but est de faire déjà apprécier la nature de l'édifice où elles conduisent.

Or, en cette seconde partie, j'ai commencé par répondre à l'obligation que vous m'aviez dictée de mieux vous apprendre dans quelles conditions d'origine et quelles dispositions d'esprit j'avais été entraîné aux recherches et réflexions qui m'occupaient depuis si longtemps. A cette occasion, les sentiments provoqués par une première lecture de la Bible, m'ont amené à vous retracer une vision de Voltaire et une suite et contre-partie de cette vision qui nous a fourni une curieuse leçon d'humilité universelle. Que fallait-il penser de la révélation et des miracles primitifs rétablis dans leur cadre naturel? Engendraient-ils ou non des obstacles absolus aux libertés de l'esprit et à

une transformation religieuse nouvelle? Après cela, nos aperçus généraux ont compris, l'éloignement prétendu où nous sommes de la naissance des diverses branches, les dissidences fréquentes entre la foi et la bonne foi, les déclarations réciproques des églises catholique et protestante, qui servent d'expression nouvelle à la vieille règle « deux négations valent une affirmation. » Ils ont compris également certains caractères de la vérité, et les exemples fournis par les deux Rome à l'appui des limites naturelles que les institutions religieuses ou non religieuses ne peuvent franchir sans se renier ou se transformer. Alors un point d'arrêt et de repos m'a été offert dans le souvenir des principales objections que vous aviez adressées à mes premiers essais et dans leur rapprochement du fait moral prédominant en l'année 1850

En abordant le fond des choses, et en dehors de tout symbole, une première comparaison était à faire entre les trois grands chefs des religions reconnues dans nos climats : Moïse, Jésus, Mahomet. Il convenait d'adopter la similitude antique de la religion avec un arbre. La racine et le tronc de cet arbre forment la doctrine de Moïse, au sujet de laquelle les systèmes existants d'histoire, de philosophie, de religion sont encore si pleins d'inexactitudes ; ils forment la théorie des quatre principes d'où l'on voit ressortir aussitôt la singularité des destinées de l'ancien peuple et la clef des vicissitudes qu'il a subies avant comme après Jésus-Christ.

Dès que la nature du tronc primitif était définie, dans quelles conditions de fait et de principe les deux branches judaïque et chrétienne, les deux Églises du messianisme attendu et du messianisme obtenu se

sont-elles dégagées de ce tronc avec antagonisme?

Considéré comme grand architecte du monde physique et du monde moral, Dieu a produit certaines lois rigoureuses, mathématiques, qui s'étendent avec des variétés extrêmes à chacun de ces mondes. Telle est la loi de la résultante des forces qui a eu pour nous l'utilité sinon d'expliquer sans réserve, du moins de simplifier au dernier point, la marche obscure, mystérieuse en apparence de plus d'un événement.

Durant la première moitié de l'épopée judéo-romaine, le siècle antérieur à Jésus-Christ, quelle a été l'influence du paganisme et d'une de ses branches nouvelles sur les agitations de Jérusalem? Comment s'est-on préparé à la consommation des trois actes, crimes ou sacrifices providentiels, qui, pendant la seconde moitié de cette épopée, remontent à chacun des trois grands champions, Juifs, Romains et Chrétiens, et pour la distinction desquels deux mots nouveaux, populicide, légicide, sont devenus indispensables?

Immédiatement après avoir indiqué les origines de la branche judaïque, sa raison d'être, et la nature de sa loi nouvelle comparée à la loi nouvelle du christianisme, il fallait dire comment les progrès du temps ont donné un autre caractère à cette raison d'être, ont changé une situation originairement vraie par rapport à l'ère vulgaire ou moyenne, en situation fausse par rapport à l'ère nouvelle ou au nouvel état du monde.

Dans des proportions différentes et sous d'autres aspects, le même changement, les mêmes causes de fausse situation ont agi sur la branche chrétienne sa collatérale et sur sa raison d'être originelle.